This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

~~VI. 1859~~

Taylor Institution Library
OXFORD

PRESENTED BY

Dr. A. Hunwick,
University of
Western Australia

~~[unfoned 1]~~

Vol. 5

ŒUVRES COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

ŒUVRES COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

TOME QUATRIÈME

ÉDITION DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

TAYLOR IN
UN
4 OCT 1975
OF
LIBR

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE :

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ ET TOUT MENSONGE.

Fête représentée devant Leurs Majestés dans le salon royal du palais ;

PAR DON PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR[1].

Il s'est élevé depuis longtemps une dispute assez vive pour savoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de Corneille, ou celui de Calderon. N'ayant rien vu de satisfaisant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'*Héraclius* de Calderon, intitulé : *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé séparément in-4 avant que le recueil de Calderon parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant don Gregorio Mayans y Siscar[2], ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par Corneille et de celui de Calderon ; et il découvrira au premier coup d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaison des théâtres français et anglais, en lisant la conspiration de Brutus et de Cassius après avoir lu celle de Cinna[3]. Il comparera de même le théâtre espagnol avec le français. Si, après cela, il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

PERSONNAGES.

PHOCAS.
HÉRACLIUS, fils de Maurice.
LÉONIDE, fils de Phocas.
ISMÉNIE.
ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambassadeur de Maurice vers Phocas.
CINTIA, reine de Sicile.

1. Voltaire donna cette traduction et analyse d'*Héraclius* dans son édition du *Théâtre* de P. Corneille. (Ed.)
2. Voy., dans la *Correspondance*, la lettre que Voltaire lui adressa le 15 juin 1762. (Ed.)
3. Voltaire avait donné sa traduction du *Jules César* de Shakspeare à la suite de *Cinna*. (Ed.)

LISIPPO, sorcier.
FRÉDÉRIC, prince de Calabre.
LIBIA, fille du sorcier.
LUQUET, paysan gracieux ou bouffon.
SABANION, autre bouffon ou gracieux.
MUSICIENS ET SOLDATS.

PREMIÈRE JOURNÉE.

(Le théâtre représente une partie du mont Etna : d'un côté, on bat le tambour et on sonne de la trompette; de l'autre, on joue du luth et du téorbe : des soldats s'avancent à droite, et Phocas paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, et Cintia, reine de Sicile, paraît la dernière. Les soldats crient : « Phocas vive! » Phocas répond : « Vive Cintia! allons, soldats, dites en la voyant, Vive Cintia! » Alors les soldats et les dames crient de toute leur force : « Vive Cintia et Phocas! »

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours et à ses trompettes de battre et de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas; la musique chante ce couplet :

Sicile, en cet heureux jour *,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main. « Nous sommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux. » Ensuite cette belle reine, se tournant vers les spectateurs, leur dit : « C'est la crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des compliments à un tyran. » La musique recommence alors, et on répète que Phocas est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur Phocas prend alors la parole, et fait ce récit, qui, comme on voit, est très à propos.)

PHOCAS. — Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée; car j'y trouve des applaudissements, et je pouvais y attendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez; et, quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'opposition que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, surtout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

Mais voyant que vous êtes politique et avisée, et que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous,

* Il y a dans l'original, mot à mot :

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce César toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacrie.

et que je n'étancherai ni sur vous ni sur la Sicile la soif hydropique de sang de mon superbe héritage; et afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyères m'ont donné la naissance, et que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grâce à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna, dont le feu et la neige se disputent la cime; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père, je ne fus entouré que de serpents; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; et dans ma jeunesse, je ne mangeai que des herbes. Élevé comme une brute, la nature douta longtemps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis : leurs corps me servirent de viande, et leurs peaux de vêtements.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine : nous mîmes à contribution le plat pays; mais bientôt, nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées. Mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ses États, nous accorda un pardon général à nos voleurs et à moi : ô sottes raisons d'État! il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infâme devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent; son armée me nomma son capitaine par terre et par mer : alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées : enfin les habitants, presque ensevelis sous leurs ruines, et demi-morts de faim, se

soumirent à regret et me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années : vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et malpropre peigne assez rarement.

Me voilà à présent revenu en Sicile ; et, quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour : ces deux raisons sont des propositions contraires ; l'une est la rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille : elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme, nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe ; et, si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres. La mère mourut en accouchant de lui. Le bonhomme Astolphe, se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains : on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

Mais laissons cela, et passons à une autre aventure : elle n'est pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable ; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On n'admire les historiens, et on ne tire du profit de leur lecture, que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Eryphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisque en effet l'empire est dans la beauté ; elle fut dame de mes pensées : il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eryphile, que, ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver : elle prit le chemin des montagnes ; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert : mon confident, qui l'accompagnait, alla chercher du secours ; et voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eryphile ; elle lui dit qui elle était, et ne lui cacha point que j'étais le père

de l'enfant : elle crut l'intéresser davantage par cette confidence; et craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

Cependant mon confident revenait avec du monde : l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils, et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Éryphile mourut, sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre et mes victoires ne m'ont pas laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui, comme tout l'Orient est calme, ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentiments de tendresse et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent : l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins ni peine; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes espérances et mes craintes finissent.

CINTIA. — Si j'avais su votre secret plus tôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder.

PHOCAS. — Quel repos peut avoir celui qui craint et qui souhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA, *à ses femmes*. — Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS. — Et vous autres, battez du tambour, et sonnez de la trompette.

CINTIA. — Faites redire aux échos.

PHOCAS. — Faites résonner vos différentes voix.

LE CHŒUR.

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR. — Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE. — Que Phocas vive! vive Phocas!

(On entend ici une voix qui crie derrière le théâtre : *Meurs*.)

PHOCAS. — Écoutez, suspendez vos chants : quelle est cette voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris : Vive Phocas!

LIBIA, *derrière le théâtre*. — Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA. — Quelle est cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre : c'est une femme qui paraît belle;

elle est toute troublée; elle descend de la montagne; elle court; elle est prête à tomber.

PHOCAS. — Secourons-la; j'arriverai le premier.

LIBIA. — Meurs de ma main, malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, *en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du penchant de la montagne.* — Tu ne mourras pas; je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté : tu es en sûreté; reprends tes esprits.

CINTIA, *à Libia.* — Dis-nous qui tu es.

LIBIA. — Je suis Libia, fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble, son almanach, des sphères, des astrolabes, et des quarts de cercle. Nous partageons entre nous deux le ciel et la terre : il fait des prédictions, et j'ai soin du ménage; je vais à la chasse; je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la musique de l'autre. Étonnée de ce bruit de guerre et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le Temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtiments ruinés, qui, étant sans écorce et sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face, en venant à moi, m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS. — Femme, ne crains rien; ne poursuis pas : tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes? Il y a là dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA. — Vous pourrez trouver aisément cet homme; car, si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, et il approchera.

PHOCAS. — Vous dites bien, faisons entendre encore nos instruments.

(La musique recommence, et on chante encore :

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, etc.

Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, et la fille du sorcier, s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius, fils de Maurice, et Léonide, fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.)

ASTOLPHE. — Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis

de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi votre vie et la mienne?

LÉONIDE. — Que voulez-vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(On entend alors le son des tambours.)

HÉRACLIUS. — Ce bruit m'enflamme; me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon âme.

LÉONIDE. — Quand, dans le beau printemps, les doux zéphyrs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bienvenue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS. — J'ai entendu souvent, dans l'hiver, les gémissements de la croupe des montagnes, sous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrents, celui de la colère des nuées : mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre; c'est un tonnerre dans un temps serein; il flatte mon cœur et l'embrase.

ASTOLPHE. — Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un est si doux et l'autre si terrible, ne soient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, *ensemble.* — Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE. — C'est qu'en sortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obscure une femme, et je crains bien qu'elle ne dise qu'elle m'a vu.

HÉRACLIUS. — Et pourquoi, si vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme est faite? car, selon ce que vous m'avez dit, de toutes les choses du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne sais quoi de doux et de tendre se coule dans l'âme à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LÉONIDE. — Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire : car, d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'apercevant de son danger; ce nom seul laisse dans l'âme je ne sais quoi qui la tourmente sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE. — Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah! Léonide, que tu penses à merveille!

HÉRACLIUS. — Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses si contraires nous ayons tous deux raison?

ASTOLPHE. — C'est qu'une femme est un tableau à deux visages. Regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible : c'est le meilleur ami de notre nature : c'est notre plus grand ennemi; la moitié de la vie de l'âme, et quelquefois la moitié de la mort; point de plaisir sans

elle, point de douleur sans elle aussi : on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, et sage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre, l'allégresse et la tristesse : elle blesse et elle guérit : c'est de la thériaque et du poison. Enfin. elle est comme la langue; il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, et rien de si mauvais quand elle est mauvaise, etc.

LÉONIDE. — S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir?

HÉRACLIUS. — Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté; et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes?

ASTOLPHE. — Ah ! mes enfants, si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes; sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bonhomme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.)

HÉRACLIUS. — Qu'est-ce que je vois?

CINTIA. — Quel est cet objet?

HÉRACLIUS. — Quel bel animal!

CINTIA. — La vilaine bête !

HÉRACLIUS. — Quel divin aspect!

CINTIA. — Quelle horrible présence!

HÉRACLIUS. — Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA. — Je suis arrivée ici très-irrésolue, et je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS. — O vous! poison de deux de mes sens, l'ouïe et la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles : qui êtes-vous?

CINTIA. — Je suis une femme, et rien de plus.

HÉRACLIUS. — Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? et, si toutes les autres sont comme vous, comment reste-t-il un homme en vie?

CINTIA. — Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres?

HÉRACLIUS. — Non; je présume pourtant que si : j'ai vu le ciel; et, si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA. — Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc, toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HÉRACLIUS. — Je n'en sais rien.

CINTIA. — Quel est ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme ?

HÉRACLIUS. — Je ne le sais pas.

CINTIA. — Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes?

HÉRACLIUS. — Je n'en sais rien.

CINTIA. — Tu ne sais rien ?

HÉRACLIUS. — Ne vous indignez pas contre moi; ce n'est pas peu savoir que de savoir qu'on ne sait rien du tout.

CINTIA. — Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(Cintia est armée d'un arc, et porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre ses flèches.)

HÉRACLIUS. — Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

CINTIA, *laissant tomber ses flèches et son carquois.* — La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS. — Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA. — Pourquoi ?

HÉRACLIUS. — Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel besoin avez-vous de vos flèches ?

CINTIA. — Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage? Ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une statue de neige.

HÉRACLIUS. — Et moi je deviens tout de feu.

(Au milieu de cette conversation arrivent Libia et Léonide, qui se disent à peu près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages, en revenant, s'y méprennent, et concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tous côtés le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.)

CINTIA, *en montrant Héraclius à Phocas.* — J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA. — Et moi, j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, *aux deux sauvages.* — Vous me faites souvenir de mon premier état : qui êtes-vous ?

HÉRACLIUS. — Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture : nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS. — Jusqu'aujourd'hui j'ai su quelque chose de moi-même; et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux ?

LÉONIDE. — Nous n'en savons rien.

HÉRACLIUS. — Tu n'en sauras rien.

PHOCAS. — Comment! je n'en saurai rien? qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons, et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure; c'est là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT. — Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches..

LIBIA. — Oui, je la reconnais; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, *à Libia.* — Eh bien! entrez-y avec des soldats, et regardez au fond.

(Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.)

LÉONIDE. — Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS. — Qui nous en empêchera?

LÉONIDE. — Ma valeur.

HÉRACLIUS. — Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS. — Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible?

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, *ensemble.* — Va, va, arrive, arrive, tu verras si cela est impossible.

PHOCAS. — Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA. — Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine [1].

(Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie :)

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce soit moi qui meure; tuez-moi, et qu'ils vivent.

(Tout le monde reste en suspens, en s'écriant :)

Qu'est-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle chose admirable!

(Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et ils croient que tout cela est de la magie. Phocas reste tout pensif.)

CINTIA. — Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le discours de ce bonhomme vient de frapper Phocas.

PHOCAS, *à Astolphe.* — Cadavre ambulant, en dépit de la

1. Le lecteur peut ici remarquer que, dans cet amas d'extravagances, ce discours de Cintia est peut-être ce qui révolte le plus : on ne s'étonne point que, dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens; mais que Cintia, qui a paru avoir quelques sentiments pour Héraclius, et qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne

marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, et de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs; je te promets au contraire ma faveur et mes dons : lève-toi, et dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidélité sauva de ma colère?

ASTOLPHE. — Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est ni qui je suis : il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS. — Eh bien! vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice?

ASTOLPHE. — Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS. — Que m'importe que tu me le cèles? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HÉRACLIUS. — Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS. — Comment?

LÉONIDE. — En assouvissant ta fureur dans mon sang; ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

HÉRACLIUS. — Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui; mais en moi, c'est la vérité.

PHOCAS. — Pourquoi?

HÉRACLIUS. — Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS. — En es-tu sûr?

HÉRACLIUS. — Oui.

PHOCAS. —Qui te l'a dit?

HÉRACLIUS. — Ma valeur[1]

PHOCAS. — Quoi! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice?

TOUS DEUX, *ensemble*. — Oui.

PHOCAS, *à Astolphe*. — Dis, toi, qui des deux l'est.

HÉRACLIUS. — Moi.

LÉONIDE. — Moi.

ASTOLPHE. — Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux; ma tendresse taira qui c'est des deux.

qu'on le tue, lui et Léonide, cela choque si étrangement tous les sentiments naturels, qu'on ne peut comprendre que *la Comédie fameuse* de don Pedro Calderon de La Barca n'ait pas, en cet endroit, excité la plus grande indignation.

1. On voit que, dans cet amas d'aventures et d'idées romanesques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce serait au-dessus de nos meilleures.

PHOCAS. — Est-ce donc là aimer que de vouloir que deux périssent pour en sauver un ? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE. — Tu y penseras mieux.

PHOCAS. — Que veux-tu dire ?

ASTOLPHE. — Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

PHOCAS. — Pourquoi cela ?

ASTOLPHE. — C'est que l'un des deux est ton propre fils; et, pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or que me donna autrefois cette villageoise, qui m'avoua tout dans sa douleur, qui me donna tout, et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre ?

PHOCAS. — Qu'ai-je entendu ? qu'ai-je vu ?

CINTIA. — Quel événement étrange !

PHOCAS. — O ciel ! où suis-je ? quand je suis prêt de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder, je trouve mon véritable successeur sans le connaître; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah ! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

ASTOLPHE. — C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauvegarde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS. — Ton silence ne te servira de rien; la nature, l'amour paternel, parleront; ils me diront sans toi quel est mon sang; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas sera conduit au supplice.

ASTOLPHE. — Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature; cet amour paternel est sans force et sans chaleur quand un père n'a jamais vu son fils, et qu'un autre l'a nourri. Crains que, dans ton erreur, tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS. — Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même si tu ne me déclares qui est mon fils.

ASTOLPHE. — La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS. — Eh bien ! je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître; je te ferai vivre dans la plus horrible prison; et cette longue mort t'arrachera ton secret pièce à pièce.

(Phocas renverse le vieil Astolphe par terre; les deux jeunes gens le relèvent.)

HÉRACLIUS ET LÉONIDE. — Non, ta fureur ne l'outragera pas; que gagnes-tu à le maltraiter ?

PHOCAS. — Osez-vous le protéger contre moi ?

LES DEUX, *ensemble*. — S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne ?

PHOCAS. — Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

HÉRACLIUS. — Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une paysanne.

LÉONIDE. — Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS. — Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX. — Oui.

PHOCAS. — Et qu'est donc Phocas?

LES DEUX. — Rien.

PHOCAS. — O fortuné Maurice! ô malheureux Phocas! je ne peux trouver un fils pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la soif, la nudité, les tourments, le fassent parler.

LES DEUX, *ensemble*. — Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS. — Ah! c'est là aimer. Hélas! je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un et sur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

(Les soldats les entourent.)

HÉRACLIUS. — Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE. — Je vous tuerai tous.

PHOCAS. — Qu'on châtie cette démence; qu'espèrent-ils? qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE. — Mes enfants, ma vie est trop peu de chose; ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA, *à Phocas*. — Seigneur....

PHOCAS. — Ne me dites rien; je sens un volcan dans ma poitrine, et un Etna dans mon cœur.

(Cette scène terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce temps-là, les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas: Cintia et Libia restent présentes, sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo, père de Libia, arrive.)

LISIPPO. — Voilà des prodiges devant qui les miens sont peu de chose; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune, et le soleil, obéissent à ma voix.

(Aussitôt la terre tremble, le théâtre s'obscurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.

C'est ainsi que finit la première journée de la pièce de Calderon.)

SECONDE JOURNÉE.

(Il y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconséquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce sauvage qu'on appelle Héraclius, lui parle ainsi :)

Nous sommes les premières qui avons vu combien sa rudesse est traitable.... J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée; je l'ai vu d'abord si fier, et ensuite si soumis avec moi ! Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur; il était si intrépide avec Phocas; il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice; enfin sa piété envers ce vénérable vieillard ! Tout doit te plaire comme à moi.

(Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime : c'est cette réponse de Phocas au sorcier Lisippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. Phocas répond :)

C'est ainsi qu'en juge ma valeur; et, en voyant l'excès de leur courage, je les ai crus tous deux mes fils.

(Phocas dit enfin au bonhomme Astolphe qu'il est content de lui et des deux enfants qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre : mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans les antres où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes.)

Car (dit Astolphe), puisque le son des instruments les a fait sortir de notre caverne, il les attirera une seconde fois.

(On détache donc des musiciens avec les deux paysans gracieux. Cependant le sorcier persuade à Phocas que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illusion; qu'on n'est sûr de rien dans ce monde; que la vérité est partout jointe au mensonge.)

Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout à l'heure un palais superbe, élevé au milieu de ces déserts sauvages : sur quoi est-il fondé ? sur le vent; c'est un portrait de la vie humaine.

(Bientôt après, Héraclius et Léonide reviennent au son de la musique, et Héraclius fait l'amour à Cintia à peu près comme Arlequin sauvage. Il lui avoue d'ailleurs qu'il se sent une secrète horreur pour Phocas. Les paysans gracieux apprennent à Héraclius et à Léonide que Phocas est à la chasse au tigre, et qu'il est dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas : ainsi la nature s'explique dans Léonide et dans Héraclius; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le sorcier fait paraître; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encore entendre de la musique : on répond, en chantant, à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs; le premier chœur dit : « On ne sait si leur origine royale est mensonge ou vérité. » Le second chœur dit : « Que leur bonheur soit vérité et mensonge. » Ensuite on leur présente à chacun une épée.)

Je ceins cette épée en frissonnant (dit Héraclius) : je me souviens qu'Astolphe me disait que c'est l'instrument de la gloire, le trésor de la renommée; que c'est sur le crédit de son épée que

la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal : plusieurs la prennent comme un ornement, et non comme le signe de leur devoir. Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche s'ils savaient à quoi elle oblige.

(Pour Léonide, quand il voit ce beau palais et ces riches habits dont on lui fait présent : « Tout cela est beau, dit-il, cependant je n'en suis point ébloui; je sens qu'il faut quelque chose de plus pour mon ambition. » L'auteur a voulu ainsi développer dans le fils de Maurice l'instinct du courage, et dans le fils de Phocas l'instinct de l'ambition. Ce n'est pas sans génie et sans artifice; et il faut avouer, pour parler le langage de Calderon, qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

Phocas vient voir les deux sauvages ainsi équipés; ils se prosternent tous deux à ses pieds et les baisent. Phocas les traite tous deux comme ses enfants. Héraclius se jette encore une fois à ses pieds, et les baise encore; avilissement qui n'était pas nécessaire. Léonide, au contraire, ne le remercie seulement pas : Phocas s'en étonne.)

De quoi aurais-je à te remercier ? (lui dit Léonide); si tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle qu'elle soit; si tu m'as accordé la vie, elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. — Je ne hais pas cette arrogance (répond Phocas).

(Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine Cintia et Libia arrivent; elles ne donnent aucun éclaircissement à Phocas, qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disputes arrive un ambassadeur du duc de Calabre, et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. Phocas le relève; le prétendu ambassadeur parle ainsi :)

Le grand-duc Frédéric sachant, ô empereur ! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous et devers la reine Cintia pour vous féliciter tous deux, vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand-duc mon maître m'a chargé de vous dire qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que, s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer.

PHOCAS. — Ne poursuis point, tais-toi; tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse; c'est assez que tu les aies prononcées.

LÉONIDE. — Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur ?

HÉRACLIUS. — Léonide, prends garde; il vient sous le nom sacré d'ambassadeur : n'aggravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS, *à l'ambassadeur.* — Pourquoi restes-tu ici ? n'as-tu pas entendu ma réponse ?

FRÉDÉRIC. — Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes est de la poudre, des canons, et des boulets[1].

PHOCAS. — Eh bien ! soit. Que ferons-nous, Cintia ?

CINTIA. — Pour moi, mon avis est qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique, et des danses.

PHOCAS. — Vous avez raison : entrons dans ces jardins et divertissons-nous, pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bonhomme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. « Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur et une si grande majesté. »)

LÉONIDE. — En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit ?

HÉRACLIUS. — Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE. — Qu'est-ce donc que je lui dois ? Il a été notre tyran dans une éducation rustique; il a été le voleur de ma vie au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes ?

PHOCAS, *qui entre doucement sur la pointe du pied pour écouter.* — En vérité, Léonide parle très-bien et avec un noble orgueil.

HÉRACLIUS. — Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse ? et dis-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, et qui était en son pouvoir ? N'a-t-il pas également pris soin de l'un et de l'autre ?

PHOCAS, *derrière eux.* — En vérité, Héraclius parle fort sagement.

LÉONIDE. — Quelle est donc cette fidélité ? Il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous instruire de notre destinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS. — Il aurait fait fort mal.

1. Le lecteur remarque assez ici l'érudition de Calderon, et celle des spectateurs à qui il avait affaire. De la poudre et des boulets au Ve siècle sont dignes de la conduite de cette pièce.

LÉONIDE. — Tais-toi; puisque tu prends son parti, tu me mets si fort en colère, que je suis prêt de....

ASTOLPHE. — De quoi? ingrat, parle.

LÉONIDE. — D'être ingrat, puisque tu m'appelles ainsi, vieux traître, vieux tyran!

(Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre; Héraclius le relève.)

ASTOLPHE. — Ah! je suis tout brisé.

HÉRACLIUS. — Il faut que ma main, qui t'a secouru, punisse ce brutal.

(Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.)

ASTOLPHE. — Mes enfants, mes enfants, arrêtez!

(Phocas paraît alors : Cintia et le sorcier arrivent.)

PHOCAS, *à Héraclius*. Ne le tue pas.

CINTIA. — Ne te fais point une mauvaise affaire.

HÉRACLIUS. — Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

(Léonide, relevé, s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chute; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être maladroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger : Phocas l'en empêche; et, doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :)

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu; mais, dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

TROISIÈME JOURNÉE.

(La troisième journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux et sur la voix de Cintia et de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice.)

Comment le savez-vous? (dit Héraclius). C'est (répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret.

LIBIA. — Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA. — Oui, non-seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA. — Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret; il y va de votre vie.

CINTIA. — Gardons bien le secret tant qu'il vivra; car l'empereur est hydropique de mon sang, et il s'assouvirait du vôtre et du mien.

LIBIA. — Oui, gardons le secret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA. — Silence, et voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA. — Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA. — Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA. — Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA. — Je ne doute pas que sur-le-champ

LIBIA. — Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA. — Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA. — Mais il me paraît impossible

CINTIA. — Je vois évidemment l'impossibilité

TOUTES DEUX, *ensemble.* — Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LÉONIDE. — Écoutez, Libia.

HÉRACLIUS. — Cintia, attendez.

LÉONIDE. — Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HÉRACLIUS. — Étonné de tout ce que j'apprends,

LÉONIDE. — Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS. — Je vis dans la joie.

PHOCAS, *dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.* — Déjà ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice : il est bien force qu'entre deux sentiments si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout à l'heure : mais non; il vaut mieux que je les observe finement, car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes; mon cœur se partage nécessairement en deux sentiments contraires, celui de père et celui d'ennemi : allons, voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler : mais non; il vaut mieux les épier avec prudence; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LÉONIDE, *sans voir Phocas.* — J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrète; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, et je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran, et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi [1].

1. On sent combien ce discours est absurde : comment l'empire était-il à Léonide? Parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est le fils de Maurice? Chacun d'eux croit-il que c'est à lui que Libia et Cintia ont parlé? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

HÉRACLIUS. — Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger : mais n'importe; je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoique à présent ce feu soit attiédi.

PHOCAS, *derrière eux*. — Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : approchons-nous pour les écouter; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LÉONIDE. — Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement; je ne veux que régner, et je ferai tout pour y parvenir.

HÉRACLIUS. — Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre désir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins; il soutiendra ma cause.

(Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.)

LÉONIDE. — Il est parti, et je reste seul. Non; je ne suis pas seul; mes inquiétudes, mes peines, sont avec moi; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportements de ma colère.

HÉRACLIUS, *revenant*. — J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais, ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LÉONIDE. — Cependant si Libia m'a fait entendre, en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer[1]. Mais quoi! je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination? Sans doute : donc, qu'est-ce que je crains? pourquoi resté-je en suspens?

HÉRACLIUS. — Que prétend là Léonide?

(Léonide tire ici son poignard, Héraclius tire le sien, et Phocas qui était endormi s'éveille.)

LÉONIDE. — Qu'il meure!

HÉRACLIUS. — Qu'il ne meure pas!

PHOCAS. — Qu'est-ce que je vois?

LÉONIDE. — Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HÉRACLIUS. — C'est Léonide qui voulait t'assassiner, et c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS. — Ah! malheureux! je ne suis ni endormi ni éveillé; j'entends crier : « Qu'il meure! » j'entends crier : « Qu'il ne meure pas! » je confonds ces deux voix; aucune n'est distincte; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler : il m'est

1. Libia ne lui a rien dit de cela; c'est à Héraclius qu'elle a tenu ce propos : apparemment qu'il y a dans cette scène un jeu de théâtre tel que chacun des deux princes puisse croire que Libia s'adresse à lui, l'appelle Héraclius, et déclare qu'il est fils de Maurice.

impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout est égal de part et d'autre; chacun d'eux a un poignard dans la main.

HÉRACLIUS. — Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

PHOCAS. — Prenons garde; je ne peux, il est vrai, porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues, sur l'action que j'ai vue : mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur me dit par des cris étouffés que c'est toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard, font hérisser mes cheveux sur ma tête. Défends-moi, Léonide; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardiesse, de cette sanglante audace; il me semble que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal et ces regards de basilic.

HÉRACLIUS. — Eh, seigneur! quand je mets à vos pieds, non-seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS. — Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis et mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HÉRACLIUS. — Ah! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront. Ah ciel! où m'enfuirai-je dans un si grand péril?

(Il s'en va, et on le laisse aller.)

PHOCAS, *quand Héraclius est parti*. — Défendez-moi contre lui.

(A part.)

LÉONIDE. — Moi, seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en suis tiré.... Oui, seigneur, je le suivrai; son châtiment sera égal à sa trahison; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS. — Cours, Léonide; la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES. — Quel mal vous prend subitement, seigneur?

PHOCAS. — Je ne sais ce que c'est; c'est une léthargie, un évanouissement, un tournement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse; mes idées sont toutes troublées, je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie; je ne suis ni mort ni vivant; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable, et que, si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez, et si je juge bien ou mal.

CINTIA. — Tout cela est si obscur, qu'on ne peut pas juger de leur intention; il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

PHOCAS, *à Lisippo.* — Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure?

LISIPPO. — Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit; mais la déité qui m'inspire me menace si je parle.

PHOCAS. — Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, et les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges?

TOUS, *ensemble.* — On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS. — Pourquoi?

LIBIA. — Il faut céder à la fatalité.

CINTIA. — Le terme des destinées est arrivé.

ISMÉNIE. — Oui, ce jour même, cet instant même.

TOUS, *ensemble.* — Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas et Lisippo restent sur la scène.)

PHOCAS. — Écoute, espère tout de moi.

LISIPPO. — C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu des raisons de mon silence.

(Il sort.)

PHOCAS. — Eh bien! tu t'en vas aussi?

(On entend derrière la scène des cris de chasseurs.)

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher!

(Libia et Cintia derrière la scène appellent Phocas.)

PHOCAS. — Ils m'ont tous laissé dans la plus grande incertitude; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abîme impénétrable! que de choses tu me dis, et que de choses tu me caches!

(On entend derrière le théâtre :)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA, *dans le fond du théâtre.* — Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie [1].

(Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.)

PHOCAS, *sur le devant du théâtre.* — Ainsi donc, afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi, poursuivi par les chiens, sans que j'aie le temps de me mettre en défense. J'ai des

1. Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

vassaux, des domestiques, des amis, et aucun d'eux ne vient à mon secours.

(Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.)

TOUS DEUX, *ensemble*. — Je t'ai entendu; j'accours à ta voix.

HÉRACLIUS. — Je reviens pour savoir.... Mais que vois-je?

LÉONIDE. — Je viens savoir.... Mais qu'aperçois-je?

HÉRACLIUS. — Tu aperçois mon ancien habit de peau.

LÉONIDE. — Tu vois aussi le mien.

HÉRACLIUS. — Mais ai-je vu ce que j'ai songé?

LÉONIDE. — Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HÉRACLIUS. — Qu'est devenu ce beau pays? où était-il?

LÉONIDE. — Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS. — De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier jusqu'à cette heure, j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiements des chiens : j'ai appelé, vous êtes venus; sûrement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bienvenus.

(Tous les chasseurs derrière le théâtre.)

Allons tous, allons tous; nous les découvrirons ici.

(Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux et une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

Qu'avez-vous fait (dit un des gracieux) de tous ces ornements, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LÉONIDE. — Je n'en sais rien.

(Les dames font des compliments à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.)

PHOCAS. — Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre que de me venger de l'un des deux; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtements de sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

LÉONIDE. — O ciel! sera-ce une fiction? et ce que nous avons vu était-il une vérité? quel est le certain? quel est l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus, et bien servis : que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit; soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS. — Léonide parle très-sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des grâces que je te fais?

HÉRACLIUS. — Non, seigneur; quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne causent que des peines, et que les pompes royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent, et qu'on ne sait si elles sont vraies ou fausses.

PHOCAS. — Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS. — Et moi, je m'entends un peu.

(Le vieil Astolphe et Lisippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.)

ASTOLPHE. — J'ai su que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas : je viens les voir; mais je n'ose approcher.

LISIPPO. — Je veux savoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS, *à Héraclius.* — Eh bien! ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HÉRACLIUS. — Non; j'en fais tant de cas, que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS. — N'est-ce pas agir en désespéré, au mépris de mon honneur?

HÉRACLIUS. — Non, seigneur; il ne s'agit que du mien.

PHOCAS. — Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? je réprime ma colère.

CINTIA. — Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui, puisqu'il arrive tout à l'heure?

PHOCAS. — Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS. — Eh bien! c'est la vérité, et, puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice, et je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre, que je dirai mille fois que Maurice est mon père.

PHOCAS. — Je m'en doutais assez; mais de qui le sais-tu?

HÉRACLIUS. — D'un témoin irréprochable; c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA. — Moi! comment? quand? et de qui aurais-je pu le savoir?

HÉRACLIUS. — C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE. — Ils vont me tuer! quel espoir me reste-t-il? Moi, madame, je vous l'ai dit?

CINTIA. — Non, Astolphe ne m'a rien dit; et moi, je ne t'ai point parlé.

HÉRACLIUS. — S'il vous a dit ce grand secret, je le paye assez par ma mort; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia?

CINTIA. — Je t'ai déjà dit que je ne sais rien du tout.

HÉRACLIUS, *à Cintia.* — Pour toi, je ne te réplique rien; mais à celui-ci, qui, après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE. — Quoi! quel palais?

LÉONIDE, *à Héraclius.* — Arrête, ne le maltraite point sans raison; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il ne l'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

LIBIA. — Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vu? quand t'ai-je parlé?

LÉONIDE. — Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO, *à part.* — Ah! voilà l'enchantement rompu.

(A Léonide.)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit?

UN DES PAYSANS GRACIEUX. — Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

PHOCAS. — Puisque cette confusion augmente, venons à bout de sortir de ce profond abîme. Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE. — Ce serait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS. — Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE. — Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire?

CINTIA. — Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO, *à Phocas.* — Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence : ses sourcils froncés me menacent; il n'est plus temps de feindre : Léonide est votre fils; c'est assez que je l'affirme, et qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS. — C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

(Tous les acteurs crient :)

Vive Léonide!

PHOCAS. — Vive Léonide, et meure Héraclius!

CINTIA. — Arrêtez!

PHOCAS. — Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA. — Oui, je l'empêche : il est venu sur votre parole et sur la mienne; il faut la tenir; et, si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS. — Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA. — De ne le faire mourir ni de l'emprisonner.

PHOCAS. — Eh bien! pour vous et pour moi j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres, faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond. Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS, *aux gens de Phocas.* — Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe mon père : je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant [1].

PHOCAS. — Espère mieux, et vois si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE. — Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA. — Quelle pitié!

LIBIA. — Quel malheur!

LES PAYSANS GRACIEUX. — Quelle confusion!

PHOCAS. — A présent, afin que les échos de leurs gémissements ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse; que tous mes vassaux lui baisent la main; et qu'ils disent à haute voix : « Vive Léonide! »

HÉRACLIUS. — O cieux, favorisez-moi!

ASTOLPHE. — O cieux, ayez pitié de nous!

(La musique chante : « Vive Léonide! »)

LÉONIDE. — Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois, en attendant, héritier de l'empire; et quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêchera pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HÉRACLIUS. — Ciel, favorisez-moi.

1. C'est que Phocas a fait semblant de savoir qu'Héraclius était fils de Maurice, n'en étant pas certain, et voulant tirer cet aveu d'Astolphe. Ainsi, selon Calderon, *tout est mensonge et vérité.*

ASTOLPHE. — Cieux, ayez pitié de nous!

(La musique recommence, et chante : « Vive Léonide! » On entend de l'artillerie, des tambours et des trompettes.)

PHOCAS, *à Héraclius et à Astolphe.* — Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours, et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissements en appareil de guerre.

CINTIA, *qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.* — Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verts et salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS. — C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire (comme ils le sont tous), qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO. — Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt....

PHOCAS. — Quoi?

LISIPPO. — Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu nous menacer.

PHOCAS. — Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertissements. Cette flotte ne m'inspire aucune épouvante : je vais enrôler du monde; et, pendant que ces vaisseaux répéteront leur salve d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégresse.

LÉONIDE. — Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA. — Je te suis, malgré moi, avec mes gens.

(Ils suivent Phocas; Astolphe et Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient : « O cieux, ayez pitié de nous! » On voit avancer la flotte de Frédéric, et on entend : « A terre! à terre! aux armes! aux armes! guerre! guerre! »)

HÉRACLIUS ET ASTOLPHE. — Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

TROUPE DE SOLDATS *de Phocas.* — Vive Léonide! vive Léonide!

FRÉDÉRIC, *grand-duc de Calabre, descendant de son vaisseau.* — Prenons terre; formons nos escadrons; que les ennemis surpris soient épouvantés, qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux et les vents m'ont été si favorables; que le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre ; je suis neveu de Maurice; sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi payerais-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit? surtout lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile. Les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? n'est-ce pas à moi de soutenir

mes droits par mer et par terre, et de venger à la fois Frédéric et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(On voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance hors du bateau peroé où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.)

FRÉDÉRIC. — Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il souffle comme un animal : ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas; ce n'est point un poisson, car il ne nage pas : il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.)

HÉRACLIUS. — O cieux, ayez pitié de nous!

ASTOLPHE. — O cieux, nous implorons votre secours!

FRÉDÉRIC. — Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE, *à Héraclius*. — Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

FRÉDÉRIC. — Par quel prodige ces deux créatures, au milieu des algues marines, des vents, des flots et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE. — Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HÉRACLIUS. — Nous sommes les enfants des rochers; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune; ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous : et afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard, que sa fidélité a banni si longtemps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer. C'est le généreux Astolphe[1]. Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds; accordez-moi la mort que j'implore. Pourquoi hésitez-vous? pourquoi refusez-vous de finir mes tourments?

1. Le fond de cette scène paraît intéressant et admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance et de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun embarras, sans le froid recours des lettres écrites longtemps auparavant, sans rien de forcé, sans aucun de ces raisonnements alambiqués qui font languir le tragique.

FRÉDÉRIC. — Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon âme que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, et la vertu de ce noble vieillard que je respecte et que j'embrasse.

HÉRACLIUS ET ASTOLPHE. — Eh! qui es-tu donc? parle.

FRÉDÉRIC. — Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre, sœur de Maurice : tes destins sont conformes aux miens, ton étoile est mon étoile.

HÉRACLIUS. — Je reprends mes esprits; et plus je te considère, plus il me semble que je t'ai déjà vu.

FRÉDÉRIC. — Cela est impossible; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

HÉRACLIUS. — C'est la vérité; mais je t'ai vu sans te voir.

FRÉDÉRIC. — Comment? me voir sans me voir!

HÉRACLIUS. — Oui.

FRÉDÉRIC. — Ceci est une nouveauté égale à la première; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane; et après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux savoir, et qui me ravit déjà en admiration.

HÉRACLIUS. — Je t'ai déjà dit que je suis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine; et, quoique j'aie beaucoup souffert, écoute-moi; je me reposerai en te parlant.

FRÉDÉRIC. — Puisque c'est pour toi un soulagement, parle.

HÉRACLIUS. — Écoute; tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte est défendu par les volcans de l'Etna....

(Ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.)

Aux armes! aux armes! aux combats! aux combats!

PHOCAS. — Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT *de Frédéric, arrivant sur la scène.* — Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

FRÉDÉRIC. — On dit que c'est le premier bataillon, il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

HÉRACLIUS. — Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement vous rendra quelque service.

ASTOLPHE. — Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDÉRIC. — J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes soldats s'avancent avec audace.

(Les troupes de Phocas paraissent; les trompettes et les clairons sonnent la charge; la bataille se donne; on entend d'un côté : « Vive Phocas ! » et de l'autre : « Vive Frédéric ! » Puis tous ensemble crient : « Aux armes ! aux armes ! combattons ! combattons ! »)

HÉRACLIUS, *l'épée à la main.* — Suivez-moi : je connais tous les sentiers; si vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA, *paraissant armée à la tête des siens.* — Non, vous ne romprez rien; c'est à moi de défendre ce poste.

HÉRACLIUS. — Qui pourra soutenir ma fureur?

CINTIA. — Moi.

HÉRACLIUS. — Quel objet frappe mes yeux?

CINTIA. — Qu'est-ce que je vois?

HÉRACLIUS. — Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois, et à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA. — Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à présent c'est moi qui t'admire.

HÉRACLIUS. — Qu'admirez-vous en moi? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici; vous voulez que je fuie : moi, fuir! et fuir de vos yeux! ce sont deux choses si impossibles, que, si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA. — Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage, et si tu restes victorieux?

HÉRACLIUS. — Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA, *à Libia qui l'accompagne.* — Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation et de la tienne.

HÉRACLIUS. — Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA. — Pourquoi non?

HÉRACLIUS. — Parce que, si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être, comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en souvenez plus, et que mon bien et mon mal vous sont indifférents.

(Des voix s'élèvent au fond du théâtre.)

LES SOLDATS *de Frédéric.* — C'est par là qu'Héraclius a passé.

FRÉDÉRIC. — Passez tous après lui.

HÉRACLIUS, *à Cintia.* — Malheureux que je suis! quand je voudrais fuir[1], je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les mien-

1. On ne conçoit rien à ce discours d'Héraclius; tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec Cintia, il est difficile de s'en apercevoir.

nes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraye et qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA. — Non; tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

LÉONIDE, *arrivant*. — Tournez tête, soldats : ils ont forcé le passage que gardait Cintia; défendons sa vie; je serai le premier à mourir.

HÉRACLIUS, *se jetant sur Léonide*. — Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LÉONIDE. — Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(Ils combattent tous deux.)

HÉRACLIUS. — Tout à l'heure tu vas le voir.

CINTIA. — Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? ô ciel! secourez-moi[1]!

(On entend les tambours.)

PHOCAS. — Brute infidèle à ton maître, qui, en brisant ton frein, brises les lois et le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents, demeure, et, en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FRÉDÉRIC, *à Héraclius*. — Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS, *tombe en sautant aux ennemis*. — O ciel! ma vie est perdue!

HÉRACLIUS, *courant sur lui*. — C'est mon ennemi; qu'il meure.

LÉONIDE. — Qu'il ne meure pas!

PHOCAS. — Malheureux! qu'ai-je entendu? tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix : « Qu'il meure! qu'il ne meure pas! » Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HÉRACLIUS. — Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle, Léonide et moi.

PHOCAS. — Quel rôle?

1. On ne conçoit rien à ce discours de Cintia. Je l'ai traduit fidèlement :

Pues
No me puedo declarar,
Aunque quisiera, al temer
Si vence Heraclio, mi ruina,
Pues es contra mi poder;
Si Leonido, mi esperanza;
Pues es contra mi interes,
Que he de hacer? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre Héraclius, qui est amoureux d'elle?

HÉRACLIUS. — Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois : « Qu'il meure ! » et moi : « Qu'il ne meure pas ! » Tout est changé; c'est lui qui te défend, et c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA. — Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS. — Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté.

LÉONIDE. — Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(Libia, Frédéric et des soldats s'approchent.)

LIBIA. — C'est ici qu'est tombé Phocas.

FRÉDÉRIC. — C'est ici que son cheval l'a jeté par terre.

LÉONIDE. — Je ne suis donc venu ici que pour ma perte.

(Troupe de soldats.)

UN SOLDAT. — Accourez tous.... Mais que vois-je ?

HÉRACLIUS. — Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS, *à terre*. — Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT. — Qu'est-il donc ?

PHOCAS. — Un hydropique de sang, qui, ne pouvant boire celui des autres, apaise sa soif dans le sien propre.

(Phocas meurt en disant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croie son père; mais comment peut-il le croire ?)

CINTIA. — Déjà tous ses gens sont en fuite; et les miens, ayant secoué le joug de la tyrannie, disent et redisent :

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !
Qu'il ceigne son front du sacré laurier !
Il doit régner, il est fils de Maurice.

(Les soldats et le peuple disent ces paroles avec Cintia; ils font une couronne.)

HÉRACLIUS. — Cette couronne appartient à Frédéric; il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FRÉDÉRIC. — Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes, c'est à vous de régner.

HÉRACLIUS. — Je ne sais si je l'oserai.

FRÉDÉRIC. — Pourquoi non ?

HÉRACLIUS. — C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FRÉDÉRIC. — Comment ?

HÉRACLIUS. — C'est que je me suis déjà vu traité et vêtu en prince, et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

(Il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.)

LISIPPO. — C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantements; je vous ai menti; j'ai menti aussi à Frédéric, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire; je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA. — J'implore à vos pieds sa grâce.

HÉRACLIUS. — Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortiléges.

ASTOLPHE. — Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

HÉRACLIUS. — Léonide fut mon frère; nous fûmes élevés ensemble, qu'il soit mon frère encore.

LÉONIDE. — Je serai votre sujet soumis et fidèle.

HÉRACLIUS. — Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA. — Je tombe à vos pieds.

(Les tambours battent, les clairons sonnent, le peuple et les soldats s'écrient :)

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!

FRÉDÉRIC. — Que ces applaudissements finissent.

HÉRACLIUS. — Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

DISSERTATION DU TRADUCTEUR

SUR L'*HÉRACLIUS* DE CALDERON.

Quiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage y aura vu aisément l'irrégularité de Shakspeare, sa grandeur et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de moments intéressants.

La grande différence entre l'*Héraclius* de Calderon et le *Jules César* de Shakspeare, c'est que l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *Mille et une Nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de Shakspeare, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine depuis le premier moment de la conspiration de Brutus jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine Élisabeth; mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans Calderon; mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encore pis; mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux Calderon la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste, et sûrement il n'a rien pris ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que Calderon ne savait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance paraît assez quand il suppose une reine de Sicile du temps de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, et surtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille, pour le travestir d'une manière si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français, jusqu'au règne de Philippe V; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos livres de physique : nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid;* il traduisit *le Menteur*, *la suite du Menteur;* il imita *Don Sanche d'Aragon.* N'est-il pas vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de Calderon, il les ait insérés dans son *Héraclius*, et qu'il ait embelli le fond du sujet? Molière ne prit-il pas deux scènes du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, son compatriote et son contemporain?

Il est bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Calderon; mais il ne l'est pas que Calderon ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* espagnol était très-fameux en Espagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la Fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se faisait quand tout retentissait des cris : *Point de Mazarin!* Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille? et quelle mortification lui aurait-on donnée? Il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ses traductions de Guillem de Castro, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction du *Menteur*. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de Calderon dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de Calderon ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son *Héraclius* est un « original dont il s'est fait depuis de belles copies. » Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu Calderon en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur faisaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il surtout appelé l'*Héraclius* de Calderon une belle copie?

On ne sait pas précisément en quelle année la *Famosa Comedia* fut jouée; mais on est sûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître Emmanuel de Guera, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de Calderon après sa mort, parle

ainsi de lui en 1682 : *Lo que mas admiro y admiré en este raro ingenio fué qué à ninguno imitò.* Maître Emmanuel aurait-il dit que Calderon n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'*Héraclius* dans Corneille? Ce docteur était très-instruit de tout ce qui concernait Calderon; il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies; tantôt ils faisaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes et françaises, tirées de l'Écriture; mais ils sont chargés de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces pièces à Louis XIV les premières années de son mariage.

Au reste, il est très-inutile au progrès des arts de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers; ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art si longtemps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnol et anglais ; des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages; comment peuvent-ils avoir tort ?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons Lope de Vega lui-même, génie égal, pour le moins, à Shakspeare. Voici comme il parle à peu près dans son épître en vers, intitulée : *Nouvel Art de faire des comédies en ce temps.*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins;
Nos aïeux étaient des barbares [1].

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit :
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence [2].

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
J'enferme sous quatre verrous [3]
Sophocle, Euripide, et Térence.
J'écris en insensé; mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se

1. *Mas como le sirvieron muchos bárbaros.*
Che ensenaron al vulgo á sus rudezas.
2. *Muere sin fama y galardon.*
3. *Encierro los preceptos con seis llaves, etc.*

reproche; et il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre cent quatre-vingt-troisième pièce de théâtre : il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lope et de Shakspeare était d'être comédiens : mais Molière était comédien aussi; et, au lieu de s'asservir au détestable goût de son siècle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût : si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du pont Neuf et le second livre de Virgile : les chantres du pont Neuf seraient bien reçus à nous dire : « Nous avons notre goût; Auguste, Mécène, Pollion, Varius, avaient le leur, et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin. »

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pièces irrégulières et bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus et pater et res*[1], se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième et le sixième livre de Virgile, et les sauront par cœur, soyez sûrs que ce sont là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* et d'*Athalie* applaudis sur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure ?

1. Horace, *de Arte poetica*, v. 248.

FIN DE LA COMÉDIE FAMEUSE.

LE TRIUMVIRAT.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

(5 JUILLET 1764.)

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR[1].

Cette tragédie, assez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presque entièrement falsifiée, et cependant les mœurs des Romains du temps du triumvirat représentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces temps illustres et funestes d'un empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, et dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, et une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque consul romain, et on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par César; du fond de l'Espagne au bord du Rhin, on voit partout une tour de César, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjugua, et qui préférait ses camps retranchés à des ouvrages de pierre et de ciment, qu'il n'avait pas le temps de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin les temps des Scipion, de Sylla, de César, d'Auguste, sont beaucoup plus présents à notre mémoire que les premiers événements de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encore sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de ces hommes célèbres, tels que César, Pompée, Antoine, Auguste, Caton, Cicéron, en ne jugeant que par les faits, et en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, et non pas du théâtre, que je connais assez peu, et qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, et à comparer les héros qu'on met sur le théâtre avec la conduite et le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentiments tendres et touchants, les emportements et les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chute d'un empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma

1. Cet éditeur est Voltaire lui-même. (ÉD.)

manière de penser et de celle de quelques lecteurs qui, sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt les hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'Octave et du jeune Pompée dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, et sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais désiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité et ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que César ne tint à Ptolémée aucun des discours que lui prête le sublime et inégal auteur de *la Mort de Pompée*, et que Cornélie ne parla point à César comme on l'a fait parler, puisque Ptolémée était un enfant de douze à treize ans, et Cornélie une femme de dix-huit, qui ne vit jamais César, qui n'aborda point en Égypte, et qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'Émilie qui ait conspiré avec Cinna; tout cela est une invention du génie du poëte. La conspiration de Cinna n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par Sénèque, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique, et qui peint le cœur le plus fidèlement, serait *Britannicus*, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de Britannicus et de Junie, et sur la jalousie de Néron. J'espère que les éditeurs qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de Racine par souscription n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu et embelli Tacite dans sa pièce. Je pense que, si Néron n'avait pas la puérilité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de Britannicus et de Junie, et si le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'État et aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé : *Octave et le jeune Pompée;* j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat :* il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention, et présente à l'esprit une image plus forte et plus grande. Je sais gré à l'auteur d'avoir supprimé Lépide, et de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

Encore une fois je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les spectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur et qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, et qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces temps atroces : c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur : je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles.

Les gens de lettres qui aiment ces recherches, et pour qui seuls j'écris, en seront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; et quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les Français de saint François d'Assise, comme dit l'auteur de *la Henriade*, et pour faire sentir qu'on prononce Anglais et Danois, ce n'est ni une grande peine ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation, à la place de cet *o* qui vous trompe.

PERSONNAGES.

OCTAVE, surnommé depuis Auguste.
MARC-ANTOINE.
LE JEUNE POMPÉE.
JULIE, fille de Lucius César.
FULVIE, femme de Marc-Antoine.
ALBINE, suivante de Fulvie.
AUFIDE, tribun militaire.
TRIBUNS, CENTURIONS, LICTEURS, SOLDATS.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'île où les triumvirs firent les proscriptions et le partage du monde. La scène est obscurcie; on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices, et des tentes dans l'éloignement.)

SCÈNE I. — FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Quelle effroyable nuit! Que le couroux céleste
Éclate avec justice en cette île funeste[1]!

ALBINE.

Ces tremblements soudains, ces rochers renversés,
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce détestable airain,

1. Cette île, où les triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière de Reno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie, mais je crois qu'on peut très-bien supposer, surtout en poésie, que l'île et la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui; et surtout ce tremblement de terre dont il est parlé dans Pline peut avoir diminué l'une et l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changements produits par des volcans et par des tremblements de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, sur le golfe Adriatique, fut renversée de fond en comble, et le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé et très-diminué.

Ces tables de vengeance où le fatal burin
Épouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, et des noms des victimes.
Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel ainsi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui, frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instruments du crime, et non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du sénat et du peuple ils ont réglé le sort,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne, ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie [1];
D'un divorce odieux j'attends l'infâme écrit;
Je suis répudiée, et c'est moi qu'on proscrit.

ALBINE.

Il nous brave à ce point! il nous fait cette injure

FULVIE.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure?
Je l'ai trop bien servi : tout barbare est ingrat.
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'État;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,
Qui, ménageant Octave, en est trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima [2] : se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts, ne viennent que de lui?

1. Il est bon d'observer qu'Antoine n'épousa Octavie que longtemps après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point Octavie; mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de Cléopatre, et elle mourut de chagrin et de colère.

2. Les historiens disent que Fulvie fit les avances à Octave, et qu'il ne la trouva pas assez belle : ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre Fulvie.

Quod f.... Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti f....
Aut f.... aut pugnemus, aii! quid quod mihi vita
Carior est ipsa mentula? Signa canant.

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il

FULVIE.

Qui peut connaître Octave? et que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père!
Je l'ai vu, dans l'erreur de ses égarements,
Passer Antoine même en ses emportements[1];
Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse;
Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.
Tantôt il est affable, et tantôt sanguinaire :
Il adore Julie, il a proscrit son père;

inféré qu'Octave s'était dégoûté de Fulvie; ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. Octave et Fulvie étaient également ennemis des mœurs, et prouvent l'un et l'autre la dépravation de ces temps exécrables; et cependant Auguste affecta depuis des mœurs sévères.

1. Il est très-vrai qu'Auguste fut longtemps livré à des débauches de toute espèce. Suétone nous en apprend quelques-unes. Ce même Sextus Pompée, dont nous parlerons, lui reprocha des faiblesses infâmes, *effeminatum insectatus est*. Antoine, avant le triumvirat, déclara que César, grand-oncle d'Auguste, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum*. Lucius lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à Hirtius pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un souper : il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à la table, sans que lui, ni elle, ni son mari, en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguste, conçue en ces mots : *Ita valeas ut, hanc epistolam quum leges, non inieris Testulam, aut Terentillam, aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables :

Dum nova divorum cœnat adulteria.
(Suet., *Oct.*. chap. LXX.)

Enfin on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers

Videsne ut cinædus orbem digito temperat?
(*Id.*, LXVIII.)

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'Ovide, prétendent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille Julia, et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Caligula publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'Auguste et de Julie : c'est ce que dit Suétone dans la vie de Caligula (chap. XXIII).

On sait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle, et il enleva le même jour Livie à son mari, grosse de Tibère, autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait (livre II, épître I, vers 2-3) :

Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
Legibus emendes, etc.

Antoine n'était pas moins connu par ses débordements effrénés. On le

Il hait, il craint Antoine, et lui donne sa sœur :
Antoine est forcené, mais Octave est trompeur.
Ce sont là les héros qui gouvernent la terre;
Ils font, en se jouant, et la paix et la guerre;
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands dieux, livrez-vous l'univers !
Albine, les lions, au sortir des carnages,
Suivent, en rugissant, leurs compagnes sauvages;
Les tigres font l'amour avec férocité :
Tels sont nos triumvirs. Antoine ensanglanté
Prépare de l'hymen la détestable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête;
Et dans ce jour de sang, de tristesse, et d'horreur,
L'amour de tous côtés se mêle à la fureur;

vit parcourir toute l'Apulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane Cithéris, qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. Cicéron lui reproche encore un pareil voyage fait aux dépens des peuples, avec une baladine nommée Hippias et des farceurs. C'était un soldat grossier, qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour la bienséance; il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie et aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité, dans les *Philippiques* de Cicéron : *Sed jam stupra et flagitia omittam; sunt quædam quæ honeste non possum dicere*, etc. *Phil.* II. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le sénat ce qu'Antoine a osé faire; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome, comme on l'a prétendu. Il y avait même des lois contre les gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces lois ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, et qu'il faut souvent ignorer. Antoine et Octave, le grand César et Sylla, furent atteints de ce vice; mais on ne le reprocha jamais aux Scipion, aux Métellus, aux Caton, aux Brutus, aux Cicéron : tous étaient des gens de bien; tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hommes; et il faut avouer que Virgile et Horace ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à Auguste, qu'ils n'ont déployé de goût et de génie dans ces tristes monuments de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant, à la tête des *Géorgiques*, qu'Auguste est un des plus grands dieux, et qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel, s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant : tibi serviat ultima Thule.

L'Arioste parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grâce, quand il dit dans son admirable XXXVe chant :

Non fu si santo, nè benigno Augusto,
Come la tuba di Virgilio suona;
L'aver avuto in possia buon gusto,
La proscrizione iniqua gli perdona, etc. (*Ott.* XXVI.)

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile et heureux, et comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. « Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la république. »

Julie abhorre Octave; elle n'est occupée
Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée est écrit sur ce livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui son rival.
Voilà donc les ressorts du destin de l'empire,
Ces grands secrets d'État, que l'ignorance admire !
Ils étonnent de loin les vulgaires esprits,
Ils inspirent de près l'horreur et le mépris.

ALBINE.

Que de bassesse, ô ciel ! et que de tyrannie !
Quoi ! les maîtres du monde en sont l'ignominie !
Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, pontife méprisé,
De son faible génie ils ont trop abusé;
Instrument odieux de leurs sanglants caprices,
C'est un vil scélérat soumis à ses complices;
Il signe leurs décrets sans être consulté,
Et pense agir encore avec autorité.
Mais, si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent[1].
Cet hymen d'Octavie et ses faibles appas
Éloignent la rupture et ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop; ils se rendent justice.
Un jour je les verrai, préparant leur supplice,
Allumer la discorde avec plus de fureur
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

1. Non-seulement Octave et Antoine se haïssaient et se craignaient l'un et l'autre, non-seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de Modène, mais Octave avait voulu assassiner Antoine; et, quand ils conférèrent ensemble dans l'île de Reno, ils commencèrent par se fouiller réciproquement, se soupçonnant également l'un et l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

A quels maîtres, grands dieux, livrez-vous l'univers !

Le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, et ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux : elle nous en impose, et nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'Auguste sont encore cités avec admi-

SCÈNE II. — FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

Aufide, qu'a-t-on fait? quelle est ma destinée?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main
Que l'on voit à longs flots verser le sang romain;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maison,
Si je sers sous Antoine, et dans sa légion,
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée
Aux champs thessaliens servit le grand Pompée :
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée et de vos oppresseurs.
Mais que résolvez-vous?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'est rien qui me coûte,
Il n'est rien que je craigne; et dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une ressource, Aufide, en ma disgrâce;
Le parti de Pompée est celui que j'embrasse;
Et Lucius César a des amis secrets[1]

ration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs, et la paix. Il régna avec gloire; mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le sénat complimentait les empereurs à leur avénement, que leur souhaitait-il? d'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan, *felicior Augusto*, *melior Trajano*. L'opinion de l'empire romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines et de ses cruautés? *Clementiam non voco*, dit Sénèque, *lassam crudelitatem*.

1. Ce Lucius César avait épousé une tante d'Antoine, et Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme, qui s'appelait Julie. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre et les priviléges de la poésie, à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que, si cette Julie était aussi connue qu'Antoine et Octave, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

Qui sauront à ma cause unir ses intérêts.
Il est, vous le savez, le père de Julie;
Il fut proscrit; enfin tout me le concilie.
Julie est-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puissant l'aura fait enlever;
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt et l'homicide,
Ce sont là ses exploits! voilà nos lois, Aufide.
Mais le fils de Pompée est-il en sûreté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt est porté;
Et l'infâme avarice, au pouvoir asservie[1],
Doit trancher à prix d'or une si belle vie;
Tels sont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi! tout espoir me fuit!
Non, je défie encor le sort qui me poursuit;
Les tumultes des camps ont été mes asiles :

1. Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il est très-probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron, et des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux cent mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, plus de cent négociants, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, et la fureur de la déprédation, firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamné. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit; et qui osait donner cet édit? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine et dans Octave; ce fut la rapine et la déprédation qu'ils exercèrent l'un et l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entre eux.

Antoine dépouilla l'Orient, et Auguste força les Romains et tous les peuples d'Occident, soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de Paul Emile jusqu'à la mort de César, n'avaient été soumis à aucun tribut; ils furent vexés et pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Les déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave, immédiatement avant

Mon génie était né pour les guerres civiles[1],
Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'aperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
Demeurez; écoutez leurs complots ténébreux;
Vous m'en avertirez; et vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(Elle sort avec Albine.)

AUFIDE.

Moi, le soldat d'Antoine! A quoi suis-je réduit!
De trente ans de travaux quel exécrable fruit!

(Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave et Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent et forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.)

SCÈNE III. — OCTAVE, ANTOINE, *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, et je la répudie;
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie;

la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue et de Crémone; il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. César, son père, n'en avait point usé ainsi; et même, quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si, lorsque les Bourguignons, et après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis et les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, et qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient, en qualité d'étrangers, de barbares, et de vainqueurs; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines sont du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie, et que les brigandages des Francs et des Bourguignons sont d'un temps où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale, qui avait fait tant de progrès dans Cicéron, dans Atticus, dans Lucrèce, dans Memmius, et dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde et abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine, Octave, et leurs suivants, ne furent pas méchants à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que, du temps de la Ligue, les Montaigne, les Charron, les de Thou, les L'Hospital, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

1. Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine; elle cabala avec Auguste et contre Auguste; elle fut l'ennemie mortelle de Cicéron; elle était digne de ces temps funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis sont un exemple rare;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidents, les miens,
Depuis que nous régnons, ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté [1],
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes;
La terre n'est qu'à nous et qu'à nos légions.
Il est temps de fixer le sort des nations;
Réglons surtout le nôtre; et, quand tout nous seconde,
Cessons de différer le partage du monde.

(Ils s'asseyent à la table où ils doivent signer.)

OCTAVE.

Mes desseins dès longtemps ont prévenu vos vœux;
J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et surtout l'Italie;
L'Orient est à vous [2].

ANTOINE.

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel est votre avantage;
Rome va vous servir : vous aurez sous vos lois
Les vainqueurs de la terre, et je n'ai que des rois [3].

1. Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de triumvir après la bataille de Philippes : il demeura pontife, comme l'auteur le dit, mais sans crédit et sans honneurs. Octave et lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

2. Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île de Reno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes qu'Octave se réserva l'Italie; et ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'Antoine, et de la prospérité d'Auguste. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le sultan des Turcs, l'empereur de Maroc, la maison d'Autriche, les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les républiques de Venise, de Suisse, et de Hollande? Et ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis Romulus jusqu'à César.

3. On remarque en effet qu'avant la bataille d'Actium il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'Antoine; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le seul Agrippa, qui gagna la bataille, et qui fit triompher le peu courageux Auguste de la valeur d'Antoine.

Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
Que votre autorité, secondant ma puissance,
Extermine à jamais les restes abattus
Du parti de Pompée et du traître Brutus;
Qu'aucun n'échappe aux lois que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment! vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure[1]?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?
Nous voulons enchaîner la liberté romaine.
Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous oublieriez son sang pour flatter le vulgaire!
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

Rome pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.

Le maître de l'Asie faisait peu de cas des rois qui le servaient : il fit fouetter le roi de Judée, Antigone, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'Antigone se bornait au territoire pierreux de Jérusalem et à la Galilée. Antoine avait donné le pays de Jéricho à Cléopatre, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, et à tant d'abrutissement de l'autre.

1. Auguste feignit toujours d'être superstitieux; et peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de Suétone, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur* : Octave ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne, et du poisson; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile : et c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant!

A quels maîtres, grands dieux, livrez-vous l'univers!

Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions.
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce sont les cœurs ingrats qu'il est temps qu'on punisse;
Seuls ils sont criminels, et nous faisons justice.
Ceux qui les ont servis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtiments seront tous réservés.
De vingt mille guerriers, péris dans nos batailles,
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut souiller sa vengeance;
Je serais plus son fils si j'avais sa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage;
Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands;
Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans!

ANTOINE.

J'entends : à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.
Sacrifier Pompée[1] est-ce plaire aux Romains?
Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
Tandis que je vous parle, on le frappe, on l'immole :
Que voulez-vous de plus?

1. Ce Sextus Pompéius, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent et téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscriptions; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits le double de ce que les triumvirs promettaient aux assassins.

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas :
Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas :
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire;
Il adorait Julie, et vous étiez jaloux;
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
De nos engagements remplissez l'étendue :
De Lucius César la mort est suspendue;
Oui, Lucius César, contre nous conjuré....

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable est-il pour nous sacré?
Je veux qu'il meure....

OCTAVE, *se levant.*

Lui? le père de Julie?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Écoutez : notre intérêt nous lie;
L'hymen étreint ces nœuds; mais si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je sais trop que notre intelligence
Produira la discorde et trompera nos vœux.
Ne précipitons point des temps si dangereux.
Voulez-vous m'offenser?

OCTAVE.

Non; mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné :
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère?
A notre sûreté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstants d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse!... et c'est vous qui m'oseriez blâmer?

Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cnéius avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, et qui combattait pour les lois, périt malheureusement; et Auguste, si longtemps l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer?

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaisirs, à la fureur des armes :
César en fit autant[1]; mais par la volupté
Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Égypte, amoureux et sévère,
Adorer Cléopatre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je puis vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais assez; mais, quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, et je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais, puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;

(Il s'assied et signe.)

Je cède, je me rends.... j'y souscris.... Ma main tremble.
Allez, tribuns, portez ces malheureux édits :

(A Antoine qui s'assied et signe.)

Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Apulie :
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Écoutons ce tribun qui revient en ces lieux;

1. Cela est incontestable, et je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti, dans les guerres civiles, ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle Cromwell se signala. Les chefs de la Fronde, ceux de la Ligue, ceux des maisons de Bourgogne et d'Orléans, ceux de la Rose blanche, et ceux de la Rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; et les rapines les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les *Mémoires du cardinal de Retz*. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, et bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de Borgia, fils du pape Alexandre VI, en usait ainsi dans le temps qu'il assassinait tous les seigneurs de la Romagne, et le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant : la guerre civile est le théâtre de la licence, et les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

Il arrive de Rome, et pourra nous apprendre
Quel respect à nos lois le sénat a dû rendre.

SCÈNE IV. — OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, UN TRIBUN, LICTEURS.

ANTOINE, *au tribun.*

A-t-on des triumvirs accompli les desseins?
Le sang assure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble et se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine et des Césars;
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés;
A la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête?
Pour le bien de l'État j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, seigneur, vous l'accorder :
Trop chéri des Romains, ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père;
Et lorsque, par mes soins, des têtes des proscrits
Aux murs du Capitole on affichait le prix,
Pompée à leur salut mettait des récompenses.
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances
Mais, quand vos légions ont marché sur nos pas,
Alors, fuyant de Rome et cherchant les combats
Il s'avance à Césène, et vers les Pyrénées
Doit au fils de Caton joindre ses destinées;
Tandis qu'en Orient Cassius et Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé!

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas;
En quelque endroit qu'il soit, la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et le nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déjà joint au mien;
Votre sœur est ma femme; et ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCÈNE V. — OCTAVE; LE TRIBUN, *éloigné.*

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds? nous sommes deux tyrans!
Puissances de la terre, avez-vous des parents?
Dans le sang des Césars Julie a pris naissance;
Et, loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription
(Au tribun.)
Revenez.... Quoi! Pompée échappe à ma vengeance?
Quoi! Julie avec lui serait d'intelligence?
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas?

LE TRIBUN.

Son père en est instruit, et l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite?
Quoi! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du sang des proscrits, que j'immole à mon père,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frère
Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur serait ouvert à d'autres passions!
Quel mélange inouï! quelle étonnante ivresse
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse!
Quels soucis dévorants viennent me consumer!
Destructeur des humains, t'appartient-il d'aimer?

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

Oui, j'ai tout entendu; le sang et le carnage
Ne coûtaient rien, madame, à votre époux volage.
Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,

Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
Garde une cruauté tranquille et réfléchie.
Octave même, Octave en paraît indigné;
Il regrettait le sang où son bras s'est baigné;
Il n'était plus lui-même : il semble qu'il rougisse
D'avoir eu si longtemps Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre et mieux l'assujettir;
Ou peut-être son âme, en secret révoltée,
De sa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour[1];
Mais il a disputé sur le choix des victimes,
Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

1. Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste : mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car, après la bataille d'Actium, il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César et de Cléopatre, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; et, dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Suétone, qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité du consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, et ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte et sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Echard est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par Auguste de quelque infidélité, et qu'après l'éclaircissement, Auguste lui eût accordé le vain honneur du consulat; mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu, par une conspiration, s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait des héritiers; et il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, et qui lui persuada que le pardon lui

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible et vain remord?
Chacun d'eux tour à tour me donne ici la mort.
Octave, que tu crois moins dur et moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce;
Il agit en barbare, et parle avec douceur :
Je vois de son esprit la profonde noirceur;
Le sphinx est son emblème [1], et nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable, il les feindra du moins;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son âme grossière.
Ils osent me bannir; c'est là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés?
Je trouverai partout l'aliment de ma haine.

serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir, dans le *Cinna* de Corneille, que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits; *une tragédie n'est pas une histoire.* On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce, qui est aujourd'hui regardée comme une vérité, sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, et affecter de la grandeur d'âme; mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas; et sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne puis avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire! Après tout, un trait de clémence est toujours grand au théâtre, et surtout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène, être plus grand que nature.

1. Il est vrai qu'Auguste porta longtemps au doigt un anneau sur lequel un sphinx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que, lorsqu'il fut seul maître de la république, les applications odieuses, trop souvent faites par les Romains à l'occasion du sphinx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet, et il y substitua la tête d'Alexandre : mais il me semble que cette tête d'Alexandre devait lui attirer des railleries encore plus fortes, et que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'Alexandre et de lui n'était pas à son avantage. Celui qui, par son courage héroïque, vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple chevalier qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. Voyez les remarques suivantes.

SCÈNE II. — FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Madame, espérez tout; Pompée est à Césène :
Mille Romains en foule ont devancé ses pas;
Son nom et ses malheurs enfantent des soldats;
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre est vengée et qu'enfin Rome est libre.
Déjà dans tout le camp le bruit s'est répandu,
Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine; un bien si désirable
Est trop prompt et trop grand pour être vraisemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondements à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène;
De son départ au moins la nouvelle est certaine,
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui;
Mais son danger est grand; des légions entières
Marchent sur son passage, et bordent les frontières;
Pompée est téméraire, et ses rivaux prudents.

FULVIE.

La prudence est surtout nécessaire aux méchants;
Mais souvent on la trompe; un heureux téméraire
Confond, en agissant, celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions, fatales ou prospères,
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires :
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, et Pompée, et César;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur sang tour à tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de lois, de tyrans et de fers.
Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
Cassius et Brutus menacent l'Italie.
J'irais chercher Pompée aux sables de Libye

Après mes deux affronts, indignement soufferts,
Je me consolerais en troublant l'univers.
Rappelons et l'Espagne et la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai persécutée;
Puissé-je, dans le sang de ces monstres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux!
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie;
Mais je mourrai contente en des malheurs si grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans.

(A Aufide.)

Avant que de partir, tâchez de vous instruire
Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
Profitez des moments où les soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être
Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.)

SCÈNE III. — FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts,
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux,
Et par un tel spectacle, ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez : j'entends d'ici ses sanglots et ses cris :
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits;
Conduisez-la vers moi.

FULVIE, *sur le devant du théâtre;* JULIE, *au fond, vers un des côtés, soutenue par* ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore!
Écoutez-moi, voyez pour qui je vous implore!
Secourez un héros, ou faites-moi mourir.

FULVIE.

De ses plaintifs accents je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je? et dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée?

Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher?... Quelle main m'offre ici son secours?
Et qui vient ranimer mes misérables jours?

FULVIE.

Ta gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons.... Ciel! que vois-je? en croirai-je ma vue?
Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels?
Ne me trompé-je point?... N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi! d'Antoine, grands dieux! c'est l'épouse cruelle
Je suis perdue!

FULVIE.

Hélas! que craignez-vous de moi?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi?
Voyez-moi sans trembler; je suis loin d'être à craindre;
Vous êtes malheureuse, et je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous!

FULVIE.

Quel événement et quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés?

JULIE.

Je ne sais où je suis : un déluge effroyable
Qui semblait engloutir une terre coupable,
Des tremblements affreux, des foudres dévorants,
Dans les flots débordés ont plongé mes suivants.
Avec un seul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque temps dans cette île escarpée;
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des soldats;
Ces rochers ont caché ma terreur et mes pas;
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah, Julie!

JULIE.

Eh quoi! vous soupirez!

FULVIE.

De vos maux et des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

Vous souffrez comme moi! quel malheur vous opprime?
Hélas! où sommes-nous?

FULVIE.

Dans le séjour du crime,
Dans cette île exécrable où trois monstres unis
Ensanglantent le monde, et restent impunis.

JULIE.

Quoi! c'est ici qu'Antoine et le barbare Octave
Ont condamné Pompée, et font la terre esclave?

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort;
De Pompée ici même ils ont signé la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands dieux.

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres sont sortis : leur troupe sanguinaire
Marche en ce même instant au rivage opposé.
L'endroit où je vous parle est le moins exposé;
Mes tentes sont ici; gardez qu'on ne nous voie.
Venez; calmez ce trouble où votre âme se noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui!

FULVIE.

Grâces à ses forfaits je ne suis plus à lui.
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée?

JULIE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit?

FULVIE.

Est-il en sûreté? parlez en assurance :
J'atteste ici les dieux, et Rome, et ma vengeance,
Ma haine pour Octave, et mes transports jaloux,
Que mes soins répondront de Pompée et de vous,
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie!
Si vous avez aussi connu l'adversité,
Vous n'aurez pas, sans doute, assez de cruauté
Pour achever ma mort, et trahir ma misère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains, par d'étranges hasards,
Le destin de Pompée et du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms; l'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée et moi, tout est prêt à périr;
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir?

FULVIE.

J'oserai plus encor. S'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel, si longtemps inhumain,

Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main;
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez : ne craignez plus.

JULIE.

Errante, poursuivie,
Je fuyais avec lui le fer des assassins
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins,
Nous allions vers son camp : déjà sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée;
A travers les dangers près de nous renaissants
Il conduisait mes pas incertains et tremblants.
La mort était partout; les sanglants satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites.
La nuit nous égarait vers ce funeste bord
Où règnent les tyrans, où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entr'ouvre sous nos pas.
Ce séjour en effet est celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien! est-il encore en cette île terrible?
S'il ose se montrer, sa perte est infaillible,
Il est mort.

JULIE.

Je le sais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel secret asile a-t-il pu se cacher?

JULIE.

Ah! madame....

FULVIE.

Achevez; c'est trop de défiance;
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Eh bien!... il est ici.

FULVIE.

C'en est assez; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage
Pour sortir avec moi de cette île sauvage;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts,
Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.

Je mourais, quand le ciel, une fois favorable
M'a présenté par vous une main secourable.

SCÈNE V. — FULVIE, JULIE, ALBINE, UN TRIBUN.

LE TRIBUN, *à Fulvie.*

Madame, une étrangère est ici près de vous.
De leur autorité les triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteste la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE, *à Julie*

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des triumvirs, allez dire à vos maîtres
Que Julie, entraînée en ce séjour affreux,
Attend, pour en sortir, des secours généreux;
Que partout je suis libre, et qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître
A mon rang, à mon sexe, à l'hospitalité,
Aux droits des nations et de l'humanité
Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie;
Elle augmente la mienne; et ce n'est pas en vain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puissé-je en mes desseins ne m'être point trompée!

JULIE.

O dieux! prenez ma vie, et veillez sur Pompée!
Dieux! si vous me livrez à mes persécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — SEXTUS POMPÉE.

Je ne la trouve plus : quoi! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival!
Les voilà, je les vois, ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers, retirés et paisibles,
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête et des jeux aux Romains.

O Pompée! ô mon père! infortuné grand homme!
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome?
O dieux! qui des méchants suivez les étendards,
D'où vient que l'univers est fait pour les Césars?
J'ai vu périr Caton [1], leur juge et votre image :
Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage [2];

1. Je propose quelques réflexions sur la vie et sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée; il ne fut que simple préteur; et cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des César, des Pompée, des Brutus, des Cicéron, et des Scipion même : c'est que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme stoïcien rigide, qu'on révère Caton malgré soi; tant l'amour de la patrie est respecté par ceux même à qui les vertus patriotiques sont inconnues; tant la philosophie stoïcienne force à l'admiration ceux même qui en sont le plus éloignés. Il est certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, et jamais rien pour lui. Il est presque le seul Romain de son temps qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut questeur, eut le courage non-seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de Sylla l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des rescriptions que Sylla leur avait laissées sur le trésor public, mais il les accusa de concussion et d'homicide, et les fit condamner à mort, donnant ainsi un terrible exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique, après la bataille de Tapsa, que César avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur; il les trouve intimidés, il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, et que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle; il se rejoint à l'Être des êtres, loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de La Mothe un couplet contre Caton :

Caton, d'une âme plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme pliât;
Mais, incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours et d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une âme égale, mais très-inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légitime et absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de La Mothe sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, et quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres, plus méprisables, ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore; rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme et du stoïcisme, puisqu'il était Romain, héros, et stoïcien.

2. Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que Métellus Scipion qui fit la guerre contre César en Afrique conjointement avec le roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapsa; et voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de César coula son

Cicéron, tu n'es plus[1], et ta tête et tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas et celui des Septimes,
D'un vil roi de l'Égypte instruments criminels,

vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots, et non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis :

Les Scipions sont morts aux syrtes de Carthage.

Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

1. Je remarquerai, sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé Popilius Lænas, pour lequel il avait daigné plaider, et auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cent mille livres de notre monnaie pour la tête et les deux mains de Cicéron, qu'il lui apporta dans le forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivants ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chèrement. Les assassins de Valstein, du maréchal d'Ancre, du duc de Guise le Balafré, du duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III, et de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encore plus infâme; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils massacrèrent : ils furent les indignes instruments de leurs maîtres; et cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, et peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut : mais des bourreaux gentilshommes, c'est là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur et cette bassesse ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie : je ne vois aucun chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de *l'Esprit des lois* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort et le mobile de la chevalerie, il aurait eu raison; mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie, après les assassinats à prix fait du maréchal d'Ancre et du duc de Guise, et après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux et archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des proscriptions de Sylla, de Marius et des triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint-Barthélemy, les Vêpres siciliennes, les assassinats des ducs d'Orléans et de Bourgogne, le faux monnayage, tout cela fut commis dans les monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, Saint-Évremond est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'État et le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente* que Middleton nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son temps, et le meilleur philosophe. Ses *Tusculanes* et son *Traité de la Nature des dieux*, si bien traduits par l'abbé d'Olivet, et enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. Cicéron disait tout ce qu'il voulait; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses *Offices*; et ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre : car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante et trois ans par le jeune Octave, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de Marc-Antoine. On ne vit en lui ni

* Cette histoire a été traduite en français par l'abbé Prévost. (ÉD.)

Ont fait couler le sang du plus grand des mortels[1].
Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis, que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias[2],
Qui commande le meurtre, et qui fuit les combats,
Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie!
Octave est maître enfin du monde et de Julie.
De Julie! Ah! tyran, ce dernier coup du sort

la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus; il n'eut d'autre fonction, dans l'armée du grand Pompée, que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite César : il devait, après avoir prononcé *les Philippiques*, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête; je ne veux pas faire la satire de Cicéron.

1. Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune Ptolémée, âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner Pompée, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, et comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharsale, César dépêcha des émissaires secrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçût Pompée. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'Egypte : il n'y a personne qui, en pareil cas, négligeât un intérêt si important. On peut croire que César prit cette précaution nécessaire, et que les Egyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait : ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de Pompée. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant; mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort; il ne punit point Septime, tribun romain, qui était le plus coupable de cet assassinat; et lorsque ensuite il fit tuer Achillas, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, et pour un sujet tout différent. Il est donc très-vraisemblable que, si César n'ordonna pas la mort de Pompée, il fut au moins la cause très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime est une preuve bien forte contre César. Il aurait pardonné à Pompée, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas; et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de Pompée; Antoine l'acheta, et les enfants de Pompée n'eurent aucun héritage.

2. Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'Auguste était Cépias. Cet Octavianus Cépias fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'Auguste n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, et qui épousa la sœur aînée de César, soit qu'alors la famille des Césars fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Le changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeler Octave du nom de Spartacus dans un de ses édits, en faisant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième *Philippique* de Cicéron : *Quem Spartacum in edictis appellat*, etc.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe, et quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir Auguste, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'empire romain, et se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce; on lui attribue des sentiments magnanimes : je suis persuadé qu'il n'en eut point; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

Atterre mon esprit luttant contre la mort.
Détestable rival, usurpateur infâme,
Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme.
Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux!
Tu règnes, et je meurs, et je te laisse heureux!
Et tes flatteurs, tremblants sur un tas de victimes,
Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes!
Quel est cet assassin qui s'avance vers moi?

SCÈNE II. — POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, *l'épée à la main.*

Approche, et puisse Octave expirer avec toi!

AUFIDE.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

Et tu sers un tyran!

AUFIDE.

Je l'abjure, et j'espère
N'être pas inutile, en ce séjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Est-ce un piége nouveau que tend la tyrannie?
A son barbare époux viens-tu pour me livrer?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands dieux, est-elle ici connue?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

(Il lui donne des tablettes.)

POMPÉE.

Julie! ô ciel! Julie! est-il bien vrai?

AUFIDE.

Lisez.

POMPÉE.

O fortune! ô mes yeux, êtes-vous abusés?
Retour inattendu de mes destins prospères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères
(Il lit.)
Le sort paraît changer, et Fulvie est pour nous;
Écoutez ce Romain; conservez mon époux.
Qui que tu sois, pardonne; à toi je me confie;
Je te crois généreux sur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris soin de son sort et du mien!
Qui l'y peut engager? quel intérêt?

AUFIDE.

Le sien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas sa haine et ses desseins
A dérober vos jours au fer des assassins;
Il n'est point de péril que son courroux ne brave·
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Élevé dans l'Asie, au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être,
Ses yeux, qu'il eût baissés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et, depuis que mon père expira sous un traître,
Nous fûmes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, et que ma main,
Au bord de mon tombeau, se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, et sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à nous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles :
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt, qui fait tout, les pourrait engager
A vous donner retraite, et même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide ?
Je pourrais des Romains immoler l'homicide?
Octave périrait ?

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCÈNE III. — POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous? où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.
Votre père, en Égypte, aux assassins livré,
D'ennemis plus sanglants n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie est funeste et cruelle;
C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle :
On l'observe, on l'épie, et tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.

Regagnons ces rochers et ces cavernes sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour;
Ils vont, loin de vos yeux, ensanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien, demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble et tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous! ainsi que Rome, objet de tous mes vœux!
Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un secours incertain contre la tyrannie.
Les dieux nous ont conduits dans ces sanglants déserts;
Marchons aux seuls sentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;
Si vous êtes connu, c'est fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux tribuns, aux soldats, ce passage est ouvert;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux, au nom de votre père,
Dont le malheur vous suit, et qui ne s'est perdu
Que par sa confiance et son trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouse alarmée!
Avons-nous un parti, des amis, une armée?
Trois monstres tout-puissants ont détruit les Romains.
Vous êtes seul ici contre mille assassins....
Ils viennent, c'en est fait, et je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laissez-vous conduire; on peut vous reconnaître :
Le temps presse, venez; vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi suis-je réduit

SCÈNE IV. — POMPÉE, JULIE, AUFIDE, *sur le devant*; OCTAVE, LICTEURS, *au fond.*

OCTAVE.

Je prétends vous parler; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE.
(A Aufide.)
Demeurez, je le veux.... Vous, quel est ce Romain ?
Est-il de votre suite ?

JULIE.
Ah ! je succombe enfin.

AUFIDE.
C'est un de mes soldats, dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, *à Pompée.*
Parle; que fait Pompée ? où Pompée a-t-il fui ?

POMPÉE.
Il ne fuit point, Octave, il vous cherche, et peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.
Tu sais en quel état il faut le présenter :
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter;
Et tu dois être instruit quelle est ta récompense.

POMPÉE.
Elle est publique assez.

JULIE.
O terreur !

POMPÉE.
O vengeance !

SCÈNE V. — POMPÉE, JULIE, AUFIDE, OCTAVE, UN TRIBUN.

LE TRIBUN.
Vous êtes obéi : grâce à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.
Que dis-tu ?

LE TRIBUN
Ses suivants s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène;
Les rebelles, bientôt entourés et surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.
Ah ciel !

LE TRIBUN.
A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE, *à part.*
Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.
S'il est parmi les morts,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.

S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber, sans doute,
Aux piéges que nos mains ont tendus sur sa route;
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce service important.
Vous, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle;
Je sais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle :
Allez : si ce soldat peut servir aujourd'hui,
Souvenez-vous surtout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE, *à Aufide*

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez!

SCÈNE VI. — OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, *arrêtant Julie.*

Je vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me surprendre;
Mais cessez de me craindre, et calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur,

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous pouviez respecter mon nom et mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains et Rome vous attendent;
Ce nom que vous portez, et leurs vœux vous demandent;
Je dois vous y conduire, et le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome, où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,
Pourquoi dans Rome encore il est des habitants.
La ruine, la mort de tous côtés s'annonce;
Mon père était proscrit; et voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assurés;
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos lois et votre empire,
Lorsque vous permettez que mon père respire !

OCTAVE.

Il s'arma contre moi ; mais tout est oublié :
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin près de moi qui vous a pu conduire ?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos aïeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de César ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

JULIE.

Vous son fils !... ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choisi ? quel est ton successeur ?
César vous a laissé son pouvoir en partage;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage :
S'il versa quelquefois le sang du citoyen,
Ce fut dans les combats, en répandant le sien;
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il savait pardonner, et vous savez proscrire :
Prodigue de bienfaits, et vous d'assassinats,
Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi, Julie; il vous pardonne
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'espérance !

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui ? moi ?

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,

Et qui de ma clémence est la cause et le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage!
Hélas! si tant de sang, de supplices, de morts,
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords;
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends,
Et j'avais bien prévu vos refus insultants.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis longtemps l'objet de mon courroux,
Et Pompée....

JULIE

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?
Pompée est loin de moi : qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs. Qui me le dit? vous-même.
Pompée est loin de vous, et vous le regrettez!
Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez!
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parents vous entraîne à sa suite!

JULIE.

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs.
Je ne suis point réduite à tant d'ignominie,
Et ce n'est pas pour vous que je me justifie.
J'ai quitté mon pays que vous ensanglantez,
Mes parents et mes dieux que vous persécutez.
J'ai dû sortir de Rome où vous alliez paraître;
Mon père l'ordonnait, vous le savez peut-être;
C'est vous que je fuyais; mes funestes destins,
Quand je vous évitais, m'ont remise en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre asservie;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout sur Rome, et rien sur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainsi que mon pouvoir.

Vous vous trompez, Julie, et vous pourrez apprendre
Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre;
Que c'est à moi surtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend; soyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'estime!
Voilà ce règne heureux de paix et de douceur!
Il fut un meurtrier, il devient ravisseur!

OCTAVE.

Il est juste envers vous; mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival,
Encouragé par vous, cherche l'honneur fatal
D'oser un seul moment disputer ma conquête,
On sait si je me venge; il y va de sa tête :
C'est un nouveau proscrit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteste ici Rome et son divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur sang des Césars, et dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette âme indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs,
De celui que j'attends sont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout temps
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez!

(Elle sort.)

SCÈNE VII. — OCTAVE.

Que d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé!
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï, j'en fais l'expérience;
Je suis puni déjà de ma toute-puissance;
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie, et qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, et tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la postérité.
Être à jamais haï! quelle immortalité!

Mais l'être de Julie, et l'être avec justice!
Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice!
Le peux-tu supporter, ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs?
Ah! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge :
L'ambition succède avec toute sa rage.
Par quel nouveau torrent je me laisse emporter!
Que d'ennemis à vaincre! et comment les dompter?
Mânes du grand César! ô mon maître! ô mon père!
Que Brutus immola, mais que Brutus révère;
Héros terrible et doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laissé l'empire à ta valeur soumis;
La moitié de ce faix accable ma jeunesse.
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faiblesse;
Et je sens dans mon cœur, de remords combattu,
Que je n'ose avec toi disputer de vertu.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

Quand sous vos pavillons, de sa crainte occupée,
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,
Les sanglots à la bouche et la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers et les dieux,
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux dieux, je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non, de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers et l'une et l'autre rive :
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur;
J'y reste encore un jour, et c'est pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'espérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh! peut-on se venger de la toute-puissance?

FULVIE

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs,
D'un sexe infortuné les armes sont les pleurs.
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.

FULVIE.

Désormais à Fulvie ils n'insulteront plus;
Ils ne se joueront pas de mes pleurs superflus.
Je sais que ces brigands, affamés de rapine,
En comblant mon opprobre, ont juré ma ruine.
Prodigues ravisseurs, et bas intéressés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés;
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut se changer encore en un trop juste deuil;
Et tout usurpateur est près de son cercueil.
J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.
De Pompée et de moi la querelle est commune :
Je l'attends; il suffit.

ALBINE.

Il est seul, sans secours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hasardez ses jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie;
Soutiens son désespoir et sa force affaiblie;
Porte-lui tes conseils, son âge en a besoin;
Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante et m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi; va, laisse-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin; je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs!

SCÈNE II. — POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Êtes-vous affermi?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire

Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome; elle vous dit : « Frappez. »
Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde;
Ils partent triomphants : et cette nuit profonde
Est le temps, le seul temps, où nous pouvons tous deux,
Sans autre appui que nous, venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens?

POMPÉE.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis :
Octave est le plus grand; c'est lui que je choisis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle ennoblit ma cause.
De cet indigne sang c'est peu que je dispose;
C'est peu de me venger; je n'aurais qu'à rougir
De frapper sans péril, et sans savoir mourir.

FULVIE.

Vous faites encor plus; vous vengez la patrie
Et le sang innocent qui s'élève et qui crie;
Vous servez l'univers.

POMPÉE.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César; il fut clément et brave;
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave!
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas!
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras!
Le sort en est jeté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide.
Qu'on l'appelle.... Déjà les feux sont presque éteints[1],
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

SCÈNE III. — POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE, *à Aufide.*

Approchez. Que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables,
Lorsque les murs de Rome, au carnage livrés,
Retentissent au loin des cris désespérés

1. On voit dans l'éloignement des restes de feux faiblement allumés autour des tentes, et le théâtre représente une nuit.

Que jettent vers les cieux les filles et les mères
Sur les corps étendus des enfants et des pères.
Le sang ruisselle à Rome; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis ses forfaits!
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées.

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets,
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès;
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage;
Passez, et dédaignez de venger mon outrage :
Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante,
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.
Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle esclave?

FULVIE.

Il vous attend : marchez jusques au lit d'Octave.

POMPÉE, *à Fulvie.*

Je laisse entre vos mains, dans ce cruel séjour,
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour,
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort,
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire;
Que, mort pour la venger, je vive en sa mémoire :
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups,
Je vous laisse exposée, et je frémis pour vous.
Antoine est en ces lieux maître de votre vie;
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui? lui! qui? ce mortel sans pudeur et sans foi?
Cet oppresseur de Rome, et du monde, et de moi?
Lui, qui m'ose exiler? Quoi! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, et souffrir le trépas;
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes;
C'est l'école du meurtre, et j'ai dû m'y former,

De leur esprit de rage ils ont su m'animer;
Leur loi devient la mienne, il faut que je la suive;
Il faut qu'Antoine meure, et non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui?

FULVIE.

Par ma main.

POMPÉE.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein?

FULVIE.

Osez-vous en douter? Le destin nous rassemble
Pour délivrer la terre, et pour mourir ensemble.
Que le triumvirat, par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie;
Et Pompée, aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine et moi.

AUFIDE.

Non, espérez encor; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux et de maîtres :
Ils ont trahi Lépide[2]; ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, et du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas[3]
Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattrons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste;

1. Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans Fulvie, c'était une femme extrême en ses fureurs, et digne, comme elle le dit, du temps funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'Antoine. Cicéron rapporte, dans sa troisième *Philippique*, que Fulvie étant à Brindes avec son mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire passer trois légions dans le parti opposé; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes, et les fit tous égorger. Fulvie y était présente; son visage était tout couvert de leur sang : *Os uxoris sanguine respersum constabat*. Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à Cicéron après sa mort, et de l'avoir percée de son aiguille de tête.

2. Cette réflexion de Fulvie est très-convenable, puisqu'elle est fondée sur la vérité : car, après la bataille de Modène, qu'Antoine avait perdue, il eut la confiance de se présenter presque seul devant le camp de Lépide; plus de la moitié des légions passa de son côté, Lépide fut obligé de s'unir avec lui; et cette aventure même fut l'origine du triumvirat.

3. Non-seulement ceux de Minturne, qui avaient ordre de tuer Marius, se déclarèrent en sa faveur, mais étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, et leva des troupes dès qu'il y fut arrivé

Mais il peut réussir. Brutus et Cassius[1]
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.
Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César, et tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le sénat;
Ils vivent cependant, ils partagent l'État;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
Nous vous suivrons de près; il en est temps, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frappons!

(Il sort avec Aufide.)

SCÈNE IV. — FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

Il m'échappe, il me fuit; ô ciel! m'a-t-il trompée?
Autel! fatal autel! mânes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs, et pour m'abandonner?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage :
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage!
S'il arrive un malheur! Est-il donc arrivé?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'est; mais il gémit : vous haïssez, et j'aime.

1. Il est constant que Brutus et Cassius n'avaient pris aucune mesure pour se maintenir contre la faction de César. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; et même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. Brutus harangua le peuple du haut de cette forteresse, et on ne lui répondit que par des injures et des outrages; on fut près de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; et lorsque Antoine eut montré aux Romains le corps de César sanglant, le peuple, animé par ce spectacle, et furieux de douleur et de colère, courut le fer et la flamme à la main vers les maisons de Brutus et de Cassius; ils furent obligés de sortir de Rome : le peuple déchira un citoyen nommé Cinna, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de Brutus, de Cassius et de leurs associés, fut soudaine et téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie et prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III; telle fut même la conspiration des Pazzi, qui n'étaient point sûrs des Florentins en assassinant les Médicis, et qui se confièrent à la fortune.

Je crains tout pour Pompée, et non pas pour moi-même.
Que fait-il?

FULVIE.

Il vous sert.... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux[1].
Sommeil! sommeil de mort, favorise ma rage!

JULIE.

Où courez-vous?

FULVIE.

Restez; j'ai pitié de votre âge,
De vos tristes amours, et de tant de douleurs.
Gémissez, s'il le faut; laissez-moi mes fureurs!

SCÈNE V. — JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire, et qu'est-ce qu'on prépare?
Séjour de meurtriers, île affreuse et barbare!
Je l'avais bien prévu, tu seras mon tombeau.
Albine, instruisez-moi de mon malheur nouveau :
Pompée est-il connu? voit-il sa dernière heure?
N'est-il plus d'espérance? est-il temps que je meure?
Je suis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit,
J'ignore, ainsi que vous, s'il succombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire :
Elle suit les conseils d'une aveugle colère,
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver;
Elle expose Pompée, au lieu de le sauver.

JULIE.

Je m'y suis attendue; et quand ma destinée,
Dans cet orage affreux, m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perdue, Albine, et ne suis point trompée.
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer sa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, et tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue :

1. Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

Il a craint ma faiblesse; il m'a trop mal connue :
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCÈNE VI. — JULIE, ALBINE. POMPÉE.

JULIE.

O dieux! Pompée!

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome! ô ma patrie!
Octave est mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.
De la terre et de vous j'ai puni l'oppresseur.

JULIE.

O succès inouï! trop heureuse fureur!

POMPÉE.

Ses gardes assoupis, dans leur infâme ivresse,
Laissaient un accès libre à ma main vengeresse
Un de ses favoris, un de ses assassins,
Un ministre odieux de ses affreux desseins,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente :
J'entre; un dieu me conduit; une idée effrayante,
De la mort que j'apporte un songe avant-coureur,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,
De ses proscriptions lui présentait l'image;
Quelques sons mal formés de sang et de carnage
S'échappaient de sa bouche, et son perfide cœur
Jusque dans le repos déployait sa fureur;
De funèbres accents ont prononcé *Pompée :*
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée;
Mon rival a passé du sommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats;
Il aurait dû périr par un supplice insigne.
Je sais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats;
Mais un César tyran ne le méritait pas.
Le silence et la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.
L'effroi qui me saisit, corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.

Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable?

POMPÉE.

Moi, fuir!

JULIE.

Il reste encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice;
Et je mourrai du moins, heureux dans mes malheurs,
Sur les corps tout sanglants de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus temps d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
Et qui, me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCÈNE VII. — POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout serait-il perdu? L'esclave de Fulvie,
Saisi par les soldats, est déjà dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé : le reste, je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE, *à Aufide.*

Ah! c'est toi que j'implore
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du sort :
Confondez vos tyrans encore après ma mort,
Conservez pour eux tous une haine éternelle;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidèle.
Pour moi, digne de vivre et mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit en vain, la mort vole à sa suite;
C'est en la défiant que le brave l'évite.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — JULIE, FULVIE; GARDES, *dans le fond.*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit, qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre :
Vous aviez devant vous un avenir heureux;
Vous perdez de beaux jours, et moi des jours affreux.
Vivez, si vous l'osez : je déteste la vie;
Ma main n'a pu suffire à mon âme hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée, en s'approchant de ce perfide Octave[1],
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instruments de ses sanglants complots,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde;
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchissez vos tyrans; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laisse le jour, ou bien qu'on me punisse,
Ma vengeance est perdue, et voilà mon supplice.
Ciel ! si tu veux encor prolonger mes destins,
Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux servir ma haine et ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas ! avez-vous su ce que devient Pompée ?
Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglants ?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans

1. Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. Lucius Terentius, voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra seul jusque dans sa tente, et crut longtemps l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, et qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à Maximien Hercule, quand il voulut se venger de Constantin, son gendre. Vous voyez aussi, dans la tragédie de *Venceslas*, que Ladislas assassine son propre frère, quand il croit assassiner le duc, son rival.

Ce héros tant proscrit que la terre abandonne?

FULVIE.

Il n'ose m'en flatter; mais aucun ne soupçonne
Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.
Vers Césène aujourd'hui tous ses amis sont morts;
Le bruit de son trépas commence à se répandre;
Les tyrans sont trompés; et vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut servir encore à le sauver.
C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.
Vous êtes libre au moins; son salut vous regarde :
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde;
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCÈNE II. — JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE, TRIBUNS, LICTEURS.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi;
Gardez cette coupable, et répondez-moi d'elle;
Suivez de ses complots la trame criminelle,
Qu'on l'observe, et surtout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; et ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivants, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui, formés pour servir,
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace;
La voici : vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions, que j'apprenais sous vous,
M'enseignait à vous perdre, et dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous seuls et de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont faits amis;
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis :
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux, du monde détestés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrasés, et bourreaux et victimes,
Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes
Citoyens révoltés, prétendus souverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, passant du carnage aux bras de la mollesse,
Du meurtre et du plaisir goûtez en paix l'ivresse,
Mon nom deviendra cher aux siècles à venir

Pour avoir seulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène; allez.

SCÈNE III. — JULIE, OCTAVE, ANTOINE, GARDES.

JULIE, *à Octave.*

Ah! souffrez que Julie
Loin de ses oppresseurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'est point armé; je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma misère, et nos dieux, et nos lois :
Vous les méprisez tous; mais si César encore,
Ce nom sacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Osez-vous à son sang ravir la liberté?
Pensait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Pensait-il que Julie avec tant de fureur
Du sang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre âme encore assez hardie
Pour oser partager les crimes de Fulvie :
Mais, sans vous imputer ses forfaits insensés,
L'amante de Pompée est criminelle assez.

JULIE.

Oui, je l'aime, César, et vous l'avez dû croire.
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A César tout-puissant, à César couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père :
Je mourrai pour le fils; cette mort m'est plus chère
Que ne l'est à vos yeux tout le sang des proscrits :
Sa main les rachetait; mon cœur en fut le prix.
Ne lui disputez pas sa noble récompense;
César, contentez-vous de la toute-puissance.
S'il honora dans Rome, et surtout aux combats,
Un nom dont il est digne et qu'il n'usurpe pas;
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le poursuivre.

OCTAVE.

Oui, César est jaloux comme il est irrité.
Je crois valoir Pompée, et j'en suis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le crime

SCÈNE IV. — OCTAVE, ANTOINE, JULIE, UN TRIBUN, GARDES.

ANTOINE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel!

OCTAVE.

Quel est ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident,
A côté de ce traître est mort en combattant;
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrents,
Et rappelé la vie en ses membres sanglants.
On a besoin qu'il vive, et que dans les supplices
Il vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des proscrits, qui, frappant au hasard,
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure[1].
Je reconnais Fulvie et ses vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin; sa fureur intrépide
De ce grand attentat se fait encore honneur :
Il n'en cachera pas le motif et l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie!

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez!

1. L'auteur se trompe ici. Casca n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable; mais enfin c'était un sénateur, et on ne devait pas le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire; ce qui me semble un peu forcé.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS; POMPÉE, *blessé et soutenu;* GARDES.

OCTAVE.

Quel es-tu? misérable!
A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, et m'ose interroger?

LE TRIBUN.

Réponds au triumvir.

POMPÉE.

Eh bien! ce nom funeste,
Eh bien! ce titre affreux que la terre déteste,
Devait t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs!

OCTAVE.

Qui sont-ils?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance!

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.
Qu'es-tu donc?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort;
Tu sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin la nôtre est sûre!

POMPÉE.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, triumvirs, oppresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.
Même erreur m'a trompé.... Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente;
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur
Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui, le soldat d'Aufide! A ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, et surtout au courage
Que ce Romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite,

Au pied de l'Apennin brave encor ma poursuite,
Je croirais.... Mais déjà vous me tirez d'erreur.
Vous pleurez, vous tremblez; c'est Pompée.

JULIE.

Ah, seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
Qui vengeait sa patrie et d'Antoine et d'Octave,
Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, maîtres du monde; elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse!

OCTAVE.

O destins!

JULIE.

O pur sang des héros!

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux :
Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content? tu tiens entre tes mains
Et Julie, et Pompée, et le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir
Qui serait inutile, et le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie;
Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai tes jours sont en danger.
Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître,
Tyran, tu vois sa femme; elle est digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos lois demandent.

ANTOINE.

Son supplice : il le faut; nos légions l'attendent:
Je ne balance point; César a pardonné;
Mais César bienfaisant est mort assassiné.

Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.
Je combattis longtemps, et j'honorai son père;
Il s'arma noblement pour le sénat romain :
Je ne connais son fils que pour un assassin

POMPÉE.

Lâches! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes;
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats;
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits, et je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime, et méritait la mort.
Par le droit des brigands, arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaisser! vous! dans votre insolence,
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance
Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, et non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez sa fureur; elle nous justifie.
Assurez notre empire, assurez notre vie.

JULIE.

Barbares!

OCTAVE.

Je connais son courage effréné;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort, depuis longtemps, fut par nous préparée;
Elle est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre?

ANTOINE.

Prononcez, j'y souscris.

POMPÉE.

Je suis prêt à l'entendre,
A le subir.

OCTAVE, *après un long silence.*

Je suis le maître de son sort.
Si je n'étais que juge, il irait à la mort;
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre;
C'est à moi d'en donner.... Je pardonne; il doit vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre et les proscriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne....

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,

Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance :
L'amour est plus terrible, a plus de violence;
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encore, et je veux le dompter.
Commençons l'un et l'autre un empire plus juste.
Que l'on oublie Octave, et qu'on chérisse Auguste [1].
Soyez jaloux de moi, mais pour mieux effacer
Jusqu'aux traces du sang qu'il nous fallut verser.
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes
Des proscrits échappés à nos ordres funestes;
Par les cris des humains laissons-nous désarmer;
Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer [2]!

(A Julie.)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;
Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.

(A Pompée.)

Sois pour ou contre nous, brave ou subis nos lois,

1. C'est de bonne heure qu'Octave prend ici le nom d'Auguste. Suétone nous dit qu'Octave ne fut surnommé *Auguste*, par un décret du sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'*Augustus* ou de *Romulus*. Celui d'Augustus fut préféré; il signifie vénérable, et même quelque chose de plus, qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaisant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de *vénérables*.

Il paraît pourtant qu'Octave avait déjà osé s'arroger le surnom d'*Auguste* à son premier consulat, qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans, contre toutes les lois, ou plutôt qu'Agrippa et les légions lui firent donner. Ce fut cet Agrippa qui fit sa fortune; mais Octave sut ensuite la conserver et l'accroître.

2. Il est constant que ce fut à la fin le but d'Octave, après tant de crimes. Il vécut assez longtemps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous ses successeurs : on regretta la république, mais on ne put la rétablir; les empereurs avaient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces; ils assassinent le maître qui les paye, et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome, si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très-rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir les empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poëte attribue à Sextus Pompée et à Fulvie, est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant; car, si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la

Sans te craindre ou t'aimer je t'en laisse le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adversaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur,
Ne sois mon ennemi que dans les champs d'honneur;
Loin du triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne versons plus de sang qu'au milieu des hasards;
Je m'en remets aux dieux, ils sont pour les Césars.

JULIE.

Octave, est-ce bien vous? est-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes!
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes;
Rome, l'État, mon nom, nous rendent ennemis.
La haine qu'entre nous nos pères ont transmis
Est par eux commandée, et comme eux immortelle.
Rome, par toi soumise, à son secours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits, mais pour la délivrer :
Va, je la dois servir, mais je dois t'admirer.

conspiration de Cinna. Fulvie est criminelle, mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est proscrit, on lui enlève sa femme; il se résout à mourir, pourvu qu'il punisse le tyran et le ravisseur. Auguste fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave : le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à Antoine est peu de chose, quoique assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la pièce; il y est sans passion; c'est une figure dans l'ombre, qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'Octave. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave et le jeune Pompée*, et non pas *le Triumvirat;* mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les triumvirs étaient dans l'île, et que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains depuis Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, et sur leur bassesse après qu'Auguste les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant : on vit des tigres changés en chiens de chasse qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula désigna consul un cheval de son écurie; que Domitien consulta les sénateurs sur la sauce d'un turbot; et il est certain que le sénat romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté, du temps de la république, en faveur de Paul Emile et des Scipions.

VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE DU *TRIUMVIRAT*.

Au lieu de la scène entre Auguste et Antoine (acte I, scène III, p. 45), il y avait celle-ci entre Antoine et Fulvie.

La scène entre les deux triumvirs ouvrait le second acte; on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuscrit.

(*Antoine parle bas à un tribun; il aperçoit Fulvie, et se détourne.*)

ANTOINE.

Ah! c'est elle....

FULVIE.

Arrêtez, ne craignez point Fulvie.
Je suis une étrangère, aucun nœud ne nous lie;
Et je ne parle plus à mon perfide époux.
Mais après les hasards où j'ai couru pour vous,
Lorsque, pour cimenter votre grandeur suprême,
Je consens au divorce, et m'immole moi-même;
Quand j'ai sacrifié mon rang et mon amour,
Puis-je obtenir de vous une grâce à mon tour?

ANTOINE.

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.
Avec la sœur d'Octave un hymen nécessaire
Ne saurait vous ravir mon estime et mon cœur.

FULVIE.

Je le veux croire ainsi, du moins pour votre honneur.
Eh bien! si de nos nœuds vous gardez la mémoire,
Je veux m'en souvenir pour sauver votre gloire.
Voyons à vous prier si je m'abaisse en vain.

ANTOINE.

Que me demandez-vous? que faut-il?

FULVIE.

Être humain,
Être éclairé du moins; savoir avec prudence
A tant de cruautés mêler quelque indulgence.
Un pardon généreux pourrait faire oublier
Des excès dont j'ai honte et qu'il faut expier.
Je demande, en un mot, la grâce de Pompée.

ANTOINE.

Vous? de quel intérêt votre âme est occupée!
Qui vous rejoint à lui? pourquoi sauver ses jours?

FULVIE.

L'intérêt dans les cœurs domine-t-il toujours?
A la simple pitié ne peuvent-ils se rendre?
Apprenez que sa voix se fait encore entendre.
Quand je voulus du sang, je n'eus point de refus;
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus!
Cette grâce à vous-même est utile peut-être.

ANTOINE.

Madame, il n'est plus temps : je n'en suis plus le maître.

Son trépas importait à notre sûreté,
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

FULVIE.

C'est assez, et ce trait manquait à votre outrage.
Voilà ce que des cieux m'annonçait le p ésage,
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,
A brisé dans vos mains vos édits criminels!
C'est donc là de César cet ami magnanime!
Allez, vous n'imitez qu'Achillas et Septime.
Son nom vous était cher, et vous l'avez terni;
Et si César vivait, il vous aurait puni.
Je rends grâce à l'affront qui tous deux nous sépare :
C'est moi qui répudie un assassin barbare.
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir;
Et les nœuds des forfaits cessent de nous unir.

ANTOINE.

Je pardonne au courroux, et le droit de vous plaindre
Doit vous être laissé quand il n'est plus à craindre.
Ce n'est pas à Fulvie à me rien reprocher;
De nos sévérités on la vit approcher;
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.
Elle s'est emportée à quelque violence;
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenser
Des justes châtiments qu'on la vit exercer.

FULVIE.

Il est vrai, j'ai trop loin porté votre vengeance;
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompense.
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.
A trop d'emportement je me suis avilie :
Vous en étonnez-vous? je vous étais unie;
Un moment de fureur a fait mes cruautés.
Mais vous, toujours égal en vos atrocités,
Vous, assassin tranquille et bourreau sans colère,
Vous vous livrez sans peine à votre caractère;
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.
J'imitai vos fureurs, imitez mes remords.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — OCTAVE, ANTOINE.

ANTOINE.

Ainsi Pompée échappe à la mort qui le suit!

OCTAVE.

Antoine, croyez-moi, c'est en vain qu'il la fuit :
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et ce nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré :
Mon intérêt s'y joint.

ANTOINE.

Qu'il périsse ou qu'il vive,

Le Tibre dès demain nous attend sur sa rive.
Marchons au Capitole : il faut que les Romains
Apprennent à trembler devant leurs souverains.
Mais, avant de partir, lorsque tout nous seconde,
Il est temps de signer le partage du monde.

OCTAVE.

Je suis prêt : mes desseins ont prévenu vos vœux,
Je consens que la terre appartienne à nous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et surtout l'Italie.
L'Orient est à vous.

ANTOINE.

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.

OCTAVE.

Par des serments sacrés que notre foi s'engage;
Jurons au nom des dieux d'observer ce partage.

ANTOINE.

Des serments entre nous? nos armes, nos soldats,
Nos communs intérêts, le destin des combats,
Ce sont là nos serments. Le frère d'Octavie
Devrait s'en reposer sur le nœud qui nous lie.
Nous nous connaissons trop : pourquoi cacher nos cœurs?
Les serments sont-ils faits pour les usurpateurs?
Je me croirais trompé si vous en vouliez faire.
Laissons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.
Je vous parle en soldat; je ne puis vous celer
Que vous affectez trop l'art de dissimuler.
César dans ses traités invoquait la victoire;
Agissons comme lui, si vous voulez m'en croire.

OCTAVE.

A votre audace altière il faut souvent céder;
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder
A cet associé, triumvir inutile,
Qui reste sans armée et bientôt sans asile?

ANTOINE.

Qu'il abdique.

OCTAVE.

Il le doit.

ANTOINE.

On n'en a plus besoin.
De nos temples, dans Rome, on lui laisse le soin :
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome, en gémissant, consacre à nos conquêtes.
. . . . . .
. . . . . .

OCTAVE.

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

ANTOINE.

Le destin qui nous sert en produit de nouvelles.
Craignez-vous un augure?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas

De révolter la terre à force d'attentats?

ANTOINE.

C'est le dernier arrêt, le dernier sacrifice
Qu'aux mânes de César devait notre justice.

OCTAVE.

Je n'en veux qu'à Pompée; et je vous avertis
Qu'il nous suffit du sang de nos grands ennemis.
Le reste est une foule impuissante, éperdue,
Qui sur elle en tremblant voit la mort suspendue
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.
On nous reproche assez une rage inhumaine :
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous trahissez son sang pour flatter le vulgaire!
Sur sa cendre avec moi n'avez-vous pas promis
La mort des conjurés et de leurs vils amis?
N'avez-vous pas déjà, par un zèle intrépide,
Sur nos plus chers parents vengé ce parricide?
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?
Cicéron fut nommé père de la patrie,
Rome l'avait aimé jusqu'à l'idolâtrie;
Mais lorsqu'à ma vengeance un tribun l'a livré,
Rome, où nous commandons, a-t-elle murmuré?
Elle a gémi tout bas et gardé le silence.
Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être à quelques nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions;
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter les deux âges :
Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur.
Ce sont les cœurs ingrats qu'il faut que l'on punisse;
Seuls ils sont criminels, et nous faisons justice.
Ceux qui les ont aidés, ceux qui les ont servis,
Qui les ont approuvés, seront tous poursuivis.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles,
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Sans doute on doit punir; mais ne comparez pas
Le danger honorable et les assassinats.
César est satisfait; ce héros magnanime
N'aurait jamais puni le crime par le crime.
Je ne me repens point d'avoir vengé sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Je vois que trop de sang peut souiller la vengeance;

Je serais plus son fils en suivant sa clémence :
Quiconque veut la gloire avec l'autorité,
Ne doit verser le sang que par nécessité.
Pourquoi de Rome encor fouiller tous les asiles?
Je ne puis approuver des meurtres inutiles.
C'est aux chefs, c'est aux grands, aux Brutus, aux Catons,
Aux enfants de Pompée, à ceux des Scipions,
C'est à de tels proscrits que la mort se destine.
Notre sécurité dépend de leur ruine.
Épargnons un ramas de citoyens sans nom,
Qui seront subjugués par l'espoir du pardon :
C'est leur utile sang qu'il faut que l'on ménage
Ne forçons point le peuple à sortir d'esclavage.
D'un œil d'indifférence....

Il y avait dans ce même acte une scène entre Octave et Fulvie, qui a été retranchée.

FULVIE.

Que le frère d'Antoine et l'amant de Julie
Ne craignent point de moi des reproches honteux;
Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.
Mon cœur, indifférent aux maux qui le remplissent,
N'a rien à regretter dans ceux qui me trahissent.
Tout ce que je prétends et d'Antoine et de vous,
C'est de fuir loin d'Octave et d'un perfide époux.
Ne me réduisez point à cette ignominie
De parer le triomphe et le char d'Octavie;
Allez : régnez dans Rome, et foulez à vos pieds
Dans des ruisseaux de sang les citoyens noyés.
Au Capitole assis, partagez votre proie,
De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie;
Mêlez dans votre gloire et dans vos attentats
Les jeux et les plaisirs à vos assassinats.
Mais laissez-moi cacher dans d'obscures retraites,
Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites
Ma haine pour vous deux, et mon mépris pour lui,
C'est tout ce qui me reste et me flatte aujourd'hui.
Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,
D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes;
C'est l'unique faveur que je viens demander :
Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder?

OCTAVE.

De votre sort toujours vous serez la maîtresse;
Je partage avec vous la douleur qui vous presse.
Je sais qu'Antoine et moi, forcés de vous trahir,
Devant vous désormais nous n'avons qu'à rougir;
Que nous sommes ingrats, qu'il est de votre gloire
D'oublier de nous deux l'importune mémoire.
Mais quels que soient les lieux que vous ayez choisis,
Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.
C'est ce qu'exige Antoine, et la seule prière
Que ma triste amitié se hasarde à vous faire.

Dans le premier manuscrit, Julie ne se trouve point avec Pompée au commencement de l'acte III (p. 65); ils ne paraissent point ensemble devant Octave; mais Pompée paraît seul devant les deux triumvirs, qui ont ensuite la scène suivante entre eux.

ANTOINE.

Dans quel chagrin votre âme est-elle ensevelie?
Que craignez-vous?

OCTAVE.

Mon cœur, et les pleurs de Julie.

ANTOINE.

Des pleurs vous toucheraient?

OCTAVE.

Son trouble, son effroi,
Dans mon étonnement ont passé jusqu'à moi.
J'ai frémi de la voir, j'ai frémi de l'entendre,
Couvert de tout ce sang que ma main fait répandre.
Fulvie en prendra soin : ces bords ensanglantés
Effarouchent ses yeux encore épouvantés.
Mais il faut dès demain que cette fugitive
Connaisse ses devoirs, m'obéisse et me suive.
Je dois répondre d'elle; elle est de ma maison.

ANTOINE.

Vous êtes éperdu....

OCTAVE.

J'en ai trop de raison.

ANTOINE.

Vous l'aimez trop, Octave.

OCTAVE.

Il est vrai, ma jeunesse
Des plaisirs passagers connut la folle ivresse;
J'ai cherché comme vous, au sein des voluptés,
L'oubli de mes chagrins et de mes cruautés.
Plus endurci que moi, vous bravez l'amertume
De ce remords secret dont l'horreur me consume.
Vous ne connaissez pas ces tourments douloureux
D'un esprit entraîné par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même.
Je passai du carnage à ces égarements
Dont les honteux attraits flattaient en vain mes sens.
J'ai cru qu'en terminant la discorde civile,
J'aurais près de Julie un destin plus tranquille :
Je suis encor trompé; l'amour, l'ambition,
L'espoir, le repentir, tout n'est qu'illusion.

ANTOINE.

Peut-être que Julie, en ces lieux amenée,
Venait entre vos mains mettre sa destinée.

OCTAVE.

Non, je ne le puis croire.

ANTOINE.

Il n'appartient qu'à vous
De régler ses destins, de choisir son époux.
Elle a pu, dans ces jours de vengeance et d'alarmes,

Apporter à vos pieds ses terreurs et ses larmes;
Vous en serez instruit.

OCTAVE.

Quoi! dans ses jeunes ans,
S'arracher sans scrupule au sein de ses parents!
Vous savez les soupçons dont mon âme est frappée.

ANTOINE.

On dit qu'elle est promise à ce jeune Pompée.

OCTAVE.

C'est mon rival en tout. Ce redoutable nom
Sera dans tous les temps l'horreur de ma maison.
En vain notre puissance à Rome est établie;
Il soulève la terre, il règne sur Julie;
Et Julie en secret a peut-être aujourd'hui
L'audacieux projet de s'unir avec lui.
De son sexe autrefois la timide décence
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence.
Mais la guerre civile, et surtout nos fureurs,
Ont corrompu les lois, les esprits, et les mœurs.
Aujourd'hui rien n'effraye, et tout est légitime :
Notre fatal empire est le siècle du crime.

ANTOINE.

Je ne vous connais plus, et depuis quelques jours
Un repentir secret règne en tous vos discours;
Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

OCTAVE.

N'en soyez point surpris, si vous savez que j'aime.

Acte III, scène VI, p. 69 : Il vous parle....

ANTOINE.

Rien ne m'a subjugué. Peut-être quelque jour
Comme César et vous je connaîtrai l'amour.
Cependant je vous laisse avec l'infortunée
Qu'on amène à vos yeux tremblante et consternée;
Vous pouvez aisément adoucir ses douleurs;
Gardez-vous de laisser trop d'empire à ses pleurs.
Aimez, puisqu'il le faut, mais en maître du monde.

OCTAVE.

Votre reproche est juste, et c'est un trait de flamme
Qui sort de votre bouche et pénètre mon âme.
Vous pouvez tout sur moi : j'atteste à vos genoux
Le dieu qui vous envoie, et qui parle par vous,
Que le monde opprimé vous devra ma clémence.
Songez que c'est par vous et par notre alliance
Que le ciel veut finir le malheur des humains.
Rome, l'empire, et moi, tout est entre vos mains :
Son bonheur et le mien sur votre hymen se fonde.
Disposez de la foi d'un des maîtres du monde.
César du haut des cieux ordonne ce lien,
Et vous rendez mon nom aussi grand que le sien.

JULIE.

Je rends grâces au ciel, si sa voix vous inspire,
Si le fils de César mérite son empire,

Si vous lui ressemblez, si vous n'ajoutez pas
Le crime de tromper à tous vos attentats.
Soyez juste en effet, c'est peu de le paraître;
Pour un César alors je puis vous reconnaître.
Vous êtes de mon sang, et du sang des héros :
Allez à l'univers accorder le repos;
Mais sachez que ma foi n'en peut être le gage.
Ne devez qu'à vous-même un si grand avantage;
Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur;
En la mettant à prix vous en souillez l'honneur,
Vous en avilissez le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
J'en rougirais pour vous.

OCTAVE.

Eh bien! je vous entends :
Je sais de vos refus les motifs insultants;
Et vous ne me parlez de vertu, de clémence,
Que pour voir impuni le rival qui m'offense.
Le ciel vous a trompée; il vous met dans mes mains
Pour vous sauver l'affront d'accomplir vos desseins.
Vous m'osez préférer l'ennemi de ma race!
Son sang va me payer sa honte et son audace;
Il ne peut échapper à mon juste courroux;
Et Pompée....

JULIE.

Ah! cruel! quel nom prononcez-vous!
Pompée est loin de moi.... Qui vous dit que je l'aime

OCTAVE.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur suprême :
Lui seul à cet excès a pu vous égarer.
C'est le seul des mortels qu'on peut me préférer,
Et c'est le seul aussi que mes coups vont poursuivre.
J'aurais pu me forcer jusqu'à le laisser vivre;
Mais vous le condamnez quand vous suivez ses pas.
Vous l'aimez : c'est à vous qu'il devra son trépas.

JULIE, *à part.*

O Pompée!

OCTAVE.

Oubliez le nom d'un téméraire,
Que je dois immoler aux mânes de mon père
A l'intérêt de Rome, à mes transports jaloux :
Et demain soyez prête à partir avec nous.

Même scène, p. 71, vers 9.

Il est juste envers vous : ou vous veniez vous-même
Vous soumettre à la loi d'un maître qui vous aime,
Ou vous osiez chercher au milieu des hasards
L'ennemi de mon règne et du nom des Césars;
Je dispose de vous dans ces deux conjonctures.
Je ne souffrirai pas que les races futures
Puissent me reprocher d'avoir laissé trahir
La majesté d'un nom que je dois soutenir.
Je comblerai de bien votre infidèle père,

J'imiterai le mien sans prétendre à vous plaire,
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel
Dans sa témérité soit assez criminel
Pour m'oser un moment disputer ma conquête.

L'ordre des scènes de l'acte IV n'était pas le même dans le premier manuscrit que dans la pièce imprimée. Après une scène entre Fulvie et ses confidents, l'auteur avait placé les scènes suivantes; ensuite Fulvie et Pompée restaient seuls.

SCÈNE II.

JULIE.

Fulvie!
Soutenez mon courage et ma force affaiblie!
Pompée absent de moi dans ce jour malheureux,
Quand j'invoque Pompée, est un augure affreux!
Que fait-il, où va-t-il? vous connaissez ma crainte;
Elle est juste; et l'horreur qui dans vos yeux est peinte
Ce front pâle et glacé, redoublent mon effroi.

FULVIE.

Julie, attendez tout de Pompée et de moi.
Gardons que dans ces lieux on ne nous puisse entendre:
Partout on nous observe, et l'on peut nous surprendre.
Veillez-y, cher Aufide; allez: de mes suivants
Choisissez les plus prompts et les plus vigilants;
Et qu'au moindre danger leur voix nous avertisse.

AUFIDE.

Dans leur camp retirés, Antoine et son complice
Ont fait tout préparer pour un départ soudain.
Demain du Capitole ils prendront le chemin;
Ils vous y conduiront.

FULVIE.

Leur marche triomphante
N'est pas encor bien sûre, et peut être sanglante.
(*Aufide sort.*)

JULIE.

Que dites-vous?

FULVIE.

J'espère....

JULIE.

En quels dieux? en quels bras?

FULVIE.

J'espère en la vengeance.

JULIE.

Elle ne suffit pas.
Si je perds mon époux, que me sert la vengeance.
Il dissimule en vain son auguste naissance;
Sa présence trahit un nom si glorieux,
Sa grandeur mal cachée éclate dans ses yeux.
Le perfide Agrippa, Ventidius peut-être,
L'auront vu dans l'Asie, et vont le reconnaître.
Ah! périsse avec moi le détestable jour

Où l'un des triumvirs, épris d'un vain amour,
Des vrais Césars en moi voyant l'unique reste,
Osa me destiner un rang que je déteste!
Tout est funeste en lui : sa triste passion
Tient de la cruauté de sa proscription.
Sur les autels d'hymen portant ses barbaries,
Il y vient allumer le flambeau des Furies.
Le sang des nations commence d'y couler;
Et c'est Pompée enfin qu'il y doit immoler.
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait méprisée.
Les dieux dans vos malheurs vous ont favorisée,
Quand votre indigne époux vous a ravi son cœur;
La haine des tyrans est pour nous un bonheur.
Mais plaire pour servir, ramper sous un barbare
Qui traîne sa victime à l'autel qu'il prépare,
Et recevoir de lui pour présent nuptial
Le sang de mon amant versé par son rival!
Tombe plutôt sur moi cette foudre égarée
Qui, frappant dans la nuit cette infâme contrée,
Et se perdant en vain dans ces rochers affreux,
Épargnait nos tyrans, et dut tomber sur eux!

FULVIE.

Et moi je vous prédis que du moins ce perfide
N'accomplira jamais cet hymen homicide.

JULIE.

Je le sais comme vous; ma mort l'empêchera.

FULVIE.

Et la sienne peut-être ici la préviendra.

JULIE.

De quel espoir trompeur êtes-vous animée?
Avez-vous un parti, des amis, une armée?
Nous sommes deux roseaux par l'orage pliés,
L'un sur l'autre en tremblant vainement appuyés;
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.
Tout tombe, tout gémit; qui peut vous seconder?

FULVIE.

Croyez du moins Pompée, et laissez-vous guider.

SCÈNE III. — JULIE, FULVIE, POMPÉE.

JULIE.

Héros né d'un héros, vous qu'une juste crainte
Me défend de nommer dans cette horrible enceinte,
Où portez-vous vos pas égarés, incertains?
Quel trouble vous agite? et quels sont vos desseins?
Regagnez ces rochers et ces retraites sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour
Partent avec la mort de ce fatal séjour;
Ils vont, loin de vos yeux, ensanglanter le Tibre:
Ne vous exposez point, demain vous serez libre.

POMPÉE.

C'est la première fois que le ciel a permis

Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

JULIE.

Il le faut.

POMPÉE.

O Julie!

JULIE.

Eh bien?

POMPÉE.

Quoi! le barbare
Vous enlève à mes bras! ce monstre nous sépare!
Fulvie, écoutez-moi....

FULVIE.

Calmez-vous.

POMPÉE.

Ah! grands dieux!
Éloignez-la de moi, sauvez-la de ces lieux.

JULIE.

Que crains-tu? n'as-tu pas ce fer et ton courage?
Ne saurais-tu finir notre indigne esclavage?
Eh! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour?
Frappe.

POMPÉE.

Ah! qu'un autre sang....

JULIE.

Frappe, au nom de l'amour!
Frappe, au nom de l'hymen, au nom de la patrie!

POMPÉE.

Au nom de tous les trois, accordez-moi, Julie,
Ce que j'ai demandé, ce que j'attends de vous,
Pour le salut de Rome et celui d'un époux.
Achevez, évoquez les mânes de mon père :
J'ai dû ce sacrifice à cette ombre si chère;
Il faut une main pure ainsi que votre encens.

JULIE.

Que serviront mes vœux et mes cris impuissants?
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre?
Du fer des assassins il n'a pu se défendre;
Le Phare est encor teint de son sang précieux.

POMPÉE.

Il n'était qu'homme alors; il est auprès des dieux.
De Pharsale et du Phare ils ont puni le crime :
Songez que César même est tombé sa victime,
Et qu'aux pieds de mon père il a fini son sort.

JULIE.

Puisse Octave à son tour subir la même mort!

POMPÉE.

Julie!... il la mérite.

JULIE.

Ah! s'il était possible!...
Mais si vous paraissez, la vôtre est infaillible.

FULVIE, *à Julie.*

Si vous restez ici, c'est vous qui l'exposez;
Bientôt les yeux jaloux seront désabusés.

On le croit un soldat qui, dans ces temps de crimes,
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes;
Avec vous dans ces lieux s'il était découvert,
Je ne pourrais plus rien. Votre amour seul le perd.

POMPÉE.

Levez au ciel les mains : la mienne se prépare
A vous tirer au moins de celles du barbare.

JULIE.

Cruel! pouvez-vous bien vous exposer sans moi?

POMPÉE.

Allez, ne craignez rien, je fais ce que je doi;
Faites ce que je veux.

JULIE.

A vous je m'abandonne;
Mais qu'allez-vous tenter?

POMPÉE.

Ce que mon père ordonne.

JULIE.

Peut-être comme lui vous marchez au trépas!
Mais soyez sûr au moins qu'on ne me verra pas,
Par d'inutiles pleurs arrosant votre cendre,
Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.
Les Romains apprendront que nous étions tous deux
Dignes de vivre ensemble, ou de mourir pour eux.

Acte IV, scène II, p. 74 : Vous faites encor plus....

. . . . . .

FULVIE.

Vengeons sur des méchants le monde qu'on opprime.

POMPÉE.

Punir un criminel, ce n'est pas faire un crime :
C'est servir son pays; j'y suis déterminé....

Acte IV, scène III, p. 75, après....
.... Marchez jusques au lit d'Octave;

Peut-être il est encor des yeux trop vigilants
Qui, pour sa sûreté, sont ouverts en tout temps.
Mes esclaves partout ont une libre entrée;
On ne craint rien de moi.

POMPÉE.

Sa perte est assurée;
Mon sang sera mêlé dans les flots de son sang.
(*A Aufide.*)
Quel mot a-t-on donné?

AUFIDE.

Seigneur, de rang en rang
La parole a couru : c'est *Pompée et Pharsale.*

POMPÉE,

Elle coûtera cher, elle sera fatale;
Et le nom de Pompée est un arrêt du sort
Qui du fils de César a prononcé la mort.

Mais je tremble pour vous, je tremble pour Julie;
Antoine vengera le crime d'Octavie.

L'acte V commençait par la scène suivante entre Octave et Antoine : on amenait ensuite successivement Fulvie avec Julie et Pompée.

OCTAVE.

Ainsi donc cette nuit l'implacable Fulvie
Allait nous arracher l'empire avec la vie?

ANTOINE.

Du fer qu'elle portait légèrement blessé,
Je vois avec mépris son courroux insensé.
Dans son emportement, sa main mal assurée
N'a porté dans mon sein qu'une atteinte égarée.
Son esprit, étonné de ce nouveau forfait,
Laissait son bras sans force et son crime imparfait.
Aisément à mes yeux désarmée et saisie,
Dans la tente prochaine elle est avec Julie.

OCTAVE.

Il le faut avouer, de si grands attentats
Sont dignes de nos jours, et ne m'étonnent pas.

ANTOINE.

Mais quel est le Romain qui jusque dans nos tentes
A porté, sans frémir, ses fureurs impuissantes?

OCTAVE.

D'Icile à mes côtés on a percé le sein.

. . . . . .

Je goûtais, je l'avoue, un sommeil bien funeste.
Il semble qu'en effet quelque pouvoir céleste
Persécute mes nuits, et grave dans mon cœur
Des traits de désespoir et des tableaux d'horreur.
Je vois des morts, du sang, des tourments qu'on apprête;
Je vois le fer vengeur suspendu sur ma tête;
On m'abreuve du sang des Romains expirants.
Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes sens.
Mon âme succombait d'épouvante frappée,
J'entendais une voix qui me criait : *Pompée!*
Je tressaille à ce nom, je m'arrache au sommeil;
Le sang d'Icile mort me couvre à mon réveil.
Je m'arme, je m'écrie; on saisit le perfide,
On n'aperçoit en lui qu'un Africain timide,
Un malheureux sans force, interdit, désarmé,
De qui la voix tremblante et l'œil inanimé
Nous découvraient assez qu'un si lâche coupable
D'un meurtre aussi hardi n'a point été capable.
Lui-même il en ignore et la cause et l'auteur,
Et pour oser tromper il a trop de terreur.
L'indomptable Fulvie a-t-elle en sa colère
Employé pour me perdre une main mercenaire,
Tandis que de la sienne elle osait vous frapper?

ANTOINE.

L'assassin, tel qu'il soit, ne nous peut échapper.

OCTAVE.

Est-ce quelque proscrit qui, jusqu'en ces contrées,
Ose armer contre nous ses mains désespérées,
Et dans l'égarement se vengeant au hasard,
Venait porter la mort aux lieux dont elle part?

ANTOINE.

L'esclave nous a peint ce mortel téméraire;
Il ignorait, dit-il, son dessein sanguinaire.

OCTAVE.

Mais il est à Fulvie.

ANTOINE.

Une femme en fureur
Sans doute a contre nous trouvé plus d'un vengeur;
Elle a pu le choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure.
Les plus vils des humains, ainsi que les plus grands,
S'armeront contre nous, puisqu'on nous croit tyrans.
Ne nous attendons pas à des destins tranquilles,
Mais aux meurtres secrets, mais aux guerres civiles,
Aux complots renaissants, aux conspirations;
C'est le fruit éternel de nos proscriptions;
Il est semé par nous, en voilà les prémices.
Les dieux à nos desseins ne sont pas moins propices;
Notre empire absolu n'est pas moins cimenté;
On ne peut le chérir, mais il est redouté.
La terreur est la base où le pouvoir se fonde;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

OCTAVE.

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux!
Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.
Quoi! dans le même jour où Julie expirante
Par le sort est jetée en cette île sanglante,
Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,
A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit!
Deux femmes, contre nous par la fureur unies,
A cet étrange excès se seront enhardies!
Julie aime Pompée, et par ce coup sanglant
Elle a voulu venger le sang de son amant.
Dans l'école du meurtre elle s'est introduite;
Elle en a profité; je vois qu'elle m'imite.

ANTOINE.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

OCTAVE.

Je suis assez instruit, et trop pour mon repos!
Je me vois détesté : que savoir davantage?
On ne m'apprendra point un plus sensible outrage.

Acte V, scène III, p. 83 : Oui, je l'aime, César....

JULIE.

Je ne m'en défends plus : oui, je suivais sa trace;
Oui, j'attachais mon sort à sa noble disgrâce.
J'ai préféré Pompée abandonné des dieux,

A César fortuné, puissant, victorieux.
  Que me reprochez-vous? cent peuples en alarmes
Ou rampent sous vos fers, ou tombent sous vos armes;
Le monde épouvanté reconnaît votre loi;
Au fils du grand Pompée il ne reste que moi.
Oui, mon cœur est à lui; laissez-lui son partage;
Respectez ses malheurs, respectez son courage.
J'ai voulu rapprocher, après tant de revers,
Deux noms aimés du ciel et chers à l'univers.
Dignes de notre race en héros si féconde,
Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du monde.
  Voilà mon crime, Octave; osez-vous m'en punir?
Dans vos indignes fers m'osez-vous retenir?
Quand César a pleuré sur la cendre du père,
Portez-vous sur le fils une main sanguinaire?
Il l'honora dans Rome, et surtout aux combats.
. . . . . .
. . . . . .

FIN DU TRIUMVIRAT.

LES SCYTHES.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

(26 MARS 1767.)

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE.

Il y avait autrefois en Perse un bon vieillard qui cultivait son jardin; car il faut finir par là; et ce jardin était accompagné de vignes et de champs, *et paulum silvæ super his erat;* et ce jardin n'était pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase, couvertes de neiges éternelles; et ce vieillard n'écrivait ni sur la population ni sur l'agriculture, comme on faisait par passe-temps à Babylone, ville qui tire son nom de Babil; mais il avait défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitants autour de sa cabane.

Ce bonhomme vivait sous Artaxercès, plusieurs années après l'aventure d'Obéide et d'Indatire; et il fit une tragédie en vers persans, qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase; car il s'amusait à faire des vers persans, assez passablement, ce qui lui avait attiré de violents ennemis dans Babylone, c'est-à-dire une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, et qui lui imputaient les plus grandes platitudes, et les plus impertinents livres qui eussent jamais déshonoré la Perse; et il les laissait aboyer, et griffonner, et calomnier; et c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, où il cultivait son jardin.

Mais, comme dit le poëte persan Horace, *Principibus placuisse viris, non ultima laus est.* Il y avait à la cour d'Artaxercès un principal satrape, et son nom était Élochivis [1], comme qui dirait habile, généreux, et plein d'esprit, tant la langue persane a d'énergie. Non-seulement le grand satrape Élochivis versa sur le jardin de ce bonhomme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et franchises dont il avait joui du temps de Cyrus; et de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard [2]. La nation surtout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle et la même ardeur que Nalrisp, ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant désirée, ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce satrape avait l'âme aussi grande que Giafar le Barmécide, et Aboulcasem; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par Mir-Kond, que, lorsque l'argent manquait dans le

1. L'auteur désignait par cet anagramme M. le duc de Choiseul, et par Nalrisp, M. le duc de Praslin. (ED.)

2. Le duc et la duchesse de Choiseul avaient souscrit pour vingt exemplaires de l'édition de Corneille. (ED.)

trésor du roi, appelé l'*oreiller*, Élochivis en donnait souvent du sien; et qu'en une année il distribua ainsi dix mille dariques, que dom Calmet évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques ce qui ne valait pas trois aspres; et Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand satrape Nalrisp joignait aussi au goût le plus sûr et à l'esprit le plus naturel l'équité et la bienfaisance; il faisait les délices de ses amis; et son commerce était enchanteur : de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient et aimaient ces deux satrapes; ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face; *recalcitrabant undique tuti :* c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume, qui exposait l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie persane, intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contents. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourrait se former; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt, et que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourrait être à l'abri de la censure des malintentionnés; mais les malintentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence ragaillardit le bonhomme, qui leur était bien respectueusement dévoué, et qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchants et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons, en grand style qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE PARIS[1].

On sait que chez les nations polies et ingénieuses, dans des grandes villes comme Paris et Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'élégies, d'odes, d'églogues; mais les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parce qu'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse, par des nouveautés passagères, des chefs-d'œuvre immortels dont il est rassasié.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'invention n'avaient point réussi; mais la véritable raison est que les pièces de Scudéri et de Boisrobert, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, et ne sont que des fables insipides, sans mœurs et sans caractères. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

1. Édition de 1767. (Éd.)

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel, sous des noms nouveaux, on traite des passions usées et des événements communs; *omnia jam vulgata.* Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande passion malheureuse : mais il n'est rien de neuf dans ces peintures; les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de Campistron est triste; le lecteur dit : « Je connaissais tout cela et je l'avais vu bien mieux exprimé. »

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, et que bientôt il sera impossible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne chevalerie, le contraste des mahométans et des chrétiens, celui des Américains et des Espagnols, celui des Chinois et des Tartares. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées des mœurs que nous ne connaissions pas sur la scène.

On hasarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes et des anciens Persans, qui peut-être est la peinture de quelques nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs, des laboureurs, avec des princes, et de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple; on peut faire parler des pâtres guerriers et libres avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très-injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursouflée; car qui doit l'être? Le boursouflé, l'ampoulé, ne convient pas même à César. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici, en quelque sorte, l'état de nature mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des sentiments aussi touchants que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante des citoyens des grandes villes avec les habitants des campagnes : tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, et peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, et qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : « J'entends, c'est Arlequin sauvage. »

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus imposants.

La tragédie des *Scythes* est un plan beaucoup plus hasardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène? deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? d'une fille qui prend soin de la vieillesse de son père, et qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle? un pâtre qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'as-

seyent sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité!

Ceux qui se connaissent en déclamation et en expression de la nature sentiront surtout quel effet pourraient faire deux vieillards, dont l'un tremble pour son fils et l'autre pour son gendre, dans le temps que le jeune pasteur est aux prises avec la mort; un père, affaibli par l'âge et par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siége de mousse, qui se relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils; un ami éperdu qui partage ses douleurs et sa faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever; ce même père qui, dans ces moments de saisissement et d'angoisse, apprend que son fils est tué, et qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé: ce sont là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes et animées qu'on ne connaissait pas autrefois, et dont M. Lekain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé, avant Mlle Clairon, jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile et sans vie? Qui aurait osé, comme M. Lekain, sortir, les bras ensanglantés, du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable actrice[1] qui représentait Sémiramis se traînait mourante sur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites-maîtresses appelèrent d'abord des postures, et ce que les connaisseurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé des tableaux de Michel-Ange. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrick, qui a effrayé et attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe[2] qui, à l'exemple d'Aristote, a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la connoissance du cœur humain, et l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvements plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreste*, et de *Tancrède*, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris et les paroles de Clytemnestre qu'on égorge derrière la scène, paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athènes un effet prodigieux· tout le monde

1. Mlle Dumesnil. (Ed.) — 2. D'Alembert. (Ed.)

frémissait quand il entendait : Ὦ τέκνον, τέκνον, οἴκτειρε τὴν τεκοῦσαν. Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique :

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand appareil, et dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes avec des solécismes ou avec des vers froids et durs, pires que toutes les fautes contre la langue! Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque, font un grand effet, sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre et le gigantesque à la place de la nature, et le forcé à la place du simple; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur : car alors, au lieu de tragédies, on aurait la rareté, la curiosité.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très-difficile à bien jouer : on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne; d'ailleurs, presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert et un jeu de théâtre parfait pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus*, *Rome sauvée*, *la Mort de César*, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très-rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action; ils craignent de contribuer à former un grand tableau; ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très-peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rhythme et l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'osant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très-faible esquisse que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant toujours toutefois les bienséances, sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, et surtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin l'auteur des *Scythes* s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura

du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS QUI NOUS ONT PRÉCÉDÉ IMMÉDIATEMENT[1].

L'édition que nous donnons de la tragédie des *Scythes* est la plus ample et la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entièrement conforme au manuscrit d'après lequel la pièce a été jouée sur le théâtre de Ferney, et sur celui de M. le marquis de Langallerie; car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société, pour exercer les talents de quelques personnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidèle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le temps de se procurer. Pierre Pellet imprima depuis la pièce à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui jusqu'à présent n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs il a omis l'épître dédicatoire, qui est dans un goût aussi nouveau que la pièce, et la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont dans le même cas : enfin, de huit éditions qui ont paru, la nôtre est la plus complète.

Il faut de plus considérer que, dans presque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène, soit par des convenances qui n'ont qu'un temps, soit par crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons par exemple, dans notre exemplaire, ces vers de Sozame à la troisième scène du premier acte :

. . . . . Ah! crois-moi; tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré longtemps, et font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

. . . . . Ah! crois-moi; tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Des États dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat, par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

1. Cette préface, publiée en 1768, est de Voltaire. (ÉD.)

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état d'en juger : mais sûrement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses et du despotisme de leurs rois avec les monarchies et les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend qu'on retrancha à Paris, dans *l'Orphelin de la Chine*, des vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On sait que ce fut bien pis à *Mahomet*, et ce qu'il fallut de peines, de temps, et de soins, pour rétablir sur la scène française cette tragédie unique en son genre, dédiée à un des plus vertueux papes que l'Eglise ait eus jamais.

Ce qui occasionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler, c'est la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots, surtout dans des pièces simples, lesquelles exigent un style naturel, et bannissent cette pompe majestueuse dont les esprits sont subjugués aux premières représentations dans des sujets plus importants.

C'est ainsi que la *Bérénice* de l'illustre Racine essuya tant de reproches sur mille expressions familières que son sujet semblait permettre :

Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous?
Arsace, entrerons-nous?... Et pourquoi donc partir?
A-t-on vu de ma part le roi de Comagène?
Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?
On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains....
Cet amour est ardent, il le faut confesser.
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Comme vous, je m'y perds d'autant plus que j'y pense.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Adieu : ne quittez point ma princesse, ma reine.
. . . . . Eh quoi! seigneur, vous n'êtes point parti[1]!
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même;
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.
Dites, parlez.... Hélas! que vous me déchirez!
Pourquoi suis-je empereur? pourquoi suis-je amoureux?
Allons : Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi! seigneur.... Je ne sais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût furent les armes que les ennemis de Racine tournèrent contre lui : on les parodia à la farce italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers supportables dans leur vie ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poëtes ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés, qu'on appelait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des sentiments vrais et délicats que ce grand homme savait seul exprimer. Aussi, quand il s'est trouvé des actrices capables de

1. C'est Bérénice qui dit ce vers à Antiochus. Visé, qui était dans le parterre, cria : « Qu'il parte. »

jouer *Bérénice*, elle a toujours été représentée avec de grands applaudissements; elle a fait verser des larmes : mais la nature accorde presque aussi rarement les talents nécessaires pour bien déclamer qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être représentées. Les esprits justes et désintéressés les jugent dans le cabinet, mais les acteurs seuls les font réussir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de *Bérénice;* il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois scènes; que dis-je? une seule qui eût pu contenter la délicatesse de la cour de Louis XIV.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'est que personne n'écrivit contre la *Bérénice* de Corneille qu'on jouait en même temps, et que cent critiques se déchaînaient contre la *Bérénice* de Racine. Quelle en était la raison? c'est qu'on sentait dans le fond de son cœur la supériorité de ce style naturel, auquel personne ne pouvait atteindre; on sentait que rien n'est plus aisé que de coudre ensemble des scènes ampoulées, et rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine, tant critiqué, tant poursuivi par la médiocrité et par l'envie, a gagné à la longue tous les suffrages. Le temps seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappants de ce que peuvent la malignité et le préjugé. *Adélaïde du Guesclin* fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, sans y changer un seul mot, et elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques, la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un temps aliène tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais : c'est celui de la satire grossière, qu'on méprise, même en s'en amusant quelques moments; c'est cette critique acharnée et mercenaire d'ignorants qui insultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, qui dénigrent les tableaux du salon sans avoir su dessiner, qui s'élèvent contre la musique de Rameau sans savoir solfier : misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses!

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton scythe.
INDATIRE.
ATHAMARE, prince d'Ecbatane.
SOZAME, ancien général persan, retiré en Scythie.
OBÉIDE, fille de Sozame.
SULMA, compagne d'Obéide.
HIRCAN, officier d'Athamare.
SCYTHES ET PERSANS.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un bocage et un berceau, avec un banc de gazon; on voit dans le lointain des campagnes et des cabanes.)

SCÈNE I. — HERMODAN, INDATIRE, ET DEUX SCYTHES, *couverts de peaux de tigres ou de lions.*

HERMODAN.

Indatire, mon fils, quelle est donc cette audace?
Qui sont ces étrangers? quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, sortis de leurs asiles,
Avec rapidité se sont rejoints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hyrcanie.
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,
Instruite à défier le péril et la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance; et d'abord
Sur un coursier superbe à nos yeux se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante:
L'or et les diamants brillent sur ses habits;
Son turban disparaît sous les feux des rubis :
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître
Nous le saluons tous, en lui faisant connaître
Que ce titre de maître, aux Persans si sacré,
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré :
« Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
Sans rois et sans sujets, tous libres et tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous insulter? »
Alors il me répond, d'une voix douce et fière,
Que, des États persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques mœurs et pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage :
Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond
Et les sombres chagrins répandus sur son front.
Nous offrons cependant à sa troupe brillante
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,
Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats

La nature indulgente a semé sous nos pas;
Mais surtout des carquois, des flèches, des armures,
Ornements des guerriers, et nos seules parures.
Ils présentent alors à nos regards surpris
Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure et sans prix,
Instruments de mollesse, où sous l'or et la soie
Des inutiles arts tout l'effort se déploie.
Nous avons rejeté ces présents corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la simple nature :
L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, aux bords de nos fontaines,
Les habitants des airs, de la terre et des eaux.
Contents de notre accueil, ils nous traitent d'égaux;
Enfin nous nous jurons une amitié sincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.
Ils pourront voir nos jeux et nos solennités,
Les charmes d'Obéide, et mes félicités.

HERMODAN.

Ainsi donc, mon cher fils, jusqu'en notre contrée
La Perse est triomphante; Obéide adorée
Par un charme invincible a subjugué tes sens!
Cet objet, tu le sais, naquit chez les Persans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître?

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix, que nous donnent les dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il est persécuté : la vertu malheureuse
Devient plus respectable, et m'est plus précieuse;
Je vois avec plaisir que du sein des honneurs
Il s'est soumis sans peine à nos lois, à nos mœurs,
Quoiqu'il soit dans un âge où l'âme la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille est encore au-dessus :
De son sexe et du nôtre elle unit les vertus;
Courageuse et modeste, elle est belle et l'ignore;
Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore;

Son âme est noble au moins, car elle est sans orgueil,
Simple dans ses discours, affable en son accueil;
Sans avilissement à tout elle s'abaisse,
D'un père infortuné soulage la vieillesse,
Le console, le sert, et craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par delà son devoir.
On la voit supporter la fatigue obstinée
Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née;
Elle brille surtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amusements d'un peuple belliqueux;
Elle est de nos beautés l'amour et le modèle;
Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour :
Mais d'où vient que son père, admis dans ce séjour,
Plus formé qu'elle encore aux usages des Scythes,
Adorateur des lois que nos mœurs ont prescrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de son destin n'a rien manifesté?
Sur son rang, sur les siens, pourquoi se taire encore?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au sang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide;
Il m'aime, il est enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCÈNE II. — HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE, *allant à Sozame.*

O vieillard généreux!
O cher concitoyen de nos pâtres heureux!
Les Persans, en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux dieux.
J'en atteste les miens et le jour qui m'éclaire,
Mon cœur se donne à toi comme il est à mon père;
Je te sers comme lui. Quoi! tu verses des pleurs!

SOZAME.

J'en verse de tendresse; et si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance, où mon bonheur se fonde,
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,
La cicatrice en reste; et les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins; ta vertu m'est connue :
Qui peut donc t'affliger? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir;
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils! ô mon cher Indatire!
Ma fille est, je le sais, soumise à mon empire;
Elle est l'unique bien que les dieux m'ont laissé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà pressé;
Je ne la gêne point sous la loi paternelle;
Son choix ou son refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,
Traite son digne sang comme je fais le mien;
Et que la liberté de ta sage contrée
Préside à l'union que j'ai tant désirée.
Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer :
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher et noble espoir de ma triste famille,
Mon fils, obtiens ses vœux; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embrasse tes genoux, et je revole aux siens.

SCÈNE III. — HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

Ami, reposons-nous sur ce siége sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse et le feuillage.
La nature nous l'offre; et je hais dès longtemps
Ceux que l'art a tissus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence
M'a privé trop longtemps de cette confidence.
Je ne hais point les grands; j'en ai vu quelquefois
Qu'un désir curieux attira dans nos bois :
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles et fières.
Je sais que les humains sont nés égaux et frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter;
Et la simplicité de notre république
N'est point une leçon pour l'État monarchique.

Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,
La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père :
J'ai tout perdu : ma fille est ici sans appui;
Et j'ai craint que le crime, et la honte d'autrui
Ne rejaillît sur elle et ne flétrît sa gloire.
Apprends d'elle et de moi la malheureuse histoire.

(Ils s'asseyent tous deux.)

HERMODAN.

Sèche tes pleurs, et parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
Je portais la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjugua l'Hyrcanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré longtemps, et font mon repentir....
Enfin Cyrus, sur moi répandant ses largesses,
M'orna de dignités, me combla de richesses;
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut, et je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père;
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour :
Mais son frère Smerdis, gouvernant la Médie,
Smerdis, de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge et mon espoir unique.
Athamare est son nom · sa criminelle ardeur

M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage?

SOZAME.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violents
D'un esprit indomptable en ses emportements :
De sa mère en ce temps les dieux l'avaient privée;
Par moi seul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infâme Smerdis,
Monstres par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraissant sincères;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
Et me cachaient la main qui savait m'écraser;
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babylone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône.

HERMODAN.

O de la servitude effets avilissants!
Quoi! la plainte est un crime à la cour des Persans!

SOZAME.

Le premier de l'État, quand il a pu déplaire,
S'il est persécuté, doit souffrir et se taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette basse grandeur?

(Les deux vieillards se lèvent.)

SOZAME.

Ce souvenir honteux soulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune, et la vie,
Tout fut tenté par eux, et tout leur réussit :
Smerdis proscrit ma tête; on partage, on ravit,
Mes emplois et mes biens, le prix de mon service :
Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice,
Ne voit plus que son père, et, subissant son sort,
Accompagne ma fuite et s'expose à la mort.
Nous partons; nous marchons de montagne en abîme;
Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grâce au ciel, parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Est d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la suite des rois,
Loin des seuls citoyens gouvernés par les lois;
Mais je sens que ma fille, aux déserts enterrée,
Du faste des grandeurs autrefois entourée,
Dans le secret du cœur pourrait entretenir

De ses honneurs passés l'importun souvenir;
J'ai peur que la raison, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illusion fatale,
Dont le charme trompeur a fasciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours :
Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter :
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en notre heureux séjour
Fait mépriser les fers et l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle en effet penser, dans ses beaux ans,
Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le temps?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées,
Et mes soupçons présents, et mes douleurs passées;
Cache-les à ton fils, et que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine;
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste, et surtout à mon fils;
Il s'en alarmerait.

SCÈNE IV. — HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

Obéide se donne,
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux;
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie;
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCÈNE V. — SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

Respectables vieillards, sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie

Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie;
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a longtemps cherché.

HERMODAN, *à Sozame.*

O ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.

Lui, poursuivre Sozame! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent et guerrier;
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu qui, loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble et fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN, *à Sozame.*

Ses pleurs me sont suspects, ainsi que ses présents.
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans :
Ces esclaves brillants veulent au moins séduire.
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
D'un prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je suis oublié d'eux, et je ne les crains pas.

INDATIRE, *à Sozame.*

Nous mourrions à tes pieds avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons;
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures;
Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(A Sozame.)
Viens présenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuse, à ta fille promise,
Terrible aux ennemis, à toi toujours soumise.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage :
On ne me verra point, lasse d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris dispersés
Que tant d'avides mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée;
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour
Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin, dans ces grossiers climats,
Un esprit et des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée;
Tous ces grands de la Perse, à ma porte rampants,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple industrieux les talents mercenaires
De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires :
J'ai pris un nouvel être; et, s'il m'en a coûté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre et d'imiter mon père,
En m'en donnant la force, est mon noble salaire.

SULMA.

Votre rare vertu passe votre malheur :
Dans votre abaissement je vois votre grandeur,
Je vous admire en tout; mais le cœur est-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître?
La nature a ses droits; ses bienfaisantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
On souffre en sa patrie, elle peut nous déplaire;

Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chère.

OBÉIDE.

Le ciel m'en donne une autre, et je la dois chérir,
La supporter du moins, y languir, y mourir;
Telle est ma destinée.... Hélas! tu l'as suivie!
Tu quittas tout pour moi, tu consoles ma vie;
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De porter ce fardeau qui commence à peser.
Dans les lâches parents qui m'ont abandonnée
Tu trouveras peut-être une âme assez bien née,
Compatissante assez pour acquitter vers toi
Ce que le sort m'enlève, et ce que je te doi;
D'une pitié bien juste elle sera frappée
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma; revois, si tu le veux,
La superbe Ecbatane et ses peuples heureux;
Laisse dans ces déserts ta fidèle Obéide.

SULMA.

Ah! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous seule, et votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée;
Mais je vous l'avouerai, ce n'est pas sans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare;
Sans état, sans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux;
Tout m'est indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille?

OBÉIDE.

Cesse de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me suis condamnée.
Va, si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née,
Ce cœur doit s'en punir; il se doit imposer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'ose briser.

SULMA.

D'un père infortuné victime volontaire,

Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets,
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉIDE.

Tout est fini. Mon père veut un gendre,
Il désigne Indatire, et je sais trop l'entendre :
Le fils de son ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix est donc fait?

OBÉIDE.

Tu vois l'autel sacré
Que préparent déjà mes compagnes heureuses,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses,
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissez frémir?

SCÈNE II. — OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

Cet autel me rappelle en ces forêts si chères;
Tu conduis tous mes pas; je devance nos pères :
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :
L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amants de sa main libre et pure;
Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres lois la contrainte importune
Soumettent tristement l'amour à la fortune :
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi;
On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière,
Se plaît à partager ses travaux et son sort,
L'accompagne aux combats, et sait venger sa mort
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire?
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père;
Et son choix et le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger,

Et même en m'approuvant tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique?
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
Dans cette ville immense a pu te mettre au jour?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image?
Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

OBÉIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien.... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire;
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les serments
Dont nos cœurs et nos dieux sont les sacrés garants?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile
Qui fatigue ces dieux dans ta superbe ville;
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
Présents de la nature, images de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand et juste maître
Préfère ce saint culte et cet autel champêtre
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis.

INDATIRE.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête et nos riants bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

Les Persans!... que dis-tu?... Les Persans!

INDATIRE.

Tu frémis!
Quelle pâleur, ô ciel, sur ton front répandue!
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

OBÉIDE.

Ah, ma chère Sulma!

SULMA.

Votre père et le sien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parents, nos amis, tes compagnes fidèles,

Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

OBÉIDE, *à Sulma.*

Allons.... je l'ai voulu.

SCÈNE III. — OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN.

(Des filles couronnées de fleurs, et des Scythes sans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.)

HERMODAN.

Voici l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes serments, où jurèrent nos pères.
(A Obéide.)
Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères :
Notre culte, Obéide, est simple comme nous.

SOZAME, *à Obéide.*

De la main de ton père accepte ton époux.

(Obéide et Indatire mettent la main sur l'autel.)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de son amant;
Et, toujours plus épris, et toujours plus fidèle,
De vivre, de combattre, et de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me soumets, grands dieux! à vos augustes lois;

(Ici Athamare et des Persans paraissent.)

Je jure d'être à lui.... Ciel! qu'est-ce que je vois?

SULMA.

Ah! madame.

OBÉIDE.

Je meurs; qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,
Quelle terreur subite a donc frappé son âme?
Compagnes d'Obéide, allons à son secours.

(Les femmes scythes sortent avec Indatire.)

SCÈNE IV. — SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, SCYTHES.

ATHAMARE.

Scythes, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours

Le jour le plus étrange et le plus effroyable'

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien?

SOZAME.

Quel sort impitoyable
T'a conduit dans ces lieux de retraite et de paix?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proscrit ma tête;
Viens-tu la demander? malheureux! elle est prête;
Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
Chez un peuple équitable et redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste, écoutéz; je m'en remets à vous :
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi! neveu de Cyrus! et tu viens chez les Scythes!

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce roi n'est plus; et la première idée
Dont après son trépas mon âme est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable :
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle accabla mon cœur : il la faut réparer :
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer :
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance :
C'est tout ce qui demeure aux enfants de Cyrus;
Tout le reste a subi les lois de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne;
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi sur le trône affermi
N'a quitté ses États pour chercher un ami;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
Entends sa voix, entends la voix de ta patrie;
Cède aux vœux de ton roi qui vient te rappeler,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.
Tu sais quel est mon cœur, il n'est point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais sensible;
Je vois trop les chagrins dont il est désolé;
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus temps; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
Instruit bien chèrement, trop fier et trop blessé,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé,
Je mourrai libre ici.... Je me tais; rends-moi grâce
De ne pas révéler ta dangereuse audace.
Ami, courons chercher et ma fille et ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCÈNE V. — ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Je demeure immobile. O ciel! ô destinée!
O passion fatale à me perdre obstinée!
Il n'est plus temps, dit-il : il a pu sans pitié
Voir son roi repentant, son maître humilié!
Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?
Ciel! quel temps je prenais! A cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur
Grands dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes :
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitants, mais de vaillants guerriers,
Qui, sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point alarmer leur noble indépendance;

Ils savent la défendre; ils aiment la vengeance;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami; je les connais assez;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats,
L'honneur d'être comptés au rang de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux....

ATHAMARE.

Ah! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge, et l'amour qui m'inspire :
Ma passion m'emporte, et ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs États?
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge;
Pour mourir à ses pieds d'amour et de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende! et que de la cruelle
Quelque rival indigne, à mes yeux possesseur,
Insulte mon amour, outrage mon honneur!
Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître!
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être;
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
Entre un Scythe et son maître a-t-elle à balancer?
Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse
Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté?

ATHAMARE.

De ce doute offensant je suis trop irrité.
Allons; si mes remords n'ont pu fléchir son père,
S'il méprise mes pleurs.... qu'il craigne ma colère.
Je sais qu'un prince est homme, et qu'il peut s'égarer;
Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,

Reconnaissant sa faute, et s'oubliant soi-même,
Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême,
Quand il répare tout, il faut se souvenir
Que, s'il demande grâce, il la doit obtenir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ATHAMARE, HIRCAN

ATHAMARE.

Quoi ! c'était Obéide ! Ah ! j'ai tout pressenti ;
Mon cœur désespéré m'avait trop averti ·
C'était elle, grands dieux !

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger ! Obéide !

HIRCAN.

Oui, seigneur ;
Et, ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels moments, d'une voix affaiblie
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui ? son époux, un Scythe ?

HIRCAN.

Eh quoi ! cette nouvelle
A votre oreille encor, seigneur, n'a pu voler ?

ATHAMARE.

Eh ! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler ?
De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire ?
Son époux, me dis-tu ?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'espérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vus disparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel
Qu'un long tressaillement, suivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée

La portait en pleurant sous ces rustiques toits,
Asile malheureux dont son père a fait choix :
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et pesante,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur, à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite;
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue
En touchant cet autel est tombée éperdue ?
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil
Reconnu des Persans le fastueux orgueil;
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes,
A l'affreuse indigence un père abandonné,
Par un monarque injuste à la mort condamné,
Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage;
Elle aura rassemblé ces objets de terreur :
Elle imite son père, et je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel saisissement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine et la colère ?
Les soupirs, croyez-moi, sont la voix des douleurs,
Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah ! lorsqu'elle m'a vu, si son âme surprise
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise;
Si lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé !...
Si l'on me pardonnait ! Tu me flattes peut-être;
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, et quel sera mon sort ?
Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort !
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie ?

HIRCAN.

Elle l'aime, sans doute.

ATHAMARE.

Ah ! pour me secourir
C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime sa patrie !... elle épouse Indatire !...
Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire
Lui coûtera bientôt un sanglant repentir :

C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là votre voix décide, elle absout ou condamne;
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivresse!
Age des passions, trop aveugle jeunesse,
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchants livrés!

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?

(Indatire passe le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.)

Que veut, le fer en main, cette troupe rustique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique;
Ce sont de simples jeux par le temps consacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers; la valeur les apprête :
Indatire y préside; il s'avance à leur tête.
Tout le sexe est exclu de ces solennités;
Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités
Qui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands dieux! vous me voulez conduire en sa présence!
Cette fête du moins m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

C'est elle; je la vois. Tâche de désarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer....
Des chaumes! des roseaux! voilà donc sa retraite!
Ah! peut-être elle y vit tranquille et satisfaite;
Et moi....

SCÈNE II. — OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournez pas;
De vos regards du moins honorez mon trépas;
Qu'à vos genoux tremblants un malheureux périsse.

OBÉIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse;
C'en est trop.... Laisse-moi, fatal persécuteur;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur

ATHAMARE.

Écoute un seul moment.

OBÉIDE.

Eh! le dois-je, barbare?
Dans l'état où je suis que peut dire Athamare?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Désespéré, soumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés :
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu sais déjà peut-être
Que de mon sort enfin les dieux m'ont rendu maître,
Que Smerdis et ma femme, en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau;
Qu'Ecbatane est à moi.... Non, pardonne, Obéide;
Ecbatane est à toi; l'Euphrate, la Perside,
Et la superbe Égypte, et les bords indiens,
Seraient à tes genoux s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône et ma vie, et toute la nature,
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainsi que ta beauté,
Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté :
Que la pitié du moins le désarme et le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr?
Image de nos dieux, ne sais-tu que punir?
Ils savent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel? et pourquoi de si loin
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin?
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,
Et chercher un pardon.... qui serait inutile?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois :
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre,
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors;
Sous la loi de l'hymen Obéide respire;
Prends pitié de mon sort.... et respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe ! un vil mortel !

OBÉIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen.... qui te passe en vertu ?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire;
Tu m'aurais des vertus aplani la carrière;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi : mon âme est dans tes mains;
Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable,
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBÉIDE.

Ah ! que n'eus-tu plus tôt ces nobles sentiments,
Athamare !

ATHAMARE

Obéide ! il en est encor temps.
De moi, de mes États, auguste souveraine,
Viens embellir cette âme esclave de la tienne,
Viens régner.

OBÉIDE.

Puisses-tu, loin de mes tristes yeux,
Voir ton règne honoré de la faveur des dieux !

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBÉIDE.

Ne vois plus que ta gloire

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉIDE.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours !

ATHAMARE.

Obéide à la haine a consacré ses jours !

OBÉIDE.

Mes jours étaient affreux; si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause;
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher

OBÉIDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉIDE.

J'ai fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas.
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah ! c'est pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici ?
Dis-lui....

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère :
Il est fait; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait consentir :
Sa vertu t'est connue; elle est inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'est dans la haine; et lui seul est coupable.

OBÉIDE.

Tu ne le fus que trop; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille.
Il vient; sors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors; ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉIDE.

Au nom de mes malheurs et de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,
Fuis; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour; il me force au respect.
J'obéis.... Dieux puissants, qui voyez mon offense,
Secondez mon amour, et guidez ma vengeance !

SCÈNE III. — SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

Eh quoi ! notre ennemi nous poursuivra toujours !
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père.... il vous respecte.... il ne me verra plus ;
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBÉIDE.

Je le sais.

SOZAME.

Ton suffrage,
Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins.... j'ai cru que sans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose ?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander ?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briser tes liens, de le suivre avec toi,
D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette offre ?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
Indatire, en tes bras par son père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit :
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Scythes sont humains, et simples sans bassesse;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité :
Et surtout, de leurs lois vengeurs impitoyables
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader;
Pour la première fois pourquoi m'intimider?
Vous savez si, du sort bravant les injustices,
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices;
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir.... ainsi que ma misère.
Allez.... Vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste et commun effet de l'âge et du malheur.
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'est ce que je prétends, seigneur; et plût aux dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV. — OBÉIDE, SULMA.

SULMA

Quelle fête cruelle! Ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour?

OBÉIDE.

Ah! dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux.... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié?

OBÉIDE.

Mon destin l'a voulu.... j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Haïrez-vous toujours la cour et la patrie?

OBÉIDE.

Malheureuse!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur : je le mérite

OBÉIDE

Hélas!
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand prince..

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?

Que t'a fait Obéide? et pourquoi découvrir
Ce trait longtemps caché qui me faisait mourir?
Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure,
De tes funestes mains déchirer ma blessure?

SULMA.

Madame, c'en est trop; c'est trop vous immoler
A ces vains préjugés qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez sa protectrice, et non pas sa victime.
Athamare est vaillant, et de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses États que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien?
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste et dangereux;
Il coûterait du sang; le succès est douteux;
Mon père expirerait de douleur et de rage....
Enfin l'hymen est fait.... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable....
Que vous restera-t-il? hélas!

OBÉIDE.

Le désespoir.

SULMA.

Dans cet état affreux, que faire?

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste et commun effet de l'âge et du malheur.
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'est ce que je prétends, seigneur; et plût aux dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV. — OBÉIDE, SULMA.

SULMA

Quelle fête cruelle! Ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour?

OBÉIDE.

Ah! dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux.... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié?

OBÉIDE.

Mon destin l'a voulu.... j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Haïrez-vous toujours la cour et la patrie?

OBÉIDE.

Malheureuse!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur : je le mérite

OBÉIDE

Hélas!
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand prince..

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?

Que t'a fait Obéide? et pourquoi découvrir
Ce trait longtemps caché qui me faisait mourir?
Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure,
De tes funestes mains déchirer ma blessure?

SULMA.

Madame, c'en est trop; c'est trop vous immoler
A ces vains préjugés qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez sa protectrice, et non pas sa victime.
Athamare est vaillant, et de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses États que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien?
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste et dangereux;
Il coûterait du sang; le succès est douteux;
Mon père expirerait de douleur et de rage....
Enfin l'hymen est fait.... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable....
Que vous restera-t-il? hélas!

OBÉIDE.

Le désespoir.

SULMA.

Dans cet état affreux, que faire?

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste et commun effet de l'âge et du malheur.
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'est ce que je prétends, seigneur; et plût aux dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV. — OBÉIDE, SULMA.

SULMA

Quelle fête cruelle! Ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour?

OBÉIDE.

Ah! dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux.... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié?

OBÉIDE.

Mon destin l'a voulu.... j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Haïrez-vous toujours la cour et la patrie?

OBÉIDE.

Malheureuse!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur : je le mérite

OBÉIDE

Hélas!
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand prince..

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?

Que t'a fait Obéide? et pourquoi découvrir
Ce trait longtemps caché qui me faisait mourir?
Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure,
De tes funestes mains déchirer ma blessure?

SULMA.

Madame, c'en est trop; c'est trop vous immoler
A ces vains préjugés qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez sa protectrice, et non pas sa victime.
Athamare est vaillant, et de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses États que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien?
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste et dangereux;
Il coûterait du sang; le succès est douteux;
Mon père expirerait de douleur et de rage....
Enfin l'hymen est fait.... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable....
Que vous restera-t-il? hélas!

OBÉIDE.

Le désespoir.

SULMA.

Dans cet état affreux, que faire?

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste et commun effet de l'âge et du malheur.
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'est ce que je prétends, seigneur; et plût aux dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV. — OBÉIDE, SULMA.

SULMA

Quelle fête cruelle! Ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour?

OBÉIDE.

Ah! dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux.... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié?

OBÉIDE.

Mon destin l'a voulu.... j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Haïrez-vous toujours la cour et la patrie?

OBÉIDE.

Malheureuse!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur : je le mérite

OBÉIDE

Hélas!
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand prince..

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?

Que t'a fait Obéide? et pourquoi découvrir
Ce trait longtemps caché qui me faisait mourir?
Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure,
De tes funestes mains déchirer ma blessure?

SULMA.

Madame, c'en est trop; c'est trop vous immoler
A ces vains préjugés qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez sa protectrice, et non pas sa victime.
Athamare est vaillant, et de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses États que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien?
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste et dangereux;
Il coûterait du sang; le succès est douteux;
Mon père expirerait de douleur et de rage....
Enfin l'hymen est fait.... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable....
Que vous restera-t-il? hélas!

OBÉIDE.

Le désespoir.

SULMA.

Dans cet état affreux, que faire?

OBÉIDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, et que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, et même du bonheur.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penses-tu qu'Indatire osera me parler?

HIRCAN.

Il l'osera, seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne.... Il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la crainte;
Mais d'un tel désespoir votre âme est-elle atteinte,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivants ne parler qu'à genoux;
Mais qui, sur ses foyers, peut avec insolence
Braver impunément un prince et sa puissance?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre; et ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
Ait senti comme moi le prix de sa beauté?
Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.
L'amour, la jalousie, et ses emportements,
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourments;
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément; le ciel sait animer
Des mêmes passions tous les êtres du monde.

Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ses dessins,
Le fond de l'homme reste, il est partout le même;
Persan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc, je saurai le garder.

HIRCAN.

Vous hasardez beaucoup.

ATHAMARE.

Que puis-je hasarder?
Ma vie? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache;
Mon nom? quoi qu'il arrive, il restera sans tache;
Mes amis? ils ont trop de courage et d'honneur
Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur
Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrète
Pourrait inquiéter leur marche et leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi.... Qui tourne ici ses pas?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez : que loin de moi ma garde se retire;
Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès;
Mais qu'on soit prêt à tout.

SCÈNE II. — ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu'on l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, et d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles :
Le dernier des Persans, de ma solde honoré,
Est plus riche, et plus grand, et plus considéré,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance.

Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses désirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour, à l'abri de mes armes :
On ne la trouve point dans le fond des déserts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as, si tu me sers.
Elle est sous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre?

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république,
Ingrate en tous les temps, et souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi :
J'ai parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites :
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice,
Ils n'ont su que servir; leurs infidèles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre;
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers;
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie :
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés;
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Égal à toi, sans doute, et non moins respectable

ATHAMARE.

Élève ta patrie, et cherche à la vanter;
C'est le recours du faible, on peut le supporter.
Ma fierté, que permet la grandeur souveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne..
Te crois-tu juste au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi?

ATHAMARE.

Rends à son maître une de ses sujettes,
Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que sans injustice on ne peut m'enlever :
Rends sur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta superbe audace,
A tes discours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opposer la modération,
Que l'univers estime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi seul doit dépendre;
Elle était ta sujette! Oses-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouisse pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes États?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave?
La nature qui parle, et que ta fierté brave,
Aura t-elle à la glèbe attaché les humains
Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y consens; il est libre en Scythie.
Au moment qu'Obéide honora de ses pas
Le tranquille horizon qui borde nos États,
La liberté, la paix, qui sont notre apanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que les Persans aux mortels ont ravis,
Ces biens, perdus ailleurs, et par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer,
Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon âme est possédée;
Son amour : c'est le bien qui doit m'appartenir,
A moi seul était dû l'honneur de la servir.
Oui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire,
Avant que les destins eussent pu t'accorder.
L'heureuse liberté d'oser la regarder
Ce trésor est à moi, barbare il faut le rendre

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choisi pour époux;
Ma probité lui plut; elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée :
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un asile saint, de paix et d'innocence;
Fuis; cesse de troubler, si loin de tes États,
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère
M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire :
Si j'avais dit un mot, ardents à me servir,
Mes soldats à mes pieds auraient su te punir.
Je descends jusqu'à toi : ma dignité t'outrage;
Je la dépose ici, je n'ai que mon courage :
C'est assez, je suis homme, et ce fer me suffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
Ton accueil nous flattait, notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;
Et tu veux me forcer, dans la même journée,
De souiller par ta mort un si saint hyménée!

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue.... On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah! c'en est trop.... suis-moi.

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

(Il sort.)

SCÈNE III. — INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, UN SCYTHE.

HERMODAN, *à Indatire, qui est près de sortir.*

Viens; ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidèle.
Viens le festin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai :
Allez.... O cher objet! je te mériterai.

(Il sort.)

SCÈNE IV. — HERMODAN, SOZAME, UN SCYTHE.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous suivre? il diffère....

HERMODAN.

Ah! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon âme
As-tu vu sur son front des signes de fureur?

SOZAME.

Quel en serait l'objet?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire;
Mais son trouble était grand. Sozame, je suis père:
Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis
J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais frissonner.... avançons; Athamare
Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare
De mes esprits glacés, et mes sens éperdus
Trahissent mon courage, et ne me servent plus....
(Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.)
Mon fils ne revient point.... j'entends un bruit horrible.
(Au Scythe qui est auprès de lui.)
Je succombe.... Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, assemble au drapeau nos braves combattants.

LE SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout temps.

SOZAME, *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

HERMODAN, *se relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper; oui, je renais.

SCÈNE V. — HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE, *l'épée à la main*, HIRCAN, SUITE.

ATHAMARE.

Aux armes!
Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez!
Où la trouver?

HERMODAN, *effrayé, en chancelant.*

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE, *à ses gardes.*

Obéissez,

De sa retraite indigne enlevez Obéide;
Courez, dis-je, volez; que ma garde intrépide,
Si quelque audacieux tentait de vains efforts,
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidèle Persan, mon cœur saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire? ton fils!

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE

Il m'en coûte
D'affliger ta vieillesse et de percer ton cœur;
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu?

ATHAMARE, *à ses soldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière;
Fermez-lui ce passage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs;
Achève.... N'oses-tu? Quoi! tu gémis!... Je meurs.
Mon fils est mort, ami!...

(Il tombe sur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,
Il faut dans ce moment la conduire et me suivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'est honteux de vivre :
(A ses soldats.)
Attends mon ordre ici. Vous, marchez avec moi.

SCÈNE VI. — SOZAME, HERMODAN.

SOZAME, *se courbant vers Hermodan*

Tous mes malheurs, ami, sont retombés sur toi....

Espère en la vengeance.... Il revient.... Il soupire.
Hermodan!

HERMODAN, *se relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant!
Que je te doive, ami, cette grâce en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante;
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y seront; ma douleur te le jure.
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure,
Nous ne mourrons pas seuls.

HERMODAN.

Je l'espère; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattants :
Nos Scythes sont armés.... Dieux, punissez les crimes!
Dieux, combattez pour nous, et prenez vos victimes!
Ayez pitié d'un père.

SCÈNE VII. — SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE

SOZAME.

O ma fille! est-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéide.... hélas!

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces moments augmenter les horreurs.
(A Hermodan.)
Ton fils vient d'expirer; j'en suis la cause unique
De mes calamités l'artisan tyrannique
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, sous les miens, et dans la place même
Où, pour le triste objet qu'il outrage et qu'il aime,
Pour d'indignes appas, toujours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire;
On se dispute encor ses membres qu'on déchire :
Les Scythes, les Persans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs et vaincus, et tous meurent vengés.
(A tous deux.)
Où voulez-vous aller et sans force et sans armes?

On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel sera le destin;
Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en otage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins;
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins :
Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse;
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, et c'est dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCÈNE VIII. — SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

Enfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles,
Mon fils serait vengé! n'est-ce point une erreur?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, et le Scythe est vainqueur :
Tout l'art que les Persans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage.
Nous avons manqué d'ordre, et non pas de vertu;
Sur nos frères mourants nous avons combattu.
La moitié des Persans à la mort est livrée;
L'autre, qui se retire, est partout entourée
Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,
Où bientôt sans retour ils seront assaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé?

LE SCYTHE.

Qui? ce fier Athamare?
Sur nos Scythes mourants qu'a fait tomber sa main,
Épuisé, sans secours, enveloppé soudain,
Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

OBÉIDE.

Lui!

SOZAME.

Je l'avais prévu... Puissances souveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous serons vengés tous;
Nos lois, nos justes lois seront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel!... Quelles sont ces lois?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME, *à part.*

O comble de douleur et de nouveaux ennuis!

OBÉIDE.

Mais enfin les Persans ne sont pas tous détruits;
On verrait Ecbatane, en secourant son maître,
Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien... Toi, jeune homme, et vous, braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon père!...

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.
Mânes de mon cher fils, que ton ombre en jouisse!
Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,
Qui fus ma fille chère, et le seras toujours,
Qui de ta piété filiale et sincère
N'as jamais altéré le sacré caractère;
C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi
Attend de mon pays, et demande de toi.

(Il sort.)

OBÉIDE.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortunée?
Ah! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée!

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux?

OBÉIDE.

Je n'ose le prévoir... je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉIDE.

Ah! laissez-moi mourir, seigneur, sans vous entendre.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, TROUPE DE SCYTHES *armés de javelots.*

(On apporte un autel couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive sur l'autel.)

OBÉIDE, *entre Sozame et Hermodan.*

Vous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire?
Quel est cet appareil terrible et solennel?

SOZAME.

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée
Orné de fleurs par moi pour ton saint hyménée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir surtout, souverain de mon âme,
M'ont rendu cher ton fils.... mon sort suivait son sort
J'honore sa mémoire, et j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie
Veut que de son époux une femme chérie
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
En présence des dieux, le sang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances,
Que du glaive sacré qui punit les offenses
Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBÉIDE.

Moi, vous venger?... sur qui? de quel sang? Ah, mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer;
Mais le danger les suit : les Persans sont à craindre
Vous allumez la guerre, et ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence;
Le sang d'un époux crie, et ton délai l'offense.

OBÉIDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez ma voix :
Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,
Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
Sont faites pour vous seuls, et me sont étrangères;
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin;
Et que, si mon époux est tombé sous sa main,
Son rival opposa, sans aucun avantage,
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage;
Que de deux combattants d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuple, qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance :
Commandez, mais jugez; voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs, et notre loi;
Tremble.

OBÉIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, et si je vous refuse?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oser rejeter un droit si légitime.

OBÉIDE, *après quelques pas et un long silence.*

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah! grands dieux!

LE SCYTHE.

Devant les immortels
En fais-tu le serment?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels;

Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en sûr, tu l'auras.... mais que de ma présence
On ait soin de tenir le captif écarté
Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père,
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE, *après avoir regardé tous ses compagnons.*

Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare soumise aux lois de mon pays;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels sanglants
Je vous rappellerai quand il en sera temps.

SCÈNE II. — SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

Eh bien! qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être
Où le plaisir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main;
De son monarque ingrat j'aurais percé le sein;
Il le méritait trop : ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes ressentiments sont changés en regrets.

OBÉIDE.

Avez-vous bien connu mes sentiments secrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire;
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel;
J'abhorre tes serments.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare;
Vous savez quels tourments un refus lui prépare :
Après ce coup terrible.... et qu'il me faut porter,
Parlez.... sur son tombeau voulez-vous habiter?

SOZAME

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Persans, disiez-vous, vengeront leur outrage;

Les enfants d'Ecbatane, en ces lieux détestés,
Descendront du Taurus à pas précipités :
Les grossiers habitants de ces climats horribles
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

SOZAME.

On en parle déjà; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, seigneur, de les persuader :
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander;
Et, tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
Que tous nos citoyens soient mis en liberté,
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, et j'ose t'en répondre;
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre;
De quoi t'auront servi ta prière et mes soins?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,
Ce sang de tant de rois, que ta main va répandre,
Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui, coupable envers nous, n'en est pas moins sacré.

OBÉIDE.

Il l'est.... Mais je suis Scythe,... et le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBÉIDE.

C'est assez, seigneur, j'ai tout prévu;
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu.
Une invincible loi me tient sous son empire :
La victime est promise au père d'Indatire;
Je tiendrai ma parole,... Allez, il vous attend,
Qu'il me garde la sienne.... il sera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le temps est cher, achevez votre ouvrage;
Laissez-moi m'affermir; mais surtout obtenez
Un traité nécessaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable;
Je vous en crois.... le reste est dans la main des dieux.

SOZAME.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre;
Mais après tant de maux mon courage est vaincu
Quoi qu'il puisse arriver, ton père a trop vécu.

SCÈNE III. — OBÉIDE.

Ah! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite;
Tant de ménagement me déchire et m'irrite;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver;
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche;
Je fus esclave assez.... ma liberté s'approche.

SCÈNE IV. — OBÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

Enfin je te revois.

SULMA.

Grands Dieux! que j'ai tremblé
Lorsque, disparaissant à mon œil désolé,
Vous avez traversé cette foule sanglante!
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deux :
Quel jour! quel hyménée! et quel sort rigoureux!

OBÉIDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel! on m'aurait dit vrai!.... Quoi? votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé!

OBÉIDE.

Moi complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie,
A ces brutes humains pétris de barbarie,
A ces âmes de fer, et dont la dureté
Passa longtemps chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, et qui, sans s'émouvoir,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir!.
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
Mais généreux, sensible, et si prompt à sortir
De ses iniquités par un beau repentir!
Qui? moi! complaire au Scythe!... O nations! ô terre!
O rois, qu'il outragea! Dieux, maîtres du tonnerre!

Dieux témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,
Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer!
Puisse leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la discorde et la guerre intestine,
Acharnant les époux, les pères, les enfants,
L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirants,
Sous des monceaux de morts avec eux disparaître!
Que le reste en tremblant rougisse aux pieds d'un maître!
Que, rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil!
Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, et meurent dans la rage!
Où vais-je m'emporter? vains regrets! vains éclats!
Les imprécations ne nous secourent pas :
C'est moi qui suis esclave, et qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBÉIDE.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui?

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours; et s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abîme où je suis descendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi, plein d'amour et d'espoir;
Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème;
Il met tout à mes pieds; et, tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens,
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels
Qui du sang des humains arrosent les autels,
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

Non; ils la porteraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient sanglante, et leur glaive sacré
De son sang par mes coups épuiserait ses veines.

SULMA.

Se peut-il?...

OBÉIDE.

Telles sont leurs âmes inhumaines;
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé :
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé;
Sa vengeance est sans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père,
Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards, avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause?

OBÉIDE.

Il fait beaucoup pour moi; j'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
Des adoucissements à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes sens effrayés :
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBÉIDE.

Sulma!...

SULMA.

Vous frémissez.

OBÉIDE.

Il faut qu'il s'accomplisse.

SCÈNE V. — OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN; SCYTHES, *armés, rangés au fond, en demi-cercle, près de l'autel.*

SOZAME.

Ma fille, hélas! du moins nos Persans assiégés
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.
(A Obéide.)
De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des serments est une loi suprême
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

C'est assez; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Persans le sang sera sacré
Sitôt que cette main remplira vos vengeances?

HERMODAN.

Tous seront épargnés : les célestes puissances
N'ont jamais vu de Scythe oser trahir sa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(On amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui et Hermodan.)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah, dieux!

ATHAMARE.

Chère Obéide,
Prends ce fer, ne crains rien; que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout temps réservé :
On y verra ton nom; c'est là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie;
Tu me donnes la mort; c'est toute mon envie,
Grâces aux immortels, tous mes vœux sont remplis;
Je meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon approche;
Ne crains, en m'immolant, que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté,
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah! ma fille!...

SULMA.

Ah! madame!...

OBÉIDE.

O Scythes inhumains!
Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
Athamare est mon prince; il est plus.... je l'adore.
Je l'aimai seul au monde.... et ce moment encore
Porte au plus grand excès, dans ce cœur enivré,
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure,
Dans un sang criminel doit laver son injure....

(Levant le glaive entre elle et Athamare.)

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens....
Il l'est.... sauvez ses jours.... l'amour finit les miens.

(Elle se frappe.)

Vis, mon cher Athamare; en mourant je l'ordonne.

(Elle tombe à mi-corps sur l'autel.)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon sang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne;
Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi.
Chère Obéide!

(Il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, et respecte la loi.
Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères?

ATHAMARE.

Dieux! de tous mes tourments tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, et j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Ensevelis du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort;
Soumettons-nous au ciel, arbitre de la mort....
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice
Scythes, que la pitié succède à la justice

FIN DES SCYTHES.

AVIS AU LECTEUR[1].

L'auteur est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez Duchêne, au *Temple du Goût*, en 1764, avec privilége du roi, ne sont point du tout conformes à l'original; il ne sait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilége sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilége de défigurer des pièces de théâtre, et de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'*Oreste*, le libraire du *Temple du Goût* finit la pièce par ces deux vers de Pylade :

Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux,
Des malheurs des mortels et des *crimes* des dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de Pylade, que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité. Dans toutes les autres éditions on lit :

. . . . . et du courroux des dieux.

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer, page 237 :

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous, laissez cette cendre à mon juste courroux, etc.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre rimes masculines de suite, et de violer si grossièrement les premières règles de la poésie française? Il y a plus encore. Le sens est perverti; il y a six vers nécessaires d'oubliés. Il se peut qu'un comédien, pour avoir plus tôt fait, ait écourté et gâté son rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaise copie du souffleur de la comédie, et, au lieu de suivre l'édition de Genève, qui est fidèle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaissable.

La même sottise se trouve dans la tragédie de *Brutus*, page 282 :

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes.
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impose !

Peut-on présenter aux lecteurs un pareil galimatias, et voler ainsi leur argent? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques libraires; ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie : pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contents. Mais bientôt leur mauvaise con-

1. Publié en 1767. (ÉD.)

duite est découverte, et leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède est imprimé beaucoup plus infidèlement. L'auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

L'Orphelin de la Chine[1] n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de Duchêne ces vers que dit Gengis, et qui sont dans toutes les éditions :

Gardez de mutiler tous ces grands monuments,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les; ils sont le prix de leur courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Ce discours est très-convenable dans la bouche d'un prince sage, qui parle à des Tartares ennemis des lois et de la science. Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monuments
Échappés aux *fureurs des flammes*, *du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de *Zulime* est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes et qui s'en punit, à qui son père pardonne, et qui s'écrie dans son désespoir : « J'en suis indigne, » doit faire un grand effet. On a tronqué et altéré cette fin, et on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinents qu'on a mis dans *Olympie* sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main :

Ne viens point, malheureux, par différents efforts,...

En un mot, l'auteur doit, pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de Duchêne, qui n'est qu'un tissu de fautes et de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence et le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'*Olympie*, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les

1. Ceci a déjà été remarqué dans l'avertissement qui est à la tête du premier volume du théâtre.

ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années; tantôt on publie sous son nom de prétendues *Lettres secrètes*, tantôt ce sont des *Lettres à ses amis du Parnasse*, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon, et puis c'est son *Portefeuille retrouvé*, que personne ne voudrait ramasser. Granger le libraire met son nom hardiment à un tome de *Mélanges*, un ex-jésuite lui attribue des livres ridicules, et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore, et tout cela se vend à des provinciaux et à des étrangers, qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent et meurent comme des insectes éphémères; mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe; le goût se corrompt tous les jours. Il en est à peu près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation : il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe, et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, et qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; sur l'agriculture, sans avoir possédé un champ; sur le ministère, sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis; sur l'art de gouverner, sans avoir pu seulement gouverner leur servante! Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable; qui parlent de poésie, et qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers! Combien enfin deviennent calomniateurs de profession pour avoir du pain, et vendent des injures à tant la feuille!

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY.

PIÈCE DRAMATIQUE,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DE F*** [1] AU MOIS DE SEPTEMBRE 1767.

PRÉFACE [2].

Cette pièce de société n'a été faite que pour exercer les talents ds plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danse, du comique, du tragique, de la morale, et de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Italie, plusieurs académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis longtemps en France, et même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la société; rien ne donne plus de grâce au corps et à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu, et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres, qui, sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre avec toute la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV est véritablement le héros de la pièce : mais il avait déjà paru dans *la Partie de chasse* [3], représentée sur le même théâtre; et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti de Henri IV.
HENRI IV.
LE MARQUIS, élevé dans le château.
JULIE, parente de la maison, élevée avec le marquis.
MADAME AUBONNE, nourrice.
CHARLOT, fils de la nourrice.
L'INTENDANT de la maison.
BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comtesse.
GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.
DOMESTIQUES, COURRIERS, GARDES.
SUITE DE HENRI IV.

La scène est dans le château de la comtesse de Givry, en Champagne.

1. Ferney. *Charlot* fut représenté sur le Théâtre-Italien, le 4 juin 1782. (ÉD.)
2. Cette Préface est de Voltaire lui-même. (ÉD.) — 3. Par Collé. (ÉD.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — *Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent et ôtent des meubles.* L'INTENDANT *de la maison est à une table;* UN COURRIER *en bottes, à côté;* MADAME AUBONNE, *nourrice, coud; et* BABET *file à un rouet.* UNE SERVANTE *prend des mesures avec une aune; une autre balaye.*

L'INTENDANT, *écrivant.*

Quatorze mille écus!... ce compte perce l'âme....
Ma foi, je ne sais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh! oui.

BABET.

Que ce jour sera beau!
Madame Aubonne! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître!.

MADAME AUBONNE, *cousant.*

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

MADAME AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfants.
Ris tant que tu pourras, chaque chose a son temps.

LE COURRIER, *à l'intendant.*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère....
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vite.

MADAME AUBONNE.

Hélas! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant, pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince!

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne....

Il assiégeait, vous dis-je.... une ville en Champagne....

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard!

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret
En ayant apporté, s'étaient laissé surprendre :
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(Mme Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou; une servante qui balayait s'approche, et écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

MADAME AUBONNE, *se levant.*

Les pauvres gens!

BABET.

Eh bien?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Le roi....
Quatorze mille écus en six mois....

LE COURRIER.

Sur ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Je m'y perds quand j'y pense!....
Le roi les rencontra.... son auguste clémence....

BABET.

Leur fit grâce sans doute?

(Ici tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus;
Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.
« Le Béarnais, dit-il, est mal en équipage,
Et s'il en avait plus, vous auriez davantage. »

TOUS ENSEMBLE.

Le bon roi! le grand roi!

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout; le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.
(Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

MADAME AUBONNE.

Je l'aime!

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne sais plus lequel,
Vit sa jeune noblesse, admise à l'audience,
L'entourer, le presser sans trop de bienséance.
« Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
Ils me pressent de même au milieu des combats. »

LE COURRIER.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

MADAME AUBONNE, *se remettant à l'ouvrage*

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un soir, près d'un couvent....

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure....
Quatorze mille écus! et cela clair et net!...
On en doit la moitié.... Va vite.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.
(Il sort.)

BABET, *reprenant son rouet.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune marquis, que la bonne a nourri,
Est un grand garnement; et j'en suis bien marri.

MADAME AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

MADAME AUBONNE.

Notre marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh! non;
Il n'a point d'amitié; le mal est sans remède.

MADAME AUBONNE, *cousant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Les vices de l'esprit peuvent se corriger;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II. — LES PRÉCÉDENTS; GUILLOT, *accourant.*

GUILLOT.

Ah! le méchant marquis! comme il est malhonnête!

MADAME AUBONNE.

Eh bien! de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent :
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul, mais deux!

BABET.

Bon! c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté; tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

MADAME AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

La chose est mal pourtant.... Madame la comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens; et Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du marquis?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai?... Tu dis
Que je plais à monsieur?

GUILLOT.

Oh! tu ne lui plais guère
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc?

MADAME AUBONNE.

Quelle sotte folie!
Le marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de madame, et qui, dans la maison,
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai longtemps, que je formai moi-même :
C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois?
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file;
Ils vous écrèment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet; parbleu, chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesants soufflets que j'ai reçus en gage.

MADAME AUBONNE.

Des soufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh!... j'entends si j'osais....

Mais Charlot m'en impose, et je n'ose jamais.

L'INTENDANT, *se levant.*

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah ! tous les grands seigneurs se ruinent en France;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'intendant....
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et sa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant....
Le duc de Bellegarde était son confident :
C'est un brave seigneur, et que partout on vante;
Madame la comtesse est sa proche parente :
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

(Tous se lèvent.)

LE MARQUIS.

Mon vieux faiseur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet; bonjour, ma vieille bonne....
(A Guillot.)
Ah ! te voilà, maraud; si jamais ta personne
S'approche de Babet, et surtout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh ! de grâce,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

MADAME AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse, et pour d'autres plaisirs
J'ai très-peu d'écus d'or, et beaucoup de désirs.

Monsieur mon trésorier, déboursez, le temps presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là ? quoi ! dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour !
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner;
Je vois qu'il a raison.

MADAME AUBONNE.

Fi ! quel discours infâme !
Soyez plus généreux, respectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

MADAME AUBONNE, *pleurant.*

L'ingrat !

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'âme bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure
Vous n'aimez pas le roi ! vous, méchant !

LE MARQUIS.

Eh ! si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime.... comme il m'aime.... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(A Guillot, qui est dans un coin.)
Donnez-m'en donc bien vite.... Ah ! ah ! je t'aperçois;
Attends-moi, malheureux !

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'est-ce que je vois ?
Je le cherche partout : que ses mœurs sont rustiques !
Je le trouve toujours parmi des domestiques.
Il se plaît avec eux; il m'abandonne.

MADAME AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal

LA COMTESSE

Consolez-vous, nourrice;
Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

MADAME AUBONNE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Étant cru mort longtemps, vous sauvâtes sa vie :
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir?
Laissez-moi lui parler.

MADAME AUBONNE.

Dieu veuille que madame
Par ses soins maternels amollisse son âme!

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE, *à l'intendant.*

Et vous, tout est-il préparé?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte;
Cela pourra monter tout au moins.... à....

LA COMTESSE.

Qu'importe?
Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(A ses gens.)
Laissez-moi, je vous prie.
(Ils sortent.)

SCÈNE V. — LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que, depuis votre enfance,
Vous avez repoussé ma tendre complaisance;
Que vos maîtres divers et votre précepteur,
Par leurs soins vigilants révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre :
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,

Le fils de la nourrice, à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez;
Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
Faisait assidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, madame, et m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie;
La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
Un officier ajoute un triste et vain savoir;
Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'esprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que, dans cet heureux jour,
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du seul intérêt vous parliez le langage?

LE MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup; mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton, la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur;
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis : pourquoi ? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu;
Leur âme en est empreinte; et si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il ? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai :
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive et la courtise :
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous :
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à sa mère; oui, je lui dois mon fils :
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre : ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendrissez; madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentiments.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous
Avec tant de respects, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur, ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI. — LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis
Vivre à vos pieds, madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs,
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon âme en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tout mon sang, sûr que je trouverai
Auprès de vous, madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant, si j'étais à ta place.
Mon fils, sans doute, aura pour servir sous sa loi
Autant d'empressement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade est bizarre!

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien! la voilà.... mais....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT, *prend la main du marquis et la baise.*

Je révère,
J'ose chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va.... je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare;
Le mien s'épanouit.... Quel bruit! quel tintamarre!

SCÈNE VII. — PLUSIEURS DOMESTIQUES *en livrée et d'autres gens entrent en foule;* GUILLOT, BABET, *sont les premiers;* JULIE, MADAME AUBONNE, *dans le fond : elles arrivent plus lentement;* LA COMTESSE *est sur le devant du théâtre avec* LE MARQUIS *et* CHARLOT.

GUILLOT, *accourant.*

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin; mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive sitôt; c'est ce soir qu'on l'attend :
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis.... je rougis; ma toilette
M'a trop longtemps tenue, et n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BABET.

Il est très-beau.... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, et sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, *allant et venant.*

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit : « C'est lui ! » la chose est claire.

L'INTENDANT, *arrivant à pas comptés.*

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, et pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, et moitié surdorée,
D'excellents pâtissiers, d'acteurs italiens,
Et des danseurs de corde, et des musiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors, et des trompettes,
Des faiseurs d'acrostiche, et des marionnettes.
Tout le monde a crié : « Le roi ! » sur les chemins;
On le crie au village, et chez tous les voisins;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire;
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots !

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonsoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu, que ce Charlot m'ennuie !

(Ils sortent : la comtesse reste avec la nourrice.)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus :
Il servira le roi; je ferai sa fortune :
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console et qui charme la vie.

MADAME AUBONNE.

Vous me rendez confuse, et mon âme attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne ?

MADAME AUBONNE, *tristement.*

Ah!

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

MADAME AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

MADAME AUBONNE.

Mon fils!... Madame.... allons.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — MADAME AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin je le verrai, ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave et clément qui sait plaire et combattre,
Qui conquit à la fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros et des belles.

CHARLOT, *dans un coin.*

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

MADAME AUBONNE.

Très-belle et très-bien mise.
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, partout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement.... il a le cœur fort tendre;
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet....
Eh! mon Dieu! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! allons vite.

(Il sort.)

MADAME AUBONNE.

Eh bien! belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;

Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit touché,
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer;
Il ose être jaloux, et ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère :
Le fils me fait trembler; quel triste caractère!
Ses airs, et son ton brusque, et sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une âme honnête et tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

MADAME AUBONNE.

Parlez net;
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le marquis est haï.

JULIE.

Tout autant qu'haïssable :
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer :
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle;
Je ne puis la tromper ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentiments, mes chagrins, et mes vœux.

MADAME AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi, que devenir, comment faire, nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne!

MADAME AUBONNE.

Hélas!

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la comtesse à différer la chose?
Tu sais la gouverner; ton avis en impose;

Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer.
Mais réponds donc.

MADAME AUBONNE.

Hélas!... oui, ma belle Julie....
(En pleurant.)
Votre demande est juste.... elle sera remplie.

SCÈNE II. — JULIE, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

Madame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli!... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte?

MADAME AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques:
Il fut blessé, madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour;
Oui, je voudrais servir Henri quatre et madame.

JULIE, *à madame Aubonne.*

La bonne, vous pleurez!

MADAME AUBONNE.

J'en ai sujet : mon âme
Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

JULIE.

Quoi! pouvez-vous, sans joie et sans vous attendrir,
Voir un fils si bien né, si rempli de courage,
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge?

MADAME AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés;
Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste, il est touchant, ma bonne;
Mais il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin?... Çà, dites-moi, Charlot....
Non.... monsieur.... mon ami.... Ma mère.... que ce mot....
De Charlot.... convient mal.... à toute sa personne!

MADAME AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien.... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot.... Ma bonne!

MADAME AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le marquis?
L'art n'a rien pu sur l'un; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

MADAME AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui,
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui...
(A Charlot.)
Je voudrais répéter.... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas....

JULIE.

Cela n'est point étrange :
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtisans attirent les regards,
Les armes, le dessin, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet....
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah! vous seule en servez.... mais le respect, le zèle,
Me forcent d'obéir. Il faut un violon;
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu non....
Vous chantez à merveille; et votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence :
Asseyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

MADAME AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(Elle s'assied; ils dansent, et Charlot chante.)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix;
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher
Sans chercher
Le danger?

On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, *après avoir dansé un seul couplet.*
Vous êtes donc l'auteur de la chanson?

CHARLOT.

Madame,
C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.
Par votre goût, sans doute, ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne.... Ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent surtout exciter ma colère :
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits!

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre....
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

MADAME AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

JULIE *recommence à danser avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, etc.

MAJEUR.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah! si de votre cœur
Il était vainqueur!
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, etc.
On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.

SCÈNE III. — JULIE, CHARLOT; LE MARQUIS *entre et les voit danser, pendant que* MADAME AUBONNE *est assise et s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir!... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis!

CHARLOT.

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre, quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup? et les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris.... à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer;
Mon cœur le méritait, il l'osait espérer.
(En montrant Julie.)
Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême;
Ses ordres sont sacrés, chacun doit les remplir :
En la servant, monsieur, j'ai cru vous obéir.

MADAME AUBONNE.

C'est très-bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Écoute, mon garçon, je te défends.... à toi,
(Charlot le regarde fixement.)
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

MADAME AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh! comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous.... En un mot,

Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

MADAME AUBONNE.

Eh bien! vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr.... Monsieur, prenez-y garde;
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect:
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me blesse!
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, monsieur....

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si....

CHARLOT.

Quoi? si?

MADAME AUBONNE, *se mettant entre deux.*

Mes enfants, paix! paix! paix!
Eh, mon Dieu! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout à l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi, j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, monsieur, je sais ce que je doi;
(En regardant Julie.)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop, faquin.

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue;
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'âme assez frappée.
A mon côté, monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! misérable....

JULIE.

Encore!

MADAME AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place :
Tout ira bien; cédez, quoique très-offensé.

CHARLOT.

Ma mère.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.

(Il sort.)

MADAME AUBONNE.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut;
Je n'aurais pas beau jeu : c'est une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCÈNE IV. — JULIE, MADAME AUBONNE.

MADAME AUBONNE.

Non, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis :
Qu'ai-je fait? non, ces nœuds sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi! tu me serviras?

MADAME AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

MADAME AUBONNE.

O fortune! ô destin! que tout change à ton gré!
Du public cependant respectons l'allégresse :
Trop de monde à présent entoure la comtesse;
Comment parler? comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel?

JULIE.

Je le sais, et je crains que mon refus la blesse :
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

MADAME AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

MADAME AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudents, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

MADAME AUBONNE.

Hélas! tout dès longtemps trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

MADAME AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir;
Je serai juste.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon espoir.

SCÈNE V. — JULIE, MADAME AUBONNE, BABET.

BABET, *accourant avec empressement.*

Allez, votre marquis est un vrai trouble-fête.

MADAME AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins;
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillants caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savants
Ce spectacle admirable attirait les passants;
Les filles l'entouraient; toute notre séquelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint faisant tous ces apprêts;
Mais monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer, et Charlot, au contraire,
A dit que tout est bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit :
Ce silence au marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé!

BABET.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut.... Il s'est fâché vraiment :
Il a dit de gros mots.

MADAME AUBONNE.

De cette bagatelle

Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCÈNE VI. — JULIE, MADAME AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, *en criant.*

Ah! mon Dieu! quel malheur!

BABET.

Quoi?

MADAME AUBONNE.

Qu'est-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune seigneur.

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

MADAME AUBONNE.

Ah! mon Dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'chose.

MADAME AUBONNE.

Eh! butor! dis donc vite, de grâce,
Ce qui s'est pu passer, et tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas! tout est passé. Le marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

MADAME AUBONNE.

Ah! malheureuse!

JULIE.

Hélas! vous répandez des larmes.
Mais ce n'est pas Charlot; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi, très-vertement.
L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : « Charlot, garde-toi bien
D'attendre monseigneur, il ne ménage rien;
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître;
Va-t'en; il ne faut pas s'attaquer à son maître. »
Mais Charlot lui disait : « Monsieur, n'approchez pas. »

Il s'est trop approché, voilà le mal.

MADAME AUBONNE.

Hélas!
Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENTS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Non, il n'en est plus temps.

MADAME AUBONNE.

Juste ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

MADAME AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée; et, presque au même instant,
Pour préparer madame à cet événement,
J'empêche, si je puis, qu'on n'entre et qu'on ne sorte;
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible et si tendre;
Épargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains son fils.... Le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

MADAME AUBONNE.

Quelle mort! et par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,
Quand le roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant;
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les lois sont bien dures.

BABET, *à Guillot.*

Charlot serait perdu!

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir :
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout à fait mort?

L'INTENDANT.

Sans doute;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource?

GUILLOT, *à Babet.*

Écoute;
Il en disait de moi l'an passé tout autant;
Il croyait m'enterrer, et me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfants, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

MADAME AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.
(Elle sort.)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit et des cris chez madame.

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon âme
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler nos larmes à ses pleurs.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — L'INTENDANT, BABET, GUILLOT; TROUPE DE GARDES; CHARLOT, *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'aurais pu fuir, sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse

Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très-bien dit.

CHARLOT.

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot, pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse;
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; et mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.
(A l'intendant.)
Vous, monsieur, si jamais dans leur triste maison,
Après cet attentat, vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon âme,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne sont pas pour moi.. . la source en est plus belle....
Adieu.... Conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET, *à ceux qui emmènent Charlot.*

Messieurs, de grâce,
Ne l'enlevez donc pas.... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCÈNE II. — JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah! je respire enfin.... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes, tour à tour,
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras;
Par une fausse porte elle s'est éclipsée :
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée;
Elle est, pour son malheur, mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?
Le roi [illegible]dra bientôt : son seul aspect fait grâce,
Son g[illegible] cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur.
L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'État, déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas! de cet affreux malheur;
Ne me reprochant rien, dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,

Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, et fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCÈNE III. — JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au secours! ah! mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi! Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis;
On ne dansera point, plus de fête.... Ah! madame!
Que de maux à la fois!... tout cela perce l'âme.

JULIE.

Charlot est en prison!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le sauver prenez sur vous le soin :
Chacun vous aidera; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien longtemps.

JULIE.

Madame sort déjà de ses appartements.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE, *soutenue par deux* SUIVANTES.

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi, que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT, *à Babet.*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(Ils sortent.

LA COMTESSE, *se jetant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie! en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée!
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort.... et je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier :
Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah! Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte :
Il plaindra les horreurs où mon âme est ouverte,
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point.... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi.... le meurtrier.... n'aura donc point sa grâce?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé;
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère....

LA COMTESSE, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère.... et je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance et de peine;
Ma douleur me suffit.

(On entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine!

(Le peuple, derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! le roi! le roi!

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, MADAME AUBONNE

MADAME AUBONNE.

Ce n'est pas lui, madame, hélas! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue;
J'avais pris des chevaux; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grâce.

LA COMTESSE.

Quoi! malheureuse! as-tu paru devant le roi?

MADAME AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi :
Ce monarque adoré ne rebute personne;
Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne :
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit? quels étranges discours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours?
Laisse-moi.

MADAME AUBONNE.

Non, sachez cet important mystère :
Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

LA COMTESSE.

Où suis-je? juste Dieu! pourrais-je m'en flatter?
Ah! Julie! entends-tu?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

MADAME AUBONNE.

Hélas! vous auriez pu sur son noble visage
Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la Ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière :
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras;
Ce malheureux enfant touchait à son trépas :
Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari, que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler;
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE.

Julie! heureux jour! heureux crime!

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENTS; LE ROI ET TOUTE SA COUR; CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le sera lui-même.
Je rends grâces au ciel dont la bonté suprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, et préparé le mien.
Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère;
Il me suivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;
Je cours de ce château dans le champ de la gloire;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur et le père.

VARIANTES.

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,
Entre un héros et vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse et ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, et, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

MADAME AUBONNE, *en soupirant.*

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot...

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô ciel! il vient chez moi!

SCÈNE V.

(*Le courrier, en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.*

JULIE.

Charlot sera sauvé.

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde

Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à peu près d'une lieue,
Dans un petit village, avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sûre.

SCÈNE VI. — LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison.*

(*On prépare trois fauteuils.*)

LA COMTESSE, *allant au-devant de lui.*

Ah! monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, madame; ici le roi m'envoie :
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(*A Julie, qui veut sortir.*)
Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, madame, et sur le vôtre,
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.
(*Il s'assied entre elles.*)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi :
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'âme grande et bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter.... Ne vous affligez point,
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique :
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique :
On le crut mort longtemps; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,
Ainsi que tout l'État, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs :
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs;
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe : ah! grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils; courons, que je le voie.
Mais.... serait-il bien vrai?....

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! si j'avais rempli ce devoir si sacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur sang de mon sang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.
Votre fils réchappa; mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous passait pour la nature.
La nourrice voulut dissiper votre erreur;
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur,
Craignant, en disant vrai, de passer pour menteuse;
Et la vérité même était trop dangereuse.
Dans un billet secret avec soin cacheté,
Son mari, vieux soldat, mit cette vérité.
Le billet, déposé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.
Le soldat même, à part interrogé longtemps,
Menacé de la mort, menacé des tourments,
D'un air simple et naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'est pas le temps de l'imposture;
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé : des témoins entendus
Sur le lieu, sur le temps, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il sait sonder les cœurs :
Art difficile et grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,
Que pour aimable et brave ici chacun renomme?
De votre père, hélas! c'est le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je; oui, c'est lui, je l'ai vu :

Frappé de son aspect, j'en suis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous ravissez mon âme.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, madame,
Que la triste nourrice, appuyant mes récits,
Puisse ici retrouver son véritable fils.
Il était expirant; mais on espère encore
Qu'il pourra réchapper : sa mère vous implore;
Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

SCÈNE VII. — LES PRÉCÉDENTS, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

MADAME AUBONNE, *se jetant aux pieds de la comtesse.*

J'ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous :
Je dois vous pardonner, puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.

(*La porte s'ouvre; Charlot paraît avec tous les domestiques.*)

CHARLOT, *dans l'enfoncement, avançant quelques pas.*

O destinée affreuse!
Où me conduisez-vous?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils!

CHARLOT.

Vous, ma mère?

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O ciel! je te bénis.

LA COMTESSE, *le tenant embrassé.*

Oui, reconnais ta mère; oui, c'est toi que j'embrasse;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(*Le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

Pour le coup, c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, et la mère, et Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, *marquis.*

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français....
Mon fils!

CHARLOT, *marquis.*

en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, *marquis.*

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie :*)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

FIN DE CHARLOT.

LE DÉPOSITAIRE.

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

(1769.)

PRÉFACE[1].

L'abbé de Châteauneuf, auteur du *Dialogue sur la musique des anciens*, ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 104 l'anecdote suivante :

« Molière nous cita Mlle Ninon de Lenclos[2] comme la personne qu'il connaissait sur qui le ridicule faisait une plus prompte impression, et nous apprit qu'ayant été la veille lui lire son *Tartuffe* (selon sa coutume de la consulter sur tout ce qu'il faisait), elle le paya en même monnaie par le récit d'une aventure qui lui était arrivée avec un scélérat à peu près de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles, que, si sa pièce n'eût pas été faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais entreprise, tant il se serait cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le tartuffe de Mlle Lenclos. »

Supposé que Molière ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Molière à composer sa comédie du *Tartuffe*, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup, dans le simple récit de Ninon, de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur la table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne faisait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en faisant le signe de la croix, que, si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pouvait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gage à dix pour cent pour six mois, retint les

1. Cette préface est de Voltaire. (ÉD.)
2. Au lieu de *Mlle de Lenclos*, le texte de Châteauneuf porte *Leontium*. Il en est de même à la fin de la citation. (ÉD.)

intérêts par devers lui, et au bout des six mois il disparut avec mes gages, qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement, si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fond de cette pièce est ce même conte que Mlle Lenclos fit à Molière. Tout le monde sait que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mlle Lenclos racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie, qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût, sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes : c'est une mode qui était trop commune du temps de Ninon. On sait que Chapelle s'enivrait presque tous les jours. Boileau même, dans ses premières satires, le sobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers, ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait Ninon sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de Châteauneuf, page 119 :

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les hommes et pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'indiscrétion, la malignité, l'envie, et tous les autres défauts, qui, pour être ordinaires aux femmes, ne blessent pas moins les premiers devoirs de la société.

« Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des passions selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'engage aussi, par une suite nécessaire, à ne les pas condamner plus sévèrement dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, qu'elle n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité de la même passion à laquelle ils attachent la honte des femmes, jusqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt leur unique crime, de la même manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule, et que la probité, qui comprend toutes les autres, est une qualification aussi inusitée à leur égard que si elles n'avaient aucun droit d'y prétendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce, et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que Mlle Ninon Lenclos. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la Ninon de vingt ans, mais la Ninon de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.
GOURVILLE L'AÎNÉ, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.
GOURVILLE LE JEUNE, petit-maître du bon ton.
M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.
L'AVOCAT PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.
M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie.
MADAME AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.
LISETTE, } PICARD, } valets de comédie dans l'ancien goût.

La scène est chez Mlle Ninon de Lenclos, au Marais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps:
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil; voilà tout ce que j'aime :
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien! vous aimez donc cette petite Agnant?

LE JEUNE GOURVILLE

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant;
Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine.
Mais est-ce un simple goût, une inclination?

LE JEUNE GOURVILLE.

Du moins pour le présent, c'est une passion.
Un certain avocat pour mari se propose;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et jusqu'à l'avocat; c'est le grand art de plaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y mets comme je puis tous mes petits talents.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps,
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent;
Leur gaieté m'assourdit, leurs vains discours me pèsent;
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée, et revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pigrièche,
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde,
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux esprits :
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie :
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante, et ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle est pleine d'appas :
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,

Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'*Astrée*, et *Clélie*, et *Cyrus*,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus,
L'amour n'exige point de raison, de mérite [1].
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie :
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien,
Je dois tout à ses soins; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance.
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parents;
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfants.

LE JEUNE GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville, votre père, eut la publique estime;
Il eut mille vertus, mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,

1. Ce sont les propres paroles de Ninon dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Pour deux cent mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir; il l'a dit devant moi :
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête :
Directeur d'hôpitaux, syndic, et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs :
Oui, je suis débauché; mais, parbleu, j'ai des mœurs;
Je ne dois rien; je suis fidèle à mes promesses;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

LE JEUNE GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond, sa conduite est austère;
Il lit les vieux auteurs, et ne les entend guère;
Il méprise le monde : eh bien! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir : l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et, pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux :
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage!
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.

Je ris lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

LE JEUNE GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige !

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige :
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

LE JEUNE GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II. — NINON, LE JEUNE GOURVILLE; M. GARANT, *en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.*

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds....

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesants.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilants,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor !

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah ! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres ! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir.

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigents;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses?

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

LE JEUNE GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefaisant.*

Je me flatte, je crois, je suis persuadée
Je me sens convaincue, et surtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfants.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes,
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens, et la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne.
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé....
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh, oui! son testament le fait assez connaître.
Je dois les recevoir en louis trébuchants.

NINON.

Eh bien ! à chacun d'eux donnez cent mille francs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre !
Tout est réglé, monsieur....

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas ! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que, par quelque artifice,
J'éludasse les lois de la sainte justice !
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout....

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il doit écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois;
C'est mon opinion.... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés, je réponds du succès.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y cours.

SCÈNE III. — NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentiments.... une allure mauvaise.
Je crains que, s'il était un jour trop à son aise....
Il ne se confirmât dans le mal....

NINON.

Mais vraiment
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance....
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence....
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse :
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse,
Point d'excès; mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère?

M. GARANT.

Ah! pour lui, ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui....

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédierons; je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai....
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous savez le monde....

NINON.

Ah! monsieur!...

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Être considéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avisée, et discrète.

NINON.

Et surtout patiente.

SCÈNE IV. — NINON, M. GARANT, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE.

Ah! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois, dans un péril funeste,
Étant contraint de fuir, Gourville me laissa;
Longtemps à son retour dans ce coffre il puisa;
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfants le peu qu'il en demeure :
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(On remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours; je sais compter.

LE JEUNE GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON, *à M. Garant.*

Pour remplir son devoir il faut peu de façon :
Vous le voyez, monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité : la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien! exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé, n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cent mille francs en contrats bien dressés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend, et les pauvres gémissent;
Lorsque je suis absent, tous les secours languissent.
Adieu....
(Il fait deux pas, et revient.)
Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh! fi donc!

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas! de toute espèce
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout, je vous en avertis.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame....
(Bas à Ninon.)
Il est très-inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'âme.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant :
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah! mon Dieu! le méchant!
Courtiser une fille! ô ciel! est-il possible?

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible!

M. GARANT, *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'est mauvais signe....

NINON, *à M. Garant qui sort.*

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCÈNE V. — NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Que vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité, nous mettre mal ensemble.

LE JEUNE GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule :
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu; mais, pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son âme;
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin, je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI. — NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien! chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment ?

LISETTE.

Oh ! les savants sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec !
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec ;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure ;
Dans un tas de papiers il était enterré ;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré ;
De lui dire deux mots je me suis hasardée ;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(En élevant la voix.)
« J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû ;
Monsieur, c'est de l'argent. » Il n'a rien répondu ;
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait, avec Picard, un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. « Voilà deux mille écus,
Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus.
— Hem ! qui ? quoi ? m'a-t-il dit ; allez chez les notaires ;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
— Monsieur, ils sont à vous ; prenez-les, les voilà. »
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
« Pourquoi boire ? a-t-il dit ; fi ! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin ! »
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre :
« Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commission. »
Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête ;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différents,
Alors que son caprice a formé ses enfants.
Un contraste parfait est dans leurs caractères ;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur;
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains :
Il a le cœur très-bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde,
Des usages, des mœurs, l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite, et cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance :
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée;
De sa sotte raison la mienne est étonnée;
Je lui parlerai net, et je veux, à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables!
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaieté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains, et dupe des sots mêmes.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion,
Dans mes amours nouveaux, je me sers de son nom,
Afin que, si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de syndérèse et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets;
En son nom, prudemment, les messages sont faits.
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins, vous vous y méprendrez.
Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison :
A la mère toujours je dis qu'elle a raison ;
Je bois avec le père, et chante avec la fille ;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — GOURVILLE L'AÎNÉ, *tenant un livre;* LE JEUNE GOURVILLE. *Tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

LE JEUNE GOURVILLE.

N'es-tu donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou qui, des pieds et des mains,
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir ? pourquoi se refuser à tout ?
Être sans amitié, sans plaisirs, et sans goût,
C'est être un homme mort. Oh ! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire !
Comme te voilà fait ! le teint jaune et l'œil creux !
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?
Au monde, en attendant, sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle et loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant, qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance ?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir ;
Je prétends, malgré toi, te donner du plaisir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

De si vilains propos, une telle conduite,
Me font pitié, monsieur; j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales;
Il en peut arriver des choses bien fatales :
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

LE JEUNE GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur.... de vertu.... de....

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il met discrètement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons et des filles :
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter.
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter,
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec personne.

LE JEUNE GOURVILLE.

Quoi! tout seul dans un désert?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE, *riant*.

Madame Aubert!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh oui! madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

LE JEUNE GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

LE JEUNE GOURVILLE

Madame Aubert t'attend?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui : mon tuteur fidèle,
Monsieur Garant, me mène enfin dîner chez elle.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chez sa cousine?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh! oui.

LE JEUNE GOURVILLE.

Cette femme de bien?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Elle-même; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir; et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre....

LE JEUNE GOURVILLE, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II. — GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abîme;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(Il s'assied, et ouvre un livre.)
Que Garasse a raison! qu'il peint bien, à mon sens
Le travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!
(Il lit encore.)
C'est bien dit : oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchants je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,

Les vains amusements, les spectacles, les belles.
(Il se lève.)
Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs;
De se dire en secret : « Me voilà sans désirs;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage;
Et mon âme est un roc au milieu de l'orage! »
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et, malgré ses écarts, elle a des sentiments
Qu'on eût pris pour vertu peut-être en d'autres temps.
Mais...
(Il se mord le doigt, et fait une grimace effroyable.)

SCÈNE III. — GOURVILLE L'AÎNÉ, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien! mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde :
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir...
Pour les pauvres s'entend... Vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! que vous m'obligez! Je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh! eh!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les laisse.
Vous voulez bien encore en être embarrassé?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très-juste et très-bon; mais il est inutile :
La maison est à vous : gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cet honneur me serait bien utile et bien doux;
Mais je ne me sens pas l'âme encore assez forte
Pour chasser une femme, et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux : mais l'honneur a ses droits;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je, sans rougir, dire à ma bienfaitrice :
« Sortez de la maison, et rendez-vous justice? »
Cela n'est-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi!

M. GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains!... Grâce au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent parfois.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent,
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance :
Nous avons concerté que de cette maison
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis,
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, l'idée est profonde; oui, les dévots, les sages,
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il l'a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(Il lève son genou.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, *en signant.*

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui.

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien; et puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous m'enchantez!

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier.
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles et réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savants pleins de grec, de brillants orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'Académie :
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate;
Je suis Alcibiade : ah! que cela me flatte!
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savants et vertueux.
Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre :
Je ne me ferai pas, je crois, longtemps attendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y vais.

SCÈNE IV. — NINON, M. GARANT, GOURVILLE L'AÎNÉ.

NINON, *à Gourville l'aîné.*

Ah! ah! monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie;
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien! où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Eh mais!... j'espère....
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Des docteurs très-savants.

NINON

On en trouve en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable..

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'heure presse; avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez, c'est fort bien fait.

SCÈNE V. — NINON, M GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble en me parlant qu'il soit rempli d'aigreur!
En savez-vous la cause?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère;
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais; vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'âme au fond plus ingrate et plus dure..

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment;
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre,
Et pour l'instruire mieux le monde est un grand livre

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant.... au mal porté;
Faux.... avec fausseté; ses allures secrètes,
Sombres....

NINON, *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez?

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite

M. GARANT.

Pour moi, je l'abandonne, et je le déshérite;
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfants à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant.... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage.... Écoutez.... cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse,
Était-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Jusqu'au bord :
De notre ami défunt c'était le coffre-fort;
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

NINON.

Non;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente,
Madame Esther, vous garde une amitié constante.
Et, si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien vous produisant en cour.

NINON.

A la cour! moi, monsieur! que le ciel m'en préserve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, madame; oui, vous avez raison,
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(Il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture
Pleine de confiance et d'une amitié pure :
Je suis riche, il est vrai; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état, vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh! oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cent mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune;
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance :
Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Que des prudes surtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot de vin j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune;
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire.
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits :
C'est à quoi j'ai pensé dès que mon sort prospère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu ?

M. GARANT.

J'ai combattu longtemps
Les inspirations de ces désirs puissants;
Mais en les combattant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état,
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus longtemps pour l'hymen un peu de répugnance;
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'est un frein respectable; et, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère;
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON.

Eh bien! j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh, mon Dieu! c'est par là qu'on réussit toujours.

NINON.

Oui; la monnaie est fausse, elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfants de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre âme éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez?

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit!... quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté!...
De quel excès d'amour je me sens tourmenté!...

NINON.

Mon Dieu! finissez donc; vous me tournez la tête :
Sortez.... n'abusez point de ma faible conquête....
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire
Pour coucher par écrit cette divine affaire?

NINON.

Par contrat! eh! mais oui.... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus?

NINON.

Oui-da.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune?

NINON.

Plus vous parlez, et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, *le contrefaisant.*

Ce soir, mon marguillier.

SCÈNE VI. — NINON.

Quel indigne animal, et quelle âme de boue!
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux.
J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'Amour aveugle; il peut l'être sans doute :
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien! Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout à fait réjoui.
Ah! c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier.... J'ai souvent même envie,
Tu le sais; et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,
D'autres amants viendront; tu me planteras là :

Des filles de Paris je connais trop l'allure;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs.
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peste! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent;
Sur son large visage on voit tout son mérite;
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parents.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talents;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra...
Quoi! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime ?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vite à présent!
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse avec un beau langage
Se moquer, en riant, des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps : on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuierai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct; tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi; j'ai des yeux, j'ai vu
Que, lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause :
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas!

LISETTE.

Quoi! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais, en promettant, n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet;
Tenons la chambre propre : allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable! il est donc déjà maître de la maison;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec mystère,
A dit à son cocher : « Cocher, chez le notaire. »
Ils sont allés signer

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper, qu'un grand traiteur apprête,
Ce soir de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danserons : plaisir de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous;
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très-pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II. — LISETTE, PICARD, GOURVILLE L'AÎNÉ.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce peut-être.

LISETTE.

Ah! comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE L'AÎNÉ, *dans le fond.*

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.
(Gourville s'avance.)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,

Bosse au front, nez sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Eh quoi donc?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qu on m enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit....

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE L'AÎNÉ *s'assied.*

Je ne puis me tenir : ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, et mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(Ils se mettent à ses côtés, et allongent le cou.)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages
J'y vais; madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien! jusqu'à présent
La chose est très-commune, et le mal n'est pas grand.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y gagne, j'y prends goût; de partie en partie

Je ne vois point venir la docte compagnie :
Le jeu se continue; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente :
Il sort, je reste seul; je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
« On a dîné partout, me dit-elle; il est tard :
Je vous proposerais de dîner tête à tête;
Mais je vous ennuierais.... » J'accepte cette fête :
Le repas était propre et très-bien ordonné;
Elle avait du vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! oui, ce vin grec la rendait plus jolie;
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs :
Je l'entendais parler, je la voyais sourire
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho?

PICARD.

Non.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'époux est très-fâcheux
Il m'applique un soufflet; je suis assez colère,
J'en rends deux sur-le-champ : nous nous roulons par terre,
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait;
Et j'entendais de loin madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ni toi non plus, Lisette?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi qu'il en soit, meurtrissants et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier, et la rue :
On crie, on nous sépare; un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin :
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh! madame est très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité?

SCÈNE III. — GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE, *tout essoufflé.*

Ah, mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

LE JEUNE GOURVILLE, *à Lisette, à part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.

(Prenant Lisette à part.)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie;
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grâce, oubliez ma sottise effroyable.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! passez-moi ma faute, elle est très-excusable.
(Allant à Lisette.)
Lisette, à mon secours!

PICARD.

Eh! mon Dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous : qu'a-t-on donc fait ici?

(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, *sur le devant.*

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte, et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

(A Lisette; il lui parle à l'oreille.)
Picard, garde la porte.... Et toi.... Tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais; comptez sur moi.

LE JEUNE GOURVILLE, *à Lisette.*

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser et le père et la mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi! son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est moi qui meurs de honte.

LE JEUNE GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.
(Revenant à Gourville l'aîné.)
De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quel galimatias!

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

LE JEUNE GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que dites-vous? après un bruit si violent?

LE JEUNE GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE L'AÎNÉ

Ah! vous êtes trop bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Toujours tendre et fidèle,
Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.

(Il sort.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère est un bon cœur, il oublie aisément;
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCÈNE IV. — GOURVILLE L'AÎNÉ; L'AVOCAT PLACET, *en robe.*

L'AVOCAT PLACET, *toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.*

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourville l'aîné.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Très-humble serviteur.

L'AVOCAT PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est sans doute un docteur
Que, pour me consoler, monsieur Garant m'envoie.

L'AVOCAT PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'AVOCAT PLACET.

Au barreau du palais,
Depuis deux ans, je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de sa friponnerie.

L'AVOCAT PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez, au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause ...

L'AVOCAT PLACET.

Vous devez être instruit....

GOURVILLE L'AÎNÉ.

En deux mots je l'expose.

L'AVOCAT PLACET.

J'ai dès longtemps en vue un établissement,
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant;
Pour elle vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'AVOCAT PLACET.

Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé,
Par vos productions, bien de la tablature.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui? moi, monsieur?

L'AVOCAT PLACET.

Vous-même; et votre procédure
Par madame sa mère est remise en mes mains :
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour, et tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères;
A nos yeux clairvoyants le poison s'est montré.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle!

L'AVOCAT PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas;
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi?

L'AVOCAT PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! c'est une coquine; et je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Les serments coûtent peu, monsieur, aux hypocrites;
Et chez madame Aubert vos infâmes visites,
Le viol dont partout vous êtes accusé,
Un mari trop bénin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel!

L'AVOCAT PLACET.

Poursuivons.... Vous connaissez la mère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui donc?

L'AVOCAT PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre parfois; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille, et très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'en sais rien du tout.

L'AVOCAT PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'AVOCAT PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée,
Du logis maternel soudain s'est évadée :
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien;
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets doux;
Que tout ceci se passe en secret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le diable vous emporte, et vous et vos billets!
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'AVOCAT PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, vous êtes fou.

L'AVOCAT PLACET.

J'avais l'intention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche;
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,

Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les lois sauront punir cet excès d'infamie;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(Il sort.)

SCÈNE V. — GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu :
Je joue et je perds tout; certaine Aubert maudite
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite;
Je bois, on m'assassine : en tout point confondu,
Je paye encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse, il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant, dans mes terreurs, ni fuir, ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde!
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi :
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCÈNE VI. — GOURVILLE L'AÎNÉ, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit! quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, *accourant.*

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée....

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin

Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin....

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande :
Tout retentit des cris de la dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur;
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour mieux y parvenir, sont avec elle entrés :
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh bien! que faut-il faire?
Où fuir? où me fourrer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier, et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhomie;
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon ! je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne.
Pour ce petit Picard.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon....

LISETTE.

Ah ! la femme est si faible !

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine,
Vous passez volontiers de l'amour à la haine;
Des exemples frappants le montrent chaque jour;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières,
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières :
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui, dans mon jeune temps, fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette;
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

LE JEUNE GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'âme émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant :
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère;
Mais on voit des marchés non moins extravagants,
Et Paris est rempli de ces événements.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie :
Tout passe et tout renaît; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chère?
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,

De l'avocat Placet, et de madame Agnant ?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement.
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant:
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui; mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe;
Elle est à craindre ici.

LE JEUNE GOURVILLE.

Bon! tout s'apaisera;
Car enfin tout s'apaise : un quartaut suffira
Pour faire oublier tout au bonhomme de père;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCÈNE II.—GOURVILLE L'AÎNÉ, *poursuivi par* MADAME AGNANT; M. AGNANT, L'AVOCAT PLACET, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, *courant.*

Au secours!

MADAME AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant!

M. AGNANT, *courant après madame Agnant.*

Qu'on l'arrête!

L'AVOCAT PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur!

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'ai le nez cassé!

MADAME AGNANT.

Je suis morte!

M. AGNANT.

Ah! ma femme,
Es-tu morte en effet?

MADAME AGNANT.

(A Gourville l'aîne.)

Non.... Séducteur infâme,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah, madame, pardon!

MADAME AGNANT.

Détestable hypocrite!

L'AVOCAT PLACET.

Race de débauchés !

MADAME AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas ! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

MADAME AGNANT.

(Au jeune Gourville.)

Tu m'insultes encore!... Et toi qui fus si sage,
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, calmez-vous.... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers; tu parais un très-bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable;
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà :
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.

(Il s'assied auprès de la table.)

MADAME AGNANT.

Je n'ai rien à peser; il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'AVOCAT PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(Ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Reprenez-la partout où vous la trouverez,
Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

MADAME AGNANT.

Eh bien ! vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté dissolu!

LE JEUNE GOURVILLE, *à part, à son frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, je n'y puis tenir; tout ceci me confond.

LE JEUNE GOURVILLE, *prenant Mme Agnant à part.*

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ça n'est pas vrai.

LE JEUNE GOURVILLE, *à son frère.*

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif, pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh, le plaisant visage!

MADAME AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je vous dis....

LE JEUNE GOURVILLE, *faisant signe à son frère.*

Chut!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'enrage!

L'AVOCAT PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les âmes.

(Il tire des lettres de dessous sa robe.)

LE JEUNE GOURVILLE, *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'AVOCAT PLACET.

Les voilà.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'AVOCAT PLACET.

Mais il faut me les rendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(Il met les lettres dans sa poche; Mme Agnant se jette dessus, et en prend une.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

MADAME AGNANT, *à Gourville l'aîné.*

Fripon,
Nieras-tu tes écrits ? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignements dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'AVOCAT PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

MADAME AGNANT, *prenant des lunettes.*

Écoute.... *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante, et la mienne me guide....
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

LE JEUNE GOURVILLE, *versant à boire à M. Agnant.*

Voisin!

M. AGNANT.

De la vertu!

LE JEUNE GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(A Mme Agnant.)
Madame, goûtez-en.

MADAME AGNANT, *ayant bu.*

Peste! il est admirable!

LE JEUNE GOURVILLE, *à M. Agnant.*

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table;
On vous porte un quartaut dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

LE JEUNE GOURVILLE, *à l'avocat Placet.*

Et vous?

L'AVOCAT PLACET *boit un coup.*

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

LE JEUNE GOURVILLE *en présente à son frère.*

Vous, mon frère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux;
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux;
Après tant de chagrins et de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie;
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.
(A Mme Agnant.)
Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour;
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

MADAME AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment :
Il connaît assez bien quelle est mon écriture;
Et dans sa poche même il a ma signature;
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant :
Il me rendra justice.

MADAME AGNANT.

Oh! c'est un honnête homme.

L'AVOCAT PLACET.

Un grand homme de bien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

MADAME AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, *en buvant et le regardant ensuite fixement.*

Oui, confie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous :
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très-charitablement, des filles et des mères.

MADAME AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur; elle pense, et n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT, *toujours assis et le verre à la main.*

C'est votre faute aussi, ma femme, et franchement
Vous deviez avec elle agir moins durement :
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon Dieu, c'est peu de chose.

Allez, tout ira bien.... J'entends monsieur Garant;
Il revient; parlez-lui, mon frère, et promptement :
Sur tous les marguilliers on sait votre influence;
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que lui dire?

LE JEUNE GOURVILLE

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Persuader! et quoi?

LE JEUNE GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

MADAME AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'entends rien....

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons donc.

(Il sort.)

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS; LE JEUNE GOURVILLE, *prenant par la main* M. ET MADAME AGNANT, *et se mettant entre eux.*

LE JEUNE GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frère;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur est tout à fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

MADAME AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

LE JEUNE GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée :
Vous sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ait fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé?... Fi! j'en rougis pour lui.

L'AVOCAT PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche :
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer;
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT, *toujours bien fixe, et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens?

L'AVOCAT PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, je vous plains : j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise;
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissension;
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

MADAME AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

LE JEUNE GOURVILLE.

Par un destin fatal
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal;
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte :
Madame, c'est à moi de réparer sa faute;
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir,
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'AVOCAT PLACET.

Moi, non.

MADAME AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien, un cadet de Basse-Normandie
Est plus riche que toi.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

MADAME AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

LE JEUNE GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

MADAME AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Sans doute; il en convient.

L'AVOCAT PLACET.

J'en doute fortement.

MADAME AGNANT, *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

MADAME AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon âme.
Cent mille francs, mon fils!

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'AVOCAT PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît....

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'AVOCAT PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même!

MADAME AGNANT.

Ils ne le seront plus.

(Elle le pousse.)

Cent mille francs.... Allez.

M. AGNANT, *le poussant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vite.

MADAME AGNANT, *lui faisant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui faisant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs!

L'AVOCAT PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

LE JEUNE GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bonsoir.

MADAME AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(L'avocat Placet sort.)

SCÈNE IV. — LE JEUNE GOURVILLE, M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Mais que n'as-tu plus tôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

MADAME AGNANT.

Tout de même : et ma fille? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

MADAME AGNANT.

Ça n'arrivera plus.... C'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, très-certainement,
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(Il fait un pas pour sortir.)

MADAME AGNANT, *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

MADAME AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

MADAME AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter.... va, mon fils.... sois certain
Que ma fille est ta femme.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

MADAME AGNANT.

Tu réponds d'elle!

LE JEUNE GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh! oui, tout comme de moi-même.

MADAME AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! mon Dieu, comme je l'aime!

SCÈNE V. — M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

MADAME AGNANT.

Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela; c'est une dégourdie
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah! ah!

MADAME AGNANT.

Je voudrais l'égaler;
Mais sitôt qu'elle parle on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires,
Une bonne caboche!

MADAME AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont : comment? cent mille francs!

L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans;
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCÈNE VI. — M. AGNANT, MADAME AGNANT, M. GARANT.

MADAME AGNANT.

Eh bien! monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

MADAME AGNANT.

Quel bonheur!

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

MADAME AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles
Ainsi que les cheveux : et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

MADAME AGNANT.

Une fortune, à vous!

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens, des patrons, du crédit!
Quels discours!

MADAME AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille:
Mais du crédit!

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

MADAME AGNANT.

De qui donc parlez-vous?

M. GARANT.

De la belle Ninon,
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

MADAME AGNANT.

Comment! vous épousez notre Ninon?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

MADAME AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie
Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

MADAME AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;
Il séduit tour à tour les filles du Marais;
Il leur fait des serments d'épouser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien.
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

MADAME AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

MADAME AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

MADAME AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

MADAME AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avouerai, les méchants caractères.

MADAME AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient; gardez-vous-en, ma bonne.

MADAME AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geste d'un homme ivre.*

Ma femme, il est bien plat.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah! madame, quel train, quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable, et quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée;
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant :
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie :
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agréments, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit,
Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parents
La visite importune et les plats compliments;
Sa mère m'excéda par droit de voisinage :
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant;
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement, encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amants faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages;
Celui de ces enfants, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien :
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième;
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable;
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi, ton tour approche, et ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui :
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être; il promet et je donne :
Prends cinquante louis pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCÈNE II. — NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah! Picard, quels bienfaits!
(En montrant la bourse.)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand.... et que je ne désire
Rien plus.... sinon qu'il dure.... et que Lisette et moi
Nous sommes obligés.... Mais aide-moi donc, toi;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous....

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi, loin du bruit, cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh! oui.... Mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée, et que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise.
Et puis elle s'apaise, et convient qu'elle a tort,
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage,
Et, pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrants.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître;
Malgré sa modestie on le découvre assez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III. — NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, *vêtu plus régulièrement, mieux coiffé et l'air plus honnête.*

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts;
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolents, ces sombres rigoristes,
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes,
Et ces autres fripons, n'ayant ni feu ni lieu,

Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agréments.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse;
Je vous vois dans le train de la conversion :
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien; c'est un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent;
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE L'AÎNÉ

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin!

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire :
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables;
Vous serez convaincu bientôt, comme je crois,
Que ces hommes de bien sont différents de moi :
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré,
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCÈNE IV. — NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ; GOURVILLE LE JEUNE, *amenant* M. *et* MADAME AGNANT; LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adorable Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

MADAME AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh! mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

MADAME AGNANT.

Est-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! soyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien! moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

MADAME AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne, et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus longtemps :
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grâce;
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

MADAME AGNANT.

Ah! souffrez que je crie, et quand j'aurai crié
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh! tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire

Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte ?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien ! je vous promets
Qu'il aura cette somme.

MADAME AGNANT.

Ah ! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien ! je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor

M. ET MADAME AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espère,
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

MADAME AGNANT.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie.
Personne ne s'entend, et chacun se marie.
(A Gourville l'aîné.)
Soupera-t-on bientôt ? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

(A Ninon.)
J'y suis bien neuf encore.... A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire ?

NINON.

Vraiment oui, demeurez : vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien ! tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,

Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

MADAME AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant; vous allez tout connaître.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS; M. GARANT, *après avoir salué la compagnie qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre; les domestiques derrière.*

M. GARANT, *serrant la main de Ninon.*

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrûment,
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume, et l'usage.
(A Mme Agnant.) (A M. Agnant.)
Madame, permettez.... Un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble; ils seront enchantés
De votre prud'homie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cent mille francs qui sont pour les deux frères?

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

MADAME AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille aussi! sortons de ce franc coupe-gorge,
(Montrant le jeune Gourville.)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(A Gourville l'aîné.)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts :

Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

LE JEUNE GOURVILLE, *arrêtant M. et Mme Agnant, et les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant :
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaiement.

NINON, *à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des personnages est de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien.... là.... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer,
Et, si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah ! vraiment, je n'ai garde.

MADAME AGNANT, *à M. Agnant.*

Que disent-ils de nous ?

NINON, *à M. Garant.*

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentiments, et quelles sont mes vues.

MADAME AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, *à Mme Agnant.*

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant ?

MADAME AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait.... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile :
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

MADAME AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux

Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux;
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT, *faisant la révérence à la compagnie.*

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient
Pour le rendre aux enfants auxquels il appartient;
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent :
C'est un crime effroyable, et que les lois punissent.
(A M. Garant.)
N'est-ce pas?

M. GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

M. GARANT.

Oui, madame.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! fort bien.

M. AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

MADAME AGNANT, *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait;
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.
(Aux autres personnages.)
Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh! mon Dieu, non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament.
Il m'a fallu courir longtemps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus :
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus;
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez, voilà, je pense, un testament fort sage :
Il est en ma faveur; c'est pour moi tout le bien :
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour!

MADAME AGNANT.

La brave femme!

NINON, *en montrant les deux Gourville.*

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagements,
Une plus digne épouse, et d'autres testaments.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, *à Mme Agnant.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

LE JEUNE GOURVILLE, *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

MADAME AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, *se débarrassant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui faisant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt;
Vous les gardez si bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Laissons là ce maraud.

LE JEUNE GOURVILLE, *à Ninon.*

Ah! je suis à vos pieds.

MADAME AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

MADAME AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah! croyez que, dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE, *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur et de sagesse?

VARIANTES.

Dans la première édition, la pièce commençait ainsi :

NINON.

Mon indulgence est grande, et c'est là mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge;
Mais si j'eus des amants, ils sont tous mes amis.
Malheur aux cœurs mal faits, toujours mal assortis,
Se prenant, se quittant par pure fantaisie,
L'un à l'autre étrangers le reste de leur vie!
Eh bien! vous aimez donc cette petite Armant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.
Ce n'est point sa beauté, sa grâce, que je vante;
Mais sa naïveté. Sa douceur est charmante;
Et j'ai su que, depuis qu'elle a ses dix-sept ans,
Elle n'a demandé pour grâce à ses parents
Que la permission de pouvoir faire usage
De la proximité de notre voisinage :
Elle me vient souvent voir en particulier.
Son esprit me surprend; son ton est singulier,
Et ne tient point du tout de sa sotte famille.
J'aime sincèrement cette petite fille;
Je voudrais son bonheur; elle me fait pitié,
Et, je vous l'avouerai, cette seule amitié
M'engage à recevoir et le père et la mère.
Je me suis aperçu qu'elle avait su vous plaire.
Mais est-ce un simple goût, une inclination?

GOURVILLE.

Ma foi, je crois avoir beaucoup de passion.
Un certain avocat, etc.

ACTE SECOND.

SCÈNE V.

M. GARANT.

. . . . . .

Et votre sentiment est ici ma leçon.
Je voudrais.... je me sens embarrassé, peut-être
Assez mal à propos, plus que je ne dois l'être;
Je voudrais revenir sur un certain discours
Que vous avez eu l'air d'interrompre toujours.
Souffrez qu'enfin ici j'en fasse l'ouverture,
Pleine de confiance et d'une amitié pure.
Je vis honnêtement; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oui; mais le mariage
Ne convient point du tout à mon humeur, je croi.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

Je l'écoutais parler, je la voyais sourire
Avec un agrément que l'on ne peut décrire.

Le poison le plus doux dans mes veines glissait;
J'étais hors de moi-même; elle s'attendrissait....
Nous nous attendrissions.... Monsieur Aubert arrive;
Madame Aubert s'enfuit, a l'air d'être craintive....
Comme une femme, enfin, prise avec un amant.
Moi, neuf en pareil cas, que faire en ce moment?
Aubert est un brutal, et, craignant quelque esclandre,
J'ai pris, sans dire un mot, le parti de descendre;
Je sors en maudissant les Auberts, les Garants,
Et donnant de bon cœur au diable les savants.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose! etc.

FIN DU DÉPOSITAIRE.

LE

BARON D'OTRANTE.

OPÉRA-BUFFA EN TROIS ACTES[1].

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTRANTE.
IRÈNE.
UNE GOUVERNANTE.
ABDALLA, corsaire turc.
CONSEILLERS PRIVÉS DU BARON.
HOBEREAUX ET FILLES D'OTRANTE.
TROUPE DE TURCS.

La scène est dans le château du baron.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon magnifique.)

SCÈNE I. — LE BARON, *seul, en robe de chambre, couche sur un lit de repos.*

(Il chante.)

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(Il se lève, et se regarde au miroir.)
On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.

1. Cette petite pièce fut faite pour M. Grétry, qui, à son retour d'Italie, avait passé six mois à Genève, d'où il se rendait fréquemment à Ferney. M. de Voltaire et Mme Denis, sur quelques essais de musique qu'il leur fit entendre, conçurent une si grande espérance de ses talents, qu'ils le pressèrent vivement d'aller les exercer à Paris; et, pour l'y déterminer d'autant mieux, M. de Voltaire s'offrit de travailler dans un genre nouveau, dont il n'osait cependant espérer, disait-il, d'atteindre la sublimité. Il donna en effet *le Baron d'Otrante* à M. Grétry, qui vint le présenter aux comédiens italiens, comme l'ouvrage d'un jeune homme de province. Les comédiens refusèrent la pièce, en avouant cependant que l'auteur n'était pas sans talent, et qu'il promettait beaucoup. Ils engagèrent même M. Grétry à mander au jeune homme que, s'il voulait venir à Paris, on pourrait lui indiquer quelques changements nécessaires pour faire admettre et représenter sa pièce, et qu'avec de la docilité et un peu d'étude de leur théâtre, il pourrait lui devenir utile par ses travaux, et se rendre digne d'y être attaché. Leur défiance venait principalement de la nouveauté de ce genre d'opéra-comique, où l'un

Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir.
Holà! mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

SCÈNE II. — LE BARON; UN CONSEILLER PRIVÉ, *en grande perruque, en habit feuille-morte et en manteau noir; il entre une foule de* HOBEREAUX *et de* FILLES D'OTRANTE.

LE CONSEILLER.

Monseigneur, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie;
D'un seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(On habille monseigneur.)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillants....

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur!

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble usage;

des principaux rôles était en italien, et tous les autres en français; mais si l'on a vu longtemps sur le même théâtre, dans des comédies, un principal personnage parler français, et tous les autres lui répondre en italien, pourquoi l'inverse n'aurait-il pas réussi dans un opéra-comique rempli d'ailleurs de gaieté et de philosophie?

Quoi qu'il en soit, le jeune auteur reconnut son insuffisance, et ne jugea pas à propos de se déplacer. Il aima mieux renoncer à une gloire qu'il désespérait d'obtenir. Cet événement empêcha M. Grétry de mettre la pièce en musique, et l'auteur de *la Henriade* et de *Mahomet* de faire des opéras-comiques. Il s'en tint à ses premiers essais, *le Baron d'Otrante* et *les Deux Tonneaux*.

Il est assez remarquable que M. de Voltaire donna le premier un opéra à M. Grétry, comme il avait, le premier, vers 1730, donné une tragédie lyrique à Rameau, avant que ces deux grands musiciens se fussent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poëte découvrit leur génie et pressentit leurs succès. Si les encouragements qu'il leur donna ont pu les déterminer à embrasser la carrière dramatique, on lui serait en partie redevable des chefs-d'œuvre dont ils ont enrichi la scène, et des progrès qu'ils ont fait faire à l'art musical. Quel homme grave, à ce prix, ne pardonnerait à M. de Voltaire d'avoir fait des opéras-comiques? (*Édition de Kehl.*)

Ils ont tous de l'esprit, ils sont pleins de bon sens;
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux musulmans,
Rançonnent leurs vassaux à leurs ordres tremblants
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles;
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit; je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conseiller privé :
Ai-je beaucoup d'argent?

LE CONSEILLER.

Fort peu; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats?

LE CONSEILLER.

Pas un; mais en disant deux mots
Tous les manants d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère?

LE CONSEILLER.

Oui, seigneur; Votre Altesse
A des bois, une rade, et quand elle voudra
On fera des vaisseaux : l'Hellespont tremblera;
Elle sera des mers souveraine maîtresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble et doux :
Ne vous mêlez de rien, chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Étant si fortuné, d'où vient donc que je bâille?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillements sont l'effet d'un grand cœur
Qui se sent au-dessus de toute sa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naissance
Célèbre son bonheur ainsi que son pouvoir;
Et monseigneur, sans doute, aura la complaisance
De prendre du plaisir, puisqu'il en veut avoir.
Vous serez harangué; c'est le premier devoir :
Les spectacles suivront; c'est notre antique usage.

LE BARON.

Tout cela bien souvent fait bâiller davantage;
Les harangues surtout ont ce don merveilleux.
O ciel! je vois Irène arriver en ces lieux!

Irène, si matin, vient me rendre visite!
Mes conseillers privés, qu'on s'en aille au plus vite.
Les harangues pour moi sont des soins superflus !
Ma cousine paraît; je ne bâillerai plus.

SCÈNE III. — LE BARON, IRÈNE.

LE BARON *chante.*

Belle Irène, belle cousine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois
L'amour vole à ta voix;
Tes yeux m'inspirent l'allégresse,
Ton cœur fait mon destin :
Tout m'ennuyait, tout m'intéresse,
Je commence à goûter du plaisir ce matin.
Mais répondez-moi donc en chansons, belle Irène;
C'est dans ces lieux chéris une loi souveraine
Dont ni berger ni roi ne se peut écarter;
Si l'on y parle un peu, ce n'est que pour chanter.
Vous avez une voix si tendre et si touchante!

IRÈNE.

Il n'est point à propos, mon cousin, que je chante;
Je n'en ai nulle envie; on pleure dans Otrante :
Vos conseillers privés prennent tout notre argent;
Vous ne songez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde est fort content.

LE BARON.

Je le suis avec vous, j'y mets toute ma gloire.

IRÈNE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer:
D'une mollesse indigne il faut vous corriger;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage;
La nonchalance a tout gâté :
On ne vous a donné que des leçons stériles;
On s'est moqué de vous, et votre oisiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conseillers privés....

IRÈNE.

Seigneur, sont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourrissaient d'orgueil et de fadaise,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aise.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal; oui, je m'en aperçois,

Et je me sens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris, le vide est dans ma tête;
Mais mon cœur plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux;
Étant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRÈNE.

Alors, seigneur, alors, à vos vertus rendue,
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue

(Elle chante.)

Pour jamais je vous chérirai,
De tout mon cœur je chanterai :
Amant charmant, aimez toujours Irène;
Régnez sur tous les cœurs, et préférez le mien;
Que le temps affermisse un si tendre lien,
Que le temps redouble ma chaîne!

(Tous deux ensemble.)

Non, je ne m'ennuierai jamais;
J'aimerai toute ma vie.
Amour, amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon âme ravie.
Non, je ne m'ennuierai jamais;
J'aimerai toute ma vie.

(On entend une grande rumeur et des cris.)

IRÈNE.

O ciel! quels cris affreux!

LE BARON.

Quel tumulte! quel bruit!
Quel étrange gala! chacun court, chacun fuit.

SCÈNE IV. — LE BARON, IRÈNE, UN CONSEILLER PRIVÉ.

LE CONSEILLER.

Ah! seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRÈNE.

Les Turcs!

LE BARON.

Est-il bien vrai?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile

LE BARON.

Comment cela? par où sont-ils donc arrivés?

IRÈNE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRÈNE.

Hélas ! ma gouvernante et mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, et sont toutes tremblantes.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, LA GOUVERNANTE, ET LES FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! madame ! les Turcs....

IRÈNE.

Ah ! pauvres innocentes
Qu'ont fait ces Turcs maudits ?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs.... je n'en puis plus..
Dans votre appartement.... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdalla tout enlève, et tout pille;
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame ! entendez-vous les tambours.... les clameurs ?...

LES TURCS, *derrière le théâtre.*

Alla ! alla ! guerra !

LA GOUVERNANTE.

Madame.... je me meurs !

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENTS; ABDALLA, *suivi de ses* TURCS.

QUATUOR DE TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdalla !
Alla, ylla, alla !
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir;
Alla, ylla, alla !

ABDALLA.

Non amazzar,
No, no, non amazzar.
Basta, basta tout saccagear;
Ma non amazzar,
Incatenar,
Bever, violar,
Non amazzar.

(Pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, et dont un Levantis tient le bout.)

LE BARON, *enchaîné avec deux conseillers en grande perruque*

Irène, vous voyez si dans cette posture
Je fais pour un baron une noble figure

QUATUOR DE TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdalla !
Tout saccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla !

IRÈNE.

Quoi ! ces Turcs si méchants n'enchaînent point les dames !
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines âmes ?

ABDALLA *chante.*

O bravi corsari,
Spavento de' mari,
Andate a partagir,
A bever, a fruir.
A' vostri strapazzi
Cedo li ragazzi,
E tutti li consiglieri.
Tutte le done son per me;
E'l mio costume,
Tutte le done son per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdalla!
Alla, ylla, alla !

IRÈNE, *au baron qu'on emmène.*

Allez, mon cher cousin, je me flatte, j'espère,
Si ce Turc est galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, par mes soins relevé,
Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — IRÈNE, LA GOUVERNANTE.

IRÈNE.

Consolons-nous, ma bonne; il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du baron le bizarre destin ?

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRÈNE.

Le corsaire, échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se réjouir, dans la cour du château
Assemblé les captifs, et, par un goût nouveau,
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.

Un grave magistrat se trouve cuisinier;
Le baron, pour son lot, est reçu muletier.
Ce sont là, nous dit-on, les jeux de la fortune :
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas ! soit réduit là ?
Et quelle est votre place à la cour d'Abdalla ?

IRÈNE.

Je n'en ai point encor; mais, si je dois en croire
Certains regards hardis que, du haut de sa gloire,
L'impudent, en passant, a fait tomber sur moi,
J'aurai bientôt, je pense, un assez bel emploi,
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête usage.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je n'en doute pas : je sais qu'Irène est sage.
Mais, madame, un corsaire est un peu dangereux
Il paraît volontaire; et le pas est scabreux.

IRÈNE.

Il a pris sans façon l'appartement du maître :
« Je le suis, a-t-il dit, et j'ai seul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout est pour le plus fort;
Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort. »
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur joie,
Et pour tous les plaisirs son bon goût se déploie,
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie, et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles,
Pour leur rendre justice, et pour juger entre elles,
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talents
Par des pas de ballet, des mines et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête;
Et si de son mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en servir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déjà d'ici ses fifres, ses timbales;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivales.

SCÈNE II. — *Les* LEVANTIS *arrivent, donnant chacun la main à une personne.* IRÈNE, LA GOUVERNANTE; ABDALLA *arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main; les* DEMOISELLES *du château d'Otrante forment un cercle autour de lui.*

ABDALLA *chante.*

Su, su, Zitelle tenere;
La mia spada fa tremar.
Ma voi, fanciulle care,
Mi piacer, mi disarmar

Mi sentir più grand' onore
Di rendirmi a l'amore,
Che rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.
Su, su, Zitelle tenere, etc.

IRÈNE *chante cet air tendre et mesure.*

C'est pour servir notre adorable maître,
C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé :
Son bras est craint, son cœur est plus aimé
Des Amours la tendre mère
Naquit dans le sein des eaux
Pour orner notre corsaire
De ses présents les plus beaux.

(Elle parle.)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter :
On peut vous plaire, et non vous mériter.

(Abdalla fume sur un canapé : les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irène.)

ABDALLA.

Pigliate voi il fazzoletto.
L'avete ben guadagnato;
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, e meno belle,
Aspettino per un' altra volta
La mia sobrana volontà.

(Il fait asseoir Irène à côté de lui.)

Al mio canto Irena stia;
E tutte le altre via, via.

(Elles s'en vont toutes, en lui faisant la révérence.)

Bene, bene, sarà per un' altra volta,
Un' altra volta.

SCÈNE III. — IRÈNE, ABDALLA.

ABDALLA.

Cara Irena, adesso,
Sedete appresso di me.
Amor mi punge e mi consume

(Il la fait asseoir plus près.)

Più appresso, più appresso.

IRÈNE, *à côté d'Abdalla, sur le canapé.*

Seigneur, de vos bontés mon âme est pénétrée;
Je n'ai jamais passé de plus belle soirée.
Quand je craignais les Turcs, si fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaissait pas.

Non, il n'est point de Turc qui vous soit comparable.
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable;
Et, pour mettre le comble à des plaisirs si doux,
Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

ABDALLA.

Sì, sì, cara : ceneremo insieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
A l'altra; senza schiavi; solo con sola; beveremo del vino greco
E canteremo, e ci trastulleremo, dirimpetto l'uno a l'altra :
Sì, sì, cara; per dio Maccone.

IRÈNE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grâce?

ABDALLA.

Parli, parli : farò tutto
Che vorrete, presto, presto.

IRÈNE.

Seigneur, je suis baronne; et mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie :
Mon cœur en est encor tellement occupé,
Que si vous permettez que j'aille avant soupé
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

ABDALLA.

Come! nella stalla?

IRÈNE.

Nella stalla, signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse?

ABDALLA. — La signora è matta. Le stalle sono puzzolente; bisognerà più d'un fiasco d'acqua nanfa per nettarla. Or su andate a vostro piacere, lo concedo : andate, cara, e ritornate.

(Irène sort.)

SCÈNE IV. — ABDALLA *chante*.

(En se frappant le front.)

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia,
Somigliante alla pazzia.
Ma l'ira mia è vana.
Basta, che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto si perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente un coin d'écurie.)

SCÈNE I. — IRÈNE; LE BARON, *en souquenille, une étrille à la main.*

IRÈNE *chante.*

Oui, oui, je dois tout espérer;
Tout est prêt pour vous délivrer.
Oui.... oui.... je peux tout espérer;
L'amour vous protége et m'inspire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais soupirer,
Je suis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorsque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'est de moi-même.
Je l'ai bien mérité : dans ma grandeur suprême,
J'étais indigne, hélas! du pouvoir souverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRÈNE.

Non, le destin volage
Ne peut rien sur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur;
Je vous aime dans l'esclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

(Elle répète.)

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour :
Ainsi que mon destin, je change en un seul jour;
Irène et mes malheurs éveillent mon courage.

(A ses vassaux, qui paraissent en armes.)

Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons à leur tour ces vainqueurs insolents
Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; et vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrète issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.

Je veux que de ma main le corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître :
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre,
Quiconque à ma valeur osera résister.
(A Irène.)
Déesse de mon cœur, c'est trop vous arrêter :
Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'espère ce soir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRÈNE.

J'y cours; vous m'y verrez : mais que votre tendresse
Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses désirs effrontés :
Ce ne sont point, seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous, quand je lui dis que j'aime;
En buvant avec lui, je bois avec vous-même;
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.
(Elle sort.)

SCÈNE II. — LE BARON, *à ses vassaux.*

Allons donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, et d'arriver trop tard
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire;
Gardez de vous méprendre, et laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains :
De la gloire bientôt ils seront les chemins.

SCÈNE III. — ABDALLA, IRÈNE, *seuls à table sans domestiques.*

(Le théâtre représente une jolie salle à manger.)

IRÈNE, *un verre en main, chante*

Ah! quel plaisir
De boire avec son corsaire!
Chaque coup que je bois augmente mon désir
De boire encore, et de lui plaire.
Verse, verse, mon bel amant :
Ah! que tu verses tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre

ABDALLA.

Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.

Sì, sì, brindisi a te,
Questo vino di Champagna
A te somiglia,
Incanta tutta la terra,
Li cristiani,
Li musulmani.

Begli occhi, scintillate
Al par del vino spumante.
Sì, sì, brindisi a te,
(Tous deux ensemble.)
Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te, etc.
Ils dansent ensemble, le verre à la main, en chantant.
Sì, sì, brindisi a te, etc.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS; LE BARON, *armé, et ses* SUIVANTS, *entrent de tous côtés dans la chambre.*

LE BARON.

Corsaire, il faut ici danser une autre danse.

ABDALLA, *cherchant son sabre.*

Che veggo? che veggo?

LE BARON.

Ton maître, et la vengeance.
Il est juste, soldats, qu'on l'enchaîne à son tour :
Ainsi tout a son terme, et tout passe en un jour.

ABDALLA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes Levantis, corsaire,
Sont tous mis à la chaîne, et s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi :
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaissance :
Je te rends ton vaisseau; va, pars en diligence :
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes conseillers privés.
(Il chante.)
Je jure.... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux, dont elle est souveraine,
Répétez avec moi, contents de la servir :

LE CHŒUR.

Je jure.... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

FIN DU BARON D'OTRANTE.

LES

DEUX TONNEAUX.

ESQUISSE D'UN OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

GLYCÈRE.
PRESTINE, petite sœur de Glycère.
DAPHNIS.
LE PÈRE de Daphnis.
LE PÈRE de Glycère.
GRÉGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de Bacchus.
PHÉBÉ, servante du temple.
TROUPE DE JEUNES GARÇONS ET DE JEUNES FILLES.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un temple de feuillages, orné de thyrses, de trompettes, de pampres, de raisins. On voit entre les colonnades de feuillages les statues de Bacchus, d'Ariane, de Silène, et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des suivants de Bacchus, ordonne la fête. Il est en veste blanche et galante, portant un thyrse à la main, et sur sa tête une couronne de lierre.)

(Ouverture gaie et vive; reprise douloureuse et terrible.)

SCÈNE I. — GRÉGOIRE, TROUPE DE JEUNES GARÇONS ET DE JEUNES FILLES.

GRÉGOIRE *chante.*

Allons, enfants, à qui mieux mieux;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :
Mettez-moi cela
Là,
Rendez ce buffet
Net;
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfants, à qui mieux mieux;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :
Songez que vous servez les belles et les dieux

UNE SUIVANTE.

(Elle parle.)

Eh! doucement, monsieur Grégoire,
Nous sommes comme vous du temple de Bacchus;
Comme vous nous lui rendons gloire :
Nous sommes tous très-assidus
A servir Bacchus et Vénus.
Le grand prêtre du temple est sans doute allé boire.

(Elle chante.)

Il reviendra : faites moins l'important.
Alors que le maître est absent,
Maître valet s'en fait accroire.

GRÉGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GRÉGOIRE.

Va j'ai bien du souci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De représenter sa personne,
Et d'unir les amants qui seront envoyés
De tous les lieux voisins pour être mariés.
Ah! j'enrage.

LA SUIVANTE.

Comment! c'est la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver :
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie
S'est assez souvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits;
Mais le monsieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'est l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent se donner la main.
Que Daphnis est charmant!

GRÉGOIRE, *en colère.*

Non, il est fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a su plaire!

GRÉGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il est beau!

GRÉGOIRE.

Qu'il est laid!

LA SUIVANTE.

Très-honnête garçon, libéral.

GRÉGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.
Que Grégoire est méchant! me dira-t-il encore
Que la future est sans beauté?

GRÉGOIRE.

La future?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère; on la fête, on l'adore;
Dans toute l'Arcadie on en est enchanté.

GRÉGOIRE.

Oui.... la future.... passe.... elle est assez jolie;
Mais c'est un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur! hélas! c'est la bonté,
C'est la vertu modeste et pleine d'indulgence;
C'est la douceur, la patience;
Et de ses mœurs la pureté
Fait taire encor la médisance.
Vous me paraissez dépité :
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle?
Quand du succès on est flatté,
Quand la dame n'est point cruelle,
Vous la traitez de nymphe et de divinité;
Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chansons contre elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux
Recevons bien ces deux époux;
Que le festin soit magnifique.
On boit ici son vin sans eau;
Mais n'allez pas gâter notre fête bachique
En perçant du mauvais tonneau.

GRÉGOIRE.

Comment? que dis-tu là?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GRÉGOIRE.

Petite,
Tremble que ce mystère ici soit révélé;
C'est le secret des dieux, crains qu'on ne le débite
Aussitôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort subite.

Cesse tes discours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et respecte les dieux et les cabaretiers.
(Il chante.)
Allons, reprenez votre ouvrage;
Servons bien ces heureux amants....
(A part.)
Le dépit et la rage
Déchirent tous mes sens.
Hâtons ces heureux moments;
Courage, courage :
Cognez, frappez, partez en même temps[1] :
Suspendez ces festons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours,
Nous donnent toujours
Sous ces charmants ombrages
D'heureuses nuits et de beaux jours.
J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai :
Ils me paieront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux moments;
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite sœur de Glycère
Est toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette rose est déjà fleurie,
Elle a précipité ses pas.
La voici.... ne dirait-on pas
Que c'est elle que l'on marie?

SCÈNE II. — GRÉGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

Eh! quoi donc! rien n'est prêt au temple de Bacchus?
Nous restons au filet! nos pas sont-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma sœur et son amant, mon bonhomme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,

1. Des suivants pourraient ici faire une espèce de basse, en frappant de leurs marteaux sur des cuivres creux qui serviraient d'ornements.

Arrivent à la file, en dansant aux chansons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds;
Mène-moi voir l'autel et monsieur le grand prêtre

GRÉGOIRE.

Le grand prêtre, c'est moi.

PRESTINE.

Tu ris

GRÉGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi?
Toi, prêtre de Bacchus?

GRÉGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement est le vôtre?

PRESTINE.

Eh bien! soit, j'aime autant que ce soit toi qu'un autre.

GRÉGOIRE.

Je suis vice-gérant dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amants, et je fais leurs repas.
Ces deux charmants ministères,
Au monde si nécessaires,
Sont sans doute les premiers.
J'espère quelque jour, ma petite Prestine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas! très-volontiers.

DUO.

GRÉGOIRE ET PRESTINE.

En ces beaux lieux c'est à Grégoire,
C'est à lui d'enseigner
Le grand art d'aimer et de boire;
C'est lui qui doit régner.
Du dieu puissant de la liqueur vermeille
Le temple est un cabaret;
Son autel est un buffet.
L'Amour y veille
Avec transport;
L'Amour y dort,
Dort, dort,
Sous les beaux raisins de la treille.

GRÉGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'instant
Mes habits de cérémonie.

Il faut qu'à tous les yeux Grégoire justifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour si brillant.

PRESTINE.

Va vite.... Avancez donc, mon père, mon beau-père,
Ma chère sœur, mon cher beau-frère,
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave est, dit-on décent :
Il est noble, il a de la grâce;
Mais j'irais plus vivement
Si j'étais à votre place.

SCÈNE III. — LE PÈRE DE GLYCÈRE ET DE PRESTINE, LE PÈRE DE DAPHNIS, *petits vieillards ratatinés, marchant les premiers, la canne à la main;* DAPHNIS, *conduisant* GLYCÈRE ET TOUTE LA NOCE; PRESTINE.

GLYCÈRE, *à Prestine.*

Pardonne, chère sœur, à mes sens éblouis :
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis;
J'étais hors de moi-même, en extase, en délire;
Et je n'avais qu'un sentiment.
Va, tout ce que je te puis dire,
C'est que je t'en souhaite autant.

DUO.

LES DEUX PÈRES.

Oh! qu'il est doux, sur nos vieux ans,
De renaître dans sa famille!
Mon fils.... ma fille
Raniment mes jours languissants;
Mon hiver brille
Des roses de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard :
Ils ont grand tort;
Chacun aspire
A notre sort;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs,
Et, dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner;
Ah! vous avez, je pense, assez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le soin de célébrer vos amoureux mystères?
A Grégoire.

GLYCÈRE, *effrayée.*

A Grégoire!

DAPHNIS.

Eh! qu'importe, grands dieux!
Tout m'est bon, tout m'est précieux;
Tout est égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère est à moi, le reste est étranger.
Qu'importe qui sonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger?
Rien ne peut me déplaire, et rien ne m'intéresse :
Je ne vois point ces jeux, ce festin solennel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel;
Je ne vois rien que la déesse.

QUATUOR.

LE PÈRE *de Glycère.* — LE PÈRE *de Daphnis.* — DAPHNIS. — GLYCÈRE.

Ma fille!... Mon cher fils!... Glycère!... Tendre époux!
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité, naissez, brillante aurore;
Naissez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'est toi que j'implore;
En tout temps tu règnes sur nous :
Tendre amour, c'est toi que j'implore;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, et c'est là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie?
Ces gens-là sur un mot vous font vite un concert;
Et ce qu'en eux surtout je révère et j'admire,
C'est qu'ils chantent parfois sans avoir rien à dire
Ils nous ont sur-le-champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaisait fort;
Et, s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième
Mais on me laisse là; chacun pense à soi-même.

(Elle chante.)

Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands dieux, que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands dieux, que je chanterai!

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, PHÉBÉ.

PHÉBÉ.

Entrez, mes beaux messieurs, entrez, ma belle dame.
(A Glycère, à part.)
Ma belle dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai soin; ne crains rien, bonne femme.
(Il lui met une bourse dans la main.)

PHÉBÉ.

Que voilà deux charmants époux!
Prenez bien garde à vous, madame.

GLYCÈRE.

Que veut-elle me dire? elle me fait trembler.
L'amour est trop timide, et mon cœur est trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me surprendre.
(Elle chante.)
Le premier mari que j'aurai,
Ah! bon Dieu, que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands dieux, que je chanterai!

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — DAPHNIS, *conduit par son père*, GLYCÈRE *par le sien*, PRESTINE *par personne, et courant partout;* GARÇONS DE LA NOCE.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Mes enfants, croyez-moi, nous savons les rubriques:
Faisons comme faisaient nos très-prudents aïeux:
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était là le bon temps; et les siècles antiques,
Étant plus vieux que nous, auront toujours raison.
Je vous dis que c'est là.... que sera le garçon;
Ici.... la fille; ici.... moi, du garçon le père.
(A Glycère.)
Là.... vous; et puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle, et le savoir bien faire.
Mais j'aperçois déjà le sacrificateur.
Qu'il a l'air noble et grand! une majesté sainte
Sur son front auguste est empreinte;

Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur
Silence, écoutons bien.

SCÈNE II. — LES PRÉCÉDENTS; GRÉGOIRE, *suivi des* MINISTRES *de Bacchus*

(Les deux amants mettent la main sur le buffet qui sert d'autel.)

GRÉGOIRE, *au milieu, vêtu en grand sacrificateur.*

Futur, et vous, future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle et l'ardeur la plus pure.
Soyez ici très-bien venus.
D'abord, avant que chacun jure
D'observer les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

GLYCÈRE.

Ces rites sont d'aimer; quel besoin d'un serment
Pour remplir un devoir si cher et si durable?
Ce serment dans mon cœur constant, inaltérable,
Est écrit par le sentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas! si vous voulez, ma bouche en fera cent;
Je les répéterai tous les jours de ma vie;
Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie :
Ils seront tous pour mon amant.

GRÉGOIRE, *à part.*

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère!
Dieux! qu'ils seront punis.... Buvez, belle Glycère,
Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après :
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.

(Il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies,
Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui :
Depuis qu'on ne boit plus, l'esprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chansons en refrain des soupers sont bannies
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux,
Et je ne ris plus tant depuis que je suis vieux :
J'en cherche la raison, d'où vient cela, compère?

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Mais.... cela vient.... du temps. Je suis tout sérieux,
Bien souvent, malgré moi, sans en savoir la cause.

Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.
Mais il reste, après tout, quelques plaisirs touchants :
Dans le bonheur d'autrui l'âme à l'aise respire;
Et quand nous marions nos aimables enfants,
Je vois qu'on est heureux sans rire.

(Grégoire présente une petite coupe à Daphnis, et une autre à Glycère.)

GRÉGOIRE, *après qu'ils ont bu.*

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi! vous frémissez!
Çà, jurez à présent; vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS, *chante en récitatif mesuré, noble, et tendre.*

Je jure par les dieux, et surtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin quand j'ai vidé mon verre.
O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux festins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après Glycère.

(Symphonie)

(Daphnis continue.)

Descends, Bacchus, en ces beaux lieux;
Des Amours amène la mère;
Amène avec toi tous les dieux;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne serai point jaloux d'eux;
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GRÉGOIRE.

C'est à vous de jurer, Glycère, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCÈRE, *chante.*

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce sot;
Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce sot.

Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Épouser Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère;
Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère,
Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu! grands dieux!

LES DEUX PÈRES, *ensemble*.

Ah! ma fille!

PRESTINE.

Ah! ma sœur!

DAPHNIS.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycère?

GLYCÈRE, *reculant*.

Ah! l'horreur!
Ote-toi de mes yeux; ton seul aspect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi! c'est donc tout de bon?

GLYCÈRE.

Retire-toi, te dis-je;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh! qu'est-il arrivé? Dieux puissants, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux? m'ôtez-vous ce que j'aime?
Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCÈRE.

Je ne puis te souffrir : je te l'ai dit, je pense,
Assez net, assez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ciel! quelle extravagance!

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde?

GLYCÈRE.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis :
Pour être loin de toi j'irais au bout du monde.

(Elle sort.)

QUATUOR.

LES DEUX PÈRES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je suis tout confondu.... Je frémis.... Je me meurs

(Tous ensemble.)

Quel changement! quelles alarmes!
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes?

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus; coulez, coulez, mes pleurs.

(Tous ensemble.)

Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GRÉGOIRE *chante*.

Quand je vois quatre personnes

Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus, tu les abandonnes
Il faut en faire autant.

(Il s'en va.)

SCÈNE III. — LE PÈRE DE DAPHNIS, LE PÈRE DE GLYCÈRE, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PÈRE DE DAPHNIS, *à celui de Glycère.*

Écoutez; j'ai du sens, car j'ai vu bien des choses,
Des esprits, des sorciers, et des métempsycoses.
Le dieu que je révère, et qui règne en ces lieux,
Me semble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles;
Il produisait souvent d'assez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou petillant, et qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu; de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau :
Elle est folle, il est vrai; mais, Dieu merci, tout passe
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine sans fin....
Elle te raimera; tu rentreras en grâce
Dès qu'elle aura cuvé son vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience,
Vous raisonnez on ne peut mieux :
Je n'ai ni raison ni science,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple sacré j'ai vu la balayeuse
Qui d'une voix mystérieuse
A dit à ma grand'sœur, avec un ton fort doux :
« Quand on vous mariera, prenez bien garde à vous. »
J'avais fait peu de cas d'une telle parole;
Je ne pouvais me défier
Que cela pût signifier
Que ma grand'sœur deviendrait folle.
Et puis je me suis dit, toujours en raisonnant :
« Ma sœur est folle cependant.
Grégoire est bien malin : il pourchassa Glycère,
Il n'en eut qu'un refus; il doit être en colère.
Il est devenu grand seigneur :
On aime quelquefois à venger son injure.
Moi, je me vengerais, si l'on m'ôtait un cœur. »
Voyez s'il est quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Prestine a raison.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Cette fille ira loin

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ce sera quelque jour une maîtresse femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laissez-moi le soin
De punir ici cet infâme;
A ce monstre ennemi je veux arracher l'âme.
Laissez-moi.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Qui l'eût cru, qu'un jour si fortuné
A tant de maux fût destiné?

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Hélas! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie!
De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS; GRÉGOIRE, *revenant dans son premier habit.*

DAPHNIS.

O douleur! ô transports jaloux!
Holà! hé! monsieur le grand prêtre,
Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GRÉGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe, et me parle en maître?

DAPHNIS.

C'est moi; me connais-tu?

GRÉGOIRE.

Qui, toi? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître!
Tu mourras de ma main; je vais t'assommer, traître!
Je vais t'exterminer, fripon!

GRÉGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place!

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus!
Il faut punir ta lâche audace :
Indigne suppôt de Bacchus,
Tremble, et rends-moi ma femme.

GRÉGOIRE.

Eh mais, pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre :
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas;
Mais c'est toi qui me l'as ravie;
C'est toi qui l'as changée, et presque dans mes bras
Elle m'aimait plus que sa vie
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton esprit malin;
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi soudain s'est exhalée;
Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs.
C'est toi qui l'as ensorcelée;
Tes pareils dès longtemps sont des empoisonneurs.

GRÉGOIRE.

Quoi! ta femme te hait!

DAPHNIS.

Oui, perfide! à la rage.

GRÉGOIRE.

Eh mais, c'est quelquefois un fruit du mariage;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi seul as tout fait :
Tu mets à mon bonheur un invincible obstacle.

GRÉGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr sans miracle?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,
Lâche, ton sang va satisfaire.

ARIETTE.

GRÉGOIRE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révère,
Et ma personne est sans crédit
Auprès de cet homme en colère,
Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.
Apaise-toi, rengaine.... Eh bien! je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère, en son sens revenue,
A son époux, à son amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O ciel! est-il bien vrai? Mon cher ami Grégoire,
Parle; que faut-il faire?

GRÉGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Ensemble une seconde fois.

DUO.

GRÉGOIRE.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera ton injure.
On t'en fera;
On l'oubliera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.

DAPHNIS.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on m'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera mon injure
On m'en fera;
On l'oubliera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.

Le caprice d'une femme
Est l'affaire d'un moment;
La girouette de son âme
Tourne, tourne.... au moindre vent.

FORD

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE, PRESTINE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui c'étaient des vapeurs; c'est une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien :
Cela vient tout d'un coup.... quand on se porte bien...
Une seconde dose à l'instant l'a guérie.
Oh! que cela t'a fait de bien!

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ces espèces de maux s'appellent frénésie.
Feu ma femme autrefois en fut longtemps saisie;
Quand son mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Ma femme aussi.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles si vives....

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Tout de même.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Il fallait déserter la maison.
La bonne me disait : « Je te hais, » d'un courage,
D'un fond de vérité.... cela partait du cœur.

Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaise humeur,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCÈRE, *se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.*

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé ? qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire ?
Hélas ! j'aurais perdu l'esprit !
L'amour fit mon hymen ; mon cœur s'en applaudit :
Vous le savez, grands dieux ! si ce cœur est sincère.
Mais dès le second coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire ;
Attachée à ses pas j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé ? ne l'avez-vous point vu ?

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Il arrive.

SCÈNE II. — LES PRÉCÉDENTS, DAPHNIS.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

En effet je vois sur son visage
Je ne sais quoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCÈRE *chante.*

Cher amant, vole dans mes bras :
Dieu de mes sens, dieu de mon âme,
Animez, redoublez mon éternelle flamme....
Ah ! ah ! ah ! cher époux, ne te détourne pas ;
Tes yeux sont-ils fixés sur mes yeux pleins de larmes ?
Ton cœur répond-il à mon cœur ?
Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes ?
Sens-tu l'excès de mon bonheur ?

(A cette musique tendre succède une symphonie impérieuse et d'un caractère terrible.)

DAPHNIS, *au père de Glycère.*

(Il chante.)

Écoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère,
Dès qu'on la voit on s'enfuit ;
Sa laideur la rend plus fière :
Elle est fausse, elle est tracassière :
Et, pour mettre le comble à mon destin maudit,
Veut avoir de l'esprit.
Je fus assez sot pour la prendre ;
Je viens la rendre :
Ma sottise finit....
Le mariage

Est heureux et sage
Quand le divorce le suit.

TRIO.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

O ciel ! ô juste ciel, en voilà bien d'une autre
Ah ! quelle douleur est la nôtre !

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir :
Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bonsoir.
(Il sort.)

SCÈNE III. — LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Quel démon dans ce jour a troublé ma famille?
Hélas! ils sont tous fous !
Ce matin c'était ma fille,
Et le soir c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

GLYCÈRE.

Ah ! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PÈRES.

Ah ! tout me désespère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles désirs !
D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS ; PRESTINE, *arrivant avec précipitation.*

PRESTINE.

Réjouissez-vous tous.

GLYCÈRE, *qui s'est laissée tomber sur un lit de gazon, se retournant.*

Ah! ma sœur, je suis morte!
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous dansiez avec mon père et moi.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

C'est bien prendre son temps, ma foi !

Serais-tu folle aussi, Prestine, à ta manière?

PRESTINE.

Je suis gaie et sensée, et je sais votre affaire;
Soyez tous bien contents.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ah! méchant petit cœur!
Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie?

PRESTINE *chante.*

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur, je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.
Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire;
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PÈRE DE DAPHNIS, *pendant que Glycère est languissante sur le lit de gazon, abîmée dans la douleur.*

Conte-nous donc, Prestine, et puis nous chanterons,
Si de nous consoler tu donnes des raisons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre sœur, il faut vous faire entendre,
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCÈRE.

Hélas! quel intérêt mon cœur put-il y prendre?
L'ai-je pu remarquer? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire est un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'est tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie :
L'un est vaste et profond; la tonne de Citeaux
N'est qu'une pinte auprès; mais il est plein de lie;
Il produit la discorde et les soupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la secrète antipathie :
C'est celui que l'on donne, hélas! à tant d'époux,
Et ce tonneau fatal empoisonne la vie.
L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour;
Il est petit.... petit.... on en est fort avare;
De tous les vins qu'on boit c'est, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.

Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCÈRE.

Ah! de celui d'amour je n'avais pas besoin;
J'idolâtrais sans lui mon amant et mon maître.
Temple affreux! coupe horrible! Ah! Grégoire! ah! le traître!
Qu'il a pris un funeste soin!

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

D'où sais-tu tout cela?

PRESTINE.

La servante du temple
Est une babillarde; elle m'a tout conté.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés;
De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre....

PRESTINE.

Eh! lisez moins, mon père,
Et laissez-moi parler.... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vite en secret
Couru tourner le robinet;
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère :
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre; il va venir. Il rosse
Le méchant Grégoire à son gré.
Et moi, qui suis un peu précoce,
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré,
Et je le garde pour ma noce.

GLYCÈRE, *se relevant.*

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être;
C'est Daphnis que je vois paraître;
C'est Daphnis qui me rend au jour

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Ah! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour

QUINQUE.

Chantons tous cinq, en ce jour d'allégresse,
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PÈRES. GLYCÈRE
DAPHNIS.

Ma sœur.... Mon fils.... Mon amant.... Ma maîtresse...
Aimons-nous, hénissons les dieux.
Deux amants brouillés s'en aiment mieux
Que tout nous seconde;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau;
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde

FIN DES DEUX TONNEAUX.

LES GUÈBRES,

OU

LA TOLÉRANCE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, NON REPRÉSENTÉE

(1769 [1].)

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. DE VOLTAIRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
DE CELLES DE FLORENCE, DE LONDRES, DE PÉTERSBOURG, DE BERLIN, ETC.
GENTILHOMME ORDINAIRE DU ROI TRÈS-CHRÉTIEN,
ANCIEN CHAMBELLAN DU ROI DE PRUSSE.

A qui dédierons-nous la tragédie de *la Tolérance* qu'à vous qui avez enseigné cette vertu pendant plus de cinquante années? Tout le monde a retenu ces vers de *la Henriade* où le héros de la France, et le vôtre, dit à la reine Élisabeth :

Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et, prenant un faux zèle et l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

Quel est celui de vos ouvrages où vous n'ayez pas rendu les fanatiques persécuteurs odieux et la religion respectable? Votre *Traité de la tolérance* n'est-il pas le code de la raison et de l'humanité? N'avez-vous pas toujours pensé et parlé comme le vénérable Berwick, évêque de Soissons, qui, dans son mandement de 1757, dit expressément que *nous devons regarder les Turcs comme nos frères?*

De plus de mille voyageurs qui sont venus chez vous depuis que vous êtes retiré dans notre voisinage, on sait qu'il ne s'en est pas trouvé un seul qui n'ait adopté vos maximes; et parmi ces voyageurs illustres on a compté des souverains.

S'il est encore des hommes atroces qui ressemblent en secret aux prêtres des furies de la tragédie des *Guèbres*, il est partout

1. La tragédie des *Guèbres* fut donnée au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme; et nous voyons dans le manuscrit du véritable auteur, que son intention avait été de l'attribuer à feu M. Desmahis, l'un de ses plus aimables élèves. (*Édit. de Lebel.*)

des souverains, des guerriers, des magistrats, des citoyens éclairés, qui imitent le César de cette tragédie singulière.

Nous la présentons à l'auteur de *la Henriade* et de tant de tragédies dictées par l'amour du genre humain, à l'auteur citoyen dont la vérité a toujours conduit la plume, soit lorsque ses vers rendaient le grand Henri IV encore plus cher aux nations, soit quand il célébrait en prose le roi Louis XIV si brillant et son successeur si chéri; soit quand il peignait le grand siècle qui n'est que trop passé, et le siècle plus raffiné, plus philosophique, le siècle des paradoxes, dans lequel nous sommes; l'un qui fut celui du génie, l'autre qui est celui des raisonnements sur le génie, mais qui est aussi celui de la science plus répandue, et surtout de la science économique : nous vous présentons, dis-je, *les Guèbres* comme un ouvrage que vous avez inspiré.

C'est à ceux de notre profession[1] surtout à vous faire des remercîments. Vous nous avez comblés de vos bienfaits. Acceptez cet hommage public; nous ne serons jamais au nombre des ingrats.

Le jeune auteur des *Guèbres*, qui se regarde comme votre disciple, et qui veut être inconnu, nous a expressément recommandé de vous dire tout ce que nous vous disons ici. Nous parlons en son nom comme au nôtre.

Nous avons l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur,

Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,

Gabriel GRASSET, et associés.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR[2].

Le poëme dramatique intitulé *les Guèbres* était originairement une tragédie chrétienne; mais après les tragédies de *Saint Genest*, de *Polyeucte*, de *Théodore*, de *Gabinie*, et tant d'autres, l'auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégoûté, et que même ce ne fût en quelque façon manquer de respect pour la religion chrétienne de la mettre trop souvent sur un théâtre profane. Ce n'est que par le conseil de quelques magistrats éclairés qu'il substitua les Parsis ou Guèbres aux chrétiens. Pour peu qu'on y fasse attention, on verra qu'en effet les Guèbres n'adoraient qu'un seul Dieu, qu'ils furent persécutés comme les chrétiens depuis Dioclétien, et qu'ils ont dû dire à peu près pour leur défense tout ce que les chrétiens disaient alors.

L'empereur ne fait à la fin de la pièce que ce que fit Constantin à son avénement; lorsqu'il donna dans un édit pleine liberté aux chrétiens d'exercer leur culte, jusque-là presque toujours défendu ou à peine toléré.

M. D. M.[3], en composant cet ouvrage, n'eut d'autre vue que d'inspirer la charité universelle, le respect pour les lois, l'o-

1. Les libraires. (ÉD.) — 2. L'éditeur est Voltaire lui-même. (ÉD.) — 3. M. Desmahis. (ÉD.)

béissance des sujets aux souverains, l'équité et l'indulgence des souverains pour leurs sujets.

Si les prêtres des faux dieux abusent cruellement de leur pouvoir dans cette pièce, l'empereur les réprime. Si l'abus du sacerdoce est condamné, la vertu de ceux qui sont dignes de leur ministère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, et son frère qui en est le lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence et la justice de César en font des sujets fidèles et attachés pour jamais à sa personne.

Enfin la morale la plus pure et la félicité publique sont l'objet et le résultat de cette pièce. C'est ainsi qu'en jugèrent des hommes d'État élevés à des postes considérables, et c'est dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conseilla à l'auteur de ne la point exposer au théâtre, et de la réserver seulement pour le petit nombre de gens de lettres qui lisent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience plusieurs tragédies plus théâtrales et plus dignes des regards du public, soit de M. du Belloy, soit de M. Le Mierre, ou de quelques autres auteurs célèbres. M. D. M. n'osa ni ne voulut entrer en concurrence avec des talents qu'il sentait supérieurs aux siens; il aima mieux avoir droit à leur indulgence que de lutter vainement contre eux; et il supprima même son ouvrage, que nous présentons aujourd'hui aux gens de lettres : car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres; ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement et le goût du public. Nous n'entendons pas seulement par gens de lettres les auteurs, mais les amateurs éclairés qui ont fait une étude approfondie de la littérature : *Qui vitam excoluere per artes;* ce sont eux que le grand Virgile place dans les Champs Élysées parmi les ombres heureuses, parce que la culture des arts rend toujours les âmes plus honnêtes et plus pures.

Enfin nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame pourrait ranimer un peu le goût de la poésie, que l'esprit de dissertation et de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talents qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE

A L'OCCASION

DE LA TRAGÉDIE DES *GUÈBRES*.

On trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guèbres*, exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'est pas une tragédie ordinaire, dont le seul but soit d'occuper pendant une heure le loisir des spectateurs, et dont le seul mérite soit d'arracher, avec le secours d'une actrice, quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point cherché de vains applaudissements, qu'on a

si souvent prodigués sur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a seulement voulu employer un faible talent à inspirer, autant qu'il est en lui, le respect pour les lois, la charité universelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance : c'est ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les esprits les semences de ces vertus nécessaires à toute société, on a choisi des personnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hasarder sur la scène un jardinier, une jeune fille qui a prêté la main aux travaux rustiques de son père, des officiers, dont l'un commande dans une petite place frontière, et dont l'autre est lieutenant dans la compagnie de son frère; enfin un des acteurs est un simple soldat. De tels personnages, qui se rapprochent plus de la nature, et la simplicité du style qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impression, et mieux concourir au but proposé qus des princes amoureux et des princesses passionnées : les théâtres ont assez retenti de ces aventures tragiques qui ne se passent qu'entre des souverains, et qui sont de peu d'utilité pour le reste des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce, mais ce n'est ni pour frapper les yeux par le faste de la grandeur, ni pour étaler son pouvoir en vers ampoulés : il ne vient qu'à la fin de la tragédie, et c'est pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les dieux.

Cette heureuse catastrophe est fondée sur la plus exacte vérité. L'empereur Gallien, dont les prédécesseurs avaient longtemps persécuté une secte persane, et même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens et aux sectaires de Perse la liberté de conscience par un édit solennel. C'est la seule action glorieuse de son règne. Le vaillant et sage Dioclétien se conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première chose que fit Constantin, après avoir vaincu Maxence, fut de renouveler le fameux édit de liberté de conscience, porté par l'empereur Gallien en faveur des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée au christianisme qui était le sujet de la tragédie. Le respect seul pour notre religion empêcha, comme on sait, l'auteur de la mettre sur le théâtre : il donna la pièce sous le nom des *Guèbres*. S'il l'avait présentée sous le titre des chrétiens, elle aurait été jouée sans difficulté, puisqu'on n'en fit aucune de représenter le *Saint Genest* de Rotrou, le saint *Polyeucte*, et la sainte *Théodore*, vierge et martyre, de Pierre Corneille, le saint *Alexis* de Desfontaines, la sainte *Gabinie* de Brueys, et plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins raffiné, les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes, le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de Marcèle dans la tragédie de *Saint Genest*, jouée en 1647, longtemps après *Polyeucte :*

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,
D'un imposteur, d'un fourbe, et d'un crucifié !
Qui l'a mis dans le ciel ? qui l'a déifié ?

Un ramas d'ignorants et d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfants, dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité;
Des gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas,
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de saint Genest :

Si mépriser leurs dieux c'est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidèle,
Et que, loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si ces dieux de métal et de pierre
Seront puissants au ciel comme on les croit en terre.
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un Dieu dont la créance y passe pour erreur;
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfants, et ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant, dans la tragédie de saint *Polyeucte*, le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés et briser les statues des dieux dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils le sont aujourd'hui; on ne s'aperçut pas que l'action de Polyeucte est injuste et téméraire; peu de gens même savaient qu'un tel emportement était condamné par les saints conciles. Quoi de plus condamnable, en effet, que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prises tout un peuple assemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur, de fracasser des statues dont les débris peuvent fendre la tête des enfants et des femmes? Ce n'est que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de Polyeucte est insensée et coupable. La cession qu'il fait de sa femme à un païen a paru enfin à plusieurs personnes choquer la raison, les bienséances, la nature, et le christianisme même : les conversions subites de Pauline, et même du lâche Félix, ont trouvé des censeurs, qui, en admirant les belles scènes de cette pièce, se sont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie est peut-être le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Trouver le secret de faire en France une tragédie intéressante sans amour, oser faire parler un enfant sur le théâtre, et lui prêter des réponses dont la candeur et la simplicité nous tirent des larmes, n'avoir presque pour acteurs principaux qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens, se soutenir surtout (et c'est là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle et auguste, souvent sublime; c'est là ce qui n'a été donné qu'à Racine, et qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut longtemps que des censeurs. On

connaît l'épigramme de Fontenelle, qui finit par ce mauvais vers :

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment diable as-tu pu faire ?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand Racine, que, si l'on en croit l'historien du théâtre français, on donnait, dans les jeux de société, pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la société de Boileau, de Furetière, de Chapelle, on avait imposé la pénitence de lire une page de *la Pucelle* de Chapelain : c'est sur quoi l'écrivain du *Siècle de Louis XIV* dit, à l'article RACINE : « L'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, et la mort les sépare. »

Enfin, ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugements sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours *Alcibiade*[1], pour qui

. . . . . La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu secret, sans honte et sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans *le Comte d'Essex*, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre

On applaudissait à la reine Élisabeth, amoureuse comme une fille de quinze ans à l'âge de soixante et huit ; les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère ?
Ce qu'il faut qu'il espère ! et qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer, et de pleurer ?

Ces énormes platitudes, qui suffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue ; mais pour *Athalie*, il n'en était pas question, elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit représenter en 1717[2], ce fut uniquement parce que l'âge du petit Joas et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand enthousiasme.

Malgré cet enthousiasme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie et de goût, qui, n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés et les défauts des grands hommes, à

1. Tragédie de Campistron, jouée en 1685. (ÉD.)
2. La représentation d'*Athalie* est du 3 mars 1716. (ÉD.)

peu près comme des bourgeois de la rue Saint-Denis jugent les campagnes des maréchaux de Turenne et de Saxe.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées et patriotiques de plusieurs seigneurs considérables, soit français, soit étrangers : ils ont trouvé Joad beaucoup plus condamnable que ne l'était Grégoire VII quand il eut l'audace de déposer son empereur Henri IV, de le persécuter jusqu'à la mort, et de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec milord Cornsbury, au sujet d'une représentation d'*Athalie*.

« Je ne puis aimer, disait ce digne pair d'Angleterre, le pontife Joad : comment! conspirer contre sa reine à laquelle il a fait serment d'obéissance ! la trahir par le plus lâche des mensonges, en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacristie, et qu'il lui donnera cet or! la faire ensuite égorger par des prêtres à la Porte-aux-Chevaux, sans forme de procès ! une reine! une femme ! quelle horreur ! Encore si Joad avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable ! mais il n'en a aucun. Athalie est une grand'mère de près de cent ans; le jeune Joas est son petit-fils, son unique héritier; elle n'a plus de parents; son intérêt est de l'élever et de lui laisser la couronne; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever Joas chez elle pour s'en défaire; c'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique Joad assassine sa reine.

« Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez inutile dans la pièce), lorsqu'il la trouve avec un prêtre qui n'est pas de sa communion :

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
Vous souffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que, du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas,
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent

« Je fus très-content du parterre qui riait de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les supprima dans la représentation suivante. Je me sentais une horreur inexprimable pour ce Joad; je m'intéressais vivement à Athalie; je disais d'après vous-même :

Je pleure, hélas ! de la pauvre Athalie,
Si méchamment mise à mort par Joad.

« Car pourquoi ce grand prêtre conspire-t-il très-imprudemment contre la reine? pourquoi la trahit-il? pourquoi l'égorge-t-il ? c'est apparemment pour régner lui-même sous le nom du petit Joas; car quel autre que lui pourrait avoir la régence sous un roi enfant dont il est le maître?

« Ce n'est pas tout; il veut qu'on extermine ses concitoyens, qu'on se baigne *dans leur sang sans horreur;* il dit à ses prêtres :

Frappez et Tyriens et même Israélites.

« Quel est le prétexte de cette boucherie ? c'est que les uns

adorent Dieu sous le nom phénicien d'Adonaï; les autres, sous le nom chaldéen de Baal ou Bel. En bonne foi, est-ce là une raison pour massacrer ses concitoyens, ses parents, comme il l'ordonne? Quoi? parce que Racine est janséniste, il veut qu'on fasse une Saint-Barthélemy des hérétiques?

« Il est d'autant plus permis d'avoir en exécration l'assassinat et les fureurs de Joad, que les livres juifs, que toute la terre sait être inspirés de Dieu, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu plusieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil Joad et Cromwell : ils disent que l'un et l'autre se servent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui disaient que le prêtre Joad n'avait pas plus de droit d'assassiner Athalie que votre jacobin Clément n'en avait d'assassiner Henri III.

« On n'a jamais joué *Athalie* chez nous; je m'imagine que c'est parce qu'on y déteste un prêtre qui assassine sa reine sans la sanction d'un acte passé en parlement.

— C'est peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une seule reine dans cette pièce; il en faut des douzaines aux Anglais, avec autant de spectres.

— Non, croyez-moi, me répliqua-t-il, si on ne joue point *Athalie* à Londres, c'est qu'il n'y a point assez d'action pour nous; c'est que tout s'y passe en longs discours; c'est que les quatre premiers actes entiers sont des préparatifs; c'est que Josabet et Mathan sont des personnages peu agissants; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité et dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action, et d'événements variés : les autres nations nous blâment; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière? En fait de goût, comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification, elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune Eliacin, en long habit de lin, et le petit Zacharie, tous deux présentant le sel au grand prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées et fortement remuées.

« Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce, jusqu'au moment où la trahison du grand prêtre éclate : car assurément on ne craint point qu'Athalie fasse tuer le petit Joas; elle n'en a nulle envie, elle veut l'élever *comme* son *propre fils*. Il faut avouer que le grand prêtre, par ses manœuvres et par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver; car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit Joas ne serait pas égorgé dans le tumulte?

« En un mot, ce qui peut être bon pour une nation peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que Joas fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

« Le petit Juif lui répond :

Il faut craindre le mien;
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

« Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même s'il avait été élevé dans le culte de Baal par Mathan? Cette réponse ne signifie autre chose sinon : « J'ai raison, et vous avez tort, car « ma nourrice me l'a dit. »

« Enfin, monsieur, j'admire avec vous l'art et les vers de Racine dans *Athalie*, et je trouve avec vous que le fanatique Joad est d'un très-dangereux exemple.

—Je ne veux point, lui répliquai-je, condamner le goût de vos Anglais; chaque peuple a son caractère : ce n'est point pour le roi Guillaume que Racine fit son *Athalie;* c'est pour Mme de Maintenon et pour les Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit Joas : ils raisonnent, mais les Français sentent : il faut plaire à sa nation; et quiconque n'a point avec le temps de réputation chez soi, n'en a jamais ailleurs. Racine prévit bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admirable; que la présence de cet enfant et les discours touchants de Joad, qui lui sert de père, arracheraient des larmes.

« J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils, son unique héritier; je sais qu'elle a un intérêt pressant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui servir de sauvegarde contre ses ennemis, que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet après la sienne propre : mais l'auteur a l'adresse de ne pas présenter cette vérité aux yeux; il la déguise; il inspire de l'horreur pour Athalie, qu'il représente comme ayant égorgé tous ses petits-fils, quoique ce massacre ne soit nullement vraisemblable. Il suppose que Joas a échappé au carnage; dès lors le spectateur est alarmé et attendri. Un vrai poëte, tel que Racine, est, si je l'ose dire, comme un Dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des formes à l'argile n'est qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées et nos passions. »

Tel fut à peu près l'entretien que j'eus autrefois avec milord Cornsbury, l'un des meilleurs esprits qu'ait produit la Grande-Bretagne.

Je reviens à présent à la tragédie des *Guèbres*, que je suis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du style, pour la simplicité de la conduite, pour la majesté du sujet, pour les ressources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenser, celui d'être fondée sur une religion qui était alors la seule véritable, et qui n'a été, comme on sait, remplacée que par la nôtre. Les noms seuls d'Israël, de David, de Salomon, de Juda, de Benjamin, impriment sur cette tragédie je ne sais quelle horreur religieuse qui saisit un grand nombre de spectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges sacrés dont Dieu honora son peuple juif sous les descendants de David; Achab puni; les

chiens qui lèchent son sang, suivant la prédiction d'Élie, et suivant le psaume LXVII : « Les chiens lécheront leur sang.... »

Élie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il prouve à quatre cent cinquante prophètes du roi Achab qu'ils sont de faux prophètes, en faisant consommer son holocauste d'un bœuf par le feu du ciel; et il fait égorger les quatre cent cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle : tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première scène. Le pontife Joad lui-même prophétise et déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce, depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces secours divins : il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers, pleins d'honneur et de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges, point d'oracle, point d'ordre des dieux; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux; mais enfin la morale de cette tragédie est si pure et si touchante, qu'elle a trouvé grâce devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages et vertueuses, on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière n'applaudît avec transport, si on lui entendait dire :

Je pense en citoyen; j'agis en empereur[1];
Je hais le fanatique et le persécuteur.

Tout l'esprit de la pièce est dans ces deux vers; tout y conspire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus sages, les souverains plus compatissants, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, et plus encore de la saine morale, cabalaient en secret contre cet ouvrage utile; ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes, ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on ose hasarder, dans un siècle tel que le nôtre, des allusions si fausses et si ridicules. S'il y a peu de génie dans ce siècle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raison très-cultivée. Les honnêtes gens ne souffrent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre *le Tartuffe* de Molière; il ne prévalut pas : prévaudrait-il aujourd'hui?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée sont les jésuites Le Tellier et Doucin; qu'Arzame est une religieuse de Port-Royal; que les Guèbres sont les jansénistes. Cette idée est folle; mais, quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il? que les jésuites ont été quelque temps des persécuteurs, des ennemis de

1. *Les Guèbres*, acte V, scène VI. (ÉD.

la paix publique, qu'ils ont fait languir et mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cents citoyens pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, et qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres, qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que, dans plusieurs pays, des magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'État; cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication? pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot? Il y eut un nommé du Magnon qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de Louis XIII.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer quelque ressemblance entre les prêtres d'Apamée et les inquisiteurs, il n'y aurait dans cette ressemblance prétendue qu'une raison de plus d'élever des monuments à la gloire des ministres d'Espagne et de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal sanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie soit la satire de l'inquisition; eh bien! bénissez donc tous les parlements de France qui se sont constamment opposés à l'introduction de cette magistrature monstrueuse, étrangère, inique, dernier effort de la tyrannie, et opprobre du genre humain. Vous cherchez des allusions; adoptez donc celle qui se présente si naturellement dans le clergé de France, composé en général d'hommes dont la vertu égale la naissance, et qui ne sont point persécuteurs :

Ces pontifes divins, justement respectés[1],
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés.

Vous trouverez, si vous voulez, une ressemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire, à la fin de la tragédie, qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, et ce roi sage qui a su calmer des querelles ecclésiastiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du siècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raison à quiconque aurait la manie de vouloir envisager le tableau du temps présent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques empereurs romains paraissait d'une conséquence dangereuse à quelques habitants des Gaules du XVIIIe siècle de notre ère vulgaire; s'ils oubliaient que les Provinces-Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine; l'Angleterre, sa puissance; l'Allemagne, sa paix intérieure; la Russie, sa grandeur, sa nouvelle population, sa force; si ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enseigne, s'ils osent s'élever contre cette vertu, qu'ils songent au moins qu'elle est recommandée par Sévère dans *Polyeucte :*

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

1. *Les Guèbres*, acte I, scène III. (ÉD.)

Qu'ils avouent que, dans *les Guèbres*, ce droit naturel est bien plus restreint dans des limites raisonnables :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière[1];
Mais la loi de l'État est toujours la première.

Aussi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation universelle partout où la pièce a été représentée[2]. Ce qui est approuvé par le suffrage de tous les hommes est sans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur, dans la tragédie des *Guèbres*, n'entend point et ne peut entendre, par le mot de *tolérance*, la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte, et qui adorent la divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel fondé sur une loi si sage abolirait des horreurs qui font frémir la nature : on ne verrait plus des préjugés tenir lieu de lois divines; les plus absurdes délations devenir des convictions; une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfants; des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats; des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèse-majesté divine et humaine; un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême[3]; une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides; et enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse et des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des temps d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant et cruel : l'absurdité a élevé plus d'échafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes la maréchale d'Ancre et le curé Urbain Grandier; c'est l'absurdité, sans doute, qui fut l'origine de la Saint-Barthélemy. Quand la raison est pervertie, l'homme devient un animal féroce; les bœufs et les singes se changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes? commencez par souffrir qu'on leur prêche la raison[4].

1. *Les Guèbres*, acte V, scene VI. (ÉD.)
2. Elle n'a jamais été représentée. (ÉD.)
3. Claude Guillon, exécuté en 1629, le 25 juillet, à Saint-Claude, en Franche-Comté, pour ce crime de lèse-majesté divine au premier chef.
4. C'est ici que se termine le *Discours historique* dans toutes les éditions données du vivant de l'auteur; mais, dans le manuscrit, ce discours était terminé par le passage suivant, que nous ont conservé les éditeurs de Kehl :

« Le résultat de ce discours est qu'il faut de la tolérance dans les beaux-arts comme dans la société : aussi ce jeune Desmahis était le plus tolérant de tous les hommes; il ne haïssait que les pédants insolents, qui sont la pire espèce du genre humain, soit qu'ils parlent en persécuteurs, comme l'ont été les jésuites, soit qu'ils outragent des citoyens dans des gazettes ecclésiastiques ou profanes, pour avoir du pain. S'il était inexorable pour ces âmes lâches et perverses, il était très-indul-

PERSONNAGES.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.
CÉSÈNE, son frère et son lieutenant.
ARZÉMON, Parsis ou Guèbre, agriculteur retiré près de la ville d'Apamée.
ARZÉMON, son fils.
ARZAME, sa fille.
MÉGATISE, Guèbre, soldat de la garnison.
PRÊTRES DE PLUTON.
L'EMPEREUR et ses OFFICIERS.
SOLDATS.

La scène est dans le château d'Apamée, sur l'Oronte, en Syrie.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Je suis las de servir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet avilissement du grade militaire?
N'avez-vous avec moi, dans quinze ans de hasards,
Prodigué votre sang dans les camps des Césars
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant subalterne et lieutenant d'un prêtre?
Apamée à mes yeux est un séjour d'horreur.
J'espérais près de vous montrer quelque valeur,

gent pour les ouvrages de génie. Il n'en est aucun de parfait, disait-il, pas même *le Tartuffe*, qui approche tant de la perfection. Il y a des morceaux parfaits; c'est tout ce qu'on peut attendre de la faiblesse humaine.

« C'est dommage qu'il soit mort si jeune, ainsi que Guillaume Vadé et Jérôme Carré; ils auraient peut-être un peu servi à débarbouiller ce siècle.

« Je donne donc en pur don *les Guèbres* de M. Desmahis à un libraire qui les donnera au public pour de l'argent.

« Je n'excuse ni la singularité de cette pièce ni ses défauts.

« Si *les Guèbres* ennuient mon cher lecteur, et m'ennuient moi-même quand je les relirai, ce qui m'est arrivé en cent occasions, je leur dirai :

« Enfant posthume et misérable
De mon cher petit Desmahis,
Tombez dans la foule innombrable
De ces impertinents écrits
Dont l'énormité nous accable,
Tant en province qu'à Paris.
C'est un destin bien déplorable,
Mais c'est celui des beaux esprits
De notre siècle incomparable. » (ÉD.)

Combattre sous vos lois, suivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple;
Ces mortels inhumains, à Pluton consacrés,
Dictent par votre choix leurs décrets abhorrés :
Ma raison s'en indigne, et mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier satellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes sens sont pénétrés;
Moins violent que vous, je les ai dévorés :
Mais que faire? et qui suis-je? un soldat de fortune;
Né citoyen romain, mais de race commune,
Sans soutiens, sans patrons qui daignent m'appuyer,
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale est trop bien confirmée :
Plus l'abus est antique, et plus il est sacré;
Par nos derniers Césars on l'a vu révéré.
De l'empire persan l'Oronte nous sépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans et d'affronts, expira dans les fers.
Venger la mort d'un père est toujours légitime.
Le culte des Persans à ses yeux est un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconstant, prompt à se révolter,
N'embrasse aveuglément cette secte étrangère,
A nos lois, à nos dieux, à notre État, contraire;
Il dit que la Syrie a porté dans son sein
De vingt cultes nouveaux le dangereux essaim,
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Césars un jour la puissance ébranlée :
C'est ainsi qu'il excuse un excès de rigueur.

CÉSÈNE.

Il se trompe; un sujet gouverné par l'honneur
Distingue en tous les temps l'État et sa croyance.
Le trône avec l'autel n'est point dans la balance.
Mon cœur est à mes dieux, mon bras à l'empereur.
Eh quoi! si des Persans vous embrassiez l'erreur,
Aux serments d'un tribun seriez-vous moins fidèle?
Seriez-vous moins vaillant? auriez-vous moins de zèle?
Que César à son gré se venge des Persans;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocents?
Et pourquoi vous charger de l'affreux ministère
Que partage avec vous un sénat sanguinaire?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur et des juges d'enfer.

Je sais qu'au Capitole on a plus d'indulgence;
Mais le cœur en ces lieux se ferme à la clémence
Dans ce sénat sanglant les tribuns ont leur voix;
J'ai souvent amolli la dureté des lois;
Mais ces juges altiers contestent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grâce.

CÉSÈNE.

Ah! laissons cette place et ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déserts
Du travail de mes mains, chez un peuple sauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur esclavage.

IRADAN.

Cent fois, dans les chagrins dont je me sens presser,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer;
Et, foulant à mes pieds la crainte et l'espérance,
Vivre dans la retraite et dans l'indépendance;
Mais j'y craindrais encor les yeux d'un délateur :
Rien n'échappe aux soupçons de nos accusateurs.
Hélas! vous savez trop qu'en nos courses premières
On nous vit des Persans habiter les frontières;
Dans les remparts d'Émesse un lien dangereux,
Un hymen clandestin nous enchaîna tous deux :
Ce nœud, saint par lui-même, est par nos lois impie,
C'est un crime d'État que la mort seule expie;
Et contre les Persans César envenimé
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CÉSÈNE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
Avons-nous combattu sous les aigles romaines?
Triste sort d'un soldat! docile meurtrier,
Il détruit sa patrie et son propre foyer
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire;
Il vend le sang humain! c'est donc là de la gloire!
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui sait si, dans Émesse abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfants et nos femmes?
Nous étions commandés pour la destruction;
Le feu consuma tout, je vis notre maison,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune;
Mais nos femmes, hélas! nos enfants au berceau!
Ma fille, votre fils, sans vie et sans tombeau!
César nous rendra-t-il ces biens inestimables?
C'est de l'avoir servi que nous sommes coupables;
C'est d'avoir obéi quand il fallut marcher,
Quand César alluma cet horrible bûcher;

C'est d'avoir asservi sous des lois sanguinaires
Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je pense comme vous, et vous me connaissez;
Mes remords par le temps ne sont point effacés.
Mon métier de soldat pèse à mon cœur trop tendre;
Je pleurerai toujours sur ma famille en cendre;
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les sauver;
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver :
Nous n'aurons, dans l'ennui qui tous deux nous consume.
Que des nuits de douleur et des jours d'amertume.

CÉSÈNE.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,
Dans ce fatal service, empoisonner le cours?
Rejetez un fardeau que ma gloire déteste;
Demandez à César un emploi moins funeste :
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui;
Percerai-je jamais cette foule empressée,
D'un préfet du prétoire esclave intéressée,
Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs,
Que la fortune attache aux pas des empereurs,
Et qui laisse languir la valeur ignorée,
Loin des palais des grands, honteuse et retirée?

CÉSÈNE.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
S'il est digne du trône, il doit nous écouter.

SCÈNE II. — IRADAN, CÉSÈNE, MÉGATISE.

IRADAN.

Soldat, que me veux-tu?

MÉGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, et prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MÉGATISE.

Ah! tyrans!

CÉSÈNE.

C'en est trop, mon frère, je vous quitte,
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite :
Je n'ai point de séance au tribunal de sang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang;
Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence
De votre ministère exercez la puissance

Tempérez de vos lois les décrets rigoureux,
Et, si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCÈNE III. — IRADAN, LE GRAND PRÊTRE DE PLUTON ET SES SUIVANTS; MÉGATISE, SOLDATS.

IRADAN.

Ministre de nos dieux, quel sujet vous attire?

LE GRAND PRÊTRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous,
Je leur dois obéir; mais que m'annoncez-vous?

LE GRAND PRÊTRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui des mages persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban, par un culte odieux,
Invoquait le soleil, et blasphémait nos dieux;
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose mépriser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi! la mort!

LE SECOND PRÊTRE.

Elle est juste, et notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ses sévérités....

LE GRAND PRÊTRE.

Elle mourra, vous dis-je;
On va dans ce moment la remettre en vos mains :
Remplissez de César les ordres souverains.

IRADAN.

Une fille! un enfant!

LE SECOND PRÊTRE.

Ni le sexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur est grande; il faut l'entendre au moins.

LE GRAND PRÊTRE.

Nous sommes à la fois et juges et témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand prêtre,
L'honneur du sacerdoce en est trop irrité;
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'est offenser des dieux la loi terrible et sainte;
Elle exige de vous le respect et la crainte :

Nous seuls devons juger, pardonner, ou punir,
Et César vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous sommes ses soldats, nous servons notre maître.
Il peut tout.

LE GRAND PRÊTRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi peut-être.

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maîtres sont les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND PRÊTRE.

Nous les servons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je sais quels sont vos droits; mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins, justement respectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés;
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples :
Ils font des vœux pour nous; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire, et me déposséder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne se fait ici par des lois arbitraires;
Montez au tribunal, et siégez avec moi.
Vous, soldats, conduisez, mais au nom de la loi,
La malheureuse enfant dont je plains la détresse;
Ne l'intimidez point, respectez sa jeunesse,
Son sexe, sa disgrâce; et, dans notre rigueur,
Gardons-nous bien surtout d'insulter au malheur.

(Il monte au tribunal.)

Puisque César le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND PRÊTRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, ARZAME.

(Iradan est placé entre le premier et le second pontife.)

IRADAN.

Approchez-vous, ma fille, et reprenez vos sens.

LE GRAND PRÊTRE.

Vous avez à nos yeux, par un impur encens,
Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais dieux des Romains refusé vos hommages;
A nos préceptes saints vous avez résisté;
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRÊTRE.

Elle ne répond point; son maintien, son silence,
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité :
Si le juge est sévère, il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis, je sais comme on s'explique...
Ma fille, est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
Le culte antique et saint qui règne en nos climats?

ARZAME.

Oui, seigneur, il est vrai.

LE GRAND PRÊTRE.

C'en est assez.

LE SECOND PRÊTRE.

Son crime
Est dans sa propre bouche, elle en sera victime.

IRADAN.

Non, ce n'est point assez; et si la loi punit
Les sujets syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Persans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle est Persane; on peut de ce séjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Osez, sans vous troubler, dire où vous êtes née,
Quelle est votre famille et votre destinée.

ARZAME.

Je rends grâce, seigneur, à tant d'humanité :
Mais je ne puis jamais trahir la vérité;
Mon cœur, selon ma loi, la préfère à la vie :
Je ne puis vous tromper, ces lieux sont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop sincère! ô fatale candeur!
Eh bien! prêtres des dieux, faut-il que votre cœur
Ne soit point amolli du malheur qui la presse,
De sa simplicité, de sa tendre jeunesse?

LE GRAND PRÊTRE.

Notre loi nous défend une fausse pitié :
Au soleil à nos yeux elle a sacrifié;
Il a vu son erreur, il verra son supplice.

ARZAME.

Avant de me juger connaissez la justice :
Votre esprit contre nous est en vain prévenu;
Vous punissez mon culte, il vous est inconnu.
Sachez que ce soleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez résider dans les airs,

Dans les vents, dans les flots, sur la terre, aux enfers,
Ne sont point les objets que mon culte envisage;
Ce n'est point au soleil à qui je rends hommage,
C'est au Dieu qui le fit, au Dieu son seul auteur,
Qui punit le méchant et le persécuteur,
Au Dieu dont la lumière est le premier ouvrage;
Sur le front du soleil il traça son image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ses faibles portraits :
Nous adorons en eux sa splendeur éternelle.
Zoroastre, embrasé des flammes d'un saint zèle,
Nous enseigna ce Dieu que vous méconnaissez,
Que par des dieux sans nombre en vain vous remplacez,
Et dont je crains pour vous la justice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle;
Il veut qu'on soit soumis aux lois de ses parents,
Fidèle envers ses rois, même envers ses tyrans,
Quand on leur a prêté serment d'obéissance;
Que l'on tremble surtout d'opprimer l'innocence;
Qu'on garde la justice, et qu'on soit indulgent;
Que le cœur et la main s'ouvrent à l'indigent;
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée;
Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée :
Ce sont là les devoirs qui nous sont imposés....
Prêtres, voilà mon Dieu : frappez, si vous l'osez.

IRADAN.

Vous ne l'oserez point; sa candeur et son âge,
Sa naïve éloquence, et surtout son courage,
Adouciront en vous cette âpre austérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par sa bouche, et m'a trouvé sensible·
Je cède à cet empire, et mon cœur combattu
En plaignant ses erreurs admire sa vertu :
A ses illusions si le ciel l'abandonne,
Le ciel peut se venger; mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop émoussé
Le fer sacré des lois entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

LE GRAND PRÊTRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,
Protége ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRÊTRE.

Il faut savoir surtout quel mortel l'a séduite,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite,

De son sang réprouvé quels sont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui? moi! j'exposerais mon père à vos fureurs?
Moi, pour vous obéir, je serais parricide?
Plus votre ordre est injuste, et moins il m'intimide.
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels tyrans,
Ont jamais ordonné de trahir ses parents.
J'ai parlé, j'ai tout dit, et j'ai pu vous confondre;
Ne m'interrogez plus, je n'ai rien à répondre.

LE GRAND PRÊTRE.

On vous y forcera... Garde de nos prisons,
Tribun, c'est en vos mains que nous la remettons;
C'est au nom de César, et vous répondrez d'elle.
Je veux bien présumer que vous serez fidèle
Aux lois de l'empereur, à l'intérêt des cieux

SCÈNE V. — IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de César, et tout au nom des dieux!
C'est en ces noms sacrés qu'on fait des misérables :
O pouvoirs souverains, on vous en rend coupables!...
Vous, jeune malheureuse, ayez un peu d'espoir.
Vous me voyez chargé d'un funeste devoir;
Ma place est rigoureuse, et mon âme indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante
Par un cruel arrêt vous condamne à périr;
Un soldat vous absout, et veut vous secourir.
Mais que puis-je contre eux? le peuple les révère,
L'empereur les soutient; leur ordre sanguinaire
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur est plus sensible à votre humanité
Qu'il n'est glacé de crainte à l'aspect du supplice.

IRADAN.

Vous pourriez désarmer leur barbare injustice,
Abjurer votre culte, implorer l'empereur;
J'ose vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir, et j'ai peine à comprendre
Tant d'obstination dans un âge si tendre;
Pour des préjugés vains aux nôtres opposés
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas! pour adorer le Dieu de mes ancêtres

Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres!
Il me faut expirer par un supplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penser comme eux!
Pardonnez cette plainte, elle est trop excusable;
Je n'en saurai pas moins d'un front inaltérable
Supporter les tourments qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainsi vous surmontez vos mortelles alarmes,
Vous, si jeune et si faible! et je verse des larmes!
Je pleure, et d'un œil sec vous voyez le trépas!
Non; malheureuse enfant, vous ne périrez pas :
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grâce;
De vos persécuteurs je braverai l'audace.
Laissez-moi seulement parler à vos parents :
Qui sont-ils?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignités, sans biens; de leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidèles à leur culte ainsi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur;
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le silence
Quand de mes oppresseurs la barbare insolence
Voulait que mes parents leur fussent décelés;
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand vous parlez :
Mon père est Arzémon : ma mère infortunée
Quand j'étais au berceau finit sa destinée :
A peine je l'ai vue; et tout ce qu'on m'a dit,
C'est qu'un chagrin mortel accablait son esprit;
Le ciel permet encor que le mien s'en souvienne :
Elle mouillait de pleurs et sa couche et la mienne.
Je naquis pour la peine et pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans sa religion,
Je n'en connus point d'autre; elle est simple, elle est pure;
C'est un présent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel! ô dieux qui l'écoutez,
Sur cette âme si belle étendez vos bontés!
Mais parlez, votre père est-il dans Apamée?

ARZAME.

Non, seigneur, de César il a suivi l'armée :
Il apporte en son camp les fruits de ses jardins,

Qu'avec lui quelquefois j'arrosai de mes mains :
Nos mœurs, vous le voyez, sont simples et rustiques.

IRADAN.

Reste de l'âge d'or et des vertus antiques,
Que n'ai-je ainsi vécu! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéressants!
Vivez, ô noble objet! ce cœur vous en conjure.
J'en atteste cet astre et sa lumière pure,
Lui par qui je vous vois et que vous révérez;
S'il est sacré pour vous, vos jours sont plus sacrés,
Et je perdrai ma place avant qu'en sa furie
La main du fanatisme attente à votre vie....
Vous la suivrez, soldats; mais c'est pour observer
Si ces prêtres cruels oseraient l'enlever;
Contre leurs attentats vous prendrez sa défense.
Il est beau de mourir pour sauver l'innocence.
Allez.

ARZAME.

Ah! c'en est trop; mes jours infortunés
Méritent-ils, seigneur, les soins que vous prenez?
Modérez ces bontés d'un sauveur et d'un père.

SCÈNE VI. — IRADAN.

Je m'emporte trop loin : ma pitié, ma colère,
Me rendront trop coupable aux yeux du souverain;
Je crains mes soldats même, et ce terrible frein,
Ce frein que l'imposture a su mettre au courage;
Cet antique respect, prodigué d'âge en âge
A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime,
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition, que tu me fais trembler!
Ministres de Pluton, qui voulez l'immoler!
Puissances des enfers, et comme eux inflexibles,
Non, ce n'est pas pour moi que vous serez terribles :
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense, et m'en fait un devoir;
Il étonne mon âme, il l'excite, il la presse :
Mon indignation redouble ma tendresse :
Vous adorez les dieux de l'inhumanité,
Et je sers contre vous le Dieu de la bonté.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Ce que vous m'apprenez de sa simple innocence,
De sa grandeur modeste, et de sa patience,
Me saisit de respect, et redouble l'horreur
Que sent un cœur bien né pour le persécuteur.
Quelle injustice, ô ciel! et quelles lois sinistres!
Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour ministres?
Numa, qui leur donna des préceptes si saints,
Les avait-il créés pour frapper les humains?
Alors ils consolaient la nature affligée.
Que les temps sont divers! que la terre est changée!...
Ah! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front, et dresser mes cheveux.

IRADAN.

Pour la seconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur et des dieux qu'on révère;
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire émané contre les réfractaires,
Tant attesté le ciel et leurs lois sanguinaires,
Que mes soldats, tremblants et vaincus par ces lois,
Ont baissé leurs regards au seul son de leur voix.
Je l'avais bien prévu : ces prêtres du Tartare
Avancent fièrement; et, d'une main barbare,
Ils saisissent soudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant si sublime, Arzame (c'est son nom);
Ils la traînaient déjà : quelques soldats en larmes
Les priaient à genoux; nul ne prenait les armes.
Je m'élance sur eux, je l'arrache à leurs mains :
« Tremblez, hommes de sang; arrêtez, inhumains;
Tremblez! elle est Romaine; en ces lieux elle est née,
Je la prends pour épouse. O dieux de l'hyménée!
Dieux de ces sacrés nœuds, dieux cléments que je sers,
Je triomphe avec vous des monstres des enfers!
Armez et protégez la main que je lui donne! »
Ma cohorte à ces mots se lève et m'environne;
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie, et restent éperdus.
« Vous savez, ai-je dit, que nos lois souveraines
Des saints nœuds de l'hymen ont consacré les chaînes;
Que nul n'ose porter sa téméraire main

Sur l'auguste moitié d'un citoyen romain :
Je le suis; respectez ce nom cher à la terre. »
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre :
Mais, bientôt revenus de leur stupidité,
Reprenant leur audace et leur atrocité,
Leur bouche ose crier à la fraude, au parjure;
Cet hymen, disent-ils, n'est qu'un jeu d'imposture,
Une offense à César, une insulte aux autels;
Je n'en ai point tissu les liens solennels;
Ce n'est qu'un artifice indigne et punissable....
Je vais donc le former, cet hymen respectable :
Vous l'approuvez, mon frère, et je n'en doute pas;
Il sauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux dieux aussi bien qu'à moi-même,
Qu'ils protégent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime,
Et qui, par sa vertu, plus que par sa beauté,
Est l'image, à mes yeux, de la divinité.

CÉSÈNE.

Qui? moi! si je l'approuve! ah, mon ami! mon frère!
Je sens que cet hymen est juste et nécessaire :
Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
Vous n'accomplissiez pas vos destins généreux,
Je vous croirais parjure, et vous seriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obscurément puisé la source de son sang;
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougissent?
Ses grâces, sa vertu, son péril, l'ennoblissent.
Dégagez vos serments, pressez ce nœud sacré.
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'est point là sans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt et d'un amour vulgaire;
La magnanimité forme ces sacrés nœuds,
Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux;
Le fanatisme en tremble : arrachez à sa rage
L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

IRADAN.

Eh bien! préparez tout pour ce nœud solennel,
Les témoins, le festin, les présents, et l'autel;
Je veux qu'il s'accomplisse aux yeux des tyrans même
Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.
(A des suivants.)
Qu'on la fasse venir.... Mon frère, demeurez,
Digne et premier témoin de mes serments sacrés.
La voici.

CÉSÈNE.

Son aspect déjà vous justifie.

SCÈNE II. — IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

IRADAN.

Arzame, c'est à vous que mon cœur sacrifie;
Ce cœur, qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,
Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se soulève :
Elle a tout commencé, l'amour parle et l'achève.
Je suis prêt de former en présence des dieux,
En présence du vôtre, un nœud si précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, et qui vous est utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt asile,
Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puissance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance;
Elle vous a portée aux écueils de la mort,
Dans un orage affreux qui vous ramène au port;
Sa main, qu'elle étendait pour sauver votre vie,
Tissut en même temps ce saint nœud qui nous lie.
Je vous présente un frère; il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaisance,
Hélas! j'offre mon trouble et ma reconnaissance;
Puisse l'astre du jour épancher sur tous deux
Ses rayons les plus purs et les plus lumineux!
Goûtez, en vous aimant, un sort toujours prospère;
Mais, ô mon bienfaiteur! ô mon maître! ô mon père!
Vous qui faites sur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en secret à ma voix.

CÉSÈNE.

Je me retire, Arzame, et mes mains empressées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées;
Tendre ami de mon frère, heureux de son bonheur,
Je partage le vôtre, et vois en vous ma sœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir?

SCÈNE III. — IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle et modeste Arzame,
Versez en liberté vos secrets dans mon âme;
Ils sont à moi, parlez, tout est commun pour nous

ARZAME.

Mon père! en frémissant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteste ce soleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le sang
Dont ces prêtres de mort vont épuiser mon flanc.

IRADAN.

Ah! que me dites-vous? et quelle défiance!
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offense;
Ces tyrans confondus sauront nous respecter.

ARZAME.

Juste Dieu! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté si noble, une ardeur si touchante!

IRADAN.

Je m'honore moi-même, et ma gloire est contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en est trop.... bornez-vous, seigneur, à la pitié;
Mais daignez m'assurer qu'un secret qui vous touche
Ne sortira jamais de votre auguste bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien!

IRADAN.

Vous semblez hésiter,
Et vos regards sur moi tremblent de s'arrêter;
Vous pleurez, et j'entends votre cœur qui soupire.

ARZAME.

Écoutez, s'il se peut, ce que je dois vous dire :
Vous ne connaissez pas la loi que nous suivons;
Elle peut être horrible aux autres nations;
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on proscrit, ailleurs on le révère :
La nature a chez nous des droits purs et divins
Qui sont un sacrilége aux regards des Romains;
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère,
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour;
La source de leur sang, pour eux toujours sacrée,
En se réunissant n'est jamais altérée.
Telle est ma loi.

IRADAN.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu.... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère?

ARZAME.

Oui, seigneur, et je l'aime :
Mon père à son retour dut nous unir lui-même;
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
De nos Guèbres chéris, et chez vous condamnés.
Je ne suis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jetés sur ma misère,
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés,
Que je vous dois la vie, et qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père;
Mais plus je vous chéris, et moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triste cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, et mon âme éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux secret je suis trop offensé;
Mon cœur le gardera.... mais ce cœur est percé.
Allez; je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me souvenir combien vous m'étiez chère :
Dans l'indignation dont je suis pénétré,
Malgré tout mon courroux, mon honneur vous sait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant mystère.
Votre esprit est trompé, mais votre âme est sincère.
Je suis épouvanté, confus, humilié;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié :
Je ne vous aime plus, mais je vous sers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juste courroux,
Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous,
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits,
Rendra ma mort plus douce, et ma bouche expirante
Bénira jusqu'au bout cette main bienfaisante.

IRADAN.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon âme un tel consentement.
Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous, tout ingrate et coupable :
Vos nœuds me font horreur; et dans mon désespoir,
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, seigneur, et moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une si chère vue,
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me console encor quand il est offensé.

SCÈNE IV. — IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Mon frère, tout est prêt, les autels vous demandent;
Les prêtresses d'hymen, les flambeaux vous attendent;
Le peu de vos amis qui nous reste en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obscurs,
Grossièrement parés, et plus ornés par elle
Que ne l'est des Césars la pompe solennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CÉSÈNE.

Comment! quel changement! quels désastres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur est répandue!
Ses yeux baignés de pleurs semblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en suis indigne.

CÉSÈNE.

O ciel!
Dans quel contentement je parais cet autel!
Combien je chérissais cet heureux ministère!
Quel plaisir j'éprouvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

Ah! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CÉSÈNE.

Que dites-vous?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux;
Renonçons pour jamais à ce poste funeste,
A ce rang avili qu'avec vous je déteste,
A tous ces vains honneurs d'un soldat détrompé,
Trop basse ambition d'ont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre;
De nos enfants, mon frère, allons pleurer la cendre :
Nos femmes, nos enfants, nous ont été ravis;
Vous pleurez votre fille, et je pleure mon fils.
Tout est fini pour nous; sans espoir sur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre?
Quittons tout, et fuyons. Mon esprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient consolé;

Ils sont rompus, le ciel en a rompu la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais et du monde et d'Arzame.

CÉSÈNE.

Vous me glacez d'effroi; quel trouble et quels desseins!
Vous laisseriez Arzame à ses vils assassins;
A ses bourreaux? qui? vous!

IRADAN.

Arrêtez; peut-on croire
D'un soldat, de son frère, une action si noire?
Ce que j'ai commencé je le veux achever;
Je ne la verrai plus, mais je dois la sauver :
Mes serments, ma pitié, mon honneur, tout m'engage;
Et je n'ai point de vous mérité cet outrage ;
Vous m'offensez.

ARZAME.

O ciel! ô frères généreux!
Dans quel saisissement vous me jetez tous deux!
Hélas! vous disputez pour une malheureuse;
Laissez-moi terminer ma destinée affreuse :
Vous en voulez trop faire, et trop sacrifier;
Vos bontés vont trop loin, mon sang doit les payer.

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS, LES PRÊTRES DE PLUTON, SOLDATS.

LE GRAND PRÊTRE.

Est-ce ainsi qu'on insulte à nos lois vengeresses,
Qu'on trahit hautement la foi de ses promesses,
Qu'on ose se jouer avec impunité
Du pouvoir souverain par vous-même attesté?
Voilà donc cet hymen et ce nœud si propice
Qui devait de César enchaîner la justice;
Ce citoyen romain qui pensait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déjà César instruit connaît votre imposture;
Nous venons en son nom réparer son injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève soudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain;
Saisissez-la.

ARZAME.

Mon père!

IRADAN, *aux soldats.*

Ingrats!

CÉSÈNE.

Troupe insolente!...
Arrêtez.... devant moi qu'un de vous se présente,
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND PRÊTRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins;
Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND PRÊTRE.

Les dieux, César et nous, soldats, voilà vos maîtres.

CÉSÈNE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet asile à vos malheurs donné.

CÉSÈNE.

Ne craignez rien.

ARZAME, *en se retirant.*

Je meurs.

LE GRAND PRÊTRE.

Frémissez, infidèles,
César vient, il sait tout, il punit les rebelles :
D'une secte proscrite indignes partisans,
De complots ténébreux coupables artisans,
Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
Abaisser en tremblant votre insolence altière,
Qui parlez de pitié, de justice et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix,
Qui méprisez mon rang, qui bravez ma puissance;
Vous appelez la foudre, et c'est moi qui la lance !

SCÈNE VI. — IRADAN, CÉSÈNE.

CÉSÈNE.

Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront, sans doute; ils n'ont qu'à le vouloir.

CÉSÈNE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle est juste, mon frère, et qu'elle est impuissante !
Ils ont pour les défendre et pour nous accabler
César, qu'ils ont séduit, les dieux, qu'ils font parler.

CÉSÈNE.

Oui; mais sauvons Arzame.

IRADAN.

Écoutez : Apamée
Touche aux États persans; la ville est désarmée;
Les soldats de ce fort ne sont point contre moi,
Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi :
Courez à nos tyrans, flattez leur violence;

Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conseillé, plus juste, à son devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu;
Dites que par leurs mains je consens qu'elle meure,
Que je livre sa tête avant qu'il soit une heure :
Trompons la cruauté qu'on ne peut désarmer;
Enfin, promettez tout, je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura passé ces fatales frontières,
Je mets entre elle et moi d'éternelles barrières;
A vos conseils rendu, je brise tous mes fers;
Loin d'un service ingrat, caché dans des déserts,
Des humains avec vous je fuirai l'injustice.

CÉSÈNE.

Allons, je promettrai ce cruel sacrifice;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A servir ces bourreaux avides de leur proie !
Oui, je vais leur parler.

SCÈNE VII. — IRADAN; LE JEUNE ARZÉMON, *parcourant le fond de la scène d'un air inquiet et égaré.*

LE JEUNE ARZÉMON.

O mort ! ô Dieu vengeur !
Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur....
Où la trouver ? où fuir ? quelles mains l'ont conduite ?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme : est-il un satellite
Que ces juges sanglants se pressent d'envoyer
Pour observer ces lieux, et pour nous épier ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah !... la connaissez-vous ?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.
Parle : que cherches-tu ?

LE JEUNE ARZÉMON.

La vertu la plus rare....
La vengeance, le sang, les ravisseurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels....
Arzame ! chère Arzame !... Ah ! donnez-moi des armes,
Que je meure vengé !

IRADAN.

Son désespoir, ses larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils sont,
Les traits que la nature imprima sur son front,
Tout me dit : « C'est son frère. »

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, je le suis.

IRADAN.

Arrête,
Garde un profond silence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfants infortunés !
Dans quels lieux les destins les ont-ils amenés !
Toi, le frère d'Arzame !

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, ton regard sévère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur et de pitié;
Il peut avec sa sœur être sacrifié.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques !
Ce sont vos cruautés qui font les fanatiques....
Écoute, malheureux, je commande ce fort;
Mais ces lieux sont remplis de ministres de mort :
Je te protégerai; résous-toi de me suivre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je la voir enfin ?

IRADAN.

Tu peux la voir et vivre;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je ne puis.... Ah ! seigneur, pardonnez
A mes sens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi ! ces lieux, dites-vous, sont en votre puissance,
Et l'on y traîne ainsi la timide innocence !
Vos esclaves romains de leurs bras criminels
Ont arraché ma sœur aux foyers paternels !
De la mort, dites-vous, ma sœur est menacée;
Vous la persécutez !

IRADAN.

Va, ton âme est blessée
Par les illusions d'une fatale erreur.
Va, ne me prends jamais pour un persécuteur :
Et sur elle et sur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas ! dois-je y compter ?.... daignez donc me la rendre;
Daignez me rendre Arzame ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un sort funeste!
Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le reste.
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'obéis à vos ordres pressants;
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfants!
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste!
De l'une j'admirais la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grâce, sa candeur;
L'autre accroît ma pitié même par sa fureur.
Un Dieu veut les sauver, il les conduit sans doute;
Ce Dieu parle à mon cœur, il parle, et je l'écoute.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LE JEUNE ARZÉMON, MÉGATISE.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je marche dans ces lieux de surprise en surprise :
Quoi! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise!
Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains!

MÉGATISE.

Pardonne à ma faiblesse;
L'ignorance et l'erreur d'une aveugle jeunesse,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats égara mon courage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Métier cruel et vil! méprisable esclavage!
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

MÉGATISE.

Le pauvre n'est point libre; il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ton sort près d'Iradan deviendra plus prospère.

MÉGATISE.

Va, des guerriers romains il n'est rien que j'espère.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que dis-tu? le tribun qui commande en ce fort
Ne t'a-t-il pas offert un généreux support?

MÉGATISE.

Ah! crois-moi les Romains tiennent peu leur promesse :
Je connais Iradan; je sais que dans Émesse,
Amant d'une Persane, il en avait un fils;
Mais apprends que bientôt, désolant son pays,
Sur un ordre du prince il détruisit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un asile.
Oui, les chefs, les soldats, à nuire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur sont ordonnés :
Nous en avons ici la preuve trop sensible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible;
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié,
Pitié trop faible encore, et toujours chancelante!
L'autre est prête à tremper sa main vile et sanglante
Dans ce cœur si chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de son sang.

LE JEUNE ARZÉMON.

Cher ami, rendons grâce au sort qui nous protége;
On ne commettra point ce meurtre sacrilége :
Iradan la soutient de son bras protecteur,
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'est plus de victime;
De la Perse à nos pas il ouvre les chemins.

MÉGATISE.

Tu penses que, pour toi, bravant ses souverains,
Il hasarde sa perte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il le dit, il le jure;
Ma sœur ne le croit point capable d'imposture :
En un mot nous partons. Je ne suis affligé
Que de partir sans toi, sans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MÉGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit? de quels funestes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés!
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés?

LE JEUNE ARZÉMON.

Je le crois.

MÉGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte?

LE JEUNE ARZÉMON.

Sans doute.

MÉGATISE.

On te trahit; dans une heure elle est morte

LE JEUNE ARZÉMON.

Non, il n'est pas possible; on n'est pas si cruel.

MÉGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel;
Le frère d'Iradan, ce Césène, ce traître,
Trafique de sa vie, et la vend au grand prêtre :
J'ai vu, j'ai vu signer le barbare traité.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je meurs !... Que m'as-tu dit ?

MÉGATISE.

L'horrible vérité.
Hélas ! elle est publique, et mon ami l'ignore !

LE JEUNE ARZÉMON.

O monstres ! ô forfaits !... Mais non, je doute encore. .
Ah ! comment en douter ? mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu ?
Des mots entrecoupés suivis d'un froid silence,
Des regards inquiets que troublait ma présence,
Un air sombre et jaloux, plein d'un secret dépit;
Tout semblait en effet me dire : « Il nous trahit. »

MÉGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame est leur victime.

LE JEUNE ARZÉMON.

Détestables humains ! quoi ! Ce même Iradan....
Si fier, si généreux !

MÉGATISE.

N'est-il pas courtisan ?
Peut-être il n'en est point qui, pour plaire à son maître,
Ne se chargeât des noms de barbare et de traître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Puis-je sauver Arzame ?

MÉGATISE.

En ce séjour d'effroi
Je t'offre mon épée, et ma vie est à toi.
Mais ces lieux sont gardés, le fer est sur sa tête,
De l'horrible bûcher la flamme est toute prête;
Chez ces prêtres sanglants nul ne peut aborder....
(L'arrêtant.)
Où cours-tu, malheureux ?

LE JEUNE ARZÉMON.

Peux-tu le demander ?

MÉGATISE.

Crains tes emportements; j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Arzame va mourir, et tu crains pour ma vie !

MÉGATISE.

Arrête; je la vois.

LE JEUNE ARZÉMON.

C'est elle-même.

MÉGATISE.

Hélas!
Elle est loin de penser qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Écoute, garde-toi d'oser lui faire entendre
L'effroyable secret que tu viens de m'apprendre;
Non, je ne saurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan!

SCÈNE II. — LE JEUNE ARZÉMON, MÉGATISE, ARZAME

ARZAME.

Cher époux, cher espoir de mon cœur!
Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature,
A la fin nous arrache à cette terre impure....
Quoi! c'est là Mégatise! en croirai-je mes yeux?
Un ignicole, un Guèbre, est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZÉMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

MÉGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MÉGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je vois.... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite
De fidèles soldats marchent à notre suite.
Mégatise en est-il?

MÉGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'est tout ce que je puis.... Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon sort dispose avec son frère.

LE JEUNE ARZÉMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis : quel trouble involontaire
Obscurcit tes regards de larmes inondés?

LE JEUNE ARZÉMON.

Quoi ! Césène, Iradan !... de grâce, répondez;
Où sont-ils ? qu'ont-ils fait?

ARZAME.

Ils sont près du grand prêtre.

LE JEUNE ARZÉMON.

Près de ton meurtrier !

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ils tardent bien longtemps.

ARZAME.

Tu les verras ici.

LE JEUNE ARZÉMON, *se jetant dans les bras de Mégatise.*

Cher ami, c'en est fait, tout est donc éclairci !

ARZAME.

Eh quoi ! la crainte encor sur ton front se déplole,
Quand l'espoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorsque de l'empereur il brave le courroux,
Que pour sauver nos jours il hasarde sa vie,
Qu'il se trahit lui-même et qu'il se sacrifie?

LE JEUNE ARZÉMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah ! calme ta douleur;
Mon frère, elle est injuste.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, pardonne, ma sœur,
Pardonne; écoute au moins : Mégatise est fidèle;
Notre culte est le sien; je réponds de son zèle;
C'est un frère, à ses yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir;
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels sentiments secrets ce Romain nous conserve ?
Il paraissait troublé, tu t'en souviens; observe,
Rappelle en ton esprit jusqu'aux moindres discours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de César, de toi-même,
Des lois que nous suivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander?

LE JEUNE ARZÉMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme
Sans verser des poisons dans le fond de mon âme.

ARZAME.

J'en verserai peut-être en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZÉMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir;
Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalousie;
Tu ne la connais point; un sentiment si bas
Blesse le nœud d'hymen, et ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZÉMON.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime....
J'avouerai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Sa poursuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite;
Il a su le secret de ma religion,
Et de tous mes devoirs, et de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincère,
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire;
A ses empressements j'ai mis ce frein sacré :
Ce secret à jamais devait être ignoré;
Tu me l'as arraché; mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZÉMON.

Achève; il a donc su ce serment qui m'engage,
Qui rejoint par nos lois le frère avec la sœur?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZÉMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZÉMON, *à Mégatise.*

C'est assez, je vois tout; le barbare! il se venge.

ARZAME.

Malgre notre hyménée à ses yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il ose protéger
Notre sainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces sanglantes demeures.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ah, ma sœur!... c'en est fait.

ARZAME.

Tu frémis et tu pleures!

LE JEUNE ARZÉMON.

Qui? moi!... ciel!... Iradan....

ARZAME.

Pourrais-tu soupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner?

LE JEUNE ARZÉMON.

Pardonne.... en ces moments.... dans un lieu si barbare....
Parmi tant d'ennemis.... aisément on s'égare....
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu sors!... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZÉMON.

Ami, veille sur elle.... O tendresse! ô nature!
(Avec fureur.)
Que vais-je faire? ah, Dieu!... Vengeance, entends ma voix!
(Il embrasse sa sœur en pleurant.)
Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.
(Il sort.)

SCÈNE III. — ARZAME, MÉGATISE.

ARZAME.

Arrête!... Que veut-il? qu'est-ce donc qu'il prépare?
De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare?
Et dans quel temps, grand Dieu! Qu'en peux-tu soupçonner?

MÉGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le sort veut s'obstiner,
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MÉGATISE.

Puisse le juste ciel veiller sur votre vie!

ARZAME.

Je tremble; je crains tout quand je suis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuise aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?
Assez infortuné pour servir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs mystères affreux.

MÉGATISE.

Hélas! en tous les temps leurs complots sont à craindre :
César les favorise; ils ont su le contraindre
A fléchir sous le joug qu'ils auraient dû porter.
Pensez-vous qu'Iradan puisse leur résister?
Êtes-vous sûre enfin de sa persévérance?

On se lasse souvent de servir l'innocence;
Bientôt l'infortuné pèse à son protecteur;
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel est mon malheur,
Si le noble Iradan cesse de me défendre,
Il faut mourir.... Grand Dieu, quel bruit se fait entendre!
Quels mouvements soudains! et quels horribles cris!

SCÈNE IV. — ARZAME, MÉGATISE, CÉSÈNE, SOLDATS; LE JEUNE ARZÉMON, *enchaîné.*

CÉSÈNE.

Qu'on le traîne à ma suite; enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide;
Préparez mille morts à ce lâche homicide;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O ciel!

MÉGATISE.

Malheureux!

ARZAME *tombe sur une banquette.*

Je me meurs.

CÉSÈNE.

Femme ingrate, est-ce toi qui guidais ses fureurs?

ARZAME, *se relevant.*

Comment! que dites-vous? quel crime a-t-on pu faire?

CÉSÈNE.

Le monstre! quoi! plonger une main sanguinaire
Dans le sein de son maître et de son bienfaiteur!
Frapper, assassiner votre libérateur!
A mes yeux! dans mes bras! un coup si détestable,
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel! Iradan n'est plus!

CÉSÈNE.

Les dieux, les justes dieux
N'ont pas livré sa vie au bras du furieux :
Je l'ai vu qui tremblait; j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je respire un moment.

CÉSÈNE, *aux soldats.*

Soldats qui me suivez,
Déployez les tourments qui lui sont réservés.
Parle; avant d'expirer, nomme-moi ton complice.
(Montrant Mégatise.)
Est-ce ta sœur, ou lui? parle avant ton supplice....

Tu ne me réponds rien.... Quoi! lorsqu'en ta faveur
Nous offensions, hélas! nos dieux, notre empereur;
Quand nos soins redoublés et l'art le plus pénible
Trompaient pour te sauver ce pontife inflexible;
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi,
Nous exposions nos jours et pour elle et pour toi,
De nos bontés, grands dieux! voilà donc le salaire

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé?
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZÉMON, *à Césène.*

A la fin je retrouve un reste de lumière....
La nuit s'est dissipée.... un jour affreux m'éclaire....
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot; j'ose t'interroger....
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître?
Il n'allait pas livrer ma sœur à ce grand prêtre?

CÉSÈNE.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler
Tout le sang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZÉMON.

Il suffit; je me jette à tes pieds que j'embrasse :
A ton cher frère, à toi, je demande une grâce,
C'est d'épuiser sur moi les plus affreux tourments
Que la vengeance ajoute à la mort des méchants;
Je les ai mérités : ton courroux légitime
Ne saurait égaler mes remords et mon crime.

CÉSÈNE.

Soldats qui l'entendez, je le laisse en vos mains:
Soyons justes, amis, et non pas inhumains;
Sa mort doit me suffire.

ARZAME.

Eh bien! il la mérite :
Mais joignez-y sa sœur, elle est déjà proscrite.
La vie en tous les temps ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau;
Je suis sa sœur, sa femme, et cette mort m'est due.

MÉGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix soit entendue :
C'est moi qui dois mourir, c'est moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté....
Seigneur, je vous ai vu, dans ce séjour de crime,
Aux tyrans assemblés promettre la victime;
Je l'ai vu, je l'ai dit : aurais-je dû penser
Que vous la promettiez pour les mieux abuser?
Je suis Guèbre et grossier, j'ai trop cru l'apparence,

Je l'ai trop bien instruit; il en a pris vengeance.
La faute en est à vous, vous qui la protégez.
Votre frère est vivant; pesez tout, et jugez.

CÉSÈNE.

Va, dans ce jour de sang, je juge que nous sommes
Les plus infortunés de la race des hommes....
Va, fille trop fatale à ma triste maison,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahison,
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera; mais mon âme affligée
N'en est pas moins sensible à ton cruel destin.
Mes pleurs coulent sur toi, mais ils coulent en vain.
Tu mourras; aux tyrans rien ne peut te soustraire;
Mais je te pleure encore en punissant ton frère.
(Aux soldats.)
Revolons près du mien, secondons les secours
Qui raniment encor ses déplorables jours.

SCÈNE V. — ARZAME.

Dans sa juste colère il me plaint, il me pleure!
Tu vas mourir, mon frère, il est temps que je meure,
Ou par l'arrêt sanglant de mes persécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs....
O mort! ô destinée! ô Dieu de la lumière!
Créateur incréé de la nature entière,
Être immense et parfait, seul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité?
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage!
La nature est ta fille, et l'homme est ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ses traits,
Et créer le malheur, ainsi que les forfaits?
Est-il ton ennemi? que sa puissance affreuse
Arrache donc la vie à cette malheureuse.
J'espère encore en toi, j'espère que la mort
Ne pourra, malgré lui, détruire tout mon sort.
Oui, je naquis pour toi, puisque tu m'as fait naître;
Mon cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaisant qui corrompit ta loi
Ne m'empêchera pas d'aspirer jusqu'à toi.
Par lui persécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton sein les horreurs de ma vie
Il en est une heureuse, et je veux y courir :
C'est pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — LE VIEIL ARZÉMON, MÉGATISE.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tu gardes cette porte, et tu retiens mes pas!
Tu me fais cet affront, toi, Mégatise!

MÉGATISE.

Hélas!
Triste et cher Arzémon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour servir les Romains, es-tu donc sans pitié?

MÉGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injustices;
Crains ce séjour de sang, de crimes, de supplices:
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans;
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZÉMON.

Où sont mes chers enfants?

MÉGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril est extrême;
Tu ne peux les servir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZÉMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'est-ce pas Iradan, que, pendant son voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce passage?

MÉGATISE.

C'est lui-même, il est vrai; mais crains de t'arrêter:
Hélas! il est bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZÉMON.

Il me refuserait une simple audience?

MÉGATISE, *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZÉMON.

Sais-tu que César m'admet en sa présence,
Qu'il daigne me parler?

MÉGATISE.

A toi?

LE VIEIL ARZÉMON.

Les plus grands rois
Vers les derniers humains s'abaissent quelquefois.

Ils redoutent des grands le séduisant langage,
Leur bassesse orgueilleuse, et leur trompeur hommage;
Mais, oubliant pour nous leur sombre majesté,
Ils aiment à sourire à la simplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux présents dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur superbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à ses mains présenté?

MÉGATISE.

Quoi! tu ne sais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je sais qu'ici tout m'intimide,
Que l'inhumanité, la persécution,
Menacent mes enfants et ma religion.
C'est ce que tu m'as dit, et c'est ce qui m'oblige
A voir cet Iradan.... son intérêt l'exige.

MÉGATISE.

Va, fuis; n'augmente point, par tes soins obstinés,
La foule des mourants et des infortunés

LE VIEIL ARZÉMON

Quel discours effroyable! explique-toi.

MÉGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, est expirant peut-être.

LE VIEIL ARZÉMON.

Lui!

MÉGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Pourquoi m'en détourner?

MÉGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'assassiner.

LE VIEIL ARZÉMON.

O soleil, ô mon Dieu! soutenez ma vieillesse!
Qui? lui! ce malheureux, porter sa main traîtresse....
Sur qui?... Pour un tel crime ai-je pu l'élever!

MÉGATISE.

Vois quel temps tu prenais, rien ne peut le sauver.

LE VIEIL ARZÉMON.

O comble de l'horreur! hélas! dans son enfance
J'avais cru de ses sens calmer la violence;
Il était bon, sensible, ardent, mais généreux :
Quel démon l'a changé? Quel crime!... ah! malheureux!

MÉGATISE.

C'est moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne suive point la mienne.
Écarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZÉMON.

Et qu'ai-je à perdre ? hélas!
Quelques jours malheureux et voisins du trépas,
Ce soleil, dont mes yeux, appesantis par l'âge,
Aperçoivent à peine une infidèle image,
Ces vains restes d'un sang déjà froid et glacé?
J'ai vécu, mon ami; pour moi tout est passé :
Mais avant de mourir je dois parler.

MÉGATISE.

Demeure;
Respecte d'Iradan la triste et dernière heure.

LE VIEIL ARZÉMON.

Infortunés enfants, et que j'ai trop aimés!
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame?

MÉGATISE.

Hélas! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZÉMON.

Que je voie Iradan.

MÉGATISE.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le sang que ton fils a versé;
Attends qu'on sache au moins si, malgré sa blessure,
Il reste assez de force encore à la nature
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MÉGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZÉMON.

Tout doit nous alarmer.

MÉGATISE.

Que mes pleurs te désarment;
Mon père, éloigne-toi : peut-être il est mourant,
Et son frère est témoin de son dernier moment.
Cache-toi; je viendrai te parler et t'instruire.

LE VIEIL ARZÉMON.

Garde-toi d'y manquer.... Dieu, qui m'as su conduire,
Dieu, qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels!

SCÈNE II.—IRADAN, *le bras en écharpe*, *appuyé sur* CÉSÈNE; MÉGATISE.

CÉSÈNE.

Mégatise, aide-nous; donne un siége à mon frère;
A peine il se soutient, mais il vit; et j'espère

Que, malgré sa blessure et son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN, *à Mégatise.*

Donne, ne pleure point.

CÉSÈNE, *à Mégatise.*

Veille sur cette porte,
Et prends garde surtout qu'aucun n'entre et ne sorte.
(A Iradan.) (Mégatise sort.)
Prends un peu de repos nécessaire à tes sens;
Laisse-nous ranimer tes esprits languissants;
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

IRADAN.

Ah, Césène! au prétoire on veut que je paraisse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, et déjà le prétoire,
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des grands favorisé;
Ils se maintiennent tous; le faible est écrasé :
Ils sont maîtres des lois dont ils sont interprètes;
On n'écoute plus qu'eux; nos bouches sont muettes :
On leur donne le droit de juges souverains,
L'autorité réside en leurs cruelles mains;
Je perds le plus beau droit, celui de faire grâce.

CÉSÈNE.

Eh! pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner?

IRADAN.

Ah! qu'il vive.

CÉSÈNE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne et les entraves;
Sous le nom de guerriers nous devenons esclaves.
Il n'est plus temps de fuir ce séjour malheureux,
Véritable prison qui nous retient tous deux.
César est arrivé; la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres sanglants excitent dans mon cœur;
Et, loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir.
C'est ton lâche assassin que nous devons punir;
Et, puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :
Ta sûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il est Guèbre, il suffit, César te punirait.

IRADAN.

Je ne sais; mais sa mort, en augmentant mes peines,
Semble glacer le sang qui reste dans mes veines.

SCÈNE III. — IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME.

ARZAME, *se jetant aux genoux de Césène.*

Dans ma honte, seigneur, et dans mon désespoir,
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le sens, ma présence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère;
L'audace de sa sœur est un crime de plus.

CÉSÈNE, *la relevant.*

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs superflus?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au supplice;
Vous l'avez ordonné, vous lui rendez justice;
Et vous me demandez ce que je veux!... La mort,
La mort; vous le savez.

CÉSÈNE.

Va, son funeste sort
Nous fait frémir assez dans ces moments terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils sont assez sensibles.
Eh bien! je veillerai sur tes jours innocents,
C'est tout ce que je puis; compte sur mes serments.

ARZAME.

Je vous les rends, seigneur, je ne veux point de grâce :
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur;
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis; votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, et si votre courage,
Si votre bras vengeur, sur sa tête étendu,
Tremblait de me donner le trépas qui m'est dû,
Ma main sera plus prompte, et mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme?
Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains?

CÉSÈNE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre
Sans qu'un Dieu, dans mon cœur ardent à te défendre,
Ne soulève mes sens, et crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse et d'horreur.

SCÈNE IV. — IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE, MÉGATISE.

CÉSÈNE.

Vient-on nous demander le sang de ce coupable?

MÉGATISE.

Rien encor n'a paru.

CÉSÈNE.

Son supplice équitable
Pourrait de nos tyrans désarmer la fureur.

ARZAME.

Ils seraient plus tyrans s'ils épargnaient sa sœur.

MÉGATISE.

Cependant un vieillard, dans sa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embrasser vos pieds :
A ses cris, à ses yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grâce qu'il demande?

IRADAN.

Une grâce! qui? moi!

CÉSÈNE.

Que veut-il? qu'il attende,
Qu'il respecte l'horreur de ces affreux moments :
Il faut que je vous venge : allons, il en est temps.

ARZAME.

Ciel! déjà!

CÉSÈNE.

Rejetez sa prière indiscrète.

IRADAN.

Mon frère, la faiblesse où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut être, sans doute, ignoré de personne:
Et puisque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puisque mon sort le touche, il vient pour me servir.

MÉGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le fasse venir.

SCÈNE V. — IRADAN, ARZAME, CÉSÈNE; MÉGATISE, *s'avançant vers* LE VIEIL ARZÉMON, *qu'on voit à la porte.*

MÉGATISE, *à Arzémon.*

La bonté d'Iradan se rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Juste ciel!... Ah! mon père!

A mes derniers moments quel Dieu vient vous offrir?
Voulez-vous qu'à vos yeux...?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je veux vous secourir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains! que ton fils est coupable!
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfants, et, dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos persécuteurs.

LE VIEIL ARZÉMON.

Oui, tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables;
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :
Devant lui, devant elle, il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique!
Pouvoir de la nature augmenté par l'amour!
Quels moments! quels témoins! et quel horrible jour!

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENTS; LE JEUNE ARZÉMON, *enchaîné*.

LE JEUNE ARZÉMON.

Hélas! après mon crime, il me faut donc paraître
Aux yeux d'un homme juste à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieillesse et le sang;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc;
Aux regards indignés de son vertueux frère;
Devant vous, ô ma sœur! dont la juste colère,
Les charmes, la terreur, et les sens agités,
Commencent les tourments que j'ai tant mérités.

LE VIEIL ARZÉMON, *les regardant tous*.

J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
Des consolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en sera jamais après ce coup affreux.

CÉSÈNE.

Qui?.... toi, nous consoler! toi, père malheureux!

LE VIEIL ARZÉMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles;
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels discours étonnants!

CÉSÈNE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourments?

LE VIEIL ARZÉMON.

Que n'ai-je appris plus tôt, dans mes sombres retraites,
Le lieu, le nouveau poste, et le rang où vous êtes!
La guerre loin de moi porta toujours vos pas;
Enfin je vous retrouve.

CÉSÈNE.

En quel état, hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés?

ARZAME.

Ah! les lois le commandent;
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZÉMON.

Seigneurs, écoutez-moi....
Il vous souvient des jours de carnage et d'effroi,
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Émesse enflammée.

IRADAN.

S'il m'en souvient, grands dieux!

CÉSÈNE.

Oui; nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Émesse fut détruite, et j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZÉMON.

Non, seigneur, et j'abhorre
Ce mercenaire usage, et ces hommes cruels
Gagés pour se baigner dans le sang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obscure,
Je n'ai point par le meurtre offensé la nature.
Je naquis vers Émesse, et, depuis soixante ans,
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je sais qu'en cette ville un hymen bien funeste
Vous engagea tous deux.

CÉSÈNE.

O sort que je déteste!
De nos malheurs secrets qui t'a si bien instruit?

LE VIEIL ARZÉMON.

Je les sais mieux que vous; ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfants dans Émesse embrasée :
La mère de l'un d'eux y périt écrasée;
Et l'autre sut tromper, par un heureux effort,
Le glaive des Romains, et la flamme, et la mort.

CÉSÈNE.

Et qui des deux vivait?

IRADAN.

Et qui des deux respire?

LE VIEIL ARZÉMON.

Hélas! vous saurez tout : je dois d'abord vous dire
Qu'arrachant ces enfants au glaive meurtrier
Cette mère échappa par un obscur sentier;
Qu'ayant des deux États parcouru la frontière,
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt, du sort abandonné,
Je divisai le pain que le ciel m'a donné;
Ma loi me le commande, et mon sensible zèle,
Seigneurs, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

CÉSÈNE.

Eh quoi! privé de bien, tu nourris l'étranger!
Et César nous opprime, ou nous laisse égorger!

IRADAN, *se soulevant un peu.*

Que devint cette femme? ô Dieu de la justice!
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice?

LE VIEIL ARZÉMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans.
Le chagrin desséchait la fleur de son printemps.

IRADAN.

Hélas!

LE VIEIL ARZÉMON.

Elle mourut; je fermai sa paupière;
Elle me fit jurer à son heure dernière
D'élever ses enfants dans sa religion :
J'obéis : mon devoir et ma compassion
Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, et je l'étais pour eux.

CÉSÈNE.

O destins!

IRADAN.

O moments trop chers, trop douloureux!

CÉSÈNE.

Une faible espérance est-elle encor permise?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZÉMON.

Et moi, je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous, ô cieux! que dois-je croire?

CÉSÈNE.

Ah! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner, après de tels récits,

Quelque éclaircissement sur ma fille et son fils?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins?

LE VIEIL ARZÉMON, *à Iradan.*

Reconnaissez ce gage
D'un malheur sans exemple, et de la vérité;
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(Il lui donne une lettre.)
Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tiens, mon frère, prends, lis.

CÉSÈNE.

Oui, c'est ta tendre épouse; ô sacré caractère!
(Il montre la lettre à Iradan.)
Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frère.

IRADAN *prend la main d'Arzame, et regarde avec larmes le jeune Arzémon qui se couvre le visage.*

Voilà mon fils, ta fille, et tout est découvert.

ARZAME, *à Césène, qui l'embrasse.*

Quoi! je naquis de vous!

IRADAN.

Quoi! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer!

LE JEUNE ARZÉMON, *se jetant aux genoux d'Iradan.*

Du nom de père, hélas! osé-je vous nommer?
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN, *se relevant et l'embrassant.*

Non, tu n'es que mon fils.
(Il retombe.)

CÉSÈNE.

Que j'étais aveuglé!
Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé;
Les bourreaux l'attendaient.... Quel bruit se fait entendre?
Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre?

MÉGATISE, *rentrant.*

Un ordre du prétoire au pontife est venu.

CÉSÈNE.

Est-ce un arrêt de mort?

MÉGATISE.

Il ne m'est pas connu;
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels!

CÉSÈNE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MÉGATISE.

Je sais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard,
Et le frère et la sœur.

CÉSÈNE.

O justice! ô César!
Vous pouvez le souffrir! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie!

LE JEUNE ARZÉMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé :
J'en étais incapable; eux seuls vous ont frappé.
J'expierai dans leur sang mon crime involontaire....
Déchirons ces serpents dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains trop longtemps abusés
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.
Que l'empereur après ordonne mon supplice;
Il n'en jouira pas, et j'aurai fait justice;
Il me retrouvera, mais mort, enseveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton désespoir, contiens ta violence;
Elle a coûté trop cher. Un reste d'espérance,
Mon frère, mes enfants, doit encor nous flatter.
Le destin paraît las de nous persécuter;
Il m'a rendu mon fils, et tu revois ta fille;
Il n'a pas réuni cette triste famille
Pour la frapper ensemble, et pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le sait?

IRADAN.

A César que ne puis-je parler!
Je ne puis rien, je sens que ma force s'affaisse;
Tant de soins, tant de maux, de crainte, de tendresse,
Accablent à la fois mon corps et mes esprits!
(A son fils.)
Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZÉMON.

L'oserai-je?

IRADAN.

Oui, mon fils.... mon cher fils!

ARZAME, *à Césène.*

Eh quoi! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, assiége encor la porte!

CÉSÈNE.

Va, j'en jure les dieux ennemis des tyrans,
Ces meurtriers sacrés n'y seront pas longtemps.

S'il est des dieux cruels, il est des dieux propices
Qui pourront nous tirer du fond des précipices;
Ces dieux sont la constance et l'intrépidité,
Le mépris des tyrans et de l'adversité.
(Au jeune Arzémon.)
Viens; et, pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec son frère.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — IRADAN, LE JEUNE ARZÉMON, ARZAME.

IRADAN.

Non, ne m'en parlez plus; je bénis ma blessure.
Trop de biens ont suivi cette affreuse aventure;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfants;
Le ciel vous a rendus à nos embrassements.
Vos amours offensaient et Rome et la nature;
Rome les justifie, et le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dressé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi;
Ce vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,
Y verra consacrer votre sainte alliance;
Les prêtres des enfers et leur zèle inhumain
Respecteront le sang d'un citoyen romain.

ARZAME.

Hélas! l'espérez-vous?

IRADAN.

Quelles mains sacriléges
Oseraient de ce nom braver les priviléges?
Césène est au prétoire : il saura le fléchir.
Des formes de nos lois on peut nous affranchir.
Quels cœurs à la pitié seront inaccessibles?
Les prêtres de ces lieux sont les seuls insensibles.
Le temps fera le reste; et si vous persistez
Dans un culte ennemi de nos solennités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à se taire.
Dieu, qui me les rendez, favorisez leurs feux!
Dieu de tous les humains, daignez veiller sur eux!

ARZAME.

Ainsi ce jour horrible est un jour d'allégresse!
Je ne verse à vos pieds que des pleurs de tendresse.

LE JEUNE ARZÉMON, *baisant la main d'Iradan.*

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père!

IRADAN, *l'embrassant.*

Mon cher fils!

LE JEUNE ARZÉMON.

Le trépas m'était dû,
Vous me donnez Arzame!

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'est Césène mon père.... oui, le ciel nous l'envoie!

SCÈNE II. — LES PRÉCÉDENTS, CÉSÈNE.

IRADAN.

Quelle nouvelle heureuse apportez-vous enfin?

CÉSÈNE.

J'apporte le malheur, et tel est mon destin.
Ma fille, on nous opprime; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe sans intervalle :
Le prétoire est séduit.

LE JEUNE ARZÉMON.

Que je suis alarmé!

IRADAN.

Quoi! tout est contre nous!

CÉSÈNE.

On a déjà nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en est fait, je vois trop notre entière disgrâce.

CÉSÈNE.

Ah! le malheur n'est pas de perdre son emploi,
De cesser de servir, de vivre enfin pour soi....

IRADAN.

Qu'on est faible, mon frère! et que le cœur se trompe!
Je détestais ma place et son indigne pompe;
Ses fonctions, ses droits, je voulais tout quitter :
On m'en prive, et l'affront ne se peut supporter.

CÉSÈNE.

Ce n'est point un affront; ces pertes sont communes.
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes :
Notre hymen malheureux, formé chez les Persans,
Est déclaré coupable : on ôte à nos enfants
Les droits de la nature, et ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZÉMON.

Je les ai tous perdus quand cette main impie,
Par la rage égarée, et surtout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour;
Mais il me reste au moins le droit de la vengeance,
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naissance
Est plus sacré pour moi que les droits des Romains:
Des parents généreux sont mes seuls souverains.

CÉSÈNE, *l'embrassant.*

Ah! ma fille, mes pleurs arrosent ton visage:
Fille digne de moi, conserve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons besoin.

CÉSÈNE.

Nos lâches oppresseurs
Dédaignent ma colère, insultent à nos pleurs,
Demandent notre sang.

ARZAME.

J'en suis la cause unique:
J'étais le seul objet qu'un sacerdoce inique
Voulait sur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.
L'empereur serait-il assez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une seule victime?
Du sang de ses sujets veut-il donc s'abreuver?
Le dieu qui sur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait si grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hasard en despotique maître;
Pour laisser opprimer ces généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ses meilleurs officiers?
Sur quoi? sur un arrêt des ministres d'un temple;
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple;
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des lois;
Eux qui, loin de frapper l'innocent misérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre César, invisible aux humains?
De quoi lui sert un sceptre oisif entre ses mains?
Est-il, comme vos dieux, indifférent, tranquille,
Des maux du monde entier spectateur inutile?

CÉSÈNE.

L'empereur jusqu'ici ne s'est point expliqué:
On dit qu'à d'autres soins en secret appliqué,
Il laisse agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine et chimérique!
Loi favorable aux grands, et pour nous tyrannique!

CÉSÈNE.

Je n'ai qu'une ressource, et je vais la tenter:
A César, malgré lui, je cours me présenter;
Je lui crierai justice; et si les pleurs d'un père

Ne peuvent adoucir ce despote sévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférents,
S'il garde un froid silence, ordinaire aux tyrans,
Je me perce à sa vue : il frémira peut-être;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître,
Et, par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai : « Barbare, apprends à gouverner. »

IRADAN.

Vous n'irez point sans moi.

CÉSÈNE.

Quelle erreur vous entraîne?
Votre corps affaibli se soutient avec peine,
Votre sang coule encor.... demeurez, et vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour, si vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZÉMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!...
Cher frère! cher époux!... ô ciel! que vont-ils faire?

SCÈNE IV. — IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Peut-être que César se laissera toucher.

IRADAN.

Hélas! souffrira-t-on qu'il ose l'approcher?
Je respecte César; mais souvent on l'abuse.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuse.
J'ai pour moi la nature, ainsi que l'équité;
Tant de droits ne sont rien contre l'autorité;
Elle est sans yeux, sans cœur : le guerrier le plus brave,
Quand César a parlé, n'est plus qu'un vil esclave :
C'est le prix du service, et l'usage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, si grand dans sa misère!
Il n'a fait que du bien; ses respectables mœurs
Passent pour des forfaits chez nos persécuteurs.
La vertu devient crime aux yeux qui nous haïssent
C'est une impiété que dans nous ils punissent;
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur
Sans doute est envoyé pour servir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prendre,

Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, et s'en ferait honneur :
Telle est des courtisans la bassesse cruelle.
Notre indigne pontife, à sa haine fidèle,
N'attend que le moment de se rassasier
Du sang des malheureux qu'on va sacrifier.
Dans l'état où je suis, son triomphe est facile.
Nous voici tous les deux sans force et sans asile,
Nous débattant en vain, par un pénible effort,
Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCÈNE IV. — IRADAN, ARZAME, LE VIEIL ARZÉMON.

IRADAN.

Vénérable vieillard, que viens-tu nous apprendre?

LE VIEIL ARZÉMON.

C'est un événement qui pourra vous surprendre,
Et peut-être un moment soulager vos douleurs,
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère....

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZÉMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble;
Du quartier de César ils suivaient les chemins :
Du grand prêtre accouru les suivants inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, et demandent leur proie;
A mes yeux consternés le pontife déploie
Un arrêt que sa brigue au prétoire a surpris.
On l'a dû respecter; mais, seigneur, votre fils,
Dans son emportement, pardonnable à son âge,
Contre eux, le fer en main, se présente et s'engage;
Votre frère le suit d'un pas impétueux;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux :
Des soldats s'attroupaient à la voix du grand prêtre :
« Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître. »
De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux :
Je voyais deux partis ardents, audacieux,
Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
Je ne sais quelle main (qu'on va nommer impie),
Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas;
Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître,
Indigne de sa place et du saint nom de prêtre;
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu :

Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu,
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! son sang odieux répandu justement
Sera vengé bientôt, et payé chèrement.

LE VIEIL ARZÉMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême
César doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous ni pour lui.

(Le vieil Arzémon sort.)

SCÈNE V. — IRADAN, CÉSÈNE, ARZAME, LE JEUNE ARZÉMON.

CÉSÈNE.

Sans doute il n'en est point; mais la terre est vengée.
Par votre digne fils ma gloire est partagée;
C'est assez.

LE JEUNE ARZÉMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs :
Puissent périr ainsi tous les persécuteurs!
Le ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre :
Que le ciel les en frappe, et délivre la terre;
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent :
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd; et ce monstre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous sacré.
César va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfants, tout est ici victime,
Tout attend son arrêt. Flétri, dépossédé,
Prisonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement consacrée.

CÉSÈNE.

Eh quoi! je ne vois plus ce fidèle Arzémon;
Serait-il renfermé dans une autre prison?
A-t-on déjà puni son respectable zèle,
Et les bienfaits surtout de sa main paternelle?
Au supplice, ma fille, il ne peut échapper.

César de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déjà sonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort
Je n'ai vu que du sang, des bourreaux, et la mort.

CÉSÈNE.

Oui, c'en est fait, ma fille.

ARZAME.

Ah! pourquoi suis-je née?

CÉSÈNE, *embrassant sa fille.*

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frère!... et toi, son déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils sont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même... A genoux, mes enfants.

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers moments!

SCÈNE VI. — LES PRÉCÉDENTS; L'EMPEREUR, GARDES, LE VIEIL ARZÉMON, ET MÉGATISE, *au fond.*

L'EMPEREUR.

Enfin de la justice à mes sujets rendue
Il est temps qu'en ces lieux la voix soit entendue;
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit;
L'intérêt de l'État m'éclaire et me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfants, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CÉSÈNE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez; c'est trop vous défier de moi :
Vous avez outragé l'empereur et la loi;
Le meurtre d'un pontife est surtout punissable.
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable :
Sa soif du sang humain ne se put assouvir;
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance :
Je vous eusse écoutés; la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec sécurité,

Et l'appui de mon trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, seigneur, votre colère;
Épargnez les enfants, et punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur, m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère;
Il se fie à César; vous deviez l'imiter.
(Au vieil Arzémon.)
Approchez, Arzémon; venez vous présenter :
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère;
C'est la première source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs :
Des prêtres, emportés par un funeste zèle,
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle;
Ils auraient dû l'instruire, et non la condamner;
Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas su borner,
Fiers de servir le ciel, ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations,
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les persécutions
Ont mal servi ma gloire, et font trop de rebelles.
Quand le prince est clément, les sujets sont fidèles.
On m'a trompé longtemps; je ne veux désormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des ministres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puissance;
Honorés et soumis, par les lois soutenus,
Et par ces mêmes lois sagement contenus;
Loin des pompes du monde enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos respects, et dignes de mes soins :
C'est l'intérêt du peuple, et c'est celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'est à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'État plutôt que mon pouvoir....
Iradan, désormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me suivra dans l'armée,
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :

Vous m'avez offensé; vous m'en servirez mieux.
De vos enfants chéris j'approuve l'hyménée.
(A Arzame et au jeune Arzémon.)
Méritez ma faveur qui vous est destinée.
(Au vieil Arzémon.)
Et toi, qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage;
Tu mérites des biens, tu sais en faire usage.
Les Guèbres désormais pourront en liberté
Suivre un culte secret longtemps persécuté :
Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire;
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs biens;
Qu'ils adorent leur Dieu, mais sans blesser les miens ;
Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière;
Mais la loi de l'État est toujours la première.
Je pense en citoyen, j'agis en empereur :
Je hais le fanatique et le persécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un dieu, du haut d'un trône auguste,
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juste.

ARZAME.

Nous tombons tous, seigneur, à vos sacrés genoux.

LE VIEIL ARZÉMON.

Notre religion est de mourir pour vous.

FIN DES GUÈBRES.

SOPHONISBE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

IMPRIMÉE DÈS 1770, JOUÉE LE 15 JANVIER 1774[1].

A MONSIEUR LE DUC DE LA VALLIÈRE,

GRAND FAUCONNIER DE FRANCE,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, ETC., ETC.

MONSIEUR LE DUC,

Quoique les épîtres dédicatoires aient la réputation d'être aussi ennuyeuses qu'inutiles, souffrez pourtant que je vous offre la *Sophonisbe* de Mairet, corrigée par un amateur autrefois très-connu. C'est votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'histoire du théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature française de présider à l'histoire du théâtre la plus complète. Presque tous les sujets des pièces dont cette histoire parle ont été tirés de votre bibliothèque, la plus curieuse de l'Europe en ce genre. Le manuscrit de la pièce qui vous est dédiée vous manquait : il vient de M. Lantin, auteur de plusieurs poëmes singuliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conservent dans leurs portefeuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuscrit parmi les vôtres. Personne ne jugera mieux que vous si l'auteur a rendu quelque service à la scène française en habillant la *Sophonisbe* de Mairet à la moderne.

Il était triste que l'ouvrage de Mairet, qui eut tant de réputation autrefois, fût absolument exclu du théâtre, et qu'il rebutât même tous les lecteurs, non-seulement par les expressions surannées, et par les familiarités qui déshonoraient alors la scène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théâtre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toujours se souvenir que cette pièce, écrite longtemps avant *le Cid*, est la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie, et qui mit le théâtre en honneur.

Il est très-remarquable qu'en France ainsi qu'en Italie l'art

1. « Cette tragédie fut imprimée d'abord en 1769, sous le nom de M. Lantin, et on la donna comme la tragédie de Mairet, refaite.

« La *Sophonisbe* de Mairet est la première pièce régulière qu'on ait vue en France, et même longtemps avant Corneille.

« C'est par là qu'elle est précieuse, et qu'on a voulu la rajeunir. Il n'y a pas, à la vérité, un seul vers de Mairet dans la pièce; mais on a suivi sa marche autant qu'on l'a pu, surtout dans la première et dans la dernière scène. C'est un hommage qu'on rend au berceau de la tragédie française, lorsqu'elle est sur le bord de son tombeau.

« Nous imprimons cette pièce sur le propre manuscrit de l'auteur, soigneusement revu et corrigé par lui; et c'est jusqu'ici la seule édition à laquelle on doive avoir égard. » (*Ed. de Kehl.*)

tragique ait commencé par une *Sophonisbe*. Le prélat Georgio Trissino, par le conseil de l'archevêque de Bénévent, voulant faire passer ce grand art de la Grèce chez ses compatriotes, choisit le sujet de *Sophonisbe* pour son coup d'essai plus de cent ans avant Mairet. Sa tragédie, ornée de chœurs, fut représentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau siècle de l'Italie.

Notre émulation se borna, près de cinquante ans après, à la traduire en prose; et quelle prose encore! Vous avez, monseigneur, cette traduction faite par Mélin de Saint-Gelais. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en prose ni en vers. Notre langue n'était pas formée; elle ne le fut que par nos premiers académiciens: et il n'y avait point d'Académie encore quand Mairet travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens; il conçut les préceptes qu'ils avaient tous suivis; les unités de lieu, de temps, et d'action, furent scrupuleusement observées dans sa *Sophonisbe*. Elle fut composée dès l'an 1629, et jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Espagne et l'Angleterre salissaient souvent leur scène tragique furent proscrites par Mairet; mais il ne put chasser je ne sais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors que ce genre est plus facile, et qu'on a pour excuse de pouvoir dire : « Cela est naturel. » Ces naïvetés furent longtemps en possession du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du *Cid*, composée longtemps après la *Sophonisbe :*

A de plus hauts partis ce beau-fils doit prétendre;

et dans *Cinna :*

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme.

Ainsi il ne faut pas s'étonner que le style de Mairet, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât personne de son temps.

Corneille surpassa Mairet en tout; mais il ne le fit point oublier; et même, quand il voulut traiter le sujet de *Sophonisbe*, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de Mairet.

Vous avez souvent dit, monsieur le duc, la raison de cette préférence; c'est qu'il y a un grand fond d'intérêt dans la pièce de Mairet, et aucun dans celle de Corneille. La fin de l'ancienne *Sophonisbe* est surtout admirable; c'est un coup de théâtre, et le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous présenter un hommage digne de vous en ressuscitant la mère de toutes les tragédies françaises, laissée depuis quatre-vingts ans dans son tombeau.

Ce n'est pas que M. Lantin, en ranimant la *Sophonisbe*, lui ait laissé tous ses traits; mais enfin le fond est entièrement conservé: on y voit l'ancien amour de Massinisse et de la veuve de Syphax; la lettre écrite par cette Carthaginoise à Massinisse; la douleur de Syphax, sa mort; tout le caractère de Scipion, la même catastrophe, et surtout point d'épisode, point de rivale de Sophonisbe, point d'amour étranger dans la pièce.

Je ne sais pourquoi M. Lantin n'a pas laissé subsister ce vers qui était autrefois dans la bouche de toute la cour :

Massinisse, en un jour, voit, aime, et se marie[1].

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé; mais il est énergique, et il était consacré. On l'a retranché probablement, parce qu'en effet il n'était pas vrai que Massinisse n'eût aimé Sophonisbe que le jour de la prise de Cirthe; il l'avait aimée éperdument longtemps auparavant, et un amour d'un moment n'intéresse jamais : aussi c'est Scipion qui prononçait ce vers, et Scipion était mal informé.

Quoi qu'il en soit, c'est à vous, monsieur le duc, et à vos amis, à décider si cette première tragédie régulière qui ait paru sur le théâtre de France mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illustre maison de Montmorency; c'est dans son hôtel qu'elle fut faite; c'est la première tragédie qui fut représentée devant Louis XIII. MM. les premiers gentilshommes de la chambre, qui dirigent les spectacles de la cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, et se faire un plaisir de voir nos ruines réparées.

Le cinquième acte est trop court; mais le cinquième d'*Athalie* n'est pas beaucoup plus long; et d'ailleurs peut-être vaut-il mieux avoir à se plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les actes de trois à quatre cents vers entraîne-t-elle des longueurs et des inutilités.

Enfin, si on trouve qu'on puisse ajouter quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naissant qui peut contribuer à décorer un monument respectable qui doit être cher à la nation.

La réparation qu'on y a faite est déjà fort ancienne elle-même, puisqu'il y a plus de cinquante ans que M. Lantin est mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je suis) qu'il ait réussi dans tous les points : je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de son original; mais je dois vous en laisser le jugement.

Comme M. Lantin a retouché la *Sophonisbe* de Mairet, on pourra retoucher celle de M. Lantin. La même plume qui a corrigé le *Venceslas* pourrait faire revivre aussi la *Sophonisbe* de Corneille, dont le fond est très-inférieur à celle de Mairet, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui font très-bien des vers sur des sujets assez inutiles; ne pourrait-on pas employer leurs talents à soutenir l'honneur du théâtre français, en corrigeant *Agésilas*, *Attila*, *Suréna*, *Othon*, *Pulchérie*, *Pertharite*, *Œdipe*, *Médée*, *Don Sanche d'Aragon*, *la Toison d'or*, *Andromède*, enfin tant de pièces de Corneille, tombées dans un plus grand oubli que *Sophonisbe*, et qui ne furent jamais lues de personne après leur chute? Il n'y a pas jusqu'à *Théodore* qui ne pût être retouchée avec succès, en retranchant la prostitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques scènes de

1. Ce vers est dans la *Sophonisbe* de Mairet. (Éd.)

Pompée, de *Sertorius*, des *Horaces*, et en retrancher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de Livie et de l'Infante dans ses meilleures pièces. Ce serait à la fois rendre service à la mémoire de Corneille et à la scène française, qui reprendrait une nouvelle vie : cette entreprise serait digne de votre protection, et même de celle du ministère.

Nous avons plus d'une ancienne pièce qui, étant corrigée, pourrait aller à la postérité. J'ose croire que l'*Astrate* de Quinault, le *Scévole* de Du Ryer, l'*Amour tyrannique* de Scudéri, bien rétablis au théâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théâtre est, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du consentement de tous les étrangers, fait le plus d'honneur à notre patrie. Les Italiens sont encore nos maîtres en musique, en peinture ; les Anglais, en philosophie : mais dans l'art des Sophocle, nous n'avons point de rivaux. Il est donc essentiel de protéger les talents par lesquels les Français sont au-dessus de tous les peuples. Les sujets commencent à s'épuiser : il faut donc remettre sur la scène tous ceux qui ont été manqués, et dont il est aisé de tirer un grand parti.

Je soumets, comme je le dois, à vos lumières ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE A M. LE G.... DE G..., A DIJON.

(28 JUIN 1770.)

Je vous restitue, monsieur, à vous notre ancien grand bailli, à vous le soutien et le bienfaiteur de notre Académie de Dijon, la *Sophonisbe* de notre oncle M. Lantin, fils du sous-doyen de notre parlement, auteur de ce joli conte de *la Fourmi*.

Vous verrez qu'il s'amusait au tragique comme au plaisant. Mais il faudrait avoir la tragédie de Mairet sous les yeux, pour juger des peines que prit notre oncle pour mettre en français la *Sophonisbe* de Mairet. Cette ancienne pièce ne se retrouve que dans un *Recueil* en douze tomes des *Meilleures pièces de théâtre*, parmi lesquelles il n'y en a pas une seule de bonne.

Nous allons la faire imprimer à la suite de la *Sophonisbe* de notre oncle, afin que le petit nombre de curieux qui s'amusent encore de la littérature, puissent comparer la première pièce régulière du théâtre français, la mère de toutes nos tragédies, avec cette même tragédie composée dans le goût moderne.

Il est vrai qu'il n'y a pas un seul vers de Mairet dans celle de notre oncle, et que les caractères de Sophonisbe et de Massinisse sont entièrement différents ; mais le fond est sans contredit le même, et la catastrophe a été conservée.

On me mande que maître Aliboron, dans son *Ane littéraire*, a parlé de notre *Sophonisbe*. Nous le renvoyons à ses chardons et à M. Freeport.

Nous savons bien que l'opéra-comique, le singe de Nicolet, des fusées volantes, des lampions sur le rempart, et un vauxhall que nous appelons *faxhall*, brillante copie des inventions an-

glaises, l'emporteront toujours sur les beaux-arts que Mairet ressuscita, que Rotrou fortifia, que Corneille porta plus d'une fois jusqu'au sublime, que Racine perfectionna, et qui firent la gloire indisputable de la France. C'est ce que déplorait en mourant notre oncle l'abbé Bazin; c'est ce que pensaient à leurs derniers moments Jérôme Carré et Guillaume Vadé nos amis, qui auraient réformé le siècle présent, s'ils avaient pu se réformer eux-mêmes.

Mille tendres respects.

LANTIN,
neveu de feu M. Lantin et de feu l'abbé Bazin.

PERSONNAGES.

SCIPION, consul.
LÉLIE, lieutenant de Scipion.
SYPHAX, roi de Numidie.
SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, femme de Syphax.
MASSINISSE, roi d'une partie de la Numidie.
ACTOR, attaché à Syphax et à Sophonisbe.
ALAMAR, officier de Massinisse.
PHÆDIME, dame numide, attachée à Sophonisbe.
SOLDATS ROMAINS.
SOLDATS NUMIDES.
LICTEURS.

La scène est à Cirthe, dans une salle du château, depuis le commencement jusqu'à la fin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — SYPHAX, *une lettre à la main;* SOLDATS

SYPHAX.

Se peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahisse?
Sophonisbe! ma femme! écrire à Massinisse!
A l'ami des Romains! que dis-je? à mon rival!
Au déserteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me poursuit dans Cirthe, et qui bientôt peut-être
De mon trône usurpé sera l'indigne maître!
J'ai vécu trop longtemps. O vieillesse! ô destins!
Ah! que nos derniers jours sont rarement sereins!
Que tout sert à ternir notre grandeur première!
Et qu'avec amertume on finit sa carrière!
A mes sujets lassés ma vie est un fardeau;
On insulte à mon âge; on ouvre mon tombeau.
Lâches, j'y descendrai, mais non pas sans vengeance.

(Aux soldats.)
Que la reine à l'instant paraisse en ma présence.
(Il s'assied, et lit la lettre.)
Qu'on l'amène, vous dis-je. Époux infortuné,
Vieux soldat qu'on trahit, monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouse?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouse?
Cet objet criminel, à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton empire ébranlé?
Dans la mort d'une femme est-il donc quelque gloire?
Est-ce là tout l'honneur qui reste à ta mémoire?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains;
Ranime dans leur sang tes languissantes mains;
Va finir sur la brèche un destin qui t'accable.
Qu'on te trahisse ou non, ta mort est honorable;
Et l'on dira du moins, en respectant mon nom :
« Il mourut en soldat des mains de Scipion. »

SCÈNE II. — SYPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Syphax? et quelle tyrannie
Traîne ici votre épouse avec ignominie?
Vos Numides tremblants, courageux contre moi,
Pour la première fois ont bien servi leur roi;
A votre ordre suprême ils ont été dociles.
Peut-être sur nos murs ils seraient plus utiles;
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal!
Je conçois leur valeur et je lui rends justice.
Quel est mon crime enfin? quel sera mon supplice?

SYPHAX, *lui donnant la lettre.*

Connaissez votre seing : rougissez, et tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont désolés,
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois asservie.
Scipion, Massinisse, heureux dans les combats,
M'ont fait rougir, seigneur; mais je ne tremble pas.

SYPHAX.

Perfide!

SOPHONISBE.

Épargnez-moi cette injure odieuse,
Pour vous, pour votre femme également honteuse.
Nos murs sont assiégés; vous n'avez plus d'appui,
Et le dernier assaut se prépare aujourd'hui.
J'écris à Massinisse en cette conjoncture,
Je rappelle à son cœur les droits de la nature,

Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit.
Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.

(Elle lit.)

Vous êtes de mon sang; je vous fus longtemps chère,
Et vous persécutez vos parents malheureux.
Soyez digne de vous; le brave est généreux:
Reprenez votre gloire et votre caractère....

(Syphax lui arrache la lettre.)

Eh bien! ai-je trahi mon peuple et mon époux?
Est-il temps d'écouter des sentiments jaloux?
Répondez : quel reproche avez-vous à me faire?
La fortune, en tout temps à tous deux trop sévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but? quel était mon dessein?
Pouvez-vous l'ignorer? et faut-il vous l'apprendre?
Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,
S'il est quelque ressource à nos calamités,
Sur ces murs tout sanglants je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Massinisse même,
Ma main joint des lauriers à votre diadème;
Elle combat pour vous, et sur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal :
Mais si jusqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SYPHAX.

Qu'on me pardonne! à moi! De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front!
Et, portant à ce point votre insultante audace,
C'est donc pour votre roi que vous demandez grâce!
Allez, peut-être un jour vos funestes appas
L'imploreront pour vous, et ne l'obtiendront pas.
Massinisse, en tout temps mon fatal adversaire,
Et mon rival en tout, se flatte de vous plaire;
Il m'osa disputer mon trône et votre cœur :
C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous souvenir de son feu téméraire.
Vos soins injurieux redoublent ma colère;
Et ce fatal aveu, dont je me sens confus,
A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscrètes :
Mais vos maux sont les miens; qu'ils puissent vous toucher
Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non sans quelque courage)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage,
D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,

Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.
Massinisse m'aimait, et j'aimais ma patrie;
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais si je suis coupable en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable,
Si je veux vous sauver, la faute est excusable.
Vous avez, croyez-moi, des soins plus importants.
Bannissez des soupçons, partage des amants,
Des cœurs efféminés, dont l'oisive mollesse
Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendresse ·
Un soin bien différent nous occupe en ce jour;
Il s'agit de la vie, et non pas de l'amour :
Il n'est pas fait pour nous. Écoutez : le temps presse;
Tandis que vos soupçons accusent ma faiblesse,
Tandis que nous parlons, la mort est en ces lieux.

SYPHAX.

Je vais donc la chercher; je vais loin de vos yeux
Éteindre dans mon sang ma vie et mon outrage.
J'ai tout perdu; les dieux m'ont laissé mon courage.
Cessez de prendre soin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble secours;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore :
Ce n'est pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi, je sais sauver mes mains
Des fers de Massinisse, et des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, et surtout un Numide,
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes; j'ai des yeux : le fond de votre cœur,
Quoi que vous en disiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre âme
Les dehors affectés d'une inutile flamme;
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas;
Je voulais un vrai zèle, et vous n'en avez pas.
Mais je sais mourir seul, j'y cours; et cette épée
D'un sang que j'ai chéri ne sera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent sur vous le sang de votre roi.
Redoutez nos tyrans, et jusqu'à Massinisse;
Si leurs bras sont armés, c'est pour votre supplice.
C'est le sang d'Annibal que leur haine poursuit;
Ce jour est pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reste de vie;
Je péris glorieux, et vous mourrez punie :
Vous n'aurez, en tombant, que la honte et l'horreur
D'avoir prié pour moi mon superbe oppresseur.
Je cours aux murs sanglants que ses armes détruisent

Laissez-moi : fuyez-moi; vos remords me suffisent.

SOPHONISBE.

Non, seigneur; malgré vous je marche sur vos pas;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieuse;
Vos malheureux soupçons la rendraient trop honteuse;
Je vous suis.

SYPHAX.

Demeurez, je l'ordonne : je pars;
Et Syphax en tombant ne veut point vos regards.

SCÈNE III. — SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Ah! Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laisse, et vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre :
Mais Syphax est injuste.

SOPHONISBE.

Il sort; il a laissé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a blessé.
J'ai cru, quand il parlait à sa femme éplorée,
Quand il me présageait une mort assurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir, et lisant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime :
Dans les plis de mon âme il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; et ce triste entretien
Ne m'annonce que trop son désastre et le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome et contre Massinisse
Empoisonnait son cœur déjà trop soupçonneux :
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près, et l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion Syphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.

Vos charmes sur son cœur ont été trop puissants :
Ils le seront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus temps.
Je vois de tous les deux la destinée affreuse :
Il s'avance au trépas; je suis plus malheureuse.

PHÆDIME.

Espérez.

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes États, mon repos,
L'estime d'un époux, et l'amour d'un héros.
Je suis déjà captive; et dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des lois d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuse, et que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Massinisse, oppresseur de Carthage,
Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage,
Tu sais que j'étouffai, dans mon secret ennui,
L'intérêt et le sang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus? j'étouffai l'amour même;
Je soutins contre moi l'honneur du diadème;
Je demeurai fidèle à mon père Asdrubal,
A Carthage, à Syphax, aux destins d'Annibal.
L'amour fuit de mon âme aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie :
Un front cicatrisé par la guerre et le temps
Effarouchait en vain mon cœur et mes beaux ans;
Puisqu'il détestait Rome, il eut la préférence.
Massinisse revient, armé de la vengeance;
Il entre en nos États, la victoire le suit;
Aidé de Scipion, son bras a tout détruit :
Dans Cirthe ensanglantée un faible mur nous reste.
A quels dieux recourir dans ce péril funeste?
Était-ce un si grand crime, était-il si honteux
D'avoir cru Massinisse et noble et généreux;
D'avoir pour mon époux imploré sa clémence?
Dans mon illusion j'avais quelque espérance;
Ma prière et mes pleurs auraient pu le flatter;
Mais il ne saura pas ce que j'osai tenter;
Et, pour unique fruit d'un soin trop magnanime,
Mon époux me condamne, et mon amant m'opprime :
Tous deux sont contre moi, tous deux règlent mon sort;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCÈNE IV. — SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, dans ce moment le secours de Carthage
Sous nos remparts sanglants s'est ouvert un passage;
On est aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, et du champ des combats.
Le roi, couvert de sang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laissiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous suis, Actor. Vous lui direz
Que ses ordres pour moi seront toujours sacrés;
Mais que, dans les moments où le combat s'engage,
M'éloigner du danger c'est trop me faire outrage.
Dieux! par quel sort cruel ai-je à craindre en un jour
Massinisse et Syphax, les Romains et l'amour?
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abîme;
Ils ont tous fait ma perte, et frappé leur victime.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Quel tumulte effroyable au loin se fait entendre?
Quels feux sont allumés? la ville est-elle en cendre?
Ceux qui veillaient sur vous se sont tous écartés.
Dans ces salons déserts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reste plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec moi gémissantes;
Nous rappelons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des dieux qui sont passés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs, cette effrayante image,
Ont étonné mes sens, ont troublé mon courage :
Phædime, ce moment m'accable ainsi que toi.
Le sang que vingt héros ont transmis jusqu'à moi
Aujourd'hui dégénère en mes veines glacées;
Le désordre et la crainte agitent mes pensées.
J'ai voulu pénétrer dans ces sombres détours
Qui, du pied du palais, conduisent à nos tours :
Tout est fermé pour moi. Je marchais égarée;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'est montrée
Pâle, sanglante, horrible, et l'air plus furieux

Que lorsque son courroux m'outrageait à tes yeux.
Est-ce une illusion sur mes sens répandue?
Est-ce la main des dieux sur ma tête étendue,
Un présage, un arrêt des enfers et du sort?
Syphax en ce moment est-il vivant ou mort?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée
Je ne sais où j'étais quand je t'ai rencontrée;
Je ne sais où je vais. Tout m'alarme et me nuit,
Et je crois voir encore un dieu qui me poursuit.
Que veux-tu, dieu cruel? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur; il n'était point coupable;
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès sa naissance, et banni sans retour :
Je n'offensai jamais l'hymen et la nature.
Grand dieu! tu peux frapper; va, ta victime est pure.

PHÆDIME.

Ah! nous allons du ciel savoir les volontés.
Déjà d'un bruit nouveau, dans ces murs désertés,
Jusqu'à notre prison les voûtes retentissent,
Et sur leurs gonds d'airain les portes en mugissent....
On entre, on vient à vous : je reconnais Actor.

SCÈNE II. — SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

Ministre de mon roi, qui vous amène encor?
Qu'a-t-on fait? que deviens-je? et qu'allez-vous m'apprendre?

ACTOR.

Le dernier des malheurs.

SOPHONISBE.

Ah! je m'y dois attendre.

ACTOR.

Par l'ordre de Syphax, à l'abri de ces tours,
A peine en sûreté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière sacrée
Par qui de ce palais la ville est séparée;
J'ai revolé soudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur sort, et digne de vos vœux;
Son courage, aussi grand qu'il était inutile,
D'un effort passager soutient son bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renversé,
Dans ces débris sanglants il tombe terrassé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah! je devais, plus que lui poursuivie,
Tomber à ses côtés, ainsi que ma patrie :
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR

Si dans un tel malheur
Quelque soulagement reste à notre douleur
Daignez apprendre au moins combien, dans sa victoire,
Le jeune Massinisse a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros si fier, si redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'esprit superbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'est vu maître, il nous a pardonné;
De blessés, de mourants, de morts environné,
Il a donné soudain, de sa main triomphante,
Le signal de la paix au sein de l'épouvante.
Le carnage et la mort s'arrêtent à sa voix;
Le peuple, encor tremblant, lui demande des lois;
Tant le cœur des humains change avec la fortune!

SOPHONISBE.

Le ciel semble adoucir la misère commune,
Puisqu'au moins le pouvoir est remis dans les mains
D'un prince de ma race, et non pas des Romains.

ACTOR.

Le juste et premier soin de l'heureux Massinisse
Est d'apaiser les dieux par un prompt sacrifice,
De dresser un bûcher à votre auguste époux.
Il garde jusqu'ici le silence sur vous :
Mais dès que j'ai paru, madame, en sa présence,
Il s'est ressouvenu qu'autrefois son enfance
Fut remise en mes mains, dans ces murs, dans ces lieux,
Où ce prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeler; et, respectant mon zèle,
Au malheureux Syphax en tous les temps fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. « Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui servit votre roi. »
Enfin, à Syphax même il a donné des larmes;
Il justifie en tout le succès de ses armes;
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Massinisse est grand, plus mon sort est affreux.
Quoi! les Carthaginois, que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,
Qui jusqu'au Capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, et ne la sauvent pas!

ACTOR.

Scipion combattait : ils ne sont plus....

SOPHONISBE.

Carthage!
Tu seras, comme moi, réduite à l'esclavage;

Nous périrons ensemble. O Cirthe! ô mon époux!
Afrique, Asie, Europe, immolés avec nous,
Le sort des Scipions est donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encore.

SOPHONISBE.

Ah! tout sert à me nuire;
Annibal est trop loin : je suis esclave.

ACTOR.

O dieux!
Fléchissez Massinisse.... Il avance en ces lieux;
Il vient suivi des siens; il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes tristes yeux ne verront point un maître!
Ils pleureront Syphax, et nos murs abattus,
Et ma gloire passée, et tous mes dieux vaincus.

MASSINISSE, *arrivant.*

Sophonisbe me fuit.

SOPHONISBE, *sortant.*

Je dois fuir Massinisse.

SCÈNE III. — MASSINISSE, ALAMAR, *un des chefs numides*, ACTOR, GUERRIERS NUMIDES.

MASSINISSE.

Il est juste, après tout, que son cœur me haïsse.
Elle m'a cru barbare. Eh! le suis-je, grands dieux?
Devais-je être en effet si coupable à ses yeux?
Actor, vous que je vois, dans ce moment prospère,
Avec les yeux d'un fils qui retrouve son père,
Je vous prends à témoin si l'inhumanité
A souillé ma victoire et ma félicité;
Si, triste imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes.
Des guerriers généreux, par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A des dieux teints de sang offerts en sacrifice,
Sont-ils dans les cachots gardés pour le supplice?
Je viens dans mon pays, et j'y reprends mon bien
En soldat, en monarque, et plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuse ou timide,
Refusant seule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Massinisse, et fuit avec horreur?
Suis-je un Romain?

ACTOR.

Seigneur, on la verra, sans doute,
Révérer avec nous la main qu'elle redoute;

Mais vous savez assez tout ce qu'elle a perdu.
Le sang de son époux fut par vous répandu;
Et, n'osant regarder son vainqueur et son juge,
Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue; et, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inspirée, alors que ses refus,
Ses outrages honteux au sang de Massinisse,
Sous ses pas égarés creusaient ce précipice :
Elle y tombe : elle en doit accuser son erreur.
Ah! c'est bien malgré moi qu'elle a fait son malheur.
Allez; et dites-lui qu'il est peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver sa puissance.
Je veux qu'elle paraisse en ce même moment;
Mon aspect odieux sera son châtiment :
Je n'en prendrai point d'autre; et sa fierté farouche
S'humiliera du moins, puisque rien ne la touche.

(Actor s'en va.)

SCÈNE IV. — MASSINISSE, ALAMAR, GUERRIERS NUMIDES.

MASSINISSE.

Eh bien! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe est-elle tranquille? a-t-on suivi mes lois?
Un seul des citoyens aurait-il à se plaindre?

ALAMAR.

Sous votre loi, seigneur, ils n'auraient rien à craindre;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérants,
De tant de nations ces illustres tyrans,
Descendants prétendus du grand dieu de la guerre,
Qui pensent être nés pour asservir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris;
Qu'il veut seul commander.

MASSINISSE.

Qui? lui! dans mon partage
Dans Cirthe, mon pays, mon premier héritage!
Lui, mon ami, mon guide, et qui m'a tout promis!

ALAMAR.

Lorsque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons : j'ai vaincu, je suis dans mon empire,
Je règne; et je suis las, puisqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un sénat qui croit me protéger,
Sur son fier tribunal assis pour me juger :
C'en est trop.

ALAMAR.

Cependant nous devons vous apprendre

Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Syphax est mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout sanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. (*Il lit.*) Ah! qu'ai-je lu? ciel! ô surprise extrême!
Sophonisbe à ma gloire enfin se confiait!
A fléchir son amant sa fierté se pliait!
Elle a connu mon âme, elle a vaincu la sienne;
Ses yeux se sont ouverts; et sa fatale haine,
Que je vis si longtemps contre moi s'obstiner,
Me croyait assez grand pour savoir pardonner!
Épouse de Syphax, tu m'as rendu justice;
Ta lettre a mis le comble à mon destin propice;
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau :
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau....
Courons vers Sophonisbe.... Ah! je la vois paraître.

SCÈNE V. — SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, GARDES.

SOPHONISBE.

Si le sort eût voulu qu'un Romain fût mon maître,
Si j'eusse été réduite en un tel abandon
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à sa gloire fidèle,
Aurait choisi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe sans rougir.

(Massinisse l'empêche de se jeter à genoux.)

Ne me retenez point, et laissez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;
Non pas à vos succès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, qui suivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire;
Mais au cœur généreux, si digne de sa gloire,
Qui, de ses ennemis respectant la vertu,
A plaint son rival même, a fait ce qu'il a dû,
Du malheureux Syphax a recueilli la cendre,
Qui partage les pleurs que sa main fait répandre,
Qui soumet les vaincus à force de bienfaits,
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'est vous, auguste reine, en tout temps révérée,
Qui m'avez du devoir tracé la loi sacrée;
Et je conserverai jusqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'avez adressée,

Par la faveur des dieux sur la brèche laissée,
Remise en mon pouvoir, est plus chère à mon cœur
Que le bandeau des rois, et le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi, seigneur! jusqu'à vous ma lettre est parvenue?
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue?

MASSINISSE.

J'ai voulu désarmer votre injuste courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grâce à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du sang de mon époux, qui s'élève et qui crie,
De votre honneur surtout, et des rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, et vivent dans nous deux.
Jurez-moi seulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on ose me remettre.

MASSINISSE.

Qui? vous en leur pouvoir! et d'un pareil affront
Vous auriez soupçonné qu'on pût couvrir mon front?
Je commande dans Cirthe; et c'est assez vous dire
Que les Romains sur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je sais qu'ils sont jaloux de leur autorité;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur est nécessaire.
Allez; ne croyez pas qu'ils puissent m'avilir :
Je saurai les braver, si j'ai su les servir.
Ils vous respecteront; vos frayeurs sont injustes.
Vous avez attesté tous ces mânes augustes,
Tous ces rois dont le sang, dans nos veines transmis,
S'indigna si longtemps de nous voir ennemis;
Je les prends à témoin, et c'est pour vous apprendre
Que j'ai pu, comme vous, mériter d'en descendre.
La nièce d'Annibal, et la veuve d'un roi,
N'est captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Je sais qu'un tel opprobre, un si barbare usage,
Est consacré dans Rome, et commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, si je l'avais suivi.
Le sang dont vous sortez n'aura jamais servi :
Ce front n'était formé que pour le diadème.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang suprême :
Ne pensez pas surtout qu'en ces tristes moments

Mon cœur laisse éclater ses premiers sentiments;
Je n'en rappelle point la déplorable histoire :
Je sais trop respecter vos malheurs et ma gloire,
Et même cet amour par vous trop dédaigné.
Je règne dans ces murs où vous avez régné;
Les trésors de Syphax y sont en ma puissance;
Je vous les rends, madame, et voilà ma vengeance.
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds:
Sophonisbe, il suffit que vous me connaissiez.
Vous me rendrez justice, et c'est ma récompense.
A mes nouveaux sujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils semblent demander,
Et que déjà leur maître eût dû leur accorder :
Ils vont renouveler leur hommage à leur reine;
Sophonisbe en tous lieux est toujours souveraine.

SCÈNE VI. — SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Je demeure interdite. Un si grand changement
A saisi mes esprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu!.... Faut-il qu'un si grand homme
Ait détruit mon pays, et qu'il ait servi Rome?
Tous mes sens sont ravis, mais ils sont effrayés;
Scipion dans nos murs, Massinisse à mes pieds,
Sophonisbe, en un jour, captive et triomphante,
L'ombre de mon époux terrible et menaçante,
Le comble des horreurs et des prospérités,
Les fers, le diadème, à mes yeux présentés,
Ce rapide torrent de fortunes contraires
Me laisse encor douter de mes destins prospères.

PHÆDIME.

Ah! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux :
S'il respecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépose à vos pieds l'orgueil de sa conquête,
Et les lauriers sanglants qui couronnent sa tête,
Peut-être un seul regard a plus fait sur son cœur
Que toutes les vertus, l'alliance, et l'honneur.
Mais ces vertus enfin, que dans Cirthe on admire,
Qui sur tous les esprits lui donnent tant d'empire,
Autorisent les feux que vous vous reprochiez :
La gloire qui le suit les a justifiés.
Non, ce n'est pas assez que, dans Cirthe étonnée,
Vous viviez sous le nom de reine détrônée,
Qu'on vous laisse un vain titre, et qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennui soit l'ornement fatal :
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,

D'un malheur véritable amusements stériles;
L'amour ira plus loin; j'ose vous en flatter :
Syphax est au tombeau....

SOPHONISBE.

Cesse de m'insulter;
Ne me présente point ce qui me déshonore :
Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore.

PHÆDIME.

Songez qu'au rang des rois vous pouvez remonter ·
L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

Ma gloire s'en irrite; il faut t'ouvrir mon âme.
J'ai repoussé les traits de ma funeste flamme;
Oui, ce feu, si longtemps dans mon sein renfermé,
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore, et j'oserais le croire :
Je pourrais me flatter d'une telle victoire;
Je pourrais, à mon joug attachant mon vainqueur,
Arracher aux Romains l'appui de leur grandeur :
Ma flamme déclarée et si longtemps secrète,
Ma fierté, ma vengeance à la fin satisfaite,
Massinisse en mes bras, seraient d'un plus grand prix
Que l'empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il se peut, t'étonner davantage :
Malgré l'illusion d'un si cher avantage,
Malgré l'amour enfin dont je ressens les coups,
Massinisse jamais ne sera mon époux.

PHÆDIME.

Pourquoi le refuser? pourquoi, si son courage
Vous présentait un sceptre au lieu de l'esclavage,
Si de l'Afrique entière il faisait la grandeur.
Si, du sang de nos rois relevant la splendeur,
Si, du sang d'Annibal....

SCÈNE VII. — SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, il faut vous apprendre
Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre;
On le nomme Lélie, et le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier lieutenant :
Sa suite avec mépris nous insulte et nous brave;
Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave;
Leur fierté nous vantait je ne sais quel sénat,
Des préteurs, des tribuns, l'honneur du consulat,
La majesté de Rome : et, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave et fidèle ami, je compte sur ta foi,
Sur les serments sacrés de notre nouveau roi;
Sur moi-même, en un mot : Carthage m'a fait naître;
Je mourrai digne d'elle, et sans trône, et sans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous!

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous
Syphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et je les défierai du bord de mon cercueil.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LÉLIE, MASSINISSE, *assis;* SOLDATS ROMAINS, SOLDATS NUMIDES, *dans l'enfoncement, divisés en deux troupes.*

LÉLIE.

Votre âme impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée
Qu'importe un vain discours du soldat répété
Dans le sein de l'ivresse et de l'oisiveté?
Laissons parler le peuple; il ne peut rien connaître :
Il veut percer en vain les secrets de son maître;
Et ceux de Scipion, dans son sein retenus,
Seigneur, avant le temps ne sont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage;
Tout aveugle qu'il est, le peuple le présage;
Rien n'est à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces discours qu'on méprise.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchise
Qu'attendent ma conduite et ma sincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité :
Leur austère vertu, peut-être un peu farouche,
Laissait leur cœur altier d'accord avec leur bouche
Auraient-ils aujourd'hui l'art de dissimuler?
Après avoir vaincu, n'oseriez-vous parler?
Que pensez-vous, du moins, que Scipion prétende?

LÉLIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande,
Rien qui ne soit prescrit par nos communs traités;

La justice et la loi règlent ses volontés
Rome l'a revêtu de son pouvoir suprême;
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer·
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera ses projets sur l'Afrique.
Vous savez qu'Annibal est déjà vers Utique;
Qu'il fuit l'aigle romaine, et que, dans son pays,
De ses Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux est commune.
Nous marcherons ensemble à de nouveaux combats

MASSINISSE.

De la reine, seigneur, vous ne me parlez pas.

LÉLIE.

Je parle d'Annibal; Sophonisbe est sa nièce :
C'est vous en dire assez.

MASSINISSE, *en se levant.*

Écoutez; le temps presse :
Je veux une réponse, et savoir à l'instant
Si sur mes prisonniers votre pouvoir s'étend.

LÉLIE.

Lieutenant du consul, je n'ai point sa puissance;
Mais si vous demandez, seigneur, ce que je pense
Sur le sort des vaincus, sur la loi du combat,
Je crois que leur destin n'appartient qu'au sénat.

MASSINISSE.

Au sénat! Et qui suis-je?

LÉLIE.

Un allié, sans doute,
Un roi digne de nous, qu'on aime et qu'on écoute,
Que Rome favorise, et qui doit accorder
Tout ce que ce sénat a droit de demander.

(Il se lève.)

C'est au seul Scipion de faire le partage;
Il récompensera votre noble courage,
Seigneur, et c'est à vous de recevoir ses lois,
Puisqu'il est notre chef, et qu'il commande aux rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, et ma condescendance
N'avait point reconnu tant de prééminence;
Je pensais être égal à ce grand citoyen,
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le sien :
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
J'ai d'autres intérêts, et plus pressants peut-être,
Que ceux de disputer du rang des souverains,
Et d'opposer l'orgueil à l'orgueil des Romains.

Répondez; ose-t-il disposer de la reine?

LÉLIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui?... Mon cœur ne se contient qu'à peine.

LÉLIE.

C'est un droit reconnu qu'il nous faut maintenir;
Tout le sang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre,
Vous, de sa race entière éternel ennemi,
Vous, du peuple romain le vengeur et l'ami?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon sang, celui de la justice,
Et l'horreur que je sens d'un pareil sacrifice
J'entrevois les projets qu'il me cache avec soin;
Mais son ambition pourrait aller trop loin.

LÉLIE.

Seigneur, elle se borne à servir sa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infâme barbarie
D'un peuple qu'Annibal écrasa sous ses pieds.
Si Rome existe encor, c'est par ses alliés :
Mes secours l'ont sauvée; et, dès qu'elle respire,
Sur les rois, sur moi-même elle affecte l'empire;
Elle se fait un jeu, dans ses murs fortunés,
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés;
Elle met à ce prix sa faveur passagère :
Scipion, qui m'aima, se dément pour lui plaire;
Il me trahit.

LÉLIE.

Seigneur, qui vous a donc changé?
Quoi! vous seriez trahi quand vous seriez vengé?
J'ignore si la reine, en triomphe menée,
Au char de Scipion doit paraître enchaînée;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié?
C'est pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la respecte.
La foi romaine enfin me devient trop suspecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il soit, doit vous être sacré :
Et vous insulteriez une femme, une reine!
Vous oseriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir!

LÉLIE.

Parlez à Scipion, vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir! apprenez qu'il est une autre voie
De priver les Romains de leur injuste proie.
Il est des droits plus saints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui;
Je l'espère du moins.

LÉLIE.

Tout ce que je puis dire
C'est que nous soutiendrons les droits de notre empire;
Et vous ne voudrez pas, par des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le sénat ne fait point d'injustices;
Il a d'un digne prix reconnu vos services.
Il vous chérit encor, mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres absolus.

(Il sort avec les soldats romains.)

SCÈNE II. — MASSINISSE, ALAMAR; *les* SOLDATS NUMIDES *restent au fond de la scène.*

MASSINISSE.

Des ordres! vous, Romains! ingrats, dont ma vaillance
A fait tous les succès, et nourri l'insolence!
Des fers à Sophonisbe! et ces mots inouïs
A peine prononcés n'ont pas été punis!
Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure;
Règne, l'honneur l'ordonne, et l'amour t'en conjure;
Règne pour être libre, et commande avec moi...
Va, Massinisse enfin sera digne de toi.
Des fers! ah! que je vais réparer cet outrage!
Que j'étais insensé de combattre Carthage!
(A sa suite.)
Approchez, mes amis; parlez, braves guerriers;
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers?
Vous avez entendu ce discours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte et de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus se porter;
Sur leur superbe tête il faut le rejeter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, et les croit tyranniques;
Ah! les plus grands tyrans ce sont les républiques;
Rome est la plus cruelle.

ALAMAR.

Il est juste, il est temps
D'abattre pour jamais l'orgueil de ses enfants.
L'alliance avec eux n'était que passagère·
La haine est éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre sang j'ai pu les soutenir!
Si je les ai sauvés, songeons à les punir.
Me seconderez-vous?

ALAMAR.

Nous sommes prêts, sans doute;
Il n'est rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, et non plus de valeur;
Ils savent mieux tromper, et c'est là leur grandeur;
Mais nous savons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, annoncez vos volontés suprêmes;
Ce fameux Scipion n'est pas plus craint de nous
Que ce faible Syphax abattu sous nos coups.

MASSINISSE.

Écoutez; Annibal est déjà dans l'Afrique;
La nouvelle en est sûre, il marche vers Utique :
Pourrions-nous jusqu'à lui nous frayer des chemins?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le sang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe; arrachons cette proie
Aux brigands insolents qu'un sénat nous envoie,
Effaçons dans leur sang le crime trop honteux,
Et le malheur, surtout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'est pas loin; croyez que ce grand homme
Peut encore une fois se montrer devant Rome :
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour;
Que ces bords africains, que ce sanglant séjour,
Deviennent, par vos mains, le tombeau de ces traîtres,
Qui, sous le nom d'amis, sont nos barbares maîtres.
La nuit approche; allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous seconder.
Vous savez en ces lieux combien Rome est haïe,
Et tout homme est soldat contre la tyrannie.
Préparez les esprits irrités et jaloux;
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux :
Aux premiers coups portés, aux premières alarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes;
Nos maîtres prétendus, plongés dans le sommeil,
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entreprise,
Le succès en est sûr, et tout nous favorise :
Nous suivons Massinisse; et ces tyrans surpris
Vont payer de leur sang leurs superbes mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure;
J'arrache Sophonisbe à sa triste demeure :
Je marche à votre tête; et, s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai su vaincre, et je saurai mourir.

SCÈNE III. — SOPHONISBE, MASSINISSE

SOPHONISBE.

Seigneur, en tous les temps par le ciel poursuivie,
Je n'attends que de vous le destin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, et mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez, d'un seul mot, écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages;
Et, dans ce grand reflux des horreurs de mon sort,
Dans ce jour étonnant de clémence et de mort,
Par vous seul confondue, et par vous rassurée,
J'ai cru que d'un héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, et serait respecté :
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage,
Qu'on osât prononcer le nom de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourments,
Après tous vos bienfaits, réclamer vos serments

MASSINISSE.

Ne les réclamez point; ils étaient inutiles,
Je n'en eus pas besoin : vous aurez des asiles
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer;
Et ce n'est pas à vous désormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même palais, dans la même journée,
Où le sort a voulu que le sang d'un époux,
Répandu par les miens, rejaillît jusqu'à vous.
Mais la nécessité rompt toutes les barrières;
Tout se tait à sa voix; ses lois sont les premières.
La cendre de Syphax ne peut vous accuser;
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouser;
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords africains chérie et redoutée,
Le diadème au front, marchez à mon côté :
Votre sceptre et mon bras sont votre sûreté.

SOPHONISBE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sophonisbe éperdue
Doit dévoiler enfin son âme à votre vue :
J'étais votre ennemie, et l'ai toujours été,
Seigneur; je vous ai fui, je vous ai rebuté;

Syphax obtint mon choix, sans consulter son âge;
Je n'acceptai sa main que pour vous faire outrage
J'encourageai les miens à poursuivre vos jours :
Mais connaissez mon cœur, il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Est-il possible! ô dieux! vous, dont l'âme inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe! et, dans ses déplaisirs,
Massinisse accablé vous coûtait des soupirs!

SOPHONISBE.

Oui, nièce d'Annibal, j'ai dû haïr, sans doute,
L'ami de Scipion, quelque effort qu'il m'en coûte;
Je le voulus en vain : c'est à vous de juger
Si le seul des humains qui veut me protéger,
Quand il revient à moi, quand son noble courage
Peut sauver Sophonisbe, Annibal, et Carthage,
En m'arrachant des fers et du sein de l'horreur,
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,
Et dont tout mon courroux fut à peine le maître.
D'un bonheur inouï vous venez me flatter;
Vous m'offrez votre main.... je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Vous! quels dieux ennemis à vos bontés s'opposent?

SOPHONISBE.

Les dieux qui de mon sort en tous les temps disposent.
Les dieux qui d'Annibal ont reçu les serments,
Quand au pied des autels, en ses plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle :
Ce serment est le mien, je lui serai fidèle;
Je meurs sans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez :
Connaissez qui je suis, et qui vous insultez :
C'est ce même serment qui devant vous m'amène;
Et ma haine pour Rome égale votre haine.

SOPHONISBE.

Vous, seigneur! vous pourriez enfin vous repentir
De vous être abaissé jusques à la servir?

MASSINISSE.

Je me repens de tout, puisque je vous adore;
Je ne vois plus que vous, si vous m'aimez encore.
J'apporte à cet autel, en vous donnant la main,
L'horreur que Massinisse a pour le nom romain.
Plus irrité que vous, et plus qu'Annibal même,
Oui, je déteste Rome autant que je vous aime.

SOPHONISBE.

Massinisse!

MASSINISSE.

Écoutez; vous n'avez qu'un instant;
Vos fers sont préparés.... un trône vous attend.
Scipion va venir.... Carthage vous appelle;
Et si vous balancez, c'est un crime envers elle.
Suivez-moi, tout le veut.... Dieux justes, protégez
L'hymen où je l'entraîne, et soyons tous vengés!

SOPHONISBE.

Eh bien! à ce seul prix j'accepte la couronne;
La veuve de Syphax à son vengeur se donne :
Oui, Carthage l'emporte. O mes dieux souverains,
Vous m'unissez à lui pour punir les Romains!

MASSINISSE.

Honteusement ici soumis à leur puissance,
Cherchons en d'autres lieux la gloire et la vengeance.
Les Romains sont dans Cirthe, ils y donnent des lois;
Un consul y commande, et l'on tremble à sa voix.
Sachez que sous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'ensevelir l'orgueil qui nous opprime;
Scipion va tomber dans le piége fatal.
La gloire et le bonheur sont au camp d'Annibal.
Dès que l'astre du jour aura cessé de luire,
Parmi des flots de sang ma main va vous conduire :
La veuve de Syphax, en fuyant ses tyrans,
Doit marcher avec moi sur leurs corps expirants;
Il n'est point d'autre route, et nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irai me rendre;
C'est là qu'est ma patrie, et mon trône, et ma cour :
Là je puis sans rougir écouter votre amour :
Mais comment m'assurer....

MASSINISSE.

La plus juste espérance
Flatte d'un prompt succès ma flamme et ma vengeance.
Je crains peu les Romains, et, prêt à les frapper,
J'ai honte seulement de descendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils savent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCÈNE IV. — SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Seigneur, cet étranger, ce superbe Lélie,
Et qui dans ce palais parlait si hautement,
Accompagné des siens, arrive en ce moment.

Il veut que, sans tarder, à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un consul il porte la réponse.

MASSINISSE.

Il suffit.... qu'il m'attende, et que, sans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — LÉLIE, ROMAINS.

LÉLIE, *à un centurion.*

Allez, observez tout; les plus légers soupçons
Dans de pareils moments sont de fortes raisons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides;
Scipion dans la ville enferme les Numides.
(A un autre.)
C'est à vous de garder le palais et la tour,
Tandis que, n'écoutant qu'un imprudent amour,
Massinisse, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laisse l'avantage.
(A tous.)
Vous avez désarmé sans peine et sans effort
Le peu de ses soldats répandus dans ce fort,
Et, déjà trop puni par sa propre faiblesse,
Il ne sait pas encor le péril qui le presse.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puisse entrer, qu'aucun n'ose sortir
Surtout de vos soldats contenez la licence;
Respectez ce palais; que nulle violence
Ne souille sous mes yeux l'honneur du nom romain
Le sort de Massinisse est tout en notre main.
On craignait que ce prince, aveugle en sa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;
Mais, de son amitié gardant le souvenir,
Scipion le prévient sans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'est assez; cette âme impétueuse
Verra de ses desseins la suite infructueuse,
Et dans quelques moments tout doit être éclairci....
Vous, gardez cette porte; et vous, veillez ici.
(Les licteurs restent un peu cachés dans le fond.)

SCÈNE II. — MASSINISSE, LÉLIE, LICTEURS.

MASSINISSE.

Eh bien! de Scipion ministre respectable,
Venez-vous m'annoncer son ordre irrévocable?

LÉLIE.

J'annonce du sénat les décrets souverains,
Que le consul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraissez troublé!

MASSINISSE.

Je suis prêt à souscrire
Aux projets des Romains, que vous me présentez,
Si par l'équité seule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire et ma couronne.
Parlez; quel est le prix que le sénat me donne?

LÉLIE.

Le trône de Syphax déjà vous est rendu;
C'est pour le conquérir que l'on a combattu;
A vos nouveaux États, à votre Numidie,
Pour vous favoriser, on joint la Mazénie :
Ainsi, dans tous les temps et de guerre et de paix,
Rome à ses alliés prodigue ses bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, jusqu'au mont Atlas, est à la république.
Décidez maintenant si vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le dessein,
De l'Afrique avec lui soumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage.

MASSINISSE.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend,
Que sur votre chemin ce héros vous attend?
Craignez d'y retrouver Trasimène et Trébie.

LÉLIE.

La fortune a changé : l'Afrique est asservie.
Choisissez de nous suivre, ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux!

LÉLIE.

Vous voyez vos devoirs et tous vos avantages.
De Rome maintenant connaissez les usages :
Elle élève les rois, et sait les renverser;
Au pied du Capitole ils viennent s'abaisser.
La veuve de Syphax était notre ennemie;
Dans un sang odieux elle a reçu la vie;
Et son seul châtiment sera de voir nos dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.

MASSINISSE.

Téméraire! arrêtez.... Sophonisbe est ma femme;
Tremblez de m'outrager.

LÉLIE.

Je connais votre flamme:

Je la respecte peu lorsque dans vos États
Vous-même devant moi ne vous respectez pas :
Sachez que Sophonisbe, à nos chaînes livrée,
De ce titre d'épouse en vain s'est honorée,
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir,
Que j'ai donné mon ordre, et qu'il faut obéir

MASSINISSE.

Ah! c'en est trop enfin : cet excès d'insolence
Pour la dernière fois tente ma patience.
(Mettant la main à son épée.)
Traître! ôte-moi la vie, ou meurs de cette main.

LÉLIE.

Prince, si je n'étais qu'un citoyen romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous satisfaire;
Lélie avec plaisir recevrait cet honneur :
Mais, député de Rome et de mon empereur,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire
C'est d'arrêter d'un mot votre vaine colère....
Romains, qu'on m'en réponde.
(Les licteurs entourent Massinisse, et le désarment.)

MASSINISSE.

Ah! lâche!... Mes soldats
Me laissent sans défense!

LÉLIE.

Ils ne paraîtront pas;
Ils sont, ainsi que vous, tombés en ma puissance.
Vous avez abusé de notre confiance :
Quels que soient vos desseins, ils sont tous prévenus;
Et nous vous épargnons des malheurs superflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grâce,
Scipion va venir, il n'est rien que n'efface
A ses yeux indulgents un juste repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous osiez sortir.
On vous rendra, seigneur, vos soldats et vos armes,
Quand sur votre conduite on aura moins d'alarmes,
Et quand vous cesserez de préférer en vain
Une Carthaginoise à l'empire romain.
Vous avez combattu sous nous avec courage;
Mais on est quelquefois imprudent à votre âge.

SCÈNE III. — MASSINISSE.

Tu survis, Massinisse, à de pareils affronts!
Ce sont là ces Romains, juges des nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puissance,
Et des dieux, disaient-ils, imiter la clémence!
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,

Déprédateurs du peuple, et fiers tyrans des rois!
Je me repens, sans doute, et c'est de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur sang que j'abhorre.
Scipion prévient tout; soit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout temps est vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte;
Je vengeais Sophonisbe, et j'ai causé sa perte.
Je n'ai pas su tromper, j'en recueille le fruit;
Dans l'art des trahisons j'étais trop mal instruit.
Roi, vainqueur et captif, outragé, sans vengeance,
Victime de l'amour et de mon imprudence,
Mon cœur fut trop ouvert. Ah! tu l'avais prévu,
Sophonisbe; en effet, ma candeur m'a perdu.
O ciel! c'est Scipion! c'est Rome tout entière!

SCÈNE IV. — SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS

(Scipion tient un rouleau à la main.)

MASSINISSE.

Venez-vous insulter à mon heure dernière?
Dans l'abîme où je suis venez-vous m'enfoncer,
Marcher sur mes débris?

SCIPION.

Je viens vous embrasser.
J'ai su votre faiblesse, et j'en ai craint la suite.
Vous devez pardonner si de votre conduite
Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons,
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux,
Mais je me dois à Rome, et beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues secrètes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
Mais, à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse?
Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toujours sans réserve attestés
Les voici; c'est par vous qu'à moi-même promise
Sophonisbe en mon camp devait être remise.
Lisez. Voilà mon nom, et voilà votre seing.

(Il les lui montre

En est-ce assez? vos yeux s'ouvriront-ils enfin?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime?

MASSINISSE.

Oui. Quand, dans la fureur de mes ressentiments,
Je fis entre vos mains ces malheureux serments,
Je voulais me venger d'une reine ennemie :
De mon cœur irrité je la croyais haïe;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux transports;
Ils étaient imprudents; mais vous m'aimiez alors;
Je vous confiai tout, ma colère et ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe, et j'ai connu son âme;
Tout est changé; mon cœur est rentré dans ses droits;
La veuve de Syphax a mérité mon choix.
Elle est reine, elle est digne encor d'un plus grand titre.
De son sort et du mien j'étais le seul arbitre;
Je devais l'être au moins; je l'aime, c'est assez;
Sophonisbe est ma femme, et vous la ravissez!

SCIPION.

Elle n'est point à vous, elle est notre captive;
La loi des nations pour jamais vous en prive;
Rome ne peut changer ses résolutions
Au gré de vos erreurs et de vos passions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même;
Mais jeune comme vous, et dans un rang suprême,
Vous savez si mon cœur a jamais succombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous, vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il est vrai qu'en Espagne, où vous régnez en maître,
Le soin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, seigneur, vous ont touché;
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait justement adorée :
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné?
L'Espagnol vous bénit, mais je vous dois ma haine;
Vous lui rendez sa femme, et m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, seigneur, à tant d'emportements,
Je ne réponds qu'un mot : remplissez vos serments.

MASSINISSE.

Ah! ne me parlez plus d'un serment téméraire
Qu'ont dicté le dépit et l'amour en colère;
Il fut trop démenti dans mon cœur ulcéré.

SCIPION.

Les dieux l'ont entendu; tout serment est sacré.

MASSINISSE.

Consul, il me suffit; j'avais cru vous connaître,
Je m'étais bien trompé : mais vous êtes le maître.

Ces dieux, dont vous savez interpréter la loi,
Aidés de Scipion, sont trop forts contre moi.
Je sais que mon épouse à Rome fut promise;
Voulez-vous en effet qu'à Rome on la conduise?

SCIPION.

Je le veux, puisque ainsi le sénat l'a voulu,
Que vous-même avec moi vous l'aviez résolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuse aux murs du Capitole,
Et d'un peuple inconstant la faveur et l'amour
Que le destin nous donne et nous ôte en un jour,
Soient un charme si grand pour mon âme éblouie;
De soins plus importants croyez qu'elle est remplie.
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à sa loi.
Secondez mon devoir, et revenez à moi;
Rendez à votre ami la première tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse;
Compagnons dans la guerre, et rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu :
Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire
Une femme, une esclave, eût flétri tant de gloire;
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés :
Oubliez vos liens; l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur! Quoi, vous osez!... Mais je ne puis prétendre
Quand je suis désarmé, que vous vouliez m'entendre.
Je vous ai déjà dit que vous seriez content;
Ma femme subira le destin qui l'attend.
Un roi doit obéir quand un consul ordonne.
Sophonisbe! oui, seigneur, enfin je l'abandonne
Je ne veux que la voir pour la dernière fois;
Après cet entretien, j'attends ici vos lois.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidèle.

SCÈNE V. — MASSINISSE.

Un ami! jusque-là ma fortune cruelle
De mes jours détestés déshonore la fin!
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain!
Je n'ai que Sophonisbe, elle seule me reste;
Il le sait, il insulte à mon état funeste;
Sa cruauté tranquille, avec dérision,
Affectait de descendre à la compassion!
Il a su mon projet, et, ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer, et même de me plaindre;
Il feint de dédaigner ce misérable honneur

De traîner une femme au char de son vainqueur;
Il n'aspire en effet qu'à cette gloire infâme :
Il jouit de ma honte : et peut-être en son âme
Il pense à m'y traîner avec le même éclat,
Comme un roi révolté jugé par le sénat.

SCÈNE VI. — MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

Eh bien! connaissez-vous quelle horreur vous opprime,
D'où nous sommes tombés, dans quel affreux abîme
Un jour, un seul moment, nous a tous deux conduits?
De notre heureux hymen ce sont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare insolence,
Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance?

SOPHONISBE.

Nous n'avons qu'un recours, le fer ou le poison.

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés; ces murs sont ma prison.
Scipion vivrait-il si j'avais eu des armes?

SOPHONISBE.

Ah! cherchons les moyens de finir tant d'alarmes
Trop de honte nous suit, et c'est trop de revers.
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres;
Je ne puis me baigner dans le sang de ces traîtres;
Arrache-moi la vie, et meurs auprès de moi;
Sophonisbe deux fois sera libre par toi.

MASSINISSE.

Tu le veux?

SOPHONISBE.

Tu le dois.

MASSINISSE.

Je frémis, je t'admire.

SOPHONISBE.

Je te devrai ma mort, je te devais l'empire;
J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

MASSINISSE.

Quels biens! ah! Sophonisbe!

SOPHONISBE.

Objet de mon amour!
Ame tendre! âme noble! expie avec courage
Le crime que tu fis en combattant Carthage.
Sauve-moi.

MASSINISSE.

Par ta mort?

SOPHONISBE.

Sans doute. Aimes-tu mieux

Me voir avec opprobre arracher de ces lieux?
Roi soumis aux Romains, et mari d'une esclave,
Aimes-tu mieux servir le tyran qui te brave,
Me voir sacrifiée à son ambition?
Écrasons, en mourant, l'orgueil de Scipion.

MASSINISSE.

Va, sors : je vois de loin des Romains qui m'épient.
De tous les malheureux ces monstres se défient
Va, nous nous rejoindrons.

SOPHONISBE.

Arbitre de mon sort,
Souviens-toi de ma gloire : adieu, jusqu'à ma mort.
(Elle sort.)

SCÈNE VII. — MASSINISSE.

Dieux des Carthaginois! vous à qui je m'immole!
Dieux que j'avais trahis pour ceux du Capitole!
Vous que ma femme implore, et qui l'abandonnez,
Donnerez-vous la force à mes sens forcenés,
A cette main tremblante, à mon âme égarée,
De me souiller du sang d'une épouse adorée?

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — LÉLIE, SCIPION, ROMAINS

SCIPION.

Amis, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin subjuguer sa fatale inconstance.
Je vois dans ce Numide un coursier indompté
Que son maître réprime après l'avoir flatté;
Tour à tour on ménage, on dompte son caprice;
Il marche en écumant, mais il nous rend service.
Massinisse a senti qu'il doit porter ce frein
Dont sa fureur s'indigne, et qu'il secoue en vain;
Que je suis en effet maître de son armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée;
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le sauver
Pensez-vous qu'il s'obstine encore à nous braver?
Il est temps qu'il choisisse entre Rome et Carthage;
Point de milieu pour lui, le trône ou l'esclavage :
Il s'est soumis à tout; ses serments l'ont lié :
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La reine l'égarait; mais Rome est la plus forte.
L'amour parle un moment; mais l'intérêt l'emporte :

Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LÉLIE.

Pouvez-vous y compter? vous fiez-vous à lui?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à sa vue.
Je voulais à son âme, encor tout éperdue,
Épargner un affront trop dur, trop douloureux;
Il me faisait pitié. Tout prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LÉLIE.

Je crains son désespoir; il est Numide, il aime
Surtout de Sophonisbe il faut vous assurer.
Ce triomphe éclatant, qui va se préparer,
Plus que vous ne pensez vous devient nécessaire
Pour imposer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet et jaloux,
Ennemi des grands noms, et peut-être de vous.
La veuve de Syphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obstinée;
Et le vieux Fabius, et le jaloux Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.

SCÈNE II. — SCIPION, LÉLIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Sophonisbe, seigneur, à vos ordres soumise,
Par le roi Massinisse entre vos mains remise,
Va bientôt, à vos pieds déposant sa douleur,
Reconnaître dans vous son maître et son vainqueur;
Elle est prête à partir.

SCIPION.

Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,
Elle n'y recevra que les soins, les honneurs,
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs :
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.

(Phædime sort.)

(A un tribun.)

Vous, jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder.

SCÈNE III. — SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, LICTEURS

SCIPION.

Le roi vient : je le plains; un si grand sacrifice
Doit lui coûter, sans doute. Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE, *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Votre cœur s'est dompté.

MASSINISSE.

La victime par vous si longtemps désirée
S'est offerte elle-même : elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis;
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette sévérité dans mon cœur démentie :
L'intérêt de l'État exigeait nos rigueurs;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.
(Il tend la main à Massinisse, qui recule.)
Point de ressentiment; goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Épargnez-vous, seigneur, un vain remercîment :
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

SCIPION.

Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse
Que votre âme subjugue, et que vous oublierez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Sophonisbe à mes yeux sans crainte peut paraître :
J'aurais de son destin voulu vous laisser maître;
Mais Rome la demande : il faut, loin de ces lieux....
(On ouvre la porte; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard enfoncé dans le sein.)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide! elle est devant tes yeux;
La connais-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE, *à Massinisse penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras

MASSINISSE.

Je vous la rends, Romains, elle est à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE.

Ses volontés, les miennes.
Sur ses bras tout sanglants viens essayer tes chaînes :
Approche : où sont tes fers ?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur !

MASSINISSE, *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?
(Il se met entre Sophonisbe et les Romains.)
Monstres, qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime ;
Montrez à votre peuple, autour d'elle empressé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourants demandent ;
Si, devançant le temps, le grand voile du sort[1]
Se lève à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Et Rome qu'on immole à la terre outragée ;
Je vois dans votre sang vos temples renversés,
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés ;
Tous ces fiers descendants des Nérons, des Camilles,
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles ;
Ton Capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, et c'est en te bravant ;
Le poison que j'ai pris dans ce fatal moment
Me délivre à la fois d'un tyran et d'un traître.
Je meurs chéri des miens qui vengeront leur maître :
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux sont à plaindre !

SCIPION.

Ils sont morts en Romains.
Grands dieux ! puissé-je un jour, ayant dompté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage !

1. C'était une opinion reçue.

VARIANTES.

Dans les anciennes éditions, le troisième acte était terminé par les vers suivants :

SOPHONISBE.

A l'aspect des Romains mon horreur se redouble;
Je n'entends point leur nom sans alarme et sans trouble.
Vous êtes violent autant que généreux;
Encor si vous saviez dissimuler comme eux,
Ne les point avertir de se mettre en défense!
Mais toujours d'un Numide ils sont en défiance :
Peut-être ont-ils déjà pénétré vos desseins.
Vous me faites frémir : je connais mes destins.
Ce jour a déployé tant de vicissitude,
Que, jusqu'à mon bonheur, tout est inquiétude.
Le flambeau de l'hymen est allumé par nous;
Mais c'est en trahissant les cendres d'un époux.
Votre main me replace au rang de mes ancêtres,
Vous me faites régner, mais les Romains sont maîtres.
Je n'ai plus pour soldats que de vils citoyens;
Les dieux de Scipion l'emportent sur les miens.
Quoi qu'il puisse arriver, venez tracer ma route :
J'aurais suivi Syphax, je vous suivrai sans doute;
Et marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

MASSINISSE.

J'ose tout espérer, puisque j'ai votre foi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE VI.

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés : ces murs sont ma prison.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y : terminez tant d'indignes alarmes.
Trop de honte nous suit, et c'est trop de revers;
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Hâtez-vous : Annibal me vengera peut-être.
Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir sans maître
Malheureux Massinisse! ô cher et tendre époux!
Sophonisbe du moins sera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère épouse! il le faut, je t'admire.
Tu me préviens, suis-moi : Rome n'a point d'empire
Sur un cœur aussi noble, aussi grand que le tien.
Nous ne servirons pas, je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien!

En mourant de ta main, j'expirerai contente
O mânes de Syphax, ombre à mes yeux présente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit!
Oui, je vais vous rejoindre, et mon sort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau descendue,
Mon ombre sans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi;
Mais jusqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi.
Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,
Je ne vous craindrai point : Rome était plus barbare.
Allons, je trouverai dans l'empire infernal
Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal,
Des victimes sans nombre, et des Scipions mêmes :
Trasimène est chargé de mes honneurs suprêmes.
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après, si tu le peux.

MASSINISSE.

Que vais-je faire? Allons, Sophonisbe, demeure
Quoi! Scipion vivrait, et je veux qu'elle meure!
Qu'elle meure! et par moi!

SOPHONISBE.

Viens, marche sur mes pas;
Et si tu peux trembler, j'affermirai ton bras.

SCÈNE VII.

Perfide Scipion, détestable Lélie,
Vos cruautés encore ont pris soin de ma vie.
Quel ami, quel poignard me pourra secourir?
Aurai-je donc perdu jusqu'au droit de mourir?
Le plus vil des humains dispose de son être,
Et termine à son gré des jours dont il est maître;
Et moi, pour obtenir deux morts que je prétends,
Il me faudrait descendre à prier mes tyrans!
Dieux des Carthaginois! etc.

Voici comme la pièce était terminée dans les anciennes éditions :

La reine à son destin sait plier son courage.
Elle s'est fait d'abord une effroyable image
De suivre au Capitole un char victorieux,
De présenter ses fers aux genoux de vos dieux,
A travers une foule orageuse et cruelle
Dont les yeux menaçants seront fixés sur elle :
Massinisse a bientôt dissipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel est votre grand cœur;
Elle sait que dans Rome elle doit vous attendre;
Elle est prête à partir. Mais daignez condescendre
Jusqu'à faire écarter des soldats indiscrets,
Qui veillent à sa porte, et troublent ses apprêts.
Ce palais est à vous; vos troupes répandues
En remplissent assez toutes les avenues;
Votre captive enfin ne peut vous échapper :

La reine est résignée et ne peut vous tromper.
Massinisse à vos pieds vient se mettre en otage.
L'humanité vous parle, écoutez son langage,
Et permettez, du moins, qu'en son appartement
La reine, à qui je suis, reste libre un moment.

SCIPION.

(*A un centurion.*) (*A Phædime.*)

Il est trop juste. Allez. Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,
Elle n'y recevra que les soins, les honneurs,
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs.
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.

(*Phædime sort.*)

(*A un tribun.*)

Vous, jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder,
Mais en mêlant surtout à votre vigilance
Des plus profonds respects la noble bienséance.
Les ordres du sénat qu'il faut exécuter
Sont de vaincre les rois, non de les insulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule,
Conservez des Romains la modeste hauteur;
Le soin de se vanter rabaisse la grandeur :
Et dédaignant toujours des vanités frivoles,
Soyez grand par les faits, et simple en vos paroles.
Mais Massinisse vient, et la douleur l'abat.

SCÈNE III. — SCIPION, LÉLIE, MASSINISSE, LICTEURS

LÉLIE.

Pourvu qu'il obéisse, il suffit au sénat.

SCIPION.

Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

LÉLIE.

Il remplit son devoir.

SCIPION.

Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE, *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous si longtemps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette sévérité qui passe et qu'on oublie :
L'intérêt de l'État exigeait nos rigueurs,

Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.

(*Il tend la main à Massinisse, qui recule.*)

Point de ressentiment, goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Épargnez-vous, seigneur, un vain remercîment :
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.
Il m'en coûte, ah! grands dieux!

(*Il se laisse tomber sur une banquette.*

LÉLIE.

Sa passion fatale
Dans son cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION, *à Massinisse, en lui prenant la main.*

Cessez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins; je sais leur pardonner.
(*A Lélie.*)
Je suis homme, Lélie; il porte un cœur, il aime.
Je le plains. Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, et qu'il plaignait un homme
Qui partagea sa gloire, et qui vainquit pour Rome
(*Il se relève.*)

SCIPION.

Tels sont mes sentiments. Reprenez vos esprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil sombre et farouche;
Croyez que votre état m'intéresse et me touche.
Massinisse, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va resserrer les nœuds.
Vous pleurez!

MASSINISSE.

Qui? moi! non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse,
Que votre âme subjugue, et que vous oublierez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la reine.
Qu'elle accepte à la fin mes soins respectueux.

(*On ouvre la porte; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette; un poignard est enfoncé dans son sein.*)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà! perfide, elle est devant tes yeux.
La connais-tu?

SCIPION.

Cruel!

SOPHONISBE, *à Massinisse, penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras

MASSINISSE, *se retournant.*

Je vous la rends, Romains; elle est à vous.

SCIPION.

Hélas!
Malheureux! qu'as-tu fait?

MASSINISSE, *reprenant sa force.*

Ses volontés, les miennes
Sur ses bras tout sanglants viens essayer tes chaînes.
Approche; où sont tes fers?

LÉLIE.

O spectacle d'horreur!

MASSINISSE, *à Scipion.*

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?
(*Il se met entre Sophonisbe et les Romains.*)
Monstres, qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime;
Montrez à votre peuple, autour d'elle empressé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?
Tu le dois à mes soins, c'est moi qui le prépare.
Ai-je assez satisfait ta triste vanité,
Et de tes jeux romains l'infâme atrocité?
Tu n'oses contempler sa mort et ta victoire!
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire,
Tu crains de voir ce sang que toi seul fais couler!
Grands dieux! c'est Scipion qu'enfin j'ai fait trembler:
Détestable Romain, si les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourants demandent;
Si, devançant le temps, le grand voile du sort
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à son tour sanglante, à son tour saccagée,
Expiant dans son sang ses triomphes affreux,
Et les fers et l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des mers hyperborées;
Dans votre indigne sang vos temples renversés,
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés;
Tous les vils descendants des Catons, des Émiles,
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles;
Ton Capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne; et c'est en te bravant.
Le poison que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer que j'enfonçai dans le sein de ma femme
(*Il tire le poignard du sein de Sophonisbe, s'en frappe et tombe auprès d'elle.*)

Joins mon sang à son sang, mon âme à sa grande âme.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LÉLIE.

Que tous deux sont à plaindre!

SCIPION.

Ils sont morts en Romains
Qu'un pompeux mausolée, honoré d'âge en âge,
Éternise leurs noms, leurs feux, et leur courage;
Et nous, en déplorant un destin si fatal,
Remplissons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome soit ingrate, ou me rende justice,
Triomphons de Carthage, et non de Massinisse.

FIN DE SOPHONISBE.

LES PÉLOPIDES,

OU

ATRÉE ET THYESTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

NON REPRÉSENTÉE [1].

(1771.)

FRAGMENT D'UNE LETTRE.

Je n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle Madame Henriette d'Angleterre fit travailler Corneille et Racine, était indigne du théâtre tragique : aussi Corneille n'en fit qu'un ouvrage ridicule ; et ce grand maître Racine eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'Atrée, depuis Pélops jusqu'à Iphigénie, comme l'atelier où l'on a dû forger les poignards de Melpomène. Il lui faut des passions furieuses, de grands crimes, des remords violents. Je ne la voudrais ni fadement amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos âmes, elle m'est insipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être si bien instruits par la poétique d'Horace, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée et de Thyeste* une déclamation si plate et si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont Crébillon a rempli sa pièce.

Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'est la rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit troubler l'âme de l'offensé, et qui émeut la nôtre.

Le second, c'est qu'un homme qui, au premier acte, médite

1. Nous imprimons ici la tragédie des *Pélopides* telle que nous l'avons trouvée dans les papiers de M. de Voltaire. Il s'occupait, dans ses derniers jours, de corriger cette pièce, et de mettre la dernière main à celle d'*Agathocle*. Il travaillait dans ce même temps à un nouveau projet pour le Dictionnaire de l'Académie française, et il préparait une nouvelle défense de Louis XIV et des hommes illustres de son siècle contre les imputations et les anecdotes suspectes que renferment les *Mémoires de Saint-Simon*. Il voulait prévenir l'effet que ces Mémoires pourraient produire, s'ils devenaient publics dans un temps où il ne restera plus personne assez voisin des événements pour démentir avec avantage des faits avancés par un contemporain. Tels étaient, à plus de quatre-vingt-quatre ans, son activité, son amour pour la vérité, son zèle pour l'honneur de sa patrie. (*Éd. de Kehl.*)

une action détestable, et qui sans aucune intrigue, sans obstacle, et sans danger, l'exécute au cinquième, est beaucoup plus froid encore qu'il n'est horrible. Et quand il mangerait le fils de son frère, et son frère même, tout crus sur le théâtre, il n'en serait que plus froid et plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune passion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien souhaité, rien senti.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Le troisième défaut est un amour inutile, qui a paru froid, et qui ne sert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, et le plus révoltant de tous, est la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, est de bien écrire. Quand votre pièce serait conduite comme *Iphigénie* de Racine, les vers sont-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté; si je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des muses, leur donner l'absolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des *Pélopides*. Plus je perds de temps à composer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art est difficile. Mais Dieu me préserve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs et des actrices! Leur art n'est pas moins rare que celui de la poésie.

PERSONNAGES.

ATRÉE.
THYESTE.
ÉROPE, fille d'Eurysthée, femme d'Atrée.
HIPPODAMIE, veuve de Pélops.
POLÉMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'Atrée et de Thyeste.
MÉGARE, nourrice d'Érope.
IDAS, officier d'Atrée.

La scène est dans le parvis du temple.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — HIPPODAMIE, POLÉMON.

HIPPODAMIE.

Voilà donc tout le fruit de tes soins vigilants!
Tu vois si le sang parle au cœur de mes enfants.
En vain, cher Polémon, ta tendresse éclairée
Guida les premiers ans de Thyeste et d'Atrée:
Ils sont nés pour ma perte, ils abrégent mes jours.
Leur haine invétérée et leurs cruels amours

Ont produit tous les maux où mon esprit succombe.
Ma carrière est finie; ils ont creusé ma tombe :
Je me meurs!

POLÉMON.

Espérez un plus doux avenir.
Deux frères divisés pourraient se réunir.
Nos archontes sont las de la guerre intestine
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraser,
Et forcer, s'il se peut, vos fils à s'embrasser.

HIPPODAMIE.

Ils se haïssent trop : Thyeste est trop coupable
Le sombre et dur Atrée est trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les lois, outrageant tous les dieux,
Thyeste n'écoutant qu'un amour adultère,
Ravit entre mes bras la femme de son frère.
A garder sa conquête il ose s'obstiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Érope, au milieu d'eux, déplorable victime
Des fureurs de l'amour, de la haine, et du crime,
Attendant son destin du destin des combats,
Voit encor ses beaux jours entourés du trépas;
Et moi, dans ce saint temple où je suis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreur dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÉMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins respectent votre asile;
Et même entre mes mains vos enfants ont juré
Que ce temple à tous deux serait toujours sacré.
J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le sénat me seconde; on propose un partage
Des États que Pélops reçut pour héritage.
Thyeste dans Mycène, et son frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés, n'auront plus sous leurs yeux
Cet éternel objet de discorde et d'envie,
Qui désole une mère ainsi que la patrie.
L'absence affaiblira leurs sentiments jaloux;
On rendra dès ce jour Érope à son époux :
On rétablit des lois le sacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce sont là nos desseins. Puissent les dieux plus doux

Favoriser mon zèle et s'apaiser pour vous!

HIPPODAMIE.

Espérons : mais enfin la mère des Atrides
Voit l'inceste autour d'elle avec les parricides.
C'est le sort de mon sang. Tes soins et ta vertu
Contre la destinée ont en vain combattu.
Il est donc en naissant des races condamnées,
Par un triste ascendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maison de Tantale eut ce noir caractère :
Il s'étendit sur moi.... Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'est qu'à des forfaits que mon sang doit le jour.
Mes souvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait frissonner au nom des Pélopides.

POLÉMON.

Quelquefois la sagesse a maîtrisé le sort;
C'est le tyran du faible et l'esclave du fort.
Nous faisons nos destins, quoi que vous puissiez dire
L'homme, par sa raison, sur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers, esclave du destin,
Jouet des passions l'une à l'autre contraires,
Ne serait qu'un amas de crimes nécessaires.
Parlez en reine, en mère; et ce double pouvoir
Rappellera Thyeste à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté; c'est là ce qui m'accable.

POLÉMON.

Plus criminel qu'Atrée, il est moins intraitable
Il connaît son erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais son attentat; sa douleur m'attendrit :
Je le blâme et le plains.

POLÉMON.

Mais la cause fatale
Du malheur qui poursuit la race de Tantale,
Ërope, cet objet d'amour et de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un ravisseur,
Qui met la Grèce en feu par ses funestes charmes?

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes :
Je m'en suis séparée; et, fuyant les mortels,
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoisonnent.

POLÉMON.

Quand nous n'agissons point, les dieux nous abandonnent,
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Argos m'honore encor d'un reste de faveur;
Le sénat me consulte, et nos tristes provinces
Ont payé trop longtemps les fautes de leurs princes :
Il est temps que leur sang cesse enfin de couler.
Les pères de l'État vont bientôt s'assembler.
Ma faible voix, du moins, jointe à ce sang qui crie,
Autant que pour mes rois sera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux, plus puissante que nous,
La haine renaissante, éveillant leur courroux,
N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
Les méchants sont hardis; les sages sont timides
Je les ferai rougir d'abandonner l'État;
Et, pour servir les rois, je revole au sénat.

HIPPODAMIE.

Tu serviras leur mère. Ah! cours, et que ton zèle
Lui rende ses enfants qui sont perdus pour elle.

SCÈNE II. — HIPPODAMIE.

Mes fils, mon seul espoir, et mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins tranquille et consolée!
Venez fermer les yeux d'une mère accablée.
Qu'elle expire en vos bras sans trouble et sans horreur!
A mes derniers moments mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop longtemps me consume;
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCÈNE III. — HIPPODAMIE, ÉROPE, MÉGARE.

ÉROPE, *en entrant, pleurant et embrassant* ***Mégare.***

Va, te dis-je, Mégare, et cache à tous les yeux
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Érope, est-ce vous? qui? vous dans ces asiles!

ÉROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène, hélas! dans ce temple funeste,
Menacé par Atrée et souillé par Thyeste?
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

ÉROPE.

A vos enfants, du moins, il se fait respecter.

Laissez-moi ce refuge; il est inviolable;
N'enviez pas, ma mère, un asile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expierez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère;
Je vous plains, vos malheurs accroissent ma misère.
Parlez, vous arrivez vers ces dieux en courroux,
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'espérance?

ÉROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par sa prudence
Polémon, qui se jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains;
Ils sont tous deux plus fiers et plus impitoyables :
Je cherche, ainsi que vous, des dieux moins implacables.
Souffrez, en m'accusant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémissements j'ose mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Est-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les causez? Plût au ciel qu'en vos yeux
Ces pleurs eussent éteint le feu pernicieux
Dont le poison trop sûr et les funestes charmes
Ont fait couler longtemps tant de sang et de larmes!
Peut-être que sans vous, cessant de se haïr,
Deux frères malheureux, que le sang doit unir,
N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop su plaire.
Mais voulez-vous me croire et vous joindre à ma voix,
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

ÉROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thyeste
Outragea sous vos yeux la justice céleste,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de ses amours,
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes sentiments je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère; et c'est à ce saint titre
Que mon cœur désolé recevra votre loi :
Vous jugerez, ô reine, entre Thyeste et moi.
Après son attentat, de troubles entourée,
J'ignorai jusqu'ici les sentiments d'Atrée :
Mais plus il est aigri contre mon ravisseur,
Plus à ses yeux sans doute Érope est en horreur.

HIPPODAMIE.

Je sais qu'avec fureur il poursuit sa vengeance.

ÉROPE.

Vous avez sur un fils encor quelque puissance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit;
L'enfance nous la donne, et l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils est sourd à ma prière.
Hélas! c'est quelquefois un malheur d'être mère.

ÉROPE.

Madame.... il est trop vrai.... mais dans ce lieu sacré
Le sage Polémon tout à l'heure est entré.
N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles?
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui; mais, malgré tous ses soins,
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit et la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière :
Et Tantale, et Pélops, et mes deux fils, et vous,
Les enfers déchaînés, et les dieux en courroux;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés et des plus noirs présages :
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit;
Les fantômes affreux, ces enfants de la nuit,
Qui des infortunés assiégent les pensées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Œnomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive est sur ma tête; on m'abreuve de sang;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable festin que prépara Tantale,
Son supplice aux enfers, et ces champs désolés
Qui n'offrent à sa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! si mes fils savaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine et leur férocité :
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

ÉROPE.

Madame, un sort plus triste empoisonne ma vie.
Les monstres déchaînés de l'empire des morts
Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.
C'en est fait.... Votre fils et l'amour m'ont perdue.
J'ai semé la discorde en ces lieux répandue.
Je suis, je l'avouerai, criminelle en effet;
Un dieu vengeur me suit.... mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente, et les dieux vous punissent!
Sur vous comme sur moi leurs coups s'appesantissent!
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains

Leurs foudres allumés sur les tristes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grâce.

SCÈNE IV. — HIPPODAMIE, ÉROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

Princesse.... les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'est-ce donc qui se passe?

ÉROPE.

Quoi!... Thyeste!... ce temple!... Ah! qu'est-ce que j'entends?

MÉGARE.

Les cris de la patrie et ceux des combattants.
La mort suit en ces lieux les deux malheureux frères.

ÉROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains sanguinaires....
Ma mère, montrons-nous à ces désespérés;
Ils me sacrifieront, mais vous les calmerez.
Allons, je suis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ses fureurs une triste famille,
Ou que mon sang versé par mes malheureux fils
Coule avec tout le sang que je leur ai transmis.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — HIPPODAMIE, ÉROPE, POLÉMON.

POLÉMON.

Où courez-vous?... rentrez.... que vos larmes tarissent,
Que de vos cœurs glacés les terreurs se bannissent :
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réservé.
Les forfaits ont leur terme, et votre destin change :
La paix revient.

ÉROPE.

Comment!

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel sort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfants?

POLÉMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
Aveugle en son courroux, le violent Atrée
Déjà de ce saint temple allait forcer l'entrée;
Son courroux sacrilége oubliait ses serments,

Il en avait l'exemple; et ses fiers combattants,
Prompts à servir ses droits, à venger son outrage,
Vers ces parvis sacrés lui frayaient un passage.

(A Érope.)

Il venait (je ne puis vous dissimuler rien)
Ravir sa propre épouse, et reprendre son bien.
Il le peut; mais il doit respecter sa parole.
Thyeste est alarmé, vers lui Thyeste vole;
On combat, le sang coule; emportés, furieux,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, et ma main saisit leur main barbare;
Je me livre à leurs coups; enfin je les sépare.
Le sénat, qui me suit, seconde mes efforts :
En attestant les lois nous marchons sur des morts.
Le peuple, en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laisse tomber le fer à leur auguste aspect :
Il a bientôt passé des fureurs au respect :
Il conjure à grands cris la discorde farouche;
Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous sauvés.

POLÉMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois.
Lorsqu'enfin la raison se fait partout entendre,
Vos fils l'écouteront; vous les verrez se rendre;
Le sang et la nature, et leurs vrais intérêts,
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
I s doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à se montrer;
Mais elle est chancelante; il la faut assurer.
Thyeste, en possédant la fertile Mycène,
Pourra faire à son gré, dans Sparte ou dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des lois,
Sans remords et sans crime un légitime choix.
La veuve de Pélops, heureuse et triomphante,
Voyant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir, au comble du bonheur,
Le dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grâce, et non moins à vous-même
Et vous, ma fille, et vous que j'ai plainte et que j'aime,
Unissez vos transports et vos remercîments;
Aux dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille et rassurée,

Remette Érope heureuse entre les mains d'Atrée;
Qu'il pardonne à son frère.

ÉROPE.

Ah! dieux!... et croyez-vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux,
Il sait que par Thyeste en tout temps respectée,
Il n'a point outragé la fille d'Eurysthée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a, dans la retraite, évité sa poursuite.

ÉROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.
C'est là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance;
C'est là que je reviens implorer leur clémence.
J'y veux vivre et mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux;
Cachez-vous pour Thyeste; il est perdu pour vous.

ÉROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thyeste!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

ÉROPE.

En est-il temps?... Mon sort est trop funeste.

(Elle sort.)

SCÈNE II. — HIPPODAMIE, POLÉMON, THYESTE.

HIPPODAMIE.

Mon fils, qui vous ramène en mes bras maternels?
Osez-vous reparaître aux pieds de ces autels?

THYESTE.

J'y viens.... chercher la paix, s'il en est pour Atrée,
S'il en est pour mon âme au désespoir livrée;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embrasser Polémon, respecter sa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offense,
Si de la réparer il est en ma puissance.

POLÉMON.

Vous le pouvez, sans doute, en sachant vous dompter.
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,
On suit des passions l'empire illégitime,
Quand on donne aux sujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.

La Grèce enfin s'éclaire, et commence à sortir
De la férocité qui, dans nos premiers âges,
Fit des cœurs sans justice et des héros sauvages.
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble sentier,
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.
Son émule Thésée a fait des injustices;
Le crime dans Tydée a souillé la valeur;
Mais bientôt leur grande âme, abjurant leur erreur
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles
Ils ont réparé tout.... imitez vos modèles....
Souffrez encore un mot : si vous persévériez,
Poussé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuser encore Érope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos, être exclus de Mycène.

THYESTE.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie; elle est cruelle assez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abîme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuse point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait descendre :
Votre austère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux sacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Eurysthée;
Que, par mes vœux ardents longtemps sollicitée,
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on osa la ravir;
Que si le désespoir fut jamais excusable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point; rien n'excuse un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte et l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, et d'Érope, et la mienne.
C'est l'honneur de mon sang qu'il faut que je soutienne;
C'est la paix que je veux : il n'importe à quel prix.
Atrée, ainsi que vous, est mon sang, est mon fils :
Tous les droits sont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en son pouvoir une épouse qu'il aime,
Tenir sans la pencher la balance entre vous,
Réparer votre crime, et nous réunir tous.

SCÈNE III. — THYESTE.

Que deviens-tu, Thyeste? Eh quoi! cette paix même,
Cette paix qui d'Argos est le bonheur suprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon sort;
Cette paix pour Ërope est un arrêt de mort.
C'est peu que pour jamais d'Ërope on me sépare,
La victime est livrée au pouvoir d'un barbare :
Je me vois dans ces lieux sans armes, sans amis;
On m'arrache ma femme; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de sa proie.
Tous mes maux sont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant?
Mycène a des guerriers; mon amour les attend;
Et pour quelques moments ce temple est un asile.

SCÈNE IV. — THYESTE, MÉGARE.

THYESTE.

Mégare, qu'a-t-on fait? ce temple est-il tranquille?
Le descendant des dieux est-il en sûreté?

MÉGARE.

Sous cette voûte antique un séjour écarté,
Au milieu des tombeaux, recèle son enfance.

THYESTE.

L'asile de la mort est sa seule assurance!

MÉGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux
Veille aux premiers moments de ses jours malheureux
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Ërope s'épouvante; et cette âme qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En aigrit la blessure en voulant la cacher.
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître;
Elle craint dans Atrée un implacable maître;
Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

THYESTE.

Enfant de l'infortune, et mère malheureuse,
Qu'on ignore à jamais la prison ténébreuse
Où loin de vos tyrans vous pouvez respirer!

SCÈNE V. — THYESTE, ËROPE, MÉGARE.

ËROPE.

Seigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne.... et je n'ai pour excuse

Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse,
Un enfant malheureux qui sera découvert.

THYESTE.

Tout nous poursuit ici; cet asile nous perd.

ÉROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite?

THYESTE.

Hélas! je vois l'abîme où je vous ai conduite :
Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.
Il me reste pour vous des amis, des soldats,
Mon amour, mon courage; et c'est à vous de croire
Que, si je meurs ici, je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandestin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins sacré.
Ne me reproche plus ma criminelle audace;
Ne nous accusons plus quand le ciel nous fait grâce;
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis;
Et Mycène bientôt, à son prince fidèle,
En pourra célébrer la fête solennelle.

ÉROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, et l'hymen.... ils nous ont condammés.
Osons-nous nous parler ?... Tremblante, confondue,
Devant qui désormais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, et qui lit dans les cœurs,
Le rapt et l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice.... et la fatalité,
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée,
Qu'il est devenu cher à mon âme étonnée;
Que le sang de ton sang, qui s'est formé dans moi,
Ce gage de ton crime est celui de ma foi;
Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste....
Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thyeste.

THYESTE.

C'est un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever :
La mort et les enfers pourront seuls m'en priver.
Le sceptre de Mycène a pour moi moins de charmes.

SCÈNE VI. — ÉROPE, THYESTE, POLÉMON.

POLÉMON.

Seigneur, Atrée arrive; il a quitté ses armes;
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THYESTE.

Grands dieux! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLÉMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtresses.
Des oliviers heureux les festons désirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés,
Où la discorde en feu désolait notre enceinte.
On a lavé le sang dont la ville fut teinte;
Et le sang des méchants qui voudraient nous troubler
Est ici désormais le seul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÉROPE.

Mon sang devait couler.... vous le savez, grands dieux!

THYESTE, *à Polémon.*

Il me faut rendre Érope?

POLÉMON.

Oui, Thyeste, et sur l'heure
C'est la loi du traité.

THYESTE.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monstres des enfers mes mânes soient livrés!...

POLÉMON.

Quoi! vous avez promis, et vous vous parjurez!

THYESTE.

Qui? moi! qu'ai-je promis?

POLÉMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la discorde civile?

THYESTE.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.
Il redemande Érope; il l'aura par ma mort.

POLÉMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

THYESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon supplice.
Je ne le puis souffrir.

POLÉMON.

Ah! c'est trop de fureurs,
C'est trop d'égarements et de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui se lasse et s'irrite,
Plaignait votre jeunesse imprudente et séduite;
Je vous tins lieu de père : et ce père offensé
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.
Je sers Atrée et vous, mais l'État davantage;
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,

Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raison je veux mieux espérer;
Et bientôt dans ces lieux l'heureuse Hippodamie
Reverra sa famille en ses bras réunie.

(Il sort.)

SCÈNE VII. — ÉROPE, THYESTE.

ÉROPE.

C'en est donc fait, Thyeste, il faut nous séparer.

THYESTE.

Moi! vous, mon fils!... quel trouble a pu vous égarer?
Quel est votre dessein?

ÉROPE.

C'est dans cette demeure,
C'est dans cette prison qu'il est temps que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ses tourments cruels,
A tous ces vains honneurs de la grandeur suprême;
Au redoutable Atrée, et surtout à vous-même.

THYESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux :
Je vous disputerais à mon frère, à nos dieux.
Suivez-moi.

ÉROPE.

Nous marchons d'abîmes en abîmes;
C'est là votre partage, amours illégitimes.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — HIPPODAMIE, ATRÉE, POLÉMON, IDAS, GARDES, PEUPLE, PRÊTRES.

HIPPODAMIE.

Généreux Polémon, la paix est votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, et goûtez l'avantage
De posséder sans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thyeste avant la nuit partira pour Mycène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triste maison si longtemps allumés;
J'ai vu mes chers enfants, paisibles, désarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en serez témoins, vous, peuples réunis :
Prêtres qui m'écoutez, dieux longtemps ennemis,

Vous en serez garants. Ma débile paupière
Peut sans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours sont beaux.... je ne l'espérais pas.

ATRÉE.

Idas, autour du temple étendez vos cohortes;
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.
(A Hippodamie.)
Qu'une mère pardonne à ces soins ombrageux.
A peine encor sortis de nos temps orageux,
D'Argos ensanglantée à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.
Thyeste a trop pâli, tandis qu'il m'embrassait :
Il a promis la paix; mais il en frémissait.
D'où vient que devant moi la fille d'Eurysthée
Sur vos pas en ces lieux ne s'est point présentée?
Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos mystères divins, dans la Grèce établis,
La retiennent encore au milieu des prêtresses,
Qui de la paix des cœurs implorent les déesses.
Le ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous serez sans doute apaisé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il se peut, les immortels propices :
Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid et sombre accueil était inattendu.
Je pensais qu'à mes soins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée est mécontent; mais il vous est soumis.

HIPPODAMIE.

Ah! je voulais de vous, après tant de souffrance,
Un peu moins de respects et plus de complaisance.
J'attendais de mon fils une juste pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié,
Je sais que la nature en a peu sur votre âme.

ATRÉE.

Thyeste vous est cher; il vous suffit, madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfants assez longtemps blessé....
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse;
Vous avez en tout temps repoussé ma tendresse,

Et je n'ai mis au jour que des enfants ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas.
Je conçois vos chagrins, et je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes désirs empressés.
Connaissez votre mère, ingrat, et rougissez.

SCÈNE II. — ATRÉE, POLÉMON, IDAS, PEUPLE.

ATRÉE.

(Au peuple.) (A Polémon et à Idas.)
Qu'on se retire.... Et vous, au fond de ma pensée,
Voyez tous les tourments de mon âme offensée,
Et ceux dont je me plains, et ceux qu'il faut celer;
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLÉMON.

Quels qu'ils soient, vous savez si mon zèle est sincère.
Il peut vous irriter; mais, seigneur, une mère,
Dans ce temple, à l'aspect des mortels et des dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, et tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous surtout qu'elle devait attendre
Et la reconnaissance et l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thyeste en conserve : elle l'a préféré;
Elle accorde à Thyeste un appui déclaré;
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on n'a point puni son indigne entreprise,
Que Mycène est le prix de ses emportements,
Lui seul à ses bontés doit des remercîments.

POLÉMON.

Vous en devez tous deux; et la reine et moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops entre ses fils partagea ses États?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aînesse à vous seul assurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout temps vous fûtes le soutien.

POLÉMON.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.
La loi seule a parlé, seule elle a mon suffrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLÉMON.

On déteste son crime, on le doit condamner;
Et vous, s'il se repent, vous devez pardonner.
Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,
Ce siége de l'orgueil et de la jalousie,
Appuyé sur la crainte et sur la cruauté,
Et du sang le plus proche en tout temps cimenté
Vers l'Euphrate un despote ignorant la justice,
Foulant son peuple aux pieds, suit en paix son caprice.
Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.
L'Asie a ses tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse....
Petit-fils de Tantale, écoutez la justice.

ATRÉE.

Polémon, c'est assez, je conçois vos raisons;
Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire.
Vos soins dans ma jeunesse ont daigné me conduire
Je dois m'en souvenir, mais il est d'autres temps :
Le ciel ouvre à mes pas des sentiers différents.
Je vous ai dû beaucoup, je le sais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je suis votre maître.

POLÉMON.

Puisse ce titre heureux longtemps vous demeurer!
Et puissent dans Argos vos vertus l'honorer!

SCÈNE III. — ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'est à toi seul, Idas, que ma douleur confie
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poison qui nourrit ma haine et mon courroux,
La foule des tourments que je leur cache à tous.

IDAS.

Qui peut vous alarmer?

ATRÉE.

Érope, Hippodamie,
Ma cour.... la terre entière est donc mon ennemie!

IDAS.

Ce peuple sous vos lois ne s'est-il pas rangé?
N'êtes-vous pas roi?

ATRÉE.

Non, je ne suis pas vengé.
Tu me vois déchiré par d'étranges supplices;
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices;
J'en parle avec horreur; et je ne puis juger
Dans quel sang odieux il faudra me plonger...

Je veux croire, et je crois qu'Érope avec mon frère
N'a point osé former un hymen adultère....
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance et les foudres des dieux.
Mais il est trop affreux qu'au jour de l'hyménée
Ma femme un seul moment ait été soupçonnée.
Apprends des sentiments plus douloureux cent fois
Je ne sais si l'objet indigne de mon choix,
Sur mes sens révoltés, que la fureur déchire,
N'aurait point en secret conservé quelque empire.
J'ignore si mon cœur, facile à l'excuser,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraser;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries
L'amour habite encore au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez sans rougir la revoir et l'aimer.
Contre vos sentiments pourquoi vous animer?
L'absolu souverain d'Érope et de l'empire
Doit s'écouter lui seul, et peut ce qu'il désire.
De votre mère encor j'ignore les projets;
Mais elle est comme une autre au rang de vos sujets.
Votre gloire est la sienne; et, de troubles lassée,
A vous rendre une épouse elle est intéressée.
Son âme est noble et juste; et jusques à ce jour
Nulle mère à son sang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non : ma mère insultait à ma douleur jalouse;
Et j'étais le jouet de mon indigne épouse.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit se jeter;
Hippodamie enfin doit vous la présenter.
Toutes deux hautement condamnent votre frère.

ATRÉE.

Érope eût pu calmer les flots de ma colère :
Je l'aimai, j'en rougis.... J'attendis dans Argos
De ce funeste hymen ma gloire et mon repos.
De toutes les beautés Érope est l'assemblage;
Les vertus de son sexe étaient sur son visage;
Et, quand je la voyais, je les crus dans son cœur.
Tu m'as vu détester et chérir mon erreur,
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage,
Nourrissant en secret un affreux souvenir,
Et redoutant surtout d'avoir à la punir.
S'il est vrai qu'en ce temple, à son devoir fidèle,
Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
Du rival insolent qui m'osait outrager,

Je puis éteindre encor la soif de me venger;
Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
Et remettre un bandeau sur ma vue égarée.
Mais je veux que Thyeste, avant la fin du jour,
De son coupable aspect purge enfin ce séjour;
Qu'il respecte, s'il peut, cette paix si douteuse....
Si l'on m'avait trompé, je la rendrais affreuse.

SCÈNE IV. — ATRÉE, MÉGARE.

ATRÉE.

Mégare, où courez-vous? arrêtez, répondez.
D'où vient que dans ces lieux, par des prêtres gardés,
Ma malheureuse épouse, à mes bras arrachée,
Est toujours à ma vue indignement cachée?
D'où vient qu'Hippodamie a soustrait à mes yeux
Cet objet adoré, cet objet odieux,
Cet objet criminel, autrefois plein de charmes,
Qui devrait arroser mes genoux de ses larmes?
Ce seul prix de la paix que je daigne accorder,
Ce prix que je m'abaisse encore à demander?
Quoi! ma femme à mes yeux n'a point osé paraître!

MÉGARE.

Elle attend en tremblant son époux et son maître.
Dans cet asile saint elle invoque à genoux
La faveur de ses dieux, qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne.... Apprenez qu'un refuge
N'est qu'un crime nouveau commis contre son juge.
Jusqu'à quand mon épouse, en son indigne effroi,
Se mettra-t-elle encore entre ses dieux et moi?
J'abhorre ces complots de prêtres et de femmes,
Ce mélange importun de leurs petites trames,
De secrets intérêts, de sourde ambition,
De vanité, de fraude, et de religion.
Je veux qu'on vienne à moi, mais sans nul artifice
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma seule justice;
Que l'humble repentir parle avec vérité,
Qu'on fléchisse en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

MÉGARE.

J'en connais l'importance : elle la sait assez.

ATRÉE.

Il y va de la vie; allez, obéissez.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ÉROPE, THYESTE.

ÉROPE.

Dans des asiles saints j'étais ensevelie,
J'y cachais mes tourments, j'y terminais ma vie.
C'est donc toi qui me rends à ce jour que je hais!
Thyeste, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THYESTE.

Ce funeste dessein nous faisait trop d'outrage.

ÉROPE.

Ma faute et ton amour nous en font davantage.

THYESTE.

Quoi! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux!

ÉROPE.

Nous heureux! nous, cruel! ah! dans mon sort funeste,
Le bonheur est-il fait pour Érope et Thyeste?

THYESTE.

Vivez pour votre fils.

ÉROPE.

Ravisseur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils et pour toi.
Thyeste, il t'a donné des droits inviolables,
Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.
Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter;
Sans horreur avec toi je ne saurais rester;
Je ne puis supporter la présence d'Atrée.

THYESTE.

La fatale entrevue est encor différée.

ÉROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Écarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs est-elle résolue?

THYESTE.

Cette paix est promise, elle n'est point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenseurs;
Et Mycène déjà m'a promis des vengeurs.

ÉROPE.

Me préservent les cieux d'une nouvelle guerre!
Le sang pour nos amours a trop rougi la terre.

THYESTE.

Ce n'est que par le sang qu'en cette extrémité
Je puis soustraire Érope à son autorité.

Il faut tout dire enfin; c'est parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un passage.

ÉROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je ressens pour moi.
Thyeste, garde-toi d'oser rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler et m'entendre.

THYESTE.

Lui, vous parler!... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous résolu?

ÉROPE.

De n'être point à lui....
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THYESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé :
Et l'on ose exiger que Thyeste vous cède!
Vaincu, je sais mourir; vainqueur, je vous possède.
Je vais donner mon ordre; et mon sort en tout temps
Est d'arracher Érope aux mains de nos tyrans.

SCÈNE II. — ÉROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

Ah! madame, le sang va-t-il couler encore?

ÉROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, et je l'ignore.

MÉGARE.

Quel appareil terrible, et quelle triste paix!
On borde de soldats le temple et le palais :
J'ai vu le fier Atrée; il semble qu'il médite
Quelque profond des qui le trouble et l'agite.

ÉROPE.

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.
Mégare, contre moi tout conspire aujourd'hui!
Ce temple est un asile, et je m'y réfugie.
J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils sont malheureux,
Que tant d'autres, hélas! n'auraient point éprouvée
Aux autels de nos dieux je me crois réservée;
Thyeste m'y poursuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher.
Soit qu'un reste d'amour vers moi le détermine,
Soit que, de son rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de dissimuler,

A son trône, à son lit il ose m'appeler.
Dans quel état, grands dieux! quand le sort qui m'opprime
Peut remettre en ses mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir sans retour,
Moi d'être une infidèle, et mon fils d'être au jour!

MÉGARE.

Puisqu'il veut vous parler, croyez que sa colère
S'apaise enfin pour vous, et n'en veut qu'à son frère.
Vous êtes sa conquête.... il a su l'obtenir.

ÉROPE.

C'en est fait, sous ses lois je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère;
Je ne lui rendrai point une épouse adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix :
Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une âme faible et tendre en ses erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut subir mon sort;
Je suis entre la honte et le coup de la mort;
Mon cœur est à Thyeste, et cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Est le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon destin me poursuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me déshonore,
Dont l'autre est mon tyran, mais un tyran sacré.

SCÈNE III. — ÉROPE, POLÉMON, MÉGARE.

POLÉMON.

Princesse, en ce parvis votre époux est entré;
Il s'apaise, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuse paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaissons tous deux
Les transports violents de son cœur soupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité salutaire,
Il voit avec horreur un rival dans son frère.
Persuadez Thyeste, engagez-le à l'instant
A chercher dans Mycène un trône qui l'attend;
A ne point différer par sa triste présence
Votre réunion que ce traité commence.

ÉROPE.

L'intérêt de ma vie est peu cher à mes yeux.
Peut-être il en est un plus grand, plus précieux!
Allez, digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées :
Je voudrais seconder vos augustes desseins;

J'admire vos vertus; je cède à mes destins.
Puissé-je mériter la pitié courageuse
Que garde encor pour moi cette âme généreuse!
La reine a jusqu'ici consolé mon malheur....
Elle n'en connaît pas l'horrible profondeur.

POLÉMON.

Je retourne auprès d'elle; et pour grâce dernière
Je vous conjure encor d'écouter ma prière.

SCÈNE IV. — ÉROPE, MÉGARE.

MÉGARE.

Vous le voyez, Atrée est terrible et jaloux;
Ne vous exposez point à son juste courroux.

ÉROPE.

Que prétends-tu de moi? Tu connais son injure;
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée, armé de son pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il pouvait en avoir)
Ne me réduira point jusques à la faiblesse
De flatter, de tromper sa fatale tendresse.
Je fus coupable assez sans encor m'avilir.

MÉGARE.

Il va bientôt paraître.

ÉROPE.

Ah! tu me fais mourir.

MÉGARE.

L'abîme est sous vos pas.

ÉROPE.

Je le sais; mais n'importe.
Je connais mon danger; la vérité l'emporte.

MÉGARE.

Madame, le voici.

ÉROPE.

Je commence à trembler :
Quoi! c'est Atrée! ô ciel! et j'ose lui parler!

SCÈNE V. — ÉROPE, MÉGARE, ATRÉE, GARDES.

ATRÉE *fait signe à ses gardes et à Mégare de se retirer.*

Laissez-nous. Je la vois interdite, éperdue :
D'un époux qu'elle craint elle éloigne sa vue.

ÉROPE.

La lumière à mes yeux semble se dérober....
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez : une plainte offensante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je sais trop que sur moi vous avez tous les droits,

Ceux d'un époux, d'un maître, et des plus saintes lois :
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ses feux l'esclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon sort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Éteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine
Dont la flamme embrasait l'Argolide et Mycène;
Et puissent sur ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous : je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère et moi vous n'avez point d'époux
Qu'attendez-vous d'Atrée, et que méritez-vous?

ÉROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thyeste et de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir;
J'aurais épouvanté les siècles à venir.
Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pourriez désarmer cette main vengeresse;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Écarter les serpents dont il est dévoré,
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grâce,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains se joignaient.... où je crus être aimé :
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thyeste autant que je le hais.
Si vous me refusez, vous êtes sa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix : répondez-moi.

ÉROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révèle.
Je n'examine point si les dieux offensés
Scellèrent mes serments à peine commencés.

J'étais à vous, sans doute, et mon père Eurysthée
M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.
Sans feinte et sans dessein, soumise à son pouvoir,
Je me livrais entière aux lois de mon devoir.
Votre frère, enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse;
Et bientôt Eurysthée, en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parents. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, et prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, et ne pouviez m'aimer ...

ATRÉE.

Je ne le devais pas.... je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez, Érope; abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

ÉROPE.

Je ne saurais tromper; je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère :
Thyeste est mon époux.

ATRÉE.

Lui !

ÉROPE.

Les dieux ennemis
Éternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle :
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle;
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor son enfance première;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il est après tout le sang de vos aïeux;
Il est, ainsi que vous, de la race des dieux;
Seigneur, avec son père on vous réconcilie;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie :
Il suffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, et non votre pitié.

ATRÉE.

Rassurez-vous ... le doute était mon seul supplice....
Je crains peu qu'on m'éclaire.... et je me rends justice....
Mon frère en tout l'emporte.... il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône, et vous-même avec lui....
De Mycène et d'Érope il est enfin le maître.
Dans sa postérité je le verrai renaître....
Il faut bien me soumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte et sa félicité.

Je ne puis m'opposer au nœud qui vous enchaîne,
Je ne puis lui ravir Érope ni Mycène.
Aux ordres du destin je sais me conformer....
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer....
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse
Deux fois pour une femme ensanglante la Grèce.
Je reconnais son fils pour son seul héritier....
Satisfait de vous perdre et de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même....
Vous tremblez.

ÉROPE.

Ah ! seigneur, ce changement extrême,
Ce passage inouï du courroux aux bontés,
Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point; le ciel parle, et je cède.
Que pourrais-je opposer à des maux sans remède ?
Après tout, c'est mon frère.... et son front couronné
A la fille des rois peut être destiné....
Vous auriez dû plus tôt m'apprendre sa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire....
Cet enfant de Thyeste est sans doute en ces lieux?

ÉROPE.

Mon fils.... est loin de moi.... sous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il sera sous la mienne.

ÉROPE.

Sa mère doit, seigneur, le conduire à Mycène.

ATRÉE.

A ses parents, à vous, les chemins sont ouverts;
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en est plus assurée
Allez....

ÉROPE, *en partant.*

Dieux ! s'il est vrai... mais dois-je croire Atrée ?

SCÈNE VI. — ATRÉE.

Enfin, de leurs complots j'ai connu la noirceur !
La perfide ! elle aimait son lâche ravisseur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle est toute à Thyeste :
Du saint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceste;
Ils jouissent en paix du fils qui leur est né;
Le vil enfant du crime au trône est destiné.
Tu ne goûteras pas, race impure et coupable,
Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel prestige affreux,

Tous les cœurs contre moi se déclaraient pour eux !
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait séduit ma mère;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faiblesses,
Et je suis la victime et la fable à la fois
D'un peuple qui méprise et les mœurs et les lois.
Vous en allez frémir, Grèce légère et vaine,
Détestable Thyeste, insolente Mycène.
Soleil qui vois ce crime et toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur
Le voilà cet enfant, ce rejeton du crime....
Je le tiens : les enfers m'ont livré ma victime;
Je tiens ce glaive affreux sous qui tomba Pélops.
Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux;
Il fait rentrer ton sang, au gré de ma furie,
Dans le coupable sang qui t'a donné la vie.
Le festin de Tantale est préparé pour eux;
Les poisons de Médée en sont les mets affreux.
Tout tombe autour de moi par cent morts différentes.
Je me plais aux accents de leurs voix expirantes;
Je savoure le sang dont j'étais affamé.
Thyeste, Erope, ingrats ! tremblez d'avoir aimé.

IDAS, *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu? quels discours effroyables !
Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables !

ATRÉE.

Tu vois l'abîme affreux où le sort m'a conduit....
Mon injure m'accable, et ma raison me fuit.
Des fantômes sanglants ont rempli ma pensée;
Des cris sont échappés de ma bouche oppressée....
Mon esprit égaré par l'excès des tourments
S'étonne du pouvoir qu'ont usurpé mes sens....
Tu me rends à moi-même.... Enfin je me retrouve.
Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.
Je les repousse en vain.... ce cœur désespéré
Est trop plein des serpents dont il est dévoré.

IDAS.

Rendez quelque repos à votre âme égarée.

ATRÉE.

Enfers qui m'appelez, en est-il pour Atrée?

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ÉROPE, THYESTE, MÉGARE.

THYESTE, *à Érope.*

Je ne puis vous blâmer de cet aveu sincère,
Injurieux, terrible, et pourtant nécessaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne saurait confirmer.

ÉROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer et me taire.

THYESTE.

Quoi! je vous vois sans cesse à vous-même contraire!

ÉROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THYESTE.

Il doit sentir au moins quelle fatalité
Dispose en tous les temps du sang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triste fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverser l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux et lui.
Mes destins ont vaincu; je triomphe aujourd'hui.

ÉROPE.

Quel triomphe! Êtes-vous hors de sa dépendance?
Votre frère avec vous est-il d'intelligence?
Atrée en me parlant s'est-il bien expliqué?
Dans ses regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble et de l'inquiétude?
Polémon de son âme a longtemps fait l'étude;
Il semble être peu sûr de sa sincérité.

THYESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la nécessité.
C'était le seul moyen (du moins j'ose le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

ÉROPE.

Il est maître d'Argos; nous sommes dans ses mains.

THYESTE.

Dans l'asile où je suis les dieux sont souverains.

ÉROPE.

Eh! qui nous répondra que ces dieux nous protégent?
Peut-être en ce moment les périls nous assiégent.

THYESTE.

Quels périls? entre nous le peuple est partagé,
Et même autour du temple il est déjà rangé.
Mes amis rassemblés arrivent de Mycène,
Ils viennent adorer et défendre leur reine :
Mais il n'est pas besoin de ce nouveau secours :
Le ciel avec la paix veille ici sur vos jours;
La reine et Polémon, dans ce temple tranquille,
Imposent le respect qu'on doit à cet asile.

ÉROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous respecté?

THYESTE.

Ah! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en est pure.

SCÈNE II. — HIPPODAMIE, ÉROPE, THYESTE, POLÉMON, MÉGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc désormais tout cède à la nature.
Bannissez, Polémon, ces soupçons recherchés,
A vos conseils prudents quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promesses
Dont mon fils ranimait ma joie et mes tendresses.
Pourquoi tromperait-il par tant de fausseté
L'espoir qu'il vient de rendre au sein qui l'a porté.
Il cède à vos conseils, il pardonne à son frère,
Il approuve un hymen devenu nécessaire;
Il y consent du moins : la première des lois,
L'intérêt de l'État lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle; et s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Mycène,
Consolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéressé,
Lié par ses serments, oubliant son injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'est point parjure.

POLÉMON.

Reine, je ne veux point, dans mes soins défiants,
Jeter sur ses desseins des yeux trop prévoyants.
Mon cœur vous est connu; vous savez s'il souhaite
Que cette heureuse paix ne soit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en est l'heureux garant.
Nous l'attendons ici; c'est de moi qu'il la prend;
Il doit me l'apporter. Il doit avec son frère
Prononcer après moi ce serment nécessaire.

A Érope et à Thyeste.)
C'est trop se défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfants, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuse
Au but que vous marquait cette fin trop heureuse.
Sans outrager l'hymen, vous me donnez un fils;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis;
Et je puis à la fin, sans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laissent des soupçons,
Confiez-moi ce fils, Érope, et j'en réponds.

THYESTE.

Eh bien! s'il est ainsi, Thyeste et votre fille
Vont remettre en vos mains l'espoir de leur famille.
Vous, ma mère, et les dieux, vous serez son appui,
Jusqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

ÉROPE.

De mes tristes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah! princesse, à quoi m'obligez-vous?

ÉROPE.

Va, dis-je, ne crains rien.... Sur vos sacrés genoux,
En présence des dieux, je mettrai sans alarmes
Ce dépôt précieux arrosé de mes larmes.

THYESTE.

C'est vous qui l'adoptez et qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

Oui, j'en réponds.

THYESTE.

Voyez ce que vous hasardez.

POLÉMON.

Je veillerai sur lui.

ÉROPE.

Soyez sa protectrice :
Ma mère, s'il est né sous un cruel auspice,
Corrigez de son sort le sinistre ascendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant....
Vous savez, belle Érope, en tous les temps trop chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCÈNE III. — HIPPODAMIE, ÉROPE, THYESTE, IDAS, POLÉMON.

IDAS.

Reines, on vous attend. Atrée est à l'autel.

ÉROPE.

Atrée?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour solennel,
Commencer sous vos yeux ces heureux sacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices;
(A Érope.)
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ses pères,
Ce gage auguste et saint de vos serments sincères.
C'est à Thyeste, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne et qu'il fait annoncer.

THYESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en instruire,
Venir prendre sa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple, un devoir plus pressé,
De ces devoirs communs, seigneur, l'a dispensé.
Vous savez que les dieux sont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les sacrifices.
Les rois des Argiens de ce droit sont jaloux.

THYESTE.

Allons donc, chère Érope.... A côté d'un époux
Suivez, sans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

ÉROPE.

Pardonne, cher époux, si tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus.... Le sang des Pélopides
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.

IDAS.

Non, madame; au courroux dont il fut possédé
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.
La paix est dans le cœur du redoutable Atrée :
Lui-même il veut remplir cette coupe sacrée,
Que les prêtres des dieux porteront à l'autel
Où vous prononcerez le serment solennel.

POLÉMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ouvre,
De ce saint appareil la pompe se découvre [1].

1. Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Érope et Thyeste se mettent à un des côtés; Polémon et Idas, en la saluant, se placent de l'autre; on place la coupe sur la table. On voit venir de loin Atrée, qui s'arrête à l'entrée de la scène.

Enfin je vois Atrée : il avance à pas lents,
Interdit, égaré....

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS; ATRÉE, *dans le fond.*

HIPPODAMIE.

Écoutez nos serments,
Dieux qui rendez enfin dans ce jour salutaire
Les peuples à leurs rois, les enfants à leur mère
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois et les États,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste;
Si le crime est ici, que cette coupe auguste
En lave la souillure, et demeure à jamais
Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.
(A Atrée.)
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah! bannissez, mes fils, ces soupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la plainte aigrit les cœurs,
Et de ce jour heureux corromprait les douceurs.
Dans nos embrassements qu'enfin tout se répare.
(A Polémon.)
Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE, *accourant.*

Arrêtez!

ÉROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens sans mon fils!

MÉGARE, *se plaçant près d'Érope.*

De farouches soldats
Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras....

ÉROPE.

On m'arrache mon sang!

MÉGARE.

Interdite et tremblante,
Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.
Craignez tout.

ÉROPE.

Ah! courons....

THYESTE.

Volons, sauvons mon fils....

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de sa vie enfin reçois le prix.

(On frappe Érope derrière la scène.)

ÉROPE.

Je meurs!

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécrable Thyeste,
Suis ton infâme épouse, et l'enfant de l'inceste;
Je n'ai pu t'abreuver de ce sang criminel;
Mais tu le rejoindras.

THYESTE, *derrière la scène.*

Dieux! c'est à votre autel....
Mais je l'avais souillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance!
Ciel qui la réservais! implacable puissance!
Monstre que j'ai nourri, monstre de cruauté,
Achève, ouvre ce sein, ces flancs qui t'ont porté.

(On entend le tonnerre, et les ténèbres couvrent la terre.)

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le tonnerre gronde.*

Destin, tu l'as voulu! c'est d'abîme en abîme
Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....
La foudre m'environne, et le soleil me fuit!
L'enfer s'ouvre!... je tombe en l'éternelle nuit.
Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

VARIANTES.

Fin du troisième acte dans l'édition de 1775 :

SCÈNE IV. — HIPPODAMIE, ATRÉE, IDAS.

HIPPODAMIE.

Vous revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toujours trop sensible et toujours outragée,
Revient vous dire enfin, du pied des saints autels,
Au nom d'Érope, au sien, des adieux éternels.
La malheureuse Érope a désuni deux frères;
Elle alluma les feux de ces funestes guerres.
Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux :
Ses jours infortunés sont consacrés aux dieux.
Sa douleur nous trompait; ses secrets sacrifices
De celui qu'elle fait n'étaient que les prémices.
Libre au fond de ce temple, et loin de ses amants,
Sa bouche a prononcé ses éternels serments.
Elle ne dépendra que du pouvoir céleste.

Des murs du sanctuaire elle écarte Thyeste;
Son criminel aspect eût souillé ce séjour.
Qu'il parte pour Mycène avant la fin du jour.
Vivez, régnez heureux.... Ma carrière est remplie.
Dans ce tombeau sacré je reste ensevelie.
Je devais cet exemple, au lieu de l'imiter....
Tout ce que je demande, avant de vous quitter,
C'est de vous voir signer cette paix nécessaire,
D'une main qu'à mes yeux conduise un cœur sincère.
Vous n'avez point encore accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir :
Séparons-nous tous trois, sans que d'un seul murmure
Nous fassions un moment soupirer la nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme ose en ces lieux s'arracher à mes bras!
Vos autels, je l'avoue, ont de grands priviléges....
Thyeste les souilla de ses mains sacriléges....
Mais de quel droit Érope ose-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejeter?
Par des vœux plus sacrés elle me fut unie ;
Voulez-vous que deux fois elle me soit ravie,
Tantôt par un perfide, et tantôt par les dieux?
Ces vœux, si mal conçus, ces serments odieux,
Au roi comme à l'époux sont un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos consacrés,
Habités par ma mère en seront honorés.
Mais Érope est coupable en suivant votre exemple :
Érope m'appartient, et non pas à ce temple.
Ces dieux, ces mêmes dieux qui m'ont donné sa foi,
Lui commandent surtout de n'obéir qu'à moi.
Est-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui pensez la soustraire à mon pouvoir suprême?
Vous êtes-vous tous trois en secret accordés
Pour détruire une paix que vous me demandez?
Qu'on rende mon épouse au maître qu'elle offense;
Et si l'on me trahit, qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprétez mal une juste pitié
Que donnait à ses maux ma stérile amitié.
Votre mère pour vous, du fond de ces retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes.
Entre Thyeste et vous, Érope sans secours
N'avait plus que le ciel.... il était son recours.
Mais puisque vous daignez la recevoir encore,
Puisque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin son époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ses appas n'osèrent se flatter,
Elle doit en effet chérir votre clémence :
Je puis me plaindre à vous, mais son bonheur commence.
Cette auguste retraite, asile des douleurs,
Où votre triste épouse aurait caché ses pleurs,

Convenable à moi seule, à mon sort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimez, c'est assez. Sur moi, sur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuste soupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur et sévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère?

ATRÉE.

Vous rendez quelque calme à mes esprits troublés;
Vous m'ôtez un fardeau dont mes sens accablés
N'auraient point soutenu le poids insupportable.
Oui, j'aime encore Érope; elle n'est point coupable.
Oubliez mon courroux; c'est à vous que je doi
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puisqu'Érope en ce temple, à son devoir fidèle,
A fui d'un ravisseur l'audace criminelle,
Je peux lui pardonner; mais qu'en ce même jour
De son fatal aspect il purge ce séjour.
Je vais presser la fête, et je la crois heureuse :
Si l'on m'avait trompé.... je la rendrais affreuse.

HIPPODAMIE, *à Idas.*

Idas, il vous consulte; allez et confirmez
Ces justes sentiments dans ses esprits calmés.

SCÈNE V. — HIPPODAMIE.

Disparaissez enfin, redoutables présages,
Pressentiments d'horreurs, effrayantes images,
Qui poursuiviez partout mon esprit incertain.
La race de Tantale a vaincu son destin;
Elle en a détourné la terrible influence.

SCÈNE VI. — HIPPODAMIE, ÉROPE.

HIPPODAMIE.

Enfin votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez plus, ma fille, aux funèbres apprêts
Qui dans ce sombre asile enterraient vos attraits.
Laissez là ces bandeaux, ces voiles de tristesse,
Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.
Il n'est ici de rang ni de place pour vous
Que le trône d'un maître et le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureusement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits;
D'un pas plus assuré marchez vers le palais;
Sur un front plus serein posez le diadème :
Atrée est rigoureux, violent, mais il aime.
Ma fille, il faut régner....

ÉROPE.

Je suis perdue.... ah, dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je? et quel nuage a couvert vos beaux yeux?
N'éprouverai-je ici qu'un éternel passage
De l'espoir à la crainte, et du calme à l'orage?

ÉROPE.

Ma mère!... j'ose encore ainsi vous appeler,
Et de trône et d'hymen cessez de me parler;
Ils ne sont point pour moi.... je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, madame, à l'unique refuge
Où je dus fuir Atrée, et Thyeste, et mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'est en horreur.
Un dieu cruel, un dieu me suit et nous rassemble,
Vous, vos enfants, et moi, pour nous frapper ensemble
Ne me consolez plus; craignez de partager
Le sort qui me menace, en voulant le changer....
C'en est fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre destinée;
Mais on ne verra point Érope abandonnée
D'une mère en tout temps prête à vous consoler.

ÉROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller?
Je vous suis.

ÉROPE.

Que de soins pour une criminelle!

HIPPODAMIE.

Le fût-elle en effet, je ferai tout pour elle.

Fin du IVe acte dans l'édition de 1775 :

Cessez, filles du Styx, cessez, troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale :
Sur Thyeste et sur moi venez vous acharner.
Paraissez, dieux vengeurs, je vais vous étonner.

SCÈNE VII. — ATRÉE, POLÉMON, IDAS.

ATRÉE.

Idas, exécutez ce que je vais prescrire.
Polémon, c'en est fait, tout ce que je puis dire,
C'est que j'aurai l'orgueil de ne plus disputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flatter.
La paix est préférable à l'amour d'une femme;
Ainsi qu'à mes Etats je la rends à mon âme.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits...
Si vous les approuvez, mes vœux sont satisfaits.

POLÉMON.

Puisse un pareil dessein, que je conçois à peine,
N'être point en effet inspiré par la haine!

ATRÉE, *en sortant.*

Craignez-vous pour mon frère?

POLÉMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux.
Que de ton feu sacré quelque faible étincelle
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.

Du bonheur de l'État sois l'auguste lien.
Nature, tu peux tout; les conseils ne font rien.

Voici les dernières scènes du Ve acte, telles qu'elles ont été imprimées jusqu'à l'édition de Beuchot.

SCÈNE IV. — POLÉMON, IDAS

IDAS.

Vous ne les suivez pas?

POLÉMON.

Non, je reste en ces lieux;
Et ces libations qu'on y va faire aux dieux,
Ces apprêts, ces serments, me tiennent en contrainte.
Je vois trop de soldats entourer cette enceinte;
Vous devez y veiller : je dois compte au sénat
Des suites de la paix qu'il donne à cet État.
Ayez soin d'empêcher que tous ces satellites
De nos parvis sacrés ne passent les limites.
Que font-ils en ces lieux?.... Et vous, répondez-moi;
Vous aimez la vertu, même en flattant le roi;
Vous ne voudriez pas de la moindre injustice,
Fût-ce pour le servir, vous rendre le complice?

IDAS.

C'est m'outrager, seigneur, que me le demander.

POLÉMON.

Mais il règne; on l'outrage; il peut vous commander
Ces actes de rigueur, ces effets de vengeance,
Qui ne trouvent souvent que trop d'obéissance.

IDAS.

Il n'oserait : sachez, s'il a de tels desseins,
Qu'il ne les confiera qu'aux plus vils des humains.
Osez-vous accuser le roi d'être parjure?

POLÉMON.

Il a dissimulé l'excès de son injure;
Il garde un froid silence; et depuis qu'il est roi,
Ce cœur que j'ai formé s'est éloigné de moi.
La vengeance en tout temps a souillé ma patrie :
La race de Pélops tient de la barbarie.
Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé?

IDAS.

Oui; mais depuis, seigneur, dans son âme ulcérée,
Ainsi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée.
A ce juste courroux dont il fut possédé,
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.
Il est devant les dieux; déjà des sacrifices,
Dans ce moment heureux, on goûte les prémices.
Sur la coupe sacrée on va jurer la paix
Que vos soins ont donnée à nos ardents souhaits.

POLÉMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ouvre;
De ce saint appareil la pompe se découvre.

(*Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, Érope et Thyeste se*

mettent à un des côtés. Polémon et Idas, en la saluant, se placent de l'autre.)

La reine avec Érope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale;
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale!

SCÈNE V. — LES PRÉCÉDENTS; ATRÉE, *dans le fond.*

POLÉMON.

Je vois venir Atrée, et voici les moments
Où vous allez tous trois prononcer les serments.
(*Atrée se place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez, dieux souverains du monde;
Dieux! auteurs de ma race en malheurs si féconde,
Vous les voulez finir; et la religion
Forme enfin les saints nœuds de la réunion
Qui rend, après des jours de sang et de misère,
Les peuples à leurs rois, les enfants à leur mère;
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois et les États,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.
Si le crime est ici, que cette coupe auguste
En lave la souillure, et demeure à jamais
Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.
(*A Atrée.*)
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte?
Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a soupçonné ma foi.
Des soldats de Mycène il a mandé l'élite.

THYESTE.

Je veux que mes sujets se rangent à ma suite;
Je les veux pour témoins de mes serments sacrés,
Je les veux pour vengeurs, si vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! bannissez, mes fils, ces soupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié : la plainte aigrit les cœurs;
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs :
Dans nos embrassements qu'enfin tout se répare.
(*A Polémon.*)
Donnez-moi cette coupe.

MÉGARE, *accourant.*

Arrêtez!

ÉROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens sans mon fils!

MÉGARE, *se plaçant près d'Érope.*

De farouches soldats
Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras.

ÉROPE.

Quoi! mon fils malheureux!

MÉGARE.

Interdite et tremblante
Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.
Craignez tout.

THYESTE.

Ah! mon frère, est-ce ainsi que ta foi
Se conserve à nos dieux, à tes serments, à moi?...
Ta main tremble en touchant à la coupe sacrée!...

ATRÉE.

Tremble encor plus, perfide, et reconnais Atrée.

ÉROPE.

Dieux! quels maux je ressens! ô ma mère! ô mon fils!...
Je meurs!
(*Elle tombe dans les bras d'Hippodamie et de Thyeste.*)

POLÉMON.

Affreux soupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Érope, et tu mourras, Thyeste.
Ton détestable fils est celui de l'inceste;
Et ce vase contient le sang du malheureux :
J'ai voulu de ce sang vous abreuver tous deux.
(*La nuit se répand sur la scène, et on entend le tonnerre; Atrée tire son épée.*)
Ce poison m'a vengé; glaive, achève....

THYESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi.... la foudre nous sépare.
Les deux frères veulent courir l'un sur l'autre, le poignard à la main; Polémon et Idas les désarment.)

ATRÉE.

Crains la foudre et mon bras; tombe, perfide, et meurs!

HIPPODAMIE.

Monstres, sur votre mère épuisez vos fureurs :
Mon sein vous a portés, je suis la plus coupable.
Elle embrasse Érope, et se laisse tomber auprès d'elle sur une banquette : les éclairs et le tonnerre redoublent.)

THYESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable.
Va, je finis la mienne.
(*Il se tue.*)

ATRÉE.

Attends, rival cruel....
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un sépulcre éternel;
Je porterai ma haine au fond de ses abîmes,
Nous y disputerons de malheurs et de crimes.
Le séjour des forfaits, le séjour des tourments,
O Tantale! ô mon père! est fait pour tes enfants :
Je suis digne de toi; tu dois me reconnaître;
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

FIN DES PELOPIDES.

LES

LOIS DE MINOS

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

NON REPRÉSENTÉE.

(1773)

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR LE DUC DE RICHELIEU,

PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE,
GOUVERNEUR DE GUIENNE, PREMIER GENTILHOMME
DE LA CHAMBRE DU ROI, ETC.

Monseigneur,

Il y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'Académie, avec Varron (car il faut toujours citer quelque ancien, pour en imposer aux modernes) : *Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.* Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, et à qui nous devons une reconnaissance éternelle; mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, et l'Académie vous a fait le nôtre : permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui serait moins mauvaise si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi, que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amusements de campagne; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, et qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essayer encore si l'on pouvait faire réussir en France une tragédie profane qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour; ce que j'avais tenté autrefois dans *Mérope*, dans *Oreste*, dans d'autres pièces, et ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire Valade, qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris, s'étant emparé d'un manuscrit de la pièce, selon l'usage l'a embellie de vers composés par lui ou par ses amis, et a imprimé le tout sous mon nom, aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier; c'est la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous savez, est l'âme du monde : elle établit son trône, pour un jour ou deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, et s'en retourne bien vite à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le savez, vous, le digne disciple du maréchal de Villars dans la plus brillante et la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui sauva la France, qui sut si bien faire la guerre et la paix, ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât son siècle pour qu'un nouveau siècle lui rendît publiquement justice. On lui reprochait jusqu'à ses prétendues richesses, qui n'approchaient pas à beaucoup près de celles des traitants de ces temps-là; mais ceux qui étaient si bassement jaloux de sa fortune n'osaient pas, dans le fond de leur cœur, envier sa gloire, et baissaient les yeux devant lui.

Quand son successeur vengeait la France et l'Espagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon, qu'il fallait envoyer un autre général à sa place? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre : mais ce n'est ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adresse ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il sait le grec aussi bien que moi, je lui citerai d'abord Hésiode, qui dans l'Ἔργα καὶ Ἡμέραι, connu de tous les courtisans, dit en termes formels :

Καὶ κεραμεὺς κεραμεῖ κοτέει, καὶ τέκτονι τεκτων,
Καὶ πτωχὸς πτωχῷ φθονέει, καὶ ἀοιδὸς ἀοιδῷ. (v. 25, 26.)

« Le potier est ennemi du potier, le maçon du maçon, le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur. »

Horace disait plus noblement :

Diram qui contudit hydram....
Comperit invidiam supremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à Racine :

Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Tout cela est d'un ancien usage, et cette étiquette subsistera longtemps. Vous savez que je commentai Corneille, il y a quelques années, par une détestable envie; et que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos générosités à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui restait de la famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir, dans ce commentaire, que l'abbé d'Aubignac, prédicateur ordinaire de la cour, qui croyait avoir fait une *Pratique du théâtre* et une tragédie, appelait Corneille

Mascarille, et le traitait comme le plus méprisable des hommes; il se mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant soi-disant jésuites accusèrent Racine de cabaler pour le jansénisme, et le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, si un homme réussit un peu pour quelque temps, ses rivaux ou ceux qui prétendent l'être disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins et les convulsions; ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire; enfin ils soupçonnent qu'il est athée; ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles, afin qu'ils le disent à leurs pratiques, et que la chose revienne à quelque homme bien zélé, bien morne et bien méchant, qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de lettres sont assez comme M. Chicaneau et Mme la comtesse de Pimbêche :

Qu'est-ce qu'on vous a fait? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *Pauvre Diable* avec ses semblables; mais aussi, monseigneur, il se trouvera toujours en France des âmes nobles et éclairées, qui sauront rendre justice aux talents, qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien qu'au neveu de leur principal fondateur? c'est un devoir attaché à votre nom.

C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue, qui se corrompt tous les jours; c'est à vous de ramener la belle littérature et le bon goût, dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie, également éloignée de l'irréligion et du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs et les fruits du génie français, et pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chassée? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions? et quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition est assouvie, et où les vains plaisirs ont disparu comme un songe, d'être, dans un loisir honorable, le père de vos confrères! L'âme du grand Armand s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie française.

Après avoir fait *OEdipe* et *les Lois de Minos*, à près de soixante années l'un de l'autre; et après avoir été calomnié et persécuté pendant ces soixante années, sans en faire que rire, je sors presque octogénaire (c'est-à-dire beaucoup trop tard) d'une carrière épineuse dans laquelle un goût irrésistible m'engagea trop longtemps.

Je souhaite que la scène française, élevée dans le grand siècle de Louis XIV au-dessus du théâtre d'Athènes et de toutes les nations, reprenne la vie après moi, qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés, et qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont point ne s'ameutent pas

pour le faire tomber, pour l'écraser dans sa chute, et pour l'opprimer par les plus absurdes impostures;

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien saine l'est par les insectes; ces insectes et ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpents à la cour pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour, par hasard, entende parler de ses talents.

Puissent les tragédies n'être désormais ni une longue conversation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de spectacles grotesques, appelé par les Anglais *show*, et par nous, la rareté, la curiosité!

Puisse-t-on n'y plus traiter l'amour comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalousie, rupture, et raccommodement!

Qu'on ne substitue point à ces langueurs amoureuses des aventures incroyables et des sentiments monstrueux, exprimés en vers plus monstrueux encore, et remplis de maximes dignes de Cartouche et de son style.

Que, dans le désespoir secret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes de son pays.

Que tous les vers soient harmonieux et bien faits; mérite absolument nécessaire, sans lequel la poésie n'est jamais qu'un monstre, mérite auquel presque aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble et difficile.

Que le faxhal et les comédiens de bois ne fassent pas absolument déserter *Cinna* et *Iphigénie*.

Que personne n'ose plus se faire valoir par la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité serait aussi absurde que l'était la bulle *In cœna Domini*, si sagement supprimée.

Enfin, j'ose espérer que la nation ne sera pas toujours en contradiction avec elle-même sur ce grand art comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés et des talents; mais tout étant devenu lieu commun, tout étant problématique à force d'être discuté, l'extrême abondance et la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle, le dégoût du public succédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes, la multitude des journaux, et des brochures, et des dictionnaires satiriques, occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le goût ne reste que chez un petit nombre d'esprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'est ce qui arriva aux Grecs après Démosthène, Sophocle et Euripide; ce fut le sort des Romains après Cicéron, Virgile et Horace; ce sera le nôtre. Déjà pour un homme à talents qui s'élève, dont on est jaloux, et qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talents, qu'on accueille pendant deux

jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, et qui sont remplacés par d'autres éphémères.

On est accablé sous le nombre infini de livres faits avec d'autres livres; et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infâmes, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la musique, sont des arts véritables : on nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts; mais que le grand artiste est rare!

L'écrivain le plus méprisable et le plus bas[1] peut dire son avis sur *trois siècles* sans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l'argent, ses contemporains qu'il connaît encore moins. On le souffre, parce qu'on l'oublie : on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des États; mais si, dans cette fange, un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, monseigneur, ces réflexions : je les soumets à votre jugement et à celui de l'Académie, dont j'espère que vous serez longtemps l'ornement et le doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage du respectueux et tendre attachement d'un vieillard plus sensible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.

PERSONNAGES.

TEUCER, roi de Crète.
MÉRIONE, } archontes.
DICTIME, }
PHARÈS, grand sacrificateur.
AZÉMON, } guerriers de Cydonie.
DATAME, }
ASTÉRIE, captive.
UN HÉRAUT.
PLUSIEURS GUERRIERS CYDONIENS.
SUITE, etc.

La scène est à Gortine, ville de Crète.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente les portiques d'un temple, des tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.)

SCÈNE I. — TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Quoi! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les lois pour agir en tyrans!

1. Antoine Sabatier, auteur des *Trois siècles de la littérature française*, 1772. (ED.)

Minos, qui fut cruel, a régné sans partage;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de Majesté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.
J'ai prodigué mon sang, je règne, et l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours;
Si je l'avais proscrite, elle aurait leur secours.
Tel est l'esprit des grands, depuis que la naissance
A cessé de donner la suprême puissance;
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on peut partager
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager [1].

DICTIME.

Ce trône a ses périls, je les connais sans doute;
Je les ai vus de près; je sais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée; il mourut exilé,
En pleurant sur un fils par lui-même immolé [2].
Par le sang de ce fils il crut plaire à la Crète;
Mais comment subjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconstant, courageux, égaré,
Vive image des mers dont il est entouré?
Ses flots sont élevés, mais c'est contre le trône;
Une sombre tempête en tout temps l'environne.
Le sort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens et vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conseils, les autres par les armes;
Et chaque instant pour vous redouble nos alarmes :
Hélas! des meilleurs rois c'est souvent le destin;
Leurs pénibles travaux se succèdent sans fin :
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas, à votre exemple, attendri tous les cœurs;
Que ce saint homicide ait des approbateurs;
Qu'on ait justifié cet usage exécrable;

1. Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un seul roi despotique. La tyrannie asiatique était en horreur; ils étaient les premiers magistrats, comme encore aujourd'hui, vers le septentrion, nous voyons plusieurs monarques assujettis aux lois de leur république. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'*Œdipe* de Sophocle; quand Œdipe, en colère contre Créon, crie: « Thèbes! » Créon dit : « Thèbes, il m'est permis, comme à vous, de crier Thèbes! Thèbes! » Et il ajoute : « qu'il serait bien fâché d'être roi; que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un monarque; qu'il est plus libre et plus heureux. » Vous verrez les mêmes sentiments dans l'*Electre* d'Euripide, dans *les Suppliantes*, et dans presque toutes les tragédies grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions et des mœurs de toute la nation.

2. Le parricide consacré d'Idoménée en Crète n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voy. les notes suivantes.

C'est là ce qui m'étonne, et cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu? ces guerriers sous les armes blanchis,
Vieux superstitieux aux meurtres endurcis,
Destructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polyxène[1].
Ils redoutaient Calchas; ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux.
Tel est l'aveuglement dont la Grèce est frappée :
Elle est encor barbare[2]; et de son sang trempée,
A des dieux destructeurs elle offre ses enfants :
Ses fables sont nos lois, ses dieux sont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire;
D'illustres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injustes, cruels,
Insolents dans le crime, et tremblants aux autels.
Ce mélange odieux m'inspire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras,
S'il le faut soutenir par des assassinats :
Je suis né trop sensible; et mon âme attendrie
Se soulève aux dangers de la jeune Astérie;
J'admire son courage, et je plains sa beauté.
Ami, je crains les dieux; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur suprême justice,
Si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

1. Les poëtes et les historiens disent qu'on immola Polyxène aux mânes d'Achille; et Homère décrit le divin Achille sacrifiant de sa main douze citoyens troyens aux mânes de Patrocle. C'est à peu près l'histoire des premiers barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique septentrionale. Il paraît, par tout ce qu'on nous raconte des anciens temps de la Grèce, que ses habitants n'étaient que des sauvages superstitieux et sanguinaires, chez lesquels il y eut quelques bardes qui chantèrent des dieux ridicules et des guerriers très-grossiers vivant de rapine : mais ces bardes étalèrent des images frappantes et sublimes qui subjuguent toute l'imagination.

2. Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fussent des barbares du temps de la guerre de Troie. Euripide, dans un fragment qui nous est resté de la tragédie des *Crétois*, dit que, dans leur île, les prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On sait d'ailleurs que, dans plusieurs de ces antiques orgies, Bacchus était surnommé mangeur de chair crue.

Mais ce n'était pas seulement dans l'usage de cette nourriture que consistait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les poëmes d'Homère pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'est d'abord un grand roi qui refuse avec outrage de rendre à un prêtre sa fille dont ce prêtre apportait la rançon. C'est Achille qui traite ce roi de lâche et de chien. Diomède blesse Vénus et Mars qui revenaient d'Ethiopie, où ils avaient soupé avec tous les dieux. Jupiter, qui a déjà pendu sa femmme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs assemblés que Jupiter machine contre lui la plus

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfants
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, et surtout cette fille
Que le sort des combats arrache à sa famille.
On peut traiter encore; et peut-être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.
Nos Grecs sont bien trompés : je les crois glorieux
De cultiver les arts, et d'inventer des dieux;
Cruellement séduits par leur propre imposture,
Ils ont trouvé des arts, et perdu la nature.
Ces durs Cydoniens[1] dans leurs antres profonds
Sans autels et sans trône, errants et vagabonds,
Mais libres, mais vaillants, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles;
La nature est leur règle, et nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons;
Les archontes et moi, selon nos lois antiques,
Donnerons audience à ces hommes rustiques :
Reçois-les, et surtout qu'ils puissent ignorer
Les sacrés attentats qu'on ose préparer.
Je ne te cèle point combien mon âme émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.

noire des perfidies. Si les dieux sont perfides, que doivent être les hommes?

Et que dirons-nous de la générosité d'Achille envers Hector? Achille invulnérable, à qui les dieux ont fait une armure défensive très-inutile; Achille secondé par Minerve, dont Platon fit depuis le Logos divin, le Verbe; Achille qui ne tue Hector que parce que la Sagesse, fille de Jupiter, le Logos, a trompé ce héros par le plus infâme mensonge, et par le plus abominable prestige; Achille enfin, ayant tué si aisément, pour tout exploit, le pieux Hector, ce prince mourant prie son vainqueur de rendre son corps sanglant à ses parents; Achille lui répond : « Je voudrais te hacher par morceaux, et te manger tout cru. » Cela pourrait justifier les prêtres crétois, s'ils n'étaient pas faits pour servir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas là : il perce les talons d'Hector, y passe une lanière, et le traîne ainsi par les pieds dans la campagne. Homère ne dormait pas quand il chantait ces exploits de cannibales; il avait la fièvre chaude, et les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on est convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs absurdes furent célébrées dans une langue harmonieuse, qui devint la langue universelle.

1. La petite province de Cydon est au nord de l'île de Crète. Elle défendit longtemps sa liberté, et fut enfin assujettie par les Crétois, qui le furent ensuite à leur tour par les Romains, par les empereurs grecs, par les Sarrasins, par les croisés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le seront-ils?

Je hais, je dois haïr ces sauvages guerriers,
De ma famille entière insolents meurtriers;
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent :
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aspirent;
J'étoufferai la voix de mes ressentiments;
Je vaincrai mes chagrins, qui résistaient au temps :
Il en coûte à mon cœur, tu connais sa blessure;
Ils vont renouveler ma perte et mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Astérie à la mort qui l'attend?
On vient. Puissent les dieux, que ma justice implore,
Ces dieux trop mal servis, ces dieux qu'on déshonore,
Inspirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle et moins indigne d'eux!

SCÈNE II. — TEUCER, DICTIME; *le pontife* PHARÈS *avance avec* LE SACRIFICATEUR *à sa droite; le* ROI *est à sa gauche, accompagné des* ARCHONTES *de la Crète.*

PHARÈS *au roi et aux archontes.*

Prenez place, seigneurs, au temple de Gortine[1];
Adorez et vengez la puissance divine.

(Ils montent sur une estrade, et s'asseyent dans le même ordre. Pharès continue.)

Prêtres de Jupiter, organes de ses lois,
Confidents de nos dieux, et vous, roi des Crétois,
Vous, archontes vaillants, qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de sang, ce jour si solennel,
Où je dois présenter aux marches de l'autel
L'holocauste attendu, que notre loi commande.
De sept ans en sept ans[2] nous devons en offrande

1. La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux temple de Jupiter.

2. Le but de cette tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi quand elle est injuste.

L'histoire ancienne, c'est-à-dire la fable, a dit depuis longtemps que ce grand législateur Minos, propre fils de Jupiter, et tant loué par le divin Platon, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon et sage législateur immolait tous les ans sept jeunes Athéniens; du moins Virgile le dit (*Æn.* VI, 20-22):

In foribus letum Androgei; tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi (miserum) septena quotannis
Corpora natorum....

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacrifice, c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds scoliastes sur le nombre des victimes, et sur le temps où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de Minotaure, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage Minos.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il est très-vraisemblable

Une jeune captive aux mânes des héros;
Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait sur les enfants d'Égée
La majesté des dieux, et la mort d'Androgée.
Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang.

qu'on immolait des hommes en Crète comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniathon, cité par Eusèbe (*Préparation évangélique*, liv. I), prétend que cet acte de religion fut institué de temps immémorial. Ce Sanchoniathon vivait longtemps avant l'époque où l'on place Moïse, et huit cents ans après Thaut, l'un des législateurs de l'Egypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniathon, traduites par Philon de Biblos, rapportées par Eusèbe :

« Chez les anciens, dans les grandes calamités, les chefs de l'État achetaient le salut du peuple en immolant aux dieux vengeurs les plus chers de leurs enfants. Iloûs (ou Chronos, selon les Grecs, ou Saturne, que les Phéniciens appellent Israël, et qui fut depuis placé dans le ciel) sacrifia ainsi son propre fils dans un grand danger où se trouvait la république. Ce fils s'appelait Jeüd; il l'avait eu d'une fille nommée Annobret; et ce nom de Jeüd signifie en phénicien *premier-né*. »

Telle est la première offrande à l'Être éternel, dont la mémoire soit restée parmi les hommes; et cette première offrande est un parricide.

Il est difficile de savoir précisément si les brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie et de Syrie; mais il est malheureusement certain que, dans l'Inde, ces sacrifices sont de la plus haute antiquité, et qu'ils n'y sont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français, qui ont déserté leur pays pour aller commercer et s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très-souvent de jeunes veuves riches et belles se précipiter par dévotion sur le bûcher de leurs maris, en repoussant leurs enfants qui leur tendaient les bras, et qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'amiral Roussel vit, il n'y a pas longtemps, sur les bords du Gange.

Tantum relligio potuit suadere malorum.
Luc., I, 102.

Les Égyptiens ne manquaient pas de jeter en cérémonie une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de Ptolémée Lagus; elle est probablement aussi ancienne que leur religion et leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'antiquité pour faire parade d'une science vaine, mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un instinct de la nature humaine, et qu'il faut un effort de raison pour les abolir.

Lycaon et Tantale, servant aux dieux leurs enfants en ragoût, étaient deux pères superstitieux, qui commirent un parricide par piété. Il est beau que les mythologistes aient imaginé que les dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande

S'il y a quelque fait avéré dans l'histoire ancienne, c'est la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de Juifs. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites et les usages de ses voisins, non-seulement immola ses ennemis aux différentes divinités qu'il adora jusqu'à la transmigration de Babylone, mais il immola ses enfants mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très-longtemps coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contre elle; il faût la croire.

Outre le sacrifice de Jephté, qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils et leurs filles en l'honneur de leur dieu Moloch, dans

Vous ne le tenez point des droits de votre sang;
Nous vous avons choisi quand par Idoménée
L'île de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté;
Soutenez de nos lois l'inflexible équité.

la vallée de Topheth. Molooh signifie à la lettre le Seigneur. « Ædificaverunt excelsa Topheth, quæ est in valle filii Ennom, ut incenderent filios suos et filias suas igni. » « Ils ont bâti les hauts lieux de Topheth, qui est dans la vallée du fils d'Ennom, pour y mettre en cendre leurs fils et leurs filles par le feu. » (*Jérém.*, VII, 31.)

Si les Juifs jetaient souvent leurs enfants dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrasaient la tête à coups de pierre au bord des ruisseaux. « Vous immolez aux dieux vos enfants dans des torrents sous des pierres. » (*Isaïe*, LVII.)

Il s'est élevé une grande dispute entre les savants sur le premier sacrifice de trente-deux filles, offert au dieu Adonaï, après la bataille gagnée par la horde juive sur la horde madianite, dans le petit désert de Madian arabe, sous le commandement d'Eléazar, du temps de Moïse; on ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé *les Nombres*, nous dit (*Nomb.*, XXXI) que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la horde madianite, et cinq rois de cette horde, avec un prophète, et Moïse leur ayant ordonné, après la bataille, de tuer toutes les femmes, toutes les veuves, et tous les enfants à la mamelle, on partagea ensuite le butin qui était de quarante mille neuf cents livres en or, à compter le sicle à six francs de notre monnaie d'aujourd'hui; plus, six cent soixante et quinze mille brebis, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, trente-deux mille filles vierges, le tout étant le reste des dépouilles, et les vainqueurs étant au nombre de douze mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or, du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

Plusieurs commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les vous aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs; et que, s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des Madianites pour le service de l'autel : car il est clair que ces Madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas Juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jéricho fut un véritable sacrifice; car ce fut un anathème, un vœu, une offrande; et tout se fit avec la plus grande solennité, après sept processions augustes autour de la ville : pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les lévites portant l'arche d'alliance, et devant l'arche sept autres prêtres sonnant du cornet; à la septième procession de ce septième jour, les murs de Jéricho tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfants, femmes, filles, animaux de toute espèce, comme il est dit dans l'histoire de Josué.

Le massacre du roi Agag fut incontestablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre Samuel, qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse et la foi du roi Saül, qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

Vous verrez dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* les preuves que les Gaulois et les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faisaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, et qu'ils s'enivraient de mauvaise bière.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble

Jupiter veut le sang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux,
Ennemis de nos lois, et proscrits par nos dieux,
Des repaires sanglants de leurs antres sauvages,

être si naturelle aux peuples sauvages, qu'au rapport de Procope, un certain Théodebert, petit-fils de Clovis, et roi du pays messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des bardes tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du roi messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs, ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette exécrable coutume avait prévalu chez les anciens Welches, que nous appelons Gaulois : c'était là cette simplicité, cette bonne foi, cette naïveté gauloise que nous avons tant vantée. C'était le bon temps quand des druides, ayant pour temples des forêts, brûlaient les enfants de leurs concitoyens dans des statues d'osier plus hideuses que ces druides mêmes.

Les sauvages des bords du Rhin avaient aussi des espèces de druidesses, des sorcières sacrées, dont la dévotion consistait à égorger solennellement des petits garçons et des petites filles dans de grands bassins de pierre, dont quelques-uns subsistent encore, et que le professeur Schœpflin a dessinés dans son *Alsatia illustrata*. Ce sont là les monuments de cette partie du monde, ce sont là nos antiquités. Les Phidias, les Praxitèle, les Scopas, les Miron, en ont laissé de différentes.

Jules César, ayant conquis tous ces pays sauvages, voulut les civiliser : il défendit aux druides ces actes de dévotion, sous peine d'être brûlés eux-mêmes, et fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres persistèrent dans leurs rites; ils immolèrent en secret des enfants, disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; que César n'était grand pontife qu'à Rome; que la religion druidique était la seule véritable; et qu'il n'y avait point de salut sans brûler de petites filles dans de l'osier, ou sans les égorger dans de grandes cuves.

Nos sauvages ancêtres ayant laissé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma furent de véritables sacrifices. Les cérémonies les plus augustes de la religion, processions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grands chœurs, tout y fut employé; et ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés que nous y traînons, et que nous appelons nos pères et nos maîtres.

Ce sacrifice n'avait nul rapport à la jurisprudence humaine; car assurément ce n'était pas un crime contre la société de manger, dans sa maison, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la lune de mars. Il est clair qu'en cela on ne fait de mal à personne : mais on péchait contre Dieu, qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ses nouveaux ministres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces Juifs entre un autel et une chaire de vérité dressés exprès dans la place publique. L'Espagne bénira dans les siècles à venir celui qui a émoussé le couteau sacré et sacrilége de l'inquisition. Un temps viendra enfin où l'Espagne aura peine à croire que l'inquisition ait existé.

Plusieurs moralistes ont regardé la mort de Jean Huss et de Jérôme de Prague comme le plus pompeux sacrifice qu'on ait jamais fait sur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher solennel par un électeur palatin et par un électeur de Brandebourg : quatre-vingts princes ou seigneurs de l'empire y assistèrent. L'empereur Sigismond brillait au milieu d'eux, comme le soleil au milieu des astres, selon l'expression d'un savant prélat allemand. Des cardinaux, vêtus de lon-

Ont cent fois de la Crète infesté les rivages;
Toujours en vain punis, ils ont toujours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.
Remplissez à la fin votre juste vengeance.
Une épouse, une fille à peine en son enfance,
Aux champs de Bérécynte, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on apaise leurs mânes.
Exterminez, grands dieux, tous ces peuples profanes!
Le vil sang d'une esclave, à nos autels versé,
Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.
C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais soutiens de l'État, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, et vous, prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète est plongée,
J'ai perdu ma famille, et ce fer l'a vengée;
Je pleure encor sa perte; un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre et le carnage alors sont légitimes;
Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'État, à mon cœur :
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère

gues robes traînantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre, auquel pendaient quinze houppes d'or, siégeaient sur la même ligne que l'empereur, au-dessus de tous les princes. Une foule d'évêques et d'abbés étaient au-dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mitres étincelantes de pierres précieuses. Quatre cents docteurs, sur un banc plus bas, tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-sept ambassadeurs de toutes les couronnes de l'Europe, avec tout leur cortége. Seize mille gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq cents joueurs d'instruments qui se faisaient entendre alternativement avec la psalmodie. Dix-huit mille prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie; et sept cent dix-huit courtisanes magnifiquement parées, entremêlées avec eux (quelques auteurs disent dix-huit cents), composaient le plus beau spectacle que l'esprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguste assemblée qu'on brûla Jean et Jérôme en l'honneur du même Jésus-Christ qui ramenait la brebis égarée sur ses épaules; et les flammes en s'élevant, dit un auteur du temps, allèrent réjouir le ciel empyrée.

Il faut avouer, après un tel spectacle, que lorsque le Picard Jean Chauvin offrit le sacrifice de l'Espagnol Michel Servet, dans une pile de fagots verts, c'était donner les marionnettes après l'opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainsi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les sacrifier qu'à Dieu.

Que Polyeucte et Néarque, animés d'un zèle indiscret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la prospérité de l'empereur; qu'ils brisent

Peut-il servir la Crète, et consoler un père?
Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,
De notre république auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices!
L'homicide en effet rend-il les dieux propices?
Avons-nous plus d'États, de trésors, et d'amis,
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils?
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie,
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troie.
Nous répandons le sang des malheureux mortels;
Mais c'est dans les combats, et non point aux autels.
Songez que de Calchas et de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie[1].
Ah! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains;
Ne peut-on voir la Crète heureuse et florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente?
Les enfants de Cydon seront-ils plus soumis?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des dieux rendons un autre hommage;
Méritons ses bontés, mais par notre courage :
Vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups;
Et vous, prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons, ces vœux; mais ils sont inutiles

les autels, les statues, dont les débris ecrasent les femmes et les enfants, ils ne sont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer; et quand on les condamne à mort, ce n'est qu'un acte de justice humaine; mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronés, des propositions malsonnantes, c'est un véritable sacrifice à la Divinité.

On pourrait encore regarder comme un sacrifice notre Saint-Barthélémy, dont nous célébrons l'anniversaire dans cette année centenaire 1772, s'il y avait eu plus d'ordre et de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai sacrifice que la mort d'Anne Dubourg, prêtre et conseiller au parlement, également respecté par ces deux ministères? N'a-t-on pas vu d'autres barbaries plus atroces, qui soulèveront longtemps les esprits attentifs et les cœurs sensibles dans l'Europe entière? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuse, et à la torture, plus cruelle que la mort, deux enfants qui ne méritaient qu'une correction paternelle? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfants, s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur, si les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit. Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public soient à jamais en exécration au genre humain?

1. Plusieurs anciens auteurs assurent qu'Iphigénie fut en effet sacrifiée ; d'autres imaginèrent la fable de Diane et de la biche. Il est encore plus vraisemblable que, dans ces temps barbares, un père ait sacrifié sa fille, qu'il ne l'est qu'une déesse, nommée Diane, ait enlevé cette victime, et mis une biche à sa place : mais cette fable prévalut; elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce, et servit de modèle à d'autres fables.

Pour les esprits altiers et les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit : vous n'êtes en effet
Que son premier organe et son premier sujet;
C'est Jupiter qui règne : il veut qu'on obéisse;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troie accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grâce : écoutez en silence
La voix de sa justice ou bien de sa clémence;
Il commande à la terre, à la nature, au sort;
Il tient entre ses mains la naissance et la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite et vous presse?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
Pour le dernier objet qui fut sacrifié;
Nous ne connaissons point cette fausse pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète;
Portez celui des dieux dont je suis l'interprète :
Mais voici la victime.

(On amène Astérie couronnée de fleurs et enchaînée.)

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS, ASTÉRIE.

DICTIME.

A son aspect, seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encore il est de barbarie!
Que ma triste raison gémit sur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois, remise entre mes mains,
Avant d'attendre ici l'arrêt de tes destins,
C'est à toi de parler, et de faire connaître
Quel est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom;
Ma mère est au tombeau; le vieillard Azémon,
Mon digne et tendre père, a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait passer son courage.
De rang, je n'en ai point; la fière égalité
Est notre heureux partage, et fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crète, aux yeux de ma patrie,
Est un fantôme vain que ton impiété
Fait servir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blasphèmes,

Est déjà préparé par mes ordres suprêmes.

ASTÉRIE.

Je le sais, de ma mort indigne et lâche auteur;
Je le sais, inhumain, mais j'espère un vengeur.
Tous mes concitoyens sont justes et terribles;
Tu les connais, tu sais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par un aigle portés,
Ne te sauveront pas de leurs traits mérités :
Lui-même, s'il existe, et s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre [1],
Il saura bien sur toi, monstre de cruauté,
Venger son divin nom si longtemps insulté.
Puisse tout l'appareil de ton infâme fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber sur ta tête!
Puisse le temple horrible où mon sang va couler,
Sur ma cendre, sur toi, sur les tiens s'écrouler!
Périsse ta mémoire! et s'il faut qu'elle dure,
Qu'elle soit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom! qu'on déteste tes dieux!
Voilà mes vœux, mon culte, et mes derniers adieux.
Et toi, que l'on dit roi, toi, qui passes pour juste,

1. Les Crétois disaient Minos fils de Dieu, comme les Thébains disaient Bacchus et Hercule fils de Dieu, comme les Argiens le disaient de Castor et de Pollux, les Romains de Romulus, comme enfin les Tartares l'ont dit de Gengis-kan, comme toute la fable l'a chanté de tant de héros et de législateurs ou de gens qui ont passé pour tels.

Les doctes ont examiné sérieusement si Jupiter, le maître des dieux et le père de Minos, était né véritablement en Crète, et si ce Jupiter avait été enterré à Gortis, ou Gortine, ou Cortine.

C'est dommage que Jupiter soit un nom latin. Les doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de *Jovis*, dont on avait fait *Jovis pater*, *Jov piter*, *Jupiter*, et que ce *Jov* venait de *Jehovah* ou *Hiao*, ancien nom de Dieu en Syrie, en Egypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle théologiens, dit Cicéron (*de Natura deorum*, lib. III), comptent trois Jupiter, deux d'Arcadie, et un de Crète. « Principio Joves tres numerant ii qui theologi appellantur. »

Il est à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce Jupiter, ce Jov, l'ont tous armé du tonnerre. Ce fut l'attribut réservé au souverain des dieux en Asie, en Grèce, à Rome ; non pas en Egypte, parce qu'il n'y tonne presque jamais. La théologie dont parle Cicéron ne fut pas établie par les philosophes. Celui qui a dit :

Primus in orbe deos fecit timor, ardua cœlo
Fulmina quum caderent,

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent, qu'il n'y en a qui raisonnent et qui aiment. S'ils avaient raisonné, ils auraient conçu que Dieu, l'auteur de la nature, envoie la rosée comme le tonnerre et la grêle ; qu'il a fait les lois suivant lesquelles le temps est serein dans un canton, tandis qu'il est orageux dans un autre, et que ce n'est point du tout par mauvaise humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais sur Memphis. La résignation aux ordres éternels et immuables de la Providence universelle est une vertu ; mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre est puni par les dieux n'est qu'une pusillanimité ridicule.

Toi, dont un peuple entier chérit l'empire auguste,
Et qui, du tribunal où les lois t'ont porté,
Sembles tourner sur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon supplice?
Non, de mes assassins tu n'es pas le complice.

MÉRIONE, *archonte, à Teucer.*

On ne peut faire grâce, et votre autorité
Contre un usage antique, et partout respecté,
Opposerait, seigneur, une force impuissante.

TEUCER.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente!...

MÉRIONE.

Il faut du sang au peuple, et vous le connaissez;
Ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être;
Mais en Crète elle est sainte, et vous n'êtes pas maître
De secouer un joug dont l'État est chargé.
Tout pouvoir a sa borne, et cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il est trop barbare, il faut qu'on l'abolisse.

MÉRIONE.

Respectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la justice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Busiris on vous vit abhorrer?
Oui, j'estime en Minos le guerrier politique;
Mais je déteste en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir :
Je suis moins roi que lui, mais je crois mieux valoir;
En un mot, à mes yeux votre offrande est un crime.
(A Dictime.)
Viens, suis-moi.

PHARÈS *se lève, les sacrificateurs aussi, et descendent de l'estrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous osez!...

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS; UN HÉRAUT *arrive, le caducée à la main.*

(Le roi, les archontes, les sacrificateurs, sont debout.)

LE HÉRAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, et s'y sont présentés.
De l'olivier sacré les branches pacifiques,

Symbole de concorde, ornent leurs mains rustiques :
Ils disent que leur chef est parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'est point de rançon, quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère; elle ne souffre pas
Que l'étendard de paix et celui du trépas
Étalent à nos yeux un coupable assemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)
Le temps de la clémence et le temps des rigueurs :
C'est par là que le ciel, si l'on en croit nos sages,
Des malheureux humains attira les hommages;
Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour.
Allez, qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens sous ma garde, et dont on l'a tirée
Pour être en holocauste à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grâce, ô roi, si tu veux m'épargner;
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable :
Et, quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoique aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir,
Le jour m'est cher.... hélas ! mais s'il faut que je meure,
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

(On l'emmène.)

TEUCER.

Le conseil est rompu. Vous, braves combattants,
Croyez que de Cydon les farouches enfants
Pourront malaisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir, comme on doit faire grâce,
Protéger la faiblesse, et réprimer l'audace;
Tels sont mes sentiments. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander.
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez; blâmez le roi, mais aimez la patrie;
Servez-la; mais surtout, si vous craignez les dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — DICTIME, GARDES; DATAME, LES CYDONIENS, *dans le fond.*

DICTIME.

Où sont ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les fasse approcher.... Mais je les vois paraître
Quel est celui de vous dont Datame est le nom?

DATAME

C'est moi.

DICTIME.

Quel est celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?

DATAME.

Nous ne rougissons pas de proposer la paix.
Je l'aime, je la veux, sans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'instruisit à vaincre, et qui me sert de père,
S'est chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres surpris.
Nous venons les tirer d'un infâme esclavage,
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Est-il ici?

DATAME.

Son âge
A retardé sa course, et je puis, en son nom.
De la belle Astérie annoncer la rançon.
Du sommet des rochers qui divisent les nues
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues,
Tandis que ce vieillard, qui nous suivra de près,
A percé les détours de nos vastes forêts;
Par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Astérie?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut présenter;
Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.
Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide;
Le ciel nous a privés de ce métal perfide;
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir?

DICTIME

Votre cœur et vos bras, dignes de nous servir.

DATAME.

Il ne tiendra qu'à vous; longtemps nos adversaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en souverains;
Remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel est son sort?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie :
J'arrive : je demande Astérie à ton roi,
A tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi;
Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illustre infidèle,
Arma dix ans vos Grecs indignement séduits;
Une cause plus juste ici nous a conduits;
Nous vous redemandons la vertu la plus pure :
Rendez-moi mon seul bien; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager; nous avons tous promis
D'être jusqu'au tombeau vos plus grands ennemis;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes,
Sur les corps expirants de vos fils, de vos femmes....
(A Dictime.)
Guerrier, qui que tu sois, c'est à toi de savoir
Ce que peut le courage armé du désespoir.
Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous savons réprimer cette audace indiscrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, et viens nous insulter!
Calme tes vains transports; apprends, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince se déclare;
Qu'il épargne souvent le sang qu'on veut verser;
Qu'il punit à regret, qu'il sait récompenser;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère surtout la justice à la gloire :
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel est donc ce roi?
S'il est grand, s'il est bon, que ne vient-il à moi?
Que ne me parle-t-il?... La vertu persuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambassade
Doit paraître au sénat avec tes compagnons.
Il faut se conformer aux lois des nations.

DATAME.

Est-ce ici son palais?

DICTIME.

Non; ce vaste édifice
Est le temple où des dieux j'ai prié la justice
De détourner de nous les fléaux destructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui? Minos? ce grand fourbe, et ce roi si cruel?
Lui, dont nous détestons et le trône et l'autel;
Qui les teignit de sang? lui, dont la race impure
Par des amours affreux étonna la nature[1]?
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,

1. Non-seulement Platon et Aristote attestent que Minos, ce lieutenant de police des enfers, autorisa l'amour des garçons, mais les aventures de ses deux filles ne supposent pas qu'elles eussent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les scoliastes, qui, pour sauver l'honneur de Pasiphaé, imaginèrent qu'elle avait été amoureuse d'un gentilhomme crétois, nommé Tauros, que Minos fit mettre à la Bastille de Crète, sous la garde de Dédale?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs, qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle Pasiphaé s'ajusta si bien, que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé?

Ce n'était pas assez de mouler cette vache, il fallait qu'elle fût en chaleur, ce qui était difficile. Quelques commentateurs de cette fable abominable ont osé dire que la reine fit entrer d'abord une génisse amoureuse dans le creux de cette statue, et se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux; mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'humanité, mais d'une vile espèce d'hommes brute et dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus et qui te* de Virgile; témoin le bouc qui eut les faveurs d'une belle Egyptienne de Mendès, lorsque Hérodote était en Egypte; témoin les lois juives portées contre les hommes et les femmes qui s'accouplent avec les animaux, et qui ordonnent qu'on brûle l'homme et la bête; témoin la notoriété publique de ce qui se passe encore en Calabre; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon prêtre luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie et d'Estonie à ne plus tant fréquenter les génisses, les ânesses, les brebis, et les chèvres.

La grande difficulté est de savoir au juste si ces conjonctions affreuses ont jamais pu produire quelques monstres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplements, et surtout des singes avec les filles, n'est pas une raison invincible pour qu'on les admette; ce n'est pas non plus une raison absolue de les rejeter. Nous ne connaissons pas assez tout ce que peut la nature. Saint Jérôme rapporte des histoires de centaures et de satyres, dans son livre des *Pères du désert*. Saint Augustin, dans son trente-troisième sermon à ses frères du désert, a vu des hommes sans tête, qui avaient deux gros yeux sur leur poitrine, et d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait avoir une bonne attestation pour toute l'histoire de Minos, de Pasiphaé, de Thésée, d'Ariane, de Dédale, et d'Icare. On appelait autrefois esprits forts ceux qui avaient quelque doute sur cette tradition.

On prétend qu'Euripide composa une tragédie de *Pasiphaé*; elle est du moins comptée parmi celles qui lui sont attribuées, et qui sont perdues. Le sujet était un peu scabreux; mais quand on a lu *Polyphème*, on peut croire que *Pasiphaé* fut mise sur le théâtre.

Et qui donna des lois pour nous tyranniser?
Lui, qui du plus pur sang que votre Grèce honore
Nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure?
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains
Au bord de l'Achéron jugeant tous les humains,
Et qui ne mérita, par ses fureurs impies,
Que d'éternels tourments sous les mains des furies?
Parle : est-ce là ton sage? est-ce là ton héros?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos?
Oh! que la renommée est injuste et trompeuse!
Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse;
Ses lois et ses travaux sont par nous abhorrés.
On méprise en Cydon ce que vous adorez;
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ses abus, et les nôtres sont grands;
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,
Ami de l'équité, dont les lois salutaires
Aboliront bientôt tant de lois sanguinaires.
Prends confiance en lui, sois sûr de ses bienfaits :
Je jure par les dieux....

DATAME.

Ne jure point; promets....
Promets-nous que ton roi sera juste et sincère;
Qu'il rendra dès ce jour Astérie à son père....
De ses autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre et rien à souhaiter;
La nature pour nous fut assez bienfaisante :
Aux creux de nos vallons sa main toute-puissante
A prodigué ses biens pour prix de nos travaux;
Nous possédons les airs, et la terre et les eaux;
Que nous faut-il de plus? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat fastueux de vos arts inutiles;
La culture des champs, la guerre, sont nos arts;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts :
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis; méritez-vous de l'être?

DICTIME.

Oui, Teucer en est digne; oui, peut-être aujourd'hui,
En le connaissant mieux, vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous!

DICTIME.

Vous-même. Il est temps que nos haines finissent,
Que, pour leur intérêt, nos deux peuples s'unissent.
Je ne te réponds pas que ta dure fierté

Ne puisse de mon roi blesser la dignité;
(A sa suite.)
Mais il l'estimera. Vous, allez; qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare;
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.
(Ils sortent.)
Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux!
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage!
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage
Qu'ils soient nos alliés, et non pas nos sujets.
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace et leur candeur hautaine
Que les lois de la Crète, et tous les arts d'Athène.

SCÈNE II. — TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

Il faut prendre un parti : ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition;
Ce sénat orgueilleux contre moi se déclare;
On affecte ce zèle implacable et barbare
Que toujours les méchants feignent de posséder,
A qui souvent les rois sont contraints de céder :
J'entends de mes rivaux la funeste industrie
Crier de tous côtés : Religion, patrie!
Tout prêts à m'accuser d'avoir trahi l'État,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit, et je vois la tempête
Qui, sans doute, à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitants de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie :
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir,
Mais amis généreux, ils pourraient nous servir.
Il en est un surtout, dont l'âme noble et fière
Connaît l'humanité dans son audace altière :
Il a pris sur les siens, égaux par la valeur,
Ce secret ascendant que se donne un grand cœur;
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à sa vertu, quoique dure et sauvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
On verrait tous ces grands si puissants, si jaloux
De votre autorité qu'ils osent méconnaître,
Porter le joug paisible, et chérir un bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux :

Faisons mieux, gagnons-les; c'est là régner sur eux.

TEUCER.

Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile :
A ce remède affreux faut-il m'abandonner?
Faut-il perdre l'État pour le mieux gouverner?
Je veux sauver les jours d'une jeune barbare;
Du sang des citoyens serai-je moins avare?
Il le faut avouer, je suis bien malheureux!
N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contre eux?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage?
Ah! je ne suis pas roi, si je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc! contre les lois la vertu ne peut rien!
Le préjugé fait tout! Pharès impitoyable
Maintiendra malgré vous cette loi détestable!
Il domine au sénat! on ne veut désormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix!

TEUCER.

Quel que soit son pouvoir, et l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point sa victime;
Va, dans ces mêmes lieux, profanés si longtemps,
J'arracherai leur proie à ces monstres sanglants.

DICTIME.

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise!

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats sacrés
(Car il faut les détruire, et j'en aurai la gloire),
Mon nom, respecté d'eux, vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, et c'est un triste sort.
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, est encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre;
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur
Qui parle en sa défense, et domine en mon cœur.
Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette Cydonienne, entre nos mains remise.

(Les gardes sortent.)

Je prétends lui parler avant que, dans ce jour,
On ose l'arracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.

Demeure. La voici : sa jeunesse, ses traits,
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCÈNE III. — TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE, GARDES

ASTÉRIE.

Que prétend-on de moi? quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés?
O roi! vous m'avez plainte, et vous m'abandonnez!

TEUCER.

Non; je veille sur vous, et le ciel me seconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour,
Vous reverrez en paix votre premier séjour :
Malheureuse étrangère, et respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir.... Oubliez nos autels....
Une escorte fidèle aura soin de vous suivre.
Vivez.... Qui mieux que vous a mérité de vivre?

ASTÉRIE.

Ah, seigneur! ah, mon roi! je tombe à vos genoux,
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous;
Image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous seul, vous m'arrachez aux monstres infernaux
Qui, me parlant en dieux, n'étaient que des bourreaux
Malgré ma juste horreur de servir sous un maître,
Esclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je suis attendri....
Est-il vrai qu'Azémon, ce père si chéri,
Qui, près de son tombeau, vous regrette et vous pleure.
Pour venir vous reprendre a quitté sa demeure?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma prison,
Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous proposer un traité salutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés?

ASTÉRIE.

Datame! lui, seigneur! que vous me confondez!

Il serait dans les mains du sénat de la Crète?
Parmi mes assassins?

TEUCER.

Dans votre âme inquiète
J'ai porté, je le vois, de trop sensibles coups;
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous serait-il promis? est-ce un parent, un frère?
Parlez; son amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous servir.

ASTÉRIE.

De quelle ombre de joie, hélas! puis-je jouir?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice?
Quels dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La justice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,
Seigneur; Datame m'aime, et Datame a ma foi;
Nos serments sont communs, et ce nœud vénérable
Est plus sacré pour nous, et plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos États
Pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.
Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches soldats, qui, dans les champs de Mars,
N'oseraient sur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi loin de lui des enfants sans défense,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence :
Ce sont là les lauriers dont ils se sont couverts.
Un prêtre veut mon sang, et j'étais dans ses fers.

TEUCER.

Ses fers!... ils sont brisés, n'en soyez point en doute;
C'est pour lui qu'ils sont faits; et, si le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les dieux vous ont sauvée;
Il vous suivra bientôt : rentrez; que cette tour,
De la captivité jusqu'ici le séjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce sera peu d'assurer votre vie;
J'abolirai nos lois, ou j'y perdrai le jour.

ASTÉRIE.

Ah! que vous méritez, seigneur, une autre cour,
Des sujets plus humains, un culte moins barbare!

TEUCER.

Allez : avec regret de vous je me sépare;

Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté,
Je dois venger mes dieux, vous, et l'humanité.

ASTÉRIE.

Je vous crois, et de vous je ne puis moins attendre.

SCÈNE IV. — TEUCER, DICTIME, MÉRIONE.

MÉRIONE

Seigneur, sans passion pourriez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MÉRIONE.

Les factions ne me gouvernent pas,
Et vous savez assez que, dans nos grands débats,
Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave
Des sanglants préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui séduit sa faiblesse, et nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter d'une main courageuse
Un torrent débordé dans sa course orageuse;
Il vous entraînera, je vous en averti.
Pharès a pour sa cause un violent parti,
Et d'autant plus puissant contre le diadème,
Qu'il croit servir le ciel et vous venger vous-même.
« Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer,
A son père arrachée, expira sous le fer;
Et, du sang le plus vil indignement avare,
Teucer dénaturé respecte une barbare!...
Lui seul est inhumain, seul à la cruauté
Dans son cœur insensible il joint l'impiété;
Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne,
L'encensoir du pontife offense sa couronne :
Il outrage à la fois la nature et le ciel,
Et contre tout l'empire il se rend criminel.... »
Il dit; et vous jugez si ces accents terribles
Retentiront longtemps sur ces âmes flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les transports,
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, et qu'il sut vous séduire.
M'apportez-vous son ordre, et pensez-vous m'instruire?

MÉRIONE.

Je vous donne un conseil.

TEUCER.

Je n'en ai pas besoin.

MÉRIONE.

Il vous serait utile.

TEUCER

Épargnez-vous ce soin;
Je sais prendre, sans vous, conseil de ma justice

MÉRIONE.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice :
Tout noble, dans notre île, a le droit respecté[1]
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit!

MÉRIONE.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre,
Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le sais; tout noble est tyran tour à tour.

MÉRIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public esclavage.

MÉRIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage

TEUCER.

La discorde éternelle est la loi des Crétois

MÉRIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès lors; enfin je la déteste :
Soyez sûr qu'à l'État elle sera funeste.

MÉRIONE.

Au moins, jusqu'à ce jour, elle en fut le soutien
Mais vous parlez en prince.

1. C'est le *liberum veto* des Polonais, droit cher et fatal qui a cause beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des tribuns de Rome, c'était le bouclier du peuple entre les mains de ses magistrats; mais quand cette arme est dans les mains de quiconque entre dans une assemblée, elle peut devenir une arme offensive trop dangereuse, et faire périr toute une république. Comment a-t-on pu convenir qu'il suffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou six mille sages, supposé qu'un pareil nombre de sages puisse exister? Le feu roi de Pologne, Stanislas Leczinski, dans son loisir en Lorraine, écrivit souvent contre ce *liberum veto*, et contre cette anarchie dont il prévit les suites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans son livre intitulé : *la Voix du citoyen*, imprimé en 1749 : « Notre tour viendra, sans doute, où nous serons la proie de quelque fameux conquérant; peut-être même les puissances voisines s'accorderont-elles à partager nos Etats. » La prédiction vient de s'accomplir : le démembrement de la Pologne est le châtiment de l'anarchie affreuse dans laquelle un roi sage, humain, éclairé, pacifique, a été assassiné dans sa capitale, et n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reste un royaume plus grand que la France, et qui pourra devenir un jour florissant, si on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, et si la liberté peut y subsister avec la royauté.

TEUCER.

En homme, en citoyen;
Et j'agis en guerrier quand mon honneur l'exige ·
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MÉRIONE.

Vous pourriez hasarder, dans ces dissensions,
De véritables droits pour des prétentions....
Consultez mieux l'esprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MÉRIONE.

Seigneur, entre elle et vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, et pour l'honneur du trône

MÉRIONE.

Nos lois....

TEUCER.

Laissez vos lois, elles me font horreur
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MÉRIONE.

Proposez une loi plus humaine et plus sainte;
Mais ne l'imposez pas : seigneur, point de contrainte;
Vous révoltez les cœurs, il faut persuader.
La prudence et le temps pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, et le brave me suive.
Il est temps que je règne, et non pas que je vive.

MÉRIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples et les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Être impunément juste, et vous apprendre à l'être
Si vous ne m'imitez, respectez votre maître....
Et nous, allons, Dictime, assembler nos amis,
S'il en reste à des rois insultés et trahis.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DATAME, CYDONIENS

DATAME

Pensent-ils m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant que la richesse étale ?

Croit-on nous amollir ? Ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux ;
Ce fameux labyrinthe, où la Grèce raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur ;
Ce temple, où Jupiter avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du haut de l'empyrée,
N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée [1] ;
Et les fronts de béliers égorgés et sanglants
Sont de ces murs sacrés les honteux ornements :
Ces nuages d'encens, qu'on prodigue à toute heure,

1. C'était à l'entrée du temple qu'on tuait les victimes. Le sanctuaire était réservé pour les oracles, les consultations et les autres simagrées Les bœufs, les moutons, les chèvres, étaient immolés dans le périptère.

Ces temples des anciens, excepté ceux de Vénus et de Flore, n'étaient au fond que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient absolument nécessaires pour dissiper un peu la puanteur de ce carnage continuel ; mais quelque peine qu'on prît pour jeter au loin les restes des cadavres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de sang, de fiel, d'urine, et de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'historien Flavien Josèphe dit qu'on immola deux cent cinquante mille victimes en deux heures de temps, à la pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce Josèphe était exagérateur ; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation ; quelle profusion de prodiges impertinents il étala ; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains ; comme il fut relancé par Apion, et comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante mille prêtres bouchers pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable ; mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes et dans les pays au delà du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre poëte anglais :

The priests eat roast beef, and the people stare.

Les prêtres sont à table, et le sot peuple admire.

On ne voyait dans les temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cuillers ou des cuillères à pot, de grandes jarres pour mettre la graisse, et tout ce qui peut inspirer le dégoût et l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté et cette atrocité de mœurs qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, et jusqu'à leurs propres enfants ; mais les sacrifices de l'inquisition, dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées temples en Égypte et à Babylone, et du fameux temple d'Ephèse, regardé comme la merveille des temples, aucun ne peut être comparé en rien à Saint-Pierre de Rome, pas même à Saint-Paul de Londres, pas même à Sainte-Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. Soufflot, et auquel il destine un dôme plus svelte que celui de Saint-Pierre, et d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos églises à des boucheries, et les sermons de Tillotson et de Massillon à des augures.

N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monuments, si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances célestes?
Est-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés?
La nature à ce point serait-elle égarée?

DATAME.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée,
Qu'elle n'est plus la même, et qu'elle a corrompu
Ce doux présent des dieux, l'instinct de la vertu;
C'est en nous qu'il réside, il soutient nos courages :
Nous n'avons point de temple en nos déserts sauvages;
Mais nous servons le ciel, et ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels et des assassinats.
Puissions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Astérie, et partir avec elle!

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié seule au glaive dérobés,
Esclave pour esclave; et quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dut être honorée,
N'est, aux yeux des Crétois, qu'un objet de dédain.
Ils descendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient. Regagnons nos asiles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs, et leurs bruyantes villes.
Ils sont cruels et vains, polis et sans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! surtout de leurs mains reprenons Astérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui son plus bel ornement?
Son père est attendu de moment en moment :
En vain je la demande aux peuples de la Crète;
Aucun n'a satisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu;
Par des pleurs qu'il cachait un seul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce silence et ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes;
Mais on m'a fait sentir que, grâces à leurs lois,
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois :
Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone :
Qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône
Cet immense intervalle, et ravir aux mortels
Leur dignité première et leurs droits naturels?

Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée;
Je voyais Astérie à son époux livrée;
On payait sa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moissons, des fruits, des trésors véritables,
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables
Nous rendions nos captifs; Astérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir sans elle, et venir la reprendre
Dans des ruisseaux de sang, et des monceaux de cendre?

SCÈNE II. — LES PRÉCÉDENTS; UN CYDONIEN, *arrivant*.

LE CYDONIEN.

Ah! savez-vous le crime?...

DATAME.

O ciel! que me dis-tu?
Quel désespoir est peint sur ton front abattu?
Parle, parle

LE CYDONIEN.

Astérie....

DATAME.

Eh bien?

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple est prêt pour son supplice

DATAME.

Pour Astérie!

LE CYDONIEN.

Apprends que, dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux séjour,
De je ne sais quels grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorants l'a déjà condamnée :
Ils apaisent ainsi Jupiter offensé.

DATAME.

Elle est morte!

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah! grand dieu!

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt est prononcé;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare :
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare!
Sous un couteau perfide, et qu'ils ont consacré,
Son sang, offert aux dieux, va couler à leur gré,
Et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme
Ces restes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(Il tombe entre les bras d'un Cydonien.)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs?

UN CYDONIEN.

Il en est encore un bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuissance
D'assouvir sur eux tous notre juste vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés,
De noyer dans leur sang ces monstres révérés.

DATAME, *revenant à lui.*

Qui? moi! je ne pourrais, ô ma chère Astérie,
Mourir sur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourrai, sans doute.... O mes braves amis,
Montrez ces sentiments que vous m'avez promis :
Périssez avec moi. Marchons.

(On entend une voix d'une des tours.)

Datame, arrête!

DATAME.

Ciel!... d'où part cette voix? quels dieux ont sur ma tête
Fait au loin dans les airs retentir ces accents?
Est-ce une illusion qui vient troubler mes sens?

(La même voix.)

Datame!...

DATAME.

C'est la voix d'Astérie elle-même!
Ciel! qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu suprême!
Ombre chère et terrible à mon cœur désolé,
Est-ce du sein des morts qu'Astérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible et mourante à son amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon;
Serait-ce là sa tombe? est-ce là sa prison?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une et l'autre?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible surprise est égale à la nôtre?

DATAME.

Des prisons! est-ce ainsi que ces adroits tyrans
Ont bâti, pour régner, les tombeaux des vivants?

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes, et de machines?
Ne pourrons-nous marcher sur leurs vastes ruines?

DATAME *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend? Astérie! ah! grands dieux!
C'est elle, je la vois. elle marche en ces lieux...

Mes amis, elle marche à l'affreux sacrifice:
Et voilà les soldats armés pour son supplice.
Elle en est entourée.

On voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.)

Allons, c'est à ses pieds
Qu'il faut, en la vengeant, mourir sacrifiés.

SCÈNE III. — Les Cydoniens, DICTIME

DICTIME.

Où pensez-vous aller? et qu'est-ce que vous faites?
Quel transport vous égare, aveugles que vous êtes?
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah! que de cette esclave ils suivent donc les pas;
Qu'ils s'écartent surtout de ces autels horribles,
Dressés par la vengeance à des dieux inflexibles;
Qu'ils sortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous
Que de justes sujets d'un éternel courroux :
Ils nous détesteront; mais ils rendront justice
A la main qui dérobe Astérie au supplice;
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déserts....
Mais de quels cris soudain retentissent les airs!
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes
Que ce jour est funeste, et fait pour les alarmes!
Ah! nos mœurs, et nos lois, et nos rites affreux,
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux!
Revolons vers le roi.

SCÈNE IV. — TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure, cher Dictime,
Demeure. Il n'est plus temps de sauver la victime;
Tous mes soins sont trahis; ma raison, ma bonté,
Ont en vain combattu contre la cruauté;
En vain, bravant des lois la triste barbarie,
Au sein de ses foyers je rendais Astérie;
L'humanité plaintive, implorant mes secours,
Du fer déjà levé défendait ses beaux jours;
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie :
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les sauvages mœurs ne s'adoucissent pas!
Datame....

DICTIME.

Quelle est donc sa fatale imprudence?

TEUCER.

Il paiera de sa tête une telle insolence.
Lui, s'attaquer à moi! tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour sa sûreté;
Lorsque déjà ma garde, à mon ordre attentive,
Allait loin de ce temple enlever la captive,
Suivi de tous les siens il fond sur mes soldats.
Quel est donc ce complot que je ne connais pas?
Étaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Était-ce là le prix qu'on dût à ma clémence?
J'y cours; le téméraire, en sa fougue emporté,
Ose lever sur moi son bras ensanglanté :
Je le presse, il succombe, il est pris avec elle.
Ils périront : voilà tout le fruit de mon zèle;
Je faisais deux ingrats. Il est trop dangereux
De vouloir quelquefois sauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun respect ne touche
Et dont je dois surtout à jamais me venger.
Où ma compassion m'allait-elle engager!
Je trahissais mon sang, je risquais ma couronne;
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends et je les abandonne.
Si leur faute est commune, ils doivent l'expier;
S'ils sont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'est pas sans regret; mais la raison l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majesté du trône,
Ces parvis tout sanglants, ces autels profanés
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Astérie en secret la grâce, la jeunesse,
Peut-être malgré moi me touche et m'intéresse;
Mais je ne dois penser qu'à servir mon pays;
Ces sauvages humains sont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop sévère :
Mais il est des mortels dont le dur caractère,
Insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare et pour une étrangère?
Ils ont voulu périr, c'en est fait; mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins.

SCÈNE V. — TEUCER, DICTIME, UN HÉRAUT.

TEUCER.

Que sont-ils devenus ?

LE HÉRAUT.

Leur fureur inouïe
D'un trépas mérité sera bientôt suivie :
Tout le peuple à grands cris presse leur châtiment :
Le sénat indigné s'assemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure sainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas.

LE HÉRAUT.

Rien ne peut la sauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras;
Ma pitié me trompait sur cette infortunée :
Ils ont fait, malgré moi, leur noire destinée.
L'arrêt est-il porté ?

LE HÉRAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer sur nos autels Astérie à la mort;
Bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice;
On réserve Datame aux horreurs du supplice :
On ne veut point sans vous juger son attentat;
Et la seule Astérie occupe le sénat.

TEUCER.

C'est Datame, en effet, c'est lui seul qui l'immole;
Mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole.
Revolons aux combats; c'est mon premier devoir,
C'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir :
Mon autorité faible est ici désarmée :
J'ai ma voix au sénat, mais je règne à l'armée.

LE HÉRAUT.

Le père d'Astérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs, arrive à pas pesants,
Se soutenant à peine, et d'une voix tremblante
Dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente
Une juste rançon dont il peut se flatter
Que votre cœur humain pourra se contenter.

TEUCER.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes !
Ce vieillard a choisi des moments bien funestes;
De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté ?
Je ne le verrai point : il n'est plus de traité

LE HÉRAUT.

Il a, si je l'en crois, des présents à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux
Du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

LE HÉRAUT.

Il insiste; il nous dit qu'au bout de sa carrière
Ses yeux se fermeraient sans peine à la lumière,
S'il pouvait à vos pieds se jeter un moment.
Il demandait Datame avec empressement.

TEUCER.

Malheureux!

DICTIME.

Accordons, seigneur, à sa vieillesse
Ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

TEUCER.

Ah! quand mes yeux ont vu, dans l'horreur des combats.
Mon épouse et ma fille expirer dans mes bras,
Les consolations, dans ce moment terrible,
Ne descendirent point dans mon âme sensible;
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes sujets,
Et de civiliser l'agreste Cydonie :
Du ciel qui conduit tout la sagesse infinie
Réserve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ces grands changements.
Le monde avec lenteur marche vers la sagesse[1],
Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce.
Qu je vous porte envie, ô rois trop fortunés,

1. A ne juger que par les apparences, et suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siècles et de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtements et des logements commodes! Nous sommes d'hier, et l'Amérique est de ce matin.

Notre Occident n'a aucun monument antique : et que sont ceux de la Syrie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine? Toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très-vraisemblable que l'île Atlantide (dont les îles Canaries sont des restes), étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, et que vingt déluges locaux détruisirent tout vingt fois avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse, et qui se renouvellent; et pour que ces fourmis rebâtissent leurs habitations, et pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police et à une morale, que de siècles de barbarie! Quelle province n'a pas ses sauvages?

Tout philosophe peut dire :

In qua scribebam barbara terra fuit.

OVID. *Trist.*, livre III, eleg. I, vers 18.

Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez !
Rien ne peut captiver votre main bienfaisante;
Vous n'avez qu'à parler, et la terre est contente.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — LE VIEILLARD AZÉMON, *accompagné d'*UN ESCLAVE *qui lui donne la main.*

AZÉMON.

Quoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères !
Ces portiques fameux, où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
Et daignaient rassurer l'étranger en alarmes,
Ne laissent voir au loin que des soldats en armes;
Un silence profond règne sur ces remparts :
Je laisse errer en vain mes avides regards;
Datame, qui devait dans cette cour sanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible et lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté;
On n'offre aucun asile à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie;
Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
O mes concitoyens, simples et généreux,
Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penser quand vous saurez l'outrage
Dont la fierté crétoise a pu flétrir mon âge ?
Ah ! si le roi savait ce qui m'amène ici,
Qu'il se repentirait de me traiter ainsi !
Une route pénible et la triste vieillesse
De mes sens fatigués accablent la faiblesse.
(Il s'assied.)
Goûtons sous ces cyprès un moment de repos :
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCÈNE II. — AZÉMON, *sur le devant*, TEUCER, *dans le fond, précédé du* HÉRAUT.

AZÉMON, *au héraut.*

Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

LE HÉRAUT.

Étranger malheureux, je t'annonce mon roi;
Il vient avec bonté : parle, rassure-toi.

AZÉMON.

Va, puisqu'à ma prière il daigne condescendre,
Qu'il rende grâce aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien! que prétends-tu, vieillard infortuné?
Quel démon destructeur, à ta perte obstiné,
Te force à déserter ton pays, ta famille,
Pour être ici témoin du malheur de ta fille?

AZÉMON, *s'étant levé.*

Si ton cœur est humain, si tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'est point à plaindre, et, grâces à mon zèle,
Un heureux avenir se déploiera pour elle;
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprends que désormais
Il n'est plus de rançon, plus d'espoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible; une âme paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZÉMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainsi donc de son sort
Tu seras le témoin! tes yeux verront sa mort!

AZÉMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'instruire
Du dessein qui m'amène et qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a causé le trépas.
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas;
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie;
Achève en gémissant les restes de ta vie.
La mienne est plus cruelle; et, tout roi que je suis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis :
Ton peuple a massacré ma fille avec sa mère;
Tu ressens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu dut apprendre à souffrir;
On voit mourir les siens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays, Astérie est perdue;
Sa mort par mes bontés fut en vain suspendue;
La guerre recommence, et rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de sang déjà prêts à courir.

AZÉMON.

Je pleurerais sur toi plus que sur ma patrie,
Si tu laissais trancher les beaux jours d'Astérie.
Elle vivra, crois-moi; j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ses assassins.

TEUCER.

Ah! père infortuné! quelle erreur te transporte!

AZÉMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés;
Ceux qu'Achille reçut du souverain de Troie
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Cesse de t'abuser; remporte tes présents.
Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

SCÈNE III. — TEUCER, DICTIME, AZÉMON, LE HÉRAUT, GARDES.

DICTIME.

Ah! quittez les parvis de ce temple homicide,
Seigneur; du sacrifice on fait tous les apprêts :
Ce spectacle est horrible, et la mort est trop près.
Le seul aspect des rois, ailleurs si favorable,
Porte partout la vie, et fait grâce au coupable :
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort;
D'un barbare étranger on va trancher le sort.
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie;
Quel zèle a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé! mes raisons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple, impatient de cette mort cruelle,
L'attend comme une fête auguste et solennelle;
L'autel de Jupiter est orné de festons;
On y porte à l'envi son encens et ses dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette :
A ce lugubre son, qui trois fois se répète,
Sous le fer consacré la victime à genoux....
Pour la dernière fois, seigneur, retirons-nous,
Ne souillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, surtout qu'on ait soin de ses malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours :
Il est père, et je plains ce sacré caractère.

AZÉMON.

Je te plains encor plus.... et cependant j'espère

TEUCER

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZÉMON, *l'arrêtant.*

Avant de me quitter
Écoute encore un mot : tu vas donc présenter
D'Astérie à tes dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres crétois les mains toutes sanglantes
Vont chercher l'avenir dans son sein déchiré!
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a désespéré,
Il m'accable d'effroi; je le hais, je l'abhorre;
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore :
Hélas! je prenais soin de ses jours innocents;
Je rendais Astérie à ses tristes parents.
Je sens quelle est ta perte et ta douleur amère...
C'en est fait.

AZÉMON.

Tu voulais la remettre à son père?
Va, tu la lui rendras.

(Deux Cydoniens apportent une cassette couverte de lames d'or. Azémon continue.)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je?

AZÉMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures,
Ils t'ont appartenu.... Tu gémis et tu pleures!...
Ils sont pour Astérie; il faut les conserver :
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Astérie est le prix qu'il est temps que j'obtienne.
Elle n'est point ma fille.... apprends qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O ciel!

DICTIME.

O Providence!

AZÉMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits, témoins de son destin.

(Il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.)

Ce pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,
Quand le sort des combats, à nous deux si contraire,
T'enleva ton épouse, et qu'il la fit périr,
Voilà cette rançon que je venais t'offrir;
Je te l'avais bien dit, elle est plus précieuse
Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER, *s'écriant.*

Ma fille!

DICTIME.

Justes dieux !

TEUCER, *embrassant Azémon.*

Ah ! mon libérateur !
Mon père ! mon ami ! mon seul consolateur !

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée,
Comme un gage de paix je l'avais élevée ;
Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus ·
Je te la rends ; les dieux ne la demandent plus.

TEUCER, *à Dictime.*

Ma fille !... Allons, suis-moi.

DICTIME.

Quels moments !

TEUCER.

Ah ! peut-être
On l'entraîne à l'autel ! et déjà le grand prêtre....
Gardes qui me suivez, secondez votre roi....
(On entend la trompette.)
Ouvrez-vous, temple horrible[1] ! Ah ! qu'est-ce que je voi ?
Ma fille !

PHARÈS.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZÉMON.

Astérie !

PHARÈS, *à Teucer.*

Oses-tu délivrer ma captive ?

TEUCER.

Misérable ! oses-tu lever ce bras cruel ?...
Dieux ! bénissez les mains qui brisent votre autel ;
C'était l'autel du crime.
(Il renverse l'autel et tout l'appareil du sacrifice.)

PHARÈS.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilége tyran, sera bientôt punie.

ASTÉRIE *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,
Est-ce vous dont le bras équitable et vengeur
De mes jours malheureux a renoué la trame ?
Ah ! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame ;
Étendez jusqu'à lui vos secours bienfaisants.
Je ne suis qu'une esclave.

1. Il enfonce la porte ; le temple s'ouvre. On voit Pharès entouré de sacrificateurs. Astérie est à genoux aux pieds de l'autel ; elle se retourne avec Pharès en étendant la main, et en le regardant avec horreur : et Pharès, le glaive à la main, est prêt à frapper.

DICTIME.

O bienheureux moments!

TEUCER.

Vous esclave! ô mon sang! sang des rois! fille chère!
Ma fille! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTÉRIE.

Qui? moi!

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands;
Goûte un destin nouveau dans mes embrassements;
Image de ta mère, à mes vieux ans rendue,
Joins ton âme étonnée à mon âme éperdue.

ASTÉRIE.

O mon roi!

TEUCER.

Dis mon père.... il n'est point d'autre nom.

ASTÉRIE.

Hélas! est-il bien vrai, généreux Azémon?

AZÉMON.

J'en atteste les dieux.

TEUCER.

Tout est connu.

ASTÉRIE.

Mon père!

TEUCER, *à ses gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment prospère....
Vous, écoutez.

ASTÉRIE.

O ciel! ô destins inouïs!
Oui, si je suis à vous, Datame est votre fils;
Je vois, je reconnais votre âme paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès :
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts;
On court de tous côtés; des troupes fanatiques
Vont, le fer dans les mains, inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il est, il paraît leur appui.
Est-ce là ce héros que j'ai vu devant Troie?
Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poisons de son âme allumé les ardeurs?
Il n'entendit jamais la voix de la nature;
Il va vous accuser de fraude, d'imposture.
Datame, en sa puissance, et de ses fers chargé,
A reçu son arrêt, et doit être égorgé.

ASTÉRIE.

Datame! ah! prévenez le plus grand de ses crimes.

TEUCER.

Va, ni lui ni ses dieux n'auront plus de victimes;
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquille il frapperait votre fille en vos bras;
Et le peuple à genoux, témoin de son supplice,
Des dieux dans son trépas bénirait la justice.

TEUCER.

Quand il saura quel sang sa main voulut verser,
Le barbare, crois-moi, n'osera m'offenser.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère :
Je ferai respecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas, dans ces émotions,
Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire;
Il atteste les lois, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de sa vie, et j'aurais de ma main,
Dans ce temple, à l'autel, immolé l'inhumain,
Si le respect des dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le sanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je sais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en sera puni,
Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.
(A Astérie.)
Je cours y donner ordre, et vous pouvez m'attendre.

ASTÉRIE.

Seigneur!... sauvez Datame.... approuvez notre amour :
Mon sort est en tout temps de vous devoir le jour.

TEUCER, *au héraut.*

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père
Sur les sauvages bords d'une terre étrangère;
Veille sur elle.

AZÉMON.

O roi! ce n'est qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis....
(Teucer sort avec Dictime et ses gardes.)
O toi, divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure,
Qu'on ose nommer temple, et qu'avec tant d'horreur
Du sang des nations on souille en ton honneur!
C'est en ces lieux de mort, en ce repaire infâme,
Qu'on allait immoler Astérie et Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé sur eux?

Leur as-tu préparé des destins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore[1] :
Dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore;
Ton temple est, comme toi, dans l'univers entier :
Je n'ai rien à t'offrir, rien à sacrifier;
C'est toi qui donnes tout. Ciel! protége une vie
Qu'à celle de Datame, hélas! j'avais unie.

1. Plusieurs peuples furent longtemps sans temples et sans autels, et surtout les peuples nomades. Les petites hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient de village en village leurs dieux dans des coffres, sur des charrettes traînées par des bœufs ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens, portaient dans des cassettes des représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très-longtemps avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du dieu Moloch, et d'autres idoles dans le désert. « Portastis tabernaculum Moloch vestro, « et imaginem idolorum vestrorum, sidus dei vestri, quæ fecistis « vobis. »

Il est dit, dans l'*Histoire des Juges*, qu'un Jonathan, fils de Gersam, fils aîné de Moïse, fut le prêtre d'une idole portative que la tribu de Dan avait dérobée à la tribu d'Ephraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des dieux de campagne, s'il est permis de se servir de ce mot, tandis que les grandes nations s'étaient signalées depuis plusieurs siècles par des temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien temple de Tyr, qui était bâti douze cents ans avant celui de Salomon. Les temples d'Egypte étaient beaucoup plus anciens. Platon, qui voyagea longtemps dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de Platon, au second livre des *Lois* : « Si on veut y faire attention, on trouvera en Egypte des ouvrages de peinture et de sculpture, faits depuis dix mille ans, qui ne sont pas moins beaux que ceux d'aujourd'hui, et qui furent exécutés précisément suivant les mêmes règles. Quand je dis dix mille ans, ce n'est pas une façon de parler, c'est dans la vérité la plus exacte. »

Ce passage de Platon, qui ne surprit personne en Grèce, ne doit pas nous étonner aujourd'hui. On sait que l'Egypte a des monuments de sculpture et de peinture qui durent depuis plus de quatre mille ans au moins; et dans un climat si sec et si égal, ce qui a subsisté quarante siècles en peut subsister cent, humainement parlant.

Les chrétiens, qui, dans les premiers temps, étaient des hommes simples, retirés de la foule, ennemis des richesses et du tumulte, des espèces de thérapeutes, d'esséniens, de caraïtes, de brachmanes (si on peut comparer le saint au profane); les chrétiens, dis-je, n'eurent ni temples ni autels pendant plus de cent quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau lustrale, l'encens, les cierges, les processions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent et ne les sanctifièrent qu'avec le temps. « Nous sommes partout, excepté dans les temples », dit Tertullien. Athénagore, Origène, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de temple aux chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raison avec le plus d'énergie est Minutius Félix, écrivain du IIIe siècle de notre ère vulgaire.

« Putatis autem nos occultare quod colimus, si delubra et aras non « habemus? Quod enim simulacrum Deo fingam, quum, si recte existimes,

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, si tel est notre sort,
Nous savons vous et moi comme on brave la mort;
Vous me l'avez appris, vous gouvernez mon âme;
Et je mourrai du moins entre vous et Datame.

« sit Dei homo ipse simulacrum? Templum quod exstruam, quum totus « hic mundus, ejus opere fabricatus, eum capere non possit; et quum « homo latius maneam, intra unam ædiculam vim tantæ majestatis in- « cludam? Nonne melius in nostra dedicandus est mente, in nostro imo « consecrandus est pectore? »

« Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre culte, pour n'avoir ni autel ni temple? Quelle image pourrions-nous faire de Dieu, puisqu'aux yeux de la raison l'homme est l'image de Dieu même? Quel temple lui élèverai-je, lorsque le monde qu'il a construit ne peut le contenir? Comment enfermerai-je la majesté de Dieu dans une maison, quand moi, qui ne suis qu'un homme, je m'y trouverais trop serré? Ne vaut-il pas mieux lui dédier un temple dans notre esprit, et le consacrer dans le fond de notre cœur? »

Cela prouve que non-seulement nous n'avions alors aucun temple, mais que nous n'en voulions point; et qu'en cachant aux gentils nos cérémonies et nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les chrétiens n'eurent donc des temples que vers le commencement du règne de Dioclétien, ce héros guerrier et philosophe qui les protégea dix-huit années entières, mais séduit enfin et devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir longtemps auparavant, du sénat et des empereurs, la permission d'ériger des temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des synagogues à Rome; mais il est encore plus probable que les Juifs, qui payaient très-chèrement ce droit, empêchèrent les chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des dissidents, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les persécutaient, les calomniaient, avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés chrétiennes n'ont point de temples: tels sont les primitifs, nommés quakers, les anabaptistes, les dunkards, les piétistes, les moraves, et d'autres. Les primitifs même de Pensylvanie n'y ont point érigé de ces temples superbes qui ont fait dire à Juvénal*:

Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?

et qui ont fait dire à Boileau avec plus de hardiesse et de sévérité :

Le prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sut plus qu'abuser d'un ample revenu;
Et, pour toute vertu, fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre armorier sa crosse.

Mais Boileau, en parlant ainsi, ne pensait qu'à quelques prélats de son temps, ambitieux, ou avares, ou persécuteurs: il oubliait tant d'évêques généreux, doux, modestes, indulgents, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de là que l'Égypte, la Chaldée, la Perse, les Indes, aient cultivé les arts depuis les milliers de siècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos livres sacrés, sur lesquels il ne nous est pas permis de former le moindre doute.

* Le vers est de Perse, sat. II. (ÉD.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — TEUCER, AZÉMON, MÉRIONE, LE HÉRAUT, SUITE.

TEUCER, *au héraut.*

Allez; dites-leur bien que, dans leur arrogance,
Trop longtemps pour faiblesse ils ont pris ma clémence:
Que de leurs attentats mon courage est lassé;
Que cet autel affreux, par mes mains renversé,
Est mon plus digne exploit et mon plus grand trophée;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, sur ma triste maison,
Ne distillera plus les flots de son poison;
Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.

(Le héraut sort.)

(A Mérione.)

Et vous, qui ne savez ce que vous devez être,
Vous qui, toujours douteux entre Pharès et moi,
Vous êtes cru trop grand pour servir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou soutenir mon trône?
Ce roi dont vous osez vous montrer si jaloux,
Pour vaincre et pour régner n'a pas besoin de vous;
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour ou contre moi tirez enfin l'épée :
Il faut, dans le moment, les armes à la main,
Me combattre, ou marcher sous votre souverain.

MÉRIONE.

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes trésors et mon sang :
Mais si vous abusez de ce suprême rang
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, seigneur, au péril de ma vie.
Père et monarque heureux, vous avez résolu
D'usurper malgré nous un empire absolu,
De courber sous le joug de la grandeur suprême
Les ministres des dieux, et les grands, et moi-même;
Des vils Cydoniens vous osez vous servir
Pour opprimer la Crète, et pour nous asservir;
Mais, de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'État l'emporte sur un homme.

TEUCER.

Tout l'État est dans moi.... Fier et perfide ami,

Je ne vous connais plus que pour mon ennemi :
Courez à vos tyrans.

MÉRIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'espère
Vous punir tous ensemble. Oui, marchez, téméraire;
Oui, combattez sous eux, je n'en suis point jaloux;
Je les méprise assez pour les joindre avec vous.

(Mérione sort.)

(A Azémon.)

Et toi, cher étranger, toi dont l'âme héroïque
M'a forcé, malgré moi, d'aimer ta république;
Toi, sans qui j'eusse été, dans ma triste grandeur,
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi par qui je suis père, attends sous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes sanglants outrages :
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(Il sort.)

AZÉMON.

Ah! tu deviens mon roi.... Rendez-moi, justes dieux,
Avec mes premiers ans, la force de le suivre!
Que ce héros triomphe, ou je cesse de vivre!
Datame et tous les siens, dans ces lieux rassemblés,
N'y seraient-ils venus que pour être immolés?
Que devient Astérie?... Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verser des larmes paternelles.

SCÈNE II. — ASTÉRIE, AZÉMON, GARDES.

ASTÉRIE.

Ciel! où porter mes pas? et quel sera mon sort?

AZÉMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille! de ce nom mon amitié t'appelle,
Digne sang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conservés.
Tremble.

ASTÉRIE.

Qui? moi, trembler! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
Le roi, Datame et vous, vous êtes en danger;
C'est moi seule, c'est moi qui dois le partager.

AZÉMON.

Ton père le défend.

ASTÉRIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZÉMON.

Sans armes et sans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :
Va, nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE, *voulant sortir.*

Ne puis-je pas mourir?

AZÉMON, *se mettant au-devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue
Sans doute était horrible à mon âme abattue :
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime, et tombais sans honneur
La mort avec Datame est du moins généreuse :
La gloire adoucira ma destinée affreuse.
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parents, leurs époux;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon sang, faut-il qu'il dégénère?
Les plaintes, les regrets et les pleurs sont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus;
Et, s'il en est besoin, raffermissez mon âme.
J'ai honte de pleurer sans secourir Datame.

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS, DATAME.

DATAME.

Il apporte à tes pieds sa joie et sa douleur.

ASTÉRIE.

Que dis-tu?

AZÉMON.

Quoi! mon fils!

ASTÉRIE.

Teucer n'est pas vainqueur?

DATAME.

Il l'est, n'en doutez pas; je suis le seul à plaindre.

ASTÉRIE.

Vous vivrez tous les deux : qu'aurais-je encore à craindre?
O ciel! ô Providence! enfin triomphe aussi
De tous ces dieux affreux que l'on adore ici!

DATAME.

Il avait à combattre, en ce jour mémorable,
Des tyrans de l'État le parti redoutable,
Les archontes, Pharès, un peuple furieux,
Qui, trahissant son père, a cru servir ses dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que sur nos rivages
Les sifflements des vents appellent les orages;
Et nous étions réduits au désespoir honteux

De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la prison profonde
Où, cachés aux rayons du grand astre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en sacrifice offerts,
Ainsi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs génisses,
Dont le sang, disent-ils, plaît à leurs dieux propices;
Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois
Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit, et laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione;
Il l'abat à ses pieds : aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui, le glaive en main,
Couraient pour le venger, l'accompagnent soudain :
Je les vois, sous mes coups, roulant dans la poussière.
Tout couvert de leur sang, je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible et si chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les détestables lois
Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte;
Où, des voiles de mort indignement couverte,
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau
Ce bourreau sacrilége était Pharès lui-même;
Il conservait encor l'autorité suprême
Qu'un délire sacré lui donna si longtemps
Sur les serfs odieux de ce temple habitants.
Ils l'entouraient en foule, ardents à le défendre,
Appelant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et poussant jusqu'au ciel des hurlements affreux.
Je les écarte tous; je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce; il tombe, et je m'écrie :
« Barbare, je t'immole à ma chère Astérie! »
De ma juste vengeance et d'amour transporté,
J'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime,
Tandis que tous les siens, étonnés de leur crime,
Sont tombés en silence, et saisis de terreur,
Le front dans la poussière, aux pieds de leur vainqueur.

AZÉMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTÉRIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant! cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi;
Mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

ASTÉRIE.

Est-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame est heureux.

DATAME.

Je l'eusse été, sans doute,
Lorsque, dans nos forêts et parmi nos égaux,
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence;
Quand ta main fut le prix de ma persévérance,
Je me croyais à toi : la fille d'Azémon
Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.
Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZÉMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTÉRIE.

Tes exploits, mon estime, et tes nouveaux bienfaits,
Seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme?
Qui, dans le monde entier, peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au sortir du combat, à ton père, à ton roi,
J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible service,
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
Un bien qui m'appartient, puisque tu l'as promis;
Sanglant, environné de morts et d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTÉRIE.

Eh bien! est-il en Crète une âme assez hardie
Pour t'oser disputer le prix de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne..
S'ils osaient devant moi....

AZÉMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTÉRIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que, dans cette contrée,
La majesté des rois serait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,

Dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

ASTÉRIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs lois, leurs mœurs.

ASTÉRIE.

Elles sont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuses lois, qu'on vante avec étude,
La première, en ces lieux, serait l'ingratitude!...
La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injuste et n'eut pas plus d'horreur.
Je respecte mon père, et je me sens peut-être
Digne du sang des rois où j'ai puisé mon être;
Je l'aime : il m'a deux fois ici donné le jour;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que, s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hyménée,
Je lui préférerais Datame et mes déserts :
Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.
Je foulerais aux pieds trône, sceptre, couronne.
Datame est plus qu'un roi.

SCÈNE IV. — LES PRÉCÉDENTS, TEUCER; MÉRIONE, *enchaîné*; CYDONIENS, SOLDATS, PEUPLE.

TEUCER.

Ton père te le donne;
Il est à toi. Nos lois se taisent devant lui.

ASTÉRIE.

Ah! vous seul êtes juste.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui.
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie :
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon soit témoin de vos nœuds éternels;
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme :
(On voit le temple en feu, et une partie qui tombe dans le fond du théâtre.)
Pour mon digne héritier reconnaissez Datame;
Reconnaissez ma fille, et servez-nous tous trois
Sous de plus justes dieux, sous de plus saintes lois.
(A Astérie.)
Le peuple, en apprenant de qui vous êtes née,
En détestant la loi qui vous a condamnée,

Éperdu, consterné, rentre dans son devoir,
Abandonne à son prince un suprême pouvoir....[1]

(A Mérione.)

Vis, mais pour me servir, superbe Mérione :
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale et l'envie avaient pu t'éblouir,
Et ton seul châtiment sera de m'obéir....
Braves Cydoniens, goûtez des jours prospères;
Libres ainsi que moi, ne soyez que mes frères :
Aimez les lois, les arts; ils vous rendront heureux....
Honte du genre humain, sacrifices affreux,
Périsse pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire !
Nobles, soyez soumis, et gardez vos honneurs....
Prêtres, et grands, et peuple, adoucissez vos mœurs;
Servez Dieu désormais dans un plus digne temple;
Et que la Grèce instruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-dieu sur la terre, ô grand homme ! ô grand roi !
Règne, règne à jamais sur mon peuple et sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle;
Mais j'adore Astérie, et me crois digne d'elle.

1. On n'entend pas ici par suprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune Gustave troisième, si digne de ce grand nom de Gustave, vient d'abjurer et de proscrire solennellement, en rétablissant la concorde, et en faisant régner les lois avec lui. On entend par suprême pouvoir cette autorité raisonnable, fondée sur les lois mêmes, et tempérée par elles; cette autorité juste et modérée, qui ne peut sacrifier la liberté et la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'intérêt de l'Etat à celui du trône, qui fait d'un royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie serait coupable envers le genre humain.

FIN DES LOIS DE MINOS.

DON PÈDRE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

NON REPRÉSENTÉE.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ETC.

PAR L'ÉDITEUR DE LA TRAGÉDIE DE *DON PÈDRE*.

Monsieur,

Vous êtes assurément une de ces âmes privilégiées dont l'auteur de *Don Pèdre* parle dans son discours[1]. Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui savent embellir l'esprit géométrique par l'esprit de la littérature. L'Académie française a bien senti, en vous choisissant pour son secrétaire perpétuel, et en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût et à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'Académie des sciences a jugé M. le marquis de Condorcet; et tout le public a pensé comme ces deux compagnies respectables. Vous faites tous deux revivre ces anciens temps où les plus grands philosophes de la Grèce enseignaient les principes de l'éloquence et de l'art dramatique.

Permettez, monsieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la présenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'est parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité assez éloigné des lieux communs et de l'emphase que vous réprouvez.

Le jeune auteur, en y travaillant sous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout secours, n'était soutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto *in pulvere verum.*

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il sait très-bien qu'elle n'est qu'une esquisse; mais les portraits ressemblent : c'est pourquoi il ne la présente qu'aux hommes instruits. Il me disait d'ailleurs que le succès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice, mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable et sévère d'un juge et d'un écrivain tel que vous. Il sait qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade dé-

1. Voy. le *Discours historique et critique* qui suit.

claration d'amour à ma princesse, encore moins ces insipides barbaries en style visigoth, qui déchirent l'oreille sans jamais parler à la raison et au sentiment, deux choses qu'il ne faut jamais séparer.

Il désespérait de parvenir à être aussi correct que l'Académie l'exige, et aussi intéressant que les loges le désirent. Il ne se dissimulait pas les difficultés de construire une pièce d'intrigue et de caractère, et la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, monsieur, les vers, dans les langues modernes, étant privés de cette mesure harmonieuse des deux seules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poésie ne peut se soutenir que par la pureté continue du style.

Nous répétions souvent ensemble ces deux vers de Boileau, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain;

et nous entendions par les défauts du langage non-seulement les solécismes et les barbarismes dont le théâtre a été infecté, mais l'obscurité, l'impropriété, l'insuffisance, l'exagération, la sécheresse, la dureté, la bassesse, l'enflure, l'incohérence des expressions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils ne sera jamais compté parmi nos poëtes.

Ce n'est que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous sommes enhardis à offrir cet ouvrage à l'Académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires[1], comme dans un procès par écrit on présente à ses juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé assidûment notre langue. Je commence par le philosophe inventeur, qui, ayant fait une description si vraie et si éloquente du cœur humain, connaît l'homme moral aussi bien qu'il observe l'homme physique[2].

Je veux pour juge le philosophe profond qui a percé jusque dans l'origine de nos idées, sans rien perdre de sa sensibilité[3].

Je veux pour juge l'auteur du *Siége de Calais*[4], qui a communiqué son enthousiasme à la nation, et qui, ayant lui-même composé une tragédie de *Don Pèdre*, doit regarder mon ami comme le sien, et non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de *Spartacus*[5], qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie de traits dignes du grand Corneille : car la véritable gloire est dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raisonnera de l'art avec autant de lumière qu'un habile artiste[6] : pour moi, j'ai toujours

1. On peut croire, d'après cette expression, qu'une première édition de *Don Pèdre* ne fut pas mise en vente. (Éd.)
2. Buffon. (Éd.)
3. L'abbé de Condillac. (Éd.)
4. Du Belloy; sa tragédie de *Pierre le Cruel* avait été jouée en 1772. (Éd.)
5. Saurin. (Éd.)
6. *Essai sur les gens de lettres.* (Éd.)

vu que les artistes seuls rendaient une exacte justice.... quand ils n'étaient pas jaloux.

C'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire [1].

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le seul suffrage de celui qui a ressuscité le style de Racine dans *Mélanie*, que de me voir applaudi un mois de suite au théâtre [2].

Je présente la tragédie de *Don Pèdre* à l'académicien [3] qui a fait parler si dignement Bélisaire dans son admirable quinzième chapitre, dicté par la vertu la plus pure comme par l'éloquence la plus vraie, et que tous les princes doivent lire pour leur instruction et pour notre bonheur. Je la soumets à la saine critique de ceux qui, dans des discours couronnés par l'Académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du siècle de Louis XIV. Je m'en remets entièrement à la décision de l'auteur éclairé du poëme de *la Peinture* [4], qui seul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante, et qui le connaît à fond, ainsi que celui de la poésie.

Je m'en rapporte au traducteur de Virgile [5], seul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté; à l'illustre auteur des *Saisons* [6], si supérieur à Thomson et à son sujet; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu, et qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris même de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scène don Pèdre et Guesclin préférerait aux applaudissements passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de Bourbon, et le plus célèbre chevalier Bayard, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre [7].

Il souhaite, sans doute, d'être jugé par le peintre de François Ier, d'autant plus que ce savant et profond historien [8] sait

1. Acte V des *Horaces*.
2. J'ose dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que *Mélanie*. Ce mérite si rare a été senti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes et par l'usage. L'héritier de la plus vaste monarchie de notre hémisphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, et d'entendre avec autant de plaisir que de facilité cette pièce de *Mélanie*, et l'*Eloge de Fénelon*, a répandu sur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que Louis XIV fit autrefois par un noble amour de la gloire. — L'auteur de *Mélanie* et de l'*Eloge de Fénelon* est La Harpe. (Éd.)
3. Marmontel. (Éd.) — 4. Watelet. (Éd.)
5. La première édition de la traduction des *Georgiques*, par Delille, est de 1769. (Éd.)
6. Saint-Lambert. (Éd.)
7. De Guibert, auteur d'un *Essai général de Tactique*, et d'une tragédie intitulée *Le connétable de Bourbon*. (Éd.)
8. Gaillard (Gabriel-Henri), qui est auteur d'une *Histoire de François Ier*. (Éd.)

mieux que personne que, si on dut appeler le roi Charles V habile, ce fut Henri de Transtamare qu'on dut nommer cruel.

J'attends l'opinion des deux académiciens philosophes[1], vos dignes confrères[2], qui ont confondu de lâches et sots délateurs par une réponse aussi énergique que sage et délicate, et qui savent juger comme écrire.

Voilà, Monsieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, et par qui je voudrais être condamné ou absous, si jamais j'osais faire à mon tour une tragédie, dans un temps où les sujets des pièces de théâtre semblent épuisés; dans un temps où le public est dégoûté de tous ses plaisirs, qui passent comme ses affections; dans un temps où l'art dramatique est prêt à tomber en France, après le grand siècle de Louis XIV, et à être entièrement sacrifié aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le siècle des Médicis.

Je vous dis à peu près ce que disait Horace :

Plotius et Varius, Mæcenas, Virgiliusque,
Valgius, et probet hæc Octavius optimus, atque
Fuscus, et hæc utinam Viscorum laudet uterque, etc.

Et voyez, s'il vous plaît, comme Horace met Virgile à côté de Mécène. Ce même sentiment échauffait Ovide dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin, lorsque, dans sa dernière élégie *de Ponto*, il daigna essayer de faire rougir un de ces misérables folliculaires qui insultent à ceux qu'ils croient infortunés, et qui sont assez lâches pour calomnier un citoyen au bord de son tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres sont-ils cités par Ovide dans cette élégie? comme il se console par le suffrage des Cotta, des Messala, des Fuscus, des Marius, des Gracchus, des Varus et de tant d'autres dont il consacre les noms à l'immortalité! comme il inspire pour lui la bienveillance de tout honnête homme, et l'horreur pour un regrattier qui ne sait être que détracteur!

Le premier des poëtes italiens, et peut-être du monde entier, l'Arioste[3], nomme, dans son quarante-sixième chant, tous les gens de lettre de son temps pour lesquels il travaillait, sans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en désigne; et l'Italie n'en trouva pas la liste trop longue. Il n'oublie point les dames illustres, dont le suffrage lui était si cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, Boileau, moins galant que l'Arioste, dit, dans sa belle épître à son ami, l'inimitable Racine :

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur de *Jonas* s'empresse pour les lire....
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;

1. Suard et l'abbé Arnaud. (Éd.)

2. Il nous est tombé entre les mains, depuis peu, une réponse de M. l'abbé Arnaud à je ne sais quelle prétendue dénonciation de je ne sais quel prétendu théologien, devant je ne sais quel prétendu tribunal. Cette réponse m'a paru très-supérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre Arnauld. — Cette réponse est de l'abbé Morellet. (Éd.)

3. On ne le connaît guère en France que par des traductions très-insipides en prose. C'est le maître du Tasse et de La Fontaine.

Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois;
Qu'Enghien en soit touché; que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?

J'avoue que j'aime mieux le *Mæcenas Virgiliusque*, dans Horace, que *le plus puissant des rois* dans Boileau, parce qu'il est plus beau, ce me semble, et plus honnête de mettre Virgile et le premier ministre de l'empire sur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le suffrage de Louis XIV et du grand Condé à celui des Coras et des Perrin, ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, monsieur, vous voyez que, depuis Horace jusqu'à Boileau, la plupart des grands poëtes ne cherchent à plaire qu'aux esprits bien faits.

Puisque Boileau désirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel Colbert, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé son ministère mieux que lui, qui est beaucoup plus instruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, et dont l'amitié vous a été si précieuse depuis longtemps, ainsi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître? Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les suffrages de ceux qui ont rendu des services essentiels à la patrie, soit par une paix nécessaire, soit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant et non moins utile dans les ambassades, ou dans les parties essentielles du ministère?

Si ce même Boileau travaillait pour plaire aux La Rochefoucauld de son siècle, nous blâmerait-on de souhaiter le suffrage des personnes qui font aujourd'hui tant d'honneur à ce nom? à moins que nous ne fussions tout à fait indignes d'occuper un moment leur loisir.

Y a-t-il un seul homme de lettres en France qui ne se sentît très-encouragé par le suffrage de deux de vos confrères, dont l'un a semblé rappeler le siècle des Médicis en cueillant les fleurs du Parnasse avant de siéger dans le Vatican[1], et l'autre, dans un rang non moins illustre, est toujours favorisé des Muses et des Grâces lorsqu'il parle dans vos assemblées, et qu'il y lit ses ouvrages[2]? c'est en ce sens qu'Horace a dit :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Je dis dans le même sens à un homme d'un grand nom[3], auteur d'un livre profond, *de la Félicité publique :* « Mon ami doit être trop heureux si vous ne désapprouvez pas *Don Pèdre;* c'est à vous de juger les rois et les connétables : » j'en dis autant au magistrat qui entre aujourd'hui dans l'Académie[4] : puisse-t-il être chargé un jour du soin de cette félicité publique!

J'ajouterai encore que le divin Arioste ne se borne pas à nommer les hommes de son temps qui faisaient honneur à l'Italie, et pour lesquels il écrivait; il nomme l'illustre Julie de Gonzague, et la veuve immortelle du marquis de Pescara, et des princesses

1. Le cardinal de Bernis. (ÉD.) — 2. Le duc de Nivernais. (ÉD.)
3. Le marquis de Chastellux. (ED.) — 4. Malesherbes. (ED.)

de la maison d'Este et de Malatesta, et des Borgia, des Sforces, des Trivulces, et surtout des dames célèbres seulement par leur esprit, leur goût et leur talent. On en pourrait faire autant en France, si on avait un Arioste. Je vous nommerais plus d'une dame dont le suffrage doit décider avec vous du sort d'un ouvrage, si je ne craignais d'exposer leur mérite et leur modestie aux sarcasmes de quelques pédants grossiers qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits-maîtres qui pensent ridiculiser toute vertu par une plaisanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de si justes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami, qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges si mon ami est condamné. J'ai demandé pour lui une décision, et non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'est pas si jeune; mais je ne leur montrerai pas son extrait baptistaire. Ils voudront deviner son nom; car c'est un très-grand plaisir de satiriser les gens en personne; mais son nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaise.

Le vôtre, monsieur, nous est aussi cher que vous l'avez rendu illustre; et, après votre amitié, vos ouvrages sont la plus grande consolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR LA TRAGÉDIE DE *DON PÈDRE*.

Il est très-inutile de savoir quel est le jeune auteur de cette tragédie nouvelle, qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe est accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorsque l'art dramatique est parvenu à sa perfection chez une nation éclairée, on le néglige, on se tourne avec raison vers d'autres études. Les Aristote et les Platon succèdent aux Sophocle et aux Euripide. Il est vrai que la philosophie devrait former le goût, mais souvent elle l'émousse; et, si vous en exceptez quelques âmes privilégiées, quiconque est profondément occupé d'un art est d'ordinaire insensible à tout le reste.

S'il est encore quelques esprits qui consentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'est point celle de M. du Belloy qu'on leur présente. L'illustre auteur du *Siége de Calais* a donné au théâtre de Paris une tragédie de *Pierre le Cruel*, mais ne l'a point imprimée. Il y a longtemps que l'auteur de *Don Pèdre* avait esquissé quelque chose d'un plan de ce sujet. M. du Belloy, qui le sut, eut la condescendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment, l'auteur de *Don Pèdre* n'y pensa plus, et il n'y a travaillé sur un plan nouveau que sur la fin de 1774, lorsque M. du Belloy a paru persister à ne point publier son ouvrage.

Après ce petit éclaircissement, dont le seul but est de montrer

les égards que de véritables gens de lettres se doivent, nous donnons ce discours historique et critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de *Don Pèdre*.

Henri de Transtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Castille Alfonse, onzième du nom, fit à son frère et à son roi don Pèdre une guerre qui n'était qu'une révolte, en se faisant déclarer roi légitime de Castille par sa faction. Guesclin, depuis connétable de France, l'aida dans cette entreprise.

Cet illustre Guesclin était alors précisément ce qu'on appelait en Italie et en Espagne un *condottiero*. Il rassembla une troupe de bandits et de brigands, avec lesquels il rançonna d'abord le pape Urbain IV dans Avignon. Il fut entièrement défait à Navarette par le roi don Pèdre et par le grand prince Noir, souverain de Guyenne, dont le nom est immortel. C'était ce même prince qui avait pris le roi Jean à Poitiers, et qui prit du Guesclin à Navarette. Henri de Transtamare s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards subsista toujours en Espagne. Transtamare, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi son frère par le pape, qui siégeait encore dans Avignon, et qui, depuis peu, était lié d'intérêt avec Charles V et avec le bâtard de Castille. Le roi don Pèdre fut solennellement déclaré *bulgare et incrédule*, ce sont les termes de la sentence, et ce qui est encore plus étrange, c'est que le prétexte était que le roi avait des maîtresses.

Ces anathèmes étaient alors aussi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés et chez les excommuniants; et ces amours se mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuses qu'aujourd'hui : les princes les plus adroits disposaient de ces armes. Tantôt des souverains en étaient frappés, et tantôt ils en frappaient. Les seigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La détestable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang et sans rang, et qu'on leur donna si longtemps, en fit des brutes féroces que le fanatisme déchaînait contre tous les gouvernements. Les princes se faisaient un devoir sacré de l'usurpation. Un rescrit donné dans une ville d'Italie, en une langue ignorée de la multitude, conférait un royaume en Espagne et en Norvége; et les ravisseurs des États, les déprédateurs les plus inhumains, plongés dans tous les crimes, étaient réputés saints, et souvent invoqués, quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur ou de frère mineur.

M. Thomas, dans son discours à l'Académie, a dit « que les temps d'ignorance furent toujours les temps des férocités. » J'aime à répéter des paroles si vraies, dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Transtamare revint en Espagne, une bulle dans une main, et l'épée dans l'autre. Il y ranima son parti. Le grand prince Noir était malade à la mort dans Bordeaux; il ne pouvait plus secourir don Pèdre.

Guesclin fut envoyé une seconde fois en Espagne par le roi Charles V, qui profitait du triste état où le prince Noir était réduit. Guesclin prit don Pèdre prisonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolède et Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que Henri de Transtamare, entrant dans la tente

de Guesclin, où l'on gardait le roi son frère désarmé, s'écria : « Où est ce juif, ce fils de p..... qui se disait roi de Castille ? » et il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin, qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il osait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Castille; et sa maison a régné toujours en Espagne, soit dans la ligne masculine, soit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les historiens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'histoire en Espagne et en France n'ont pas été des Tacites; et M. Horace Walpole, envoyé d'Angleterre en Espagne, a eu bien raison de dire dans ses *Doutes sur Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs : « Quand un roi heureux accuse ses ennemis, tous les historiens s'empressent de lui servir de témoins. » Telle est la faiblesse de trop de gens de lettres; non qu'ils soient plus lâches et plus bas que les courtisans d'un prince criminel et heureux, mais leurs lâchetés sont durables.

Si quelque vieux leude de Charlemagne s'avisait autrefois de lire un manuscrit de Frédégaire ou du moine de Saint-Gall, il pouvait s'écrier : « Ah ! le menteur ! » mais il s'en tenait là; personne ne relevait l'ignorance et l'absurdité du moine : il était cité dans les siècles suivants; il devenait une autorité; et dom Ruinart rapportait son témoignage dans ses *Actes sincères*. C'est ainsi que toutes les légendes du moyen âge sont remplies des plus ridicules fables; et l'histoire ancienne assurément n'en est pas exempte.

Ceux qui mentent ainsi au genre humain sont encore animés souvent par la sottise de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'historien anglais qui ait manqué l'occasion de faire la satire des Français, et quelquefois avec un peu de grossièreté. Vély et Villaret dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. Mézeray n'épargna jamais les Espagnols. Un Tite Live ne pouvait connaître cette partialité; il vivait dans un temps où sa nation existait seule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos;* toutes les autres étaient à ses pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe est partagée entre tant de dominations qui se balancent toutes; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque veut trop flatter son pays court risque de déplaire aux autres, si par hasard il est lu, et doit peu s'attendre à la reconnaissance du sien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reste plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui se sont élevées si souvent entre toutes les cours de l'Europe, il est bien difficile de découvrir de quel côté est le droit; et, quand on l'a reconnu, il est dangereux de le dire. La critique, qui aurait dû, depuis près d'un siècle, détruire les préjugés sous lesquels l'histoire est défigurée, a servi plus d'une fois à substituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout est devenu problématique, depuis la loi salique jusqu'au système de Lass : et, à force de creuser, nous ne savons plus où nous en sommes.

Nous ne connaissons pas seulement l'époque de la création des sept électeurs en Allemagne, du parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une seule maison souveraine dont on puisse fixer l'origine. C'est dans l'histoire que le chaos

Et dans un sang impur heureusement lavé :
Écrasant sous vos pieds la ligue terrassée,
Il reprendra par vous sa splendeur éclipsée.

LÉONORE.

Vous connaissez mon cœur; il n'a rien de caché.
Lorsque j'ai vu le vôtre à la fin détaché
Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai sans peine à mon prince offert un pur hommage.
Vainement votre père, expirant dans mes bras,
Et prétendant régner au delà du trépas,
Pour son fils Transtamare aveugle en sa tendresse,
Avait en sa faveur exigé ma promesse :
Bientôt par ma raison son ordre fut trahi;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.
Enfin j'aimais don Pèdre, en fuyant sa couronne;
Et je ne pense pas que son cœur me soupçonne
D'avoir pu désirer cette triste grandeur,
Qui sans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais si de mon hymen la fête est différée,
Si je ne règne pas, je suis déshonorée.
Vous pouvez, par mépris pour la commune erreur,
Braver la voix publique; et je la crains, seigneur.
Je veux qu'on me respecte, et qu'après vos faiblesses
On ne me compte pas au rang de vos maîtresses :
Ma gloire s'en irrite; et, dans ces tristes jours,
La retraite, ou le trône, était mon seul recours :
Votre épouse à vos yeux se sent trop outragée.

DON PÈDRE.

Avant la fin du jour vous en serez vengée.

LÉONORE.

Je ne prétends pas l'être. Écoutez seulement
Tous les justes sujets de mon ressentiment.
J'ai peu du cœur humain la fatale science;
Mais j'ouvre enfin les yeux : ma prompte expérience
M'apprend ce qu'on éprouve à la suite des rois.
Je vois comme on s'empresse à condamner leur choix.
On accuse de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'estrade des grands descendant au vulgaire,
Le mensonge sans frein, sans pudeur, sans raison,
S'accroît de bouche en bouche, et s'enfle de poison.
C'est moi, si l'on en croit votre cour téméraire,
C'est moi dont l'artifice a perdu votre frère;
C'est moi qui l'ai plongé dans la captivité,
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus? une troupe effrénée,
Qui devrait souhaiter, bénir mon hyménée,
D'une voix mensongère insulte à nos amours :

Mon oreille a frémi de leurs affreux discours.
Je vois lancer sur vous des regards de colère :
On déteste le roi qu'on dut chérir en père.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs,
De menaces, de cris, et surtout tant de pleurs ?
Pour la dernière fois écartez de ma vue
Ce spectacle odieux qui m'indigne et me tue.
Faut-il passer mes jours à gémir, à trembler ?
Détournez ces fléaux unis pour m'accabler.
Il en est encor temps. Le Castillan rebelle,
Pour peu qu'il soit flatté, par orgueil est fidèle.
Ah ! si vous opposiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos sujets !
En spectacle à l'Espagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis supporter l'horreur d'être haïe.
Je crains, en vous parlant, de réveiller en vous
L'affreuse impression d'un sentiment jaloux.
Je puis aller trop loin ; je m'emporte ; mais j'aime ;
Consultez votre gloire, et jugez-vous vous-même.

DON PÈDRE.

J'ai pesé chaque mot, et je prends mon parti.
(A sa suite.)
Déchaînez Transtamare, et qu'on l'amène ici.

LÉONORE.

Prenez garde, cher prince, arrêtez.... Sa présence
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez.

DON PÈDRE.

C'est trop de crainte, et vous vous abusez.

LÉONORE.

J'en ressens, il est vrai.... C'est vous qui la causez.

SCÈNE III. — DON PÈDRE, LÉONORE, TRANSTAMARE.

SUITE

DON PÈDRE.

Approche, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur et ma vie.
Esclave des Français, qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant, qui t'es cru mon rival,
Ton œil se baisse enfin, ta fierté me redoute ;
Tu mérites la mort, tu l'attends.... mais écoute.
Tu connais cet usage en Espagne établi,
Qu'aucun roi de mon sang n'ose mettre en oubli :
A son couronnement, une nouvelle reine,
Opposant sa clémence à la justice humaine,
Peut sauver à son gré l'un de ces criminels

Que, pour être en exemple au reste des mortels,
L'équité vengeresse au supplice abandonne :
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore !

DON PÈDRE.

Elle ordonne
Que, malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,
Et malgré l'intérêt des peuples et des rois,
Ton monarque outragé daigne te laisser vivre :
J'y consens.... Vous, soldats, soyez prêts à le suivre.
Vous conduirez ses pas, dès ce même moment,
Jusqu'aux lieux destinés pour son bannissement.
Veillez toujours sur lui, mais sans lui faire outrage
Sans me faire rougir de mon juste avantage.
Tout indigne qu'il est du sang dont il est né,
Ménagez de mon père un reste infortuné....
En est-ce assez, madame ? êtes-vous satisfaite

LÉONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier sénat se jette
Continuez, seigneur, à mêler hautement
Une sage clémence au juste châtiment.
Le sénat apprendra bientôt à vous connaître;
Il saura révérer, et même aimer un maître;
Vous le verrez tomber aux genoux de son roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe; et le sénat et moi
Nous ne descendons point encore à ces bassesses.
Vous pouvez, d'un tyran ménageant les tendresses,
Céder à cet éclat si trompeur et si vain
D'un sceptre malheureux qui tombe de sa main.
Il peut, dans les débris d'un reste de puissance,
M'insulter un moment par sa fausse clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va se voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû se hâter. Jouissez, infidèle,
D'un moment de grandeur où le sort vous appelle.
Cet éclat vous aveugle; il passe, il vous conduit
Dans le fond de l'abîme où votre erreur vous suit.

DON PÈDRE.

Qu'on le remène; allez : qu'il parte, et qu'on le suive

SCÈNE IV. — DON PÈDRE, LÉONORE, MONCADE, TRANSTAMARE, SUITE.

MONCADE.

Seigneur, en ce moment Guesclin lui-même arrive.

LÉONORE.

O ciel!

TRANSTAMARE, *en se retournant vers don Pèdre.*

Je suis vengé plus tôt que tu ne crois :
Va, je ne compte plus don Pèdre au rang des rois
Frappe avant de tomber; verse le sang d'un frère;
Tu n'as que cet instant pour servir ta colère.
Ton heure approche, frappe : oses-tu?

DON PÈDRE.

C'est en vain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main :
Tu n'en étais pas digne, et ton destin s'apprête;
C'est le glaive des lois que je tiens sur ta tête.
(On emmène Transtamare.) (A Moncade.)
Qu'on l'entraîne.... Et Guesclin?

MONCADE.

Il est près des remparts,
Le peuple impatient vole à ses étendards;
Il invoque Guesclin comme un Dieu tutélaire.

LÉONORE.

Quoi! je vous implorais pour votre indigne frère!
Mes soins trop imprudents voulaient vous réunir!
Je devais vous prier, seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême?

DON PÈDRE.

Que faire? le braver, couronner ce que j'aime,
Marcher aux ennemis, et, dans ce même jour,
Au prix de tout mon sang mériter votre amour.

MONCADE.

Un chevalier français en ces murs le devance,
Et pour son général il demande audience....

DON PÈDRE.

Cette offre me surprend, je ne puis le celer :
Quoi! lorsqu'il faut combattre, un Français veut parler?

MONCADE.

Il est ambassadeur et général d'armée.

DON PÈDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Espagne est semée,
Il est plus fier qu'habile; et, dans cet entretien,
L'orgueil de ce Breton pourrait choquer le mien.
Je connais sa valeur et j'en prends peu d'alarmes :
En Castille avec lui j'ai mesuré mes armes;
Il doit s'en souvenir; mais, puisqu'il veut me voir
Je suis prêt en tout temps à le bien recevoir,
Soit au palais des rois, soit aux champs de la gloire.
(A Léonore.)
Enfin, je vais chercher la mort ou la victoire :

Mais, avant le combat, hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
Je pouvais, j'aurais dû, dans cette auguste fête,
De mon lâche ennemi vous présenter la tête,
Sur son corps tout sanglant recevoir votre main;
Mais je ne serai pas ce don Pèdre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée :
Et, du pied de l'autel, je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai su mériter
Ce trône et cette main qu'on m'ose disputer.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — DON PÈDRE, MENDOSE

MENDOSE.

Quoi! vous vous exposiez à ce nouveau danger!
Quoi! don Pèdre, autrefois si prompt à se venger,
De ce grand ennemi n'a pas proscrit la tête!

DON PÈDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a point voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût souillé du sang d'un criminel.
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare;
J'aurais de ma main même immolé Transtamare :
Je l'aurais dû.... n'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français,
Dont le premier exploit et le premier succès
Est de vous enlever, par un sanglant outrage,
Ce prisonnier d'État qui vous servait d'otage!
Jugez de quel espoir le sénat est flatté;
Comme il est insolent avec sécurité;
Comme, au nom de Guesclin, sa voix impérieuse
Conduit d'un peuple vain la fougue impétueuse!
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Présent si digne d'elle, et peut-être fatal)
Orné son front modeste où la vertu réside,
D'arrogants factieux une troupe perfide
Abjurait votre empire, et, presque sous vos yeux,
Élevait Transtamare au rang de vos aïeux.
A peine ce Guesclin touchait à nos rivages,
Tous les grands à l'envi, lui portant leurs hommages,
Accouraient dans son camp, le nommaient à grands cris
L'ange de la Castille envoyé de Paris

Il commande, il s'érige un tribunal suprême,
Où lui seul va juger la Castille et vous-même.
Scipion fut moins fier et moins audacieux,
Quand il nous apporta ses aigles et ses dieux.
Mais ce qui me surprend, c'est qu'agissant en maître,
Il prétende apaiser les troubles qu'il fait naître;
Qu'il vienne en ce palais, vous ayant insulté;
Et qu'armé contre vous il propose un traité.

DON PÈDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Guesclin se montre et se déploie,
Comme un ressort puissant avec art préparé,
Qu'un maître industrieux fait mouvoir à son gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu sais comme on les nomme;
Charle a le nom de sage, et Guesclin de grand homme.
Et qui suis-je auprès d'eux, moi qui fus leur vainqueur?
Je pourrais des Français punir l'ambassadeur,
Qui, m'osant outrager, à ma foi se confie.
Plus d'un roi s'est vengé par une perfidie;
Et les succès heureux de ces grands coups d'État
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat :
Leurs flatteurs ont vanté cette infâme prudence.
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.
Dans mes emportements et dans mes passions,
Je respecte plus qu'eux les droits des nations.
J'ai déjà sur Guesclin ce premier avantage;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
Un Français peut me vaincre, et non m'humilier.
Je suis roi, cher ami, mais je suis chevalier;
Et si la politique est l'art que je méprise,
On rendra pour le moins justice à ma franchise
Mais surtout Léonore est-elle en sûreté?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il est exécuté.
La garde castillane est rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi sur le parti rebelle;
Aux portes du palais les Africains placés,
En défendent l'approche aux mutins dispersés;
Vos soldats sont postés dans la ville sanglante;
Toute l'armée enfin frémit, impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger
Du lâche Transtamare, et d'un fier étranger.

DON PÈDRE

Je n'ai point envoyé Transtamare au supplice...
Mon épée est plus noble, et m'en fera justice.
Sous les yeux de Guesclin je vais le prévenir :
Va, c'est dans les combats qu'il est beau de punir...

Je regrette, il est vrai, dans cette juste guerre,
Ce fameux prince Noir, ce dieu de l'Angleterre,
Ce vainqueur de deux rois, qui meurt, et qui gémit,
Après tant de combats, d'expirer dans son lit.
C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes,
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme, et don Pèdre aujourd'hui,
Heureux ou malheureux, sera digne de lui....
Mais je vois s'avancer une foule étrangère,
Qui se joint, sous mes yeux, aux drapeaux de l'Ibère,
Et qui semble annoncer un ministre de paix :
C'est Guesclin qui s'avance au gré de mes souhaits.
Ami, près de ton roi prends la première place.
Voyons quelle est son offre et quelle est son audace.

SCÈNE II. — DON PÈDRE *se place sur son trône;* MENDOSE *à côté de lui, avec quelques* GRANDS *d'Espagne;* GUESCLIN, *après avoir salué le roi, qui se lève, s'assied vis-à-vis de lui. Les* GARDES *sont derrière le trône du roi, et des* OFFICIERS FRANÇAIS *derrière la chaise de Guesclin.*

GUESCLIN.

Sire, avec sûreté je me présente à vous,
Au nom d'un roi puissant de son honneur jaloux,
Qui d'un vaste royaume est aujourd'hui le père,
Qui l'est de ses voisins, qui l'est de votre frère,
Et dont la généreuse et prudente équité
N'a fait verser de sang que par nécessité.
J'apporte, au nom de Charle, ou la paix ou la guerre.
Faut-il ensanglanter, faut-il calmer la terre?
C'est à vous de choisir : je viens prendre vos lois.

DON PÈDRE.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguste maître,
Qui, sans m'en avertir, dévastant mes États,
Me demande la paix par vingt mille soldats.
Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare?
(Il se lève; Guesclin se lève aussi.)
De quel droit osez-vous m'enlever Transtamare?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
Vous l'avez opprimé, seigneur, et je le sers.

DON PÈDRE.

De tous nos différends vous êtes donc l'arbitre?

GUESCLIN

Mon roi l'est.

DON PÈDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre;
Mais vous, qui vous fait juge entre mon peuple et moi

GUESCLIN.

Je vous l'ai déjà dit : votre allié, mon roi,
Que votre père Alfonse, en fermant la paupière,
Chargea d'exécuter sa volonté dernière;
Le vainqueur des Anglais, sur le trône affermi;
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami

DON PÈDRE.

De l'amitié des rois l'univers se défie;
Elle est souvent perfide, elle est souvent trahie.
Mais quel prix y met-il?

GUESCLIN.

La justice, seigneur.

DON PÈDRE.

Ces grands mots consacrés de justice, d'honneur,
Ont des sens différents qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en serai l'interprète, et vous allez m'entendre.
Rendez à votre frère, injustement proscrit,
Léonore et les biens qu'un père lui promit,
Tous ses droits reconnus d'un sénat toujours juste,
Dans Rome confirmés par un pouvoir auguste;
Des états castillans n'usurpez point les droits;
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois :
C'est là ce qu'à ma cour on déclare équitable;
Et Charle est à ce prix votre ami véritable.

DON PÈDRE.

Instruit de ses desseins, et non pas effrayé,
Je préfère sa haine à sa fausse amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle insolent qu'il appelle mon frère,
Je sais qu'il n'a donné ces secours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux
Divisez pour régner, voilà sa politique :
Mais il en est une autre où don Pèdre s'applique;
C'est de vaincre; et Guesclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Transtamare, osez-vous déclarer
Que vous lui destinez la main de Léonore?
Léonore est ma femme.... Apprenez plus encore :
Sachez que votre roi, qui semble m'accabler,
Des secrets de mon lit ne doit point se mêler;
Que de l'hymen des rois Rome n'est point le juge.
Je demeure surpris que, pour dernier refuge,
Au tribunal de Rome on ose en appeler,
Et qu'un guerrier français s'abaisse à m'en parler

Oubliez-vous, monsieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous qui me vantez Rome et son pouvoir suprême,
Extorquer ses tributs, rançonner ses États,
Et forcer son pontife à payer vos soldats?

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a su connaître
Et séparer les droits du monarque et du prêtre :
Mais, peu fait pour toucher ces ressorts délicats,
Je combats pour mon prince, et je ne l'instruis pas.
Qu'on ait lancé sur vous ce qu'on nomme anathème,
Que l'épouse d'un frère ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours,
Ces abus des autels, encor moins vos amours.
Vous ne voyez en moi qu'un organe fidèle
D'un roi l'ami de Rome, et qui s'arme pour elle.
On va verser le sang, et l'on peut l'épargner :
Fléchissez, croyez-moi, si vous voulez régner.

DON PÈDRE.

J'entends; vous exigez ma prompte déférence
A ces rescrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnants décrets,
Ou les foule à ses pieds, suivant ses intérêts;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice!
Vous m'offrez un pardon, pourvu que j'obéisse
Écoutez.... Si j'allais, du même zèle épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris;
Si l'un de mes soldats disait à votre maître :
« Sire, cédez le trône où Dieu vous a fait naître,
Cédez le digne objet pour qui seul vous vivez;
Et de tous ces trésors à vos mains enlevés
Enrichissez un traître, un fils d'une étrangère,
Indigne de la France, indigne de son père;
Gardez-vous de donner vos ordres absolus
Pour former des soldats, pour lever des tributs;
Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne
Remettez au sénat les droits de la couronne;
Et don Pèdre à ce prix veut bien vous protéger.... »
Votre maître, à ce point se sentant outrager,
Pourrait-il écouter sans un peu de colère
Ce discours insultant d'un soldat téméraire?

GUESCLIN

Je veux bien avouer que votre ambassadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur
Rien ne justifierait l'orgueil et l'imprudence
De donner des leçons et des lois à la France.
Charle s'en tient, seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alfonse dictés;

Ils ont rendu mon roi le tuteur et le père
De celui que don Pèdre eût dû traiter en frère.

DON PÈDRE.

Le tuteur d'un rebelle! ah, noble chevalier!
Qu'il vous coûte en secret de le justifier!
J'en appelle à vous-même, à l'honneur, à la gloire.
Votre prince est-il juste?

GUESCLIN.

Un sujet doit le croire.
Je suis son général, et le sers contre tous,
Comme je servirais si j'étais né sous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce;
Je n'y veux rien changer, et j'attends la réponse;
Donnez-la sans réserve : il faut vous consulter.
Je viens pour vous combattre, et non pour disputer.
Vous m'appelez soldat, et je le suis sans doute :
Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DON PÈDRE.

Vous l'aviez dû prévoir; et vous n'en doutez plus :
Je vous refuse tout, excepté mon estime.
Je considère en vous le guerrier magnanime,
Qui combat pour son roi par zèle et par honneur;
Mais je ne puis en vous souffrir l'ambassadeur.
Portez à vos Français les ordres despotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui, du fond de Vincenne, à l'abri des dangers,
Sème en paix la discorde entre les étrangers.
Sa sourde ambition, qu'on appelle prudence,
Croit sur mon infortune établir sa puissance.
Il viole chez moi les droits des souverains,
Qu'il a dans ses États soutenus par vos mains.
Pour vous, noble instrument de sa froide injustice,
Vous, dont il acheta le sang et le service,
Vous, chevalier breton, qui m'osez présenter
Un combat généreux qu'il n'oserait tenter,
Votre valeur me plaît, quoique très-indiscrète;
Mais ressouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,
Vainquit à Navarette, et m'y fit prisonnier;
Je ne l'oublierai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune;
Et je ne viens ici que pour la réparer.

DON PÈDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.
Toujours prêt, comme vous, d'en ouvrir la barrière,

Et de recommencer cette noble carrière,
Je vous donne le choix et des lieux et du temps;
La route a dû lasser vos braves combattants.
En quel jour, en quel lieu, voulez-vous la bataille[1]?

GUESCLIN.

Dès ce moment, seigneur, et sous cette muraille.
A vous voir d'assez près j'ai su les préparer;
Et cet honneur si grand ne peut se différer.

DON PÈDRE.

Marchons, et laissons là ces disputes frivoles;
Venez revoir encor les lances espagnoles.
Mais, jusqu'à ce moment de nous deux souhaité,
Usez ici des droits de l'hospitalité....
Cher Mendose, ayez soin qu'une de vos escortes
Le guide avec honneur au delà de nos portes.
(A Guesclin.)
Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur
Est pour un chevalier le comble de l'honneur.
Plût au ciel que je pusse avec quelque justice.
Sire, ne la tirer que pour votre service!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — LÉONORE, ELVIRE.

LÉONORE.

Succomberai-je enfin sous tant de coups du sort
Une mère à mes yeux dans les bras de la mort. ..
Un époux que j'adore, et que sa destinée
Fait voler aux combats du lit de l'hyménée....
Un peuple gémissant, dont les cris insensés
M'imputent tous les maux sur l'Espagne amassés....
De Transtamare enfin la détestable audace,
Dont le fer me poursuit, dont l'amour me menace....
Ai-je une âme assez forte, un cœur assez altier,

1. C'était encore l'usage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaisse fut celui de la bataille d'Azincourt, où les généraux français envoyèrent demander le jour et le lieu au roi d'Angleterre. Cet usage venait des peuples du Nord; il y était très-ancien. Bijorix, roi ou général des Cimbres, demanda le jour et le lieu de la bataille à Marius, qui, craignant qu'un refus ne parût aux barbares une marque de timidité, et n'augmentât leur courage, lui assigna le surlendemain, et la plaine de Verceil.

Pour contempler mes maux, et pour les défier?
Avant que l'infortune accablât ma jeunesse,
Je ne me connaissais qu'en sentant ma faiblesse.
Peut-être qu'éprouvé par la calamité
Mon esprit s'affermit contre l'adversité.
Il me semble du moins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime don Pèdre, et plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre sexe, madame, en montre quelquefois
Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
Surtout l'amour en donne, et d'une âme timide
Ce maître impérieux fait une âme intrépide :
Il développe en nous d'étonnantes vertus,
Dont les germes cachés nous étaient inconnus.
L'amour élève l'âme; et, faibles que nous sommes,
Nous avons su donner des exemples aux hommes.

LÉONORE.

Ah! je me trompe, Elvire; un noir abattement
A cette fermeté succède à tout moment....
Don Pèdre! cher époux! que n'ai-je pu te suivre,
Et tomber avec toi si tu cesses de vivre!

ELVIRE.

A vaincre Transtamare il est accoutumé :
Que votre cœur sensible, un moment alarmé,
Reprenne son courage et sa mâle assurance.

LÉONORE.

Oui, don Pèdre, il est vrai, me rend mon espérance.
Mais Guesclin!

ELVIRE.

Vous pourriez redouter sa valeur!

LÉONORE.

Je brave Transtamare, et crains son protecteur.
Si don Pèdre est vaincu, sa mort est assurée.
Je le connais trop bien : sa main désespérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera son sein, s'entr'ouvrira le flanc,
Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel est juste; il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,
Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultère,
Opprime impunément son monarque et son frère.

LÉONORE.

Quoique le ciel soit juste, il permet bien souvent
Que l'iniquité règne, et marche en triomphant;
Et si, pour nous venger, Elvire, il ne nous reste

Que le recours du faible au jugement céleste,
Et l'espoir incertain qu'enfin dans l'avenir,
Quand nous ne serons plus, le ciel saura punir,
Cet avenir caché, si loin de notre vue,
Nous console bien peu quand le présent nous tue.
Pardonne, je m'égare; et le trouble et l'effroi,
Plus forts que la raison, m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce passage rapide
De l'excès du courage au désespoir timide.
Telle est donc la nature!... Il me faut donc lutter
Contre tous ses assauts!... et je veux l'emporter!
N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière,
Les cris des malheureux roulant dans la poussière,
Des peuples, des soldats, les confuses clameurs,
Et les chants d'allégresse, et les cris des vainqueurs?...
Le tumulte redouble, et l'on me laisse, Elvire....
Je ne me soutiens plus.... On vient à moi.... J'expire.

ELVIRE.

C'est Mendose; c'est lui, c'est l'ami de son roi
Il paraît consterné.

SCÈNE II. — LÉONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi,
Venez, reine, cédez à nos destins contraires;
Fuyez, s'il en est temps, du palais de vos pères :
Il doit vous faire horreur.

LÉONORE.

Ah! c'en est fait enfin!
Transtamare est vainqueur?

MENDOSE.

Non; c'est le seul Guesclin:
C'est Guesclin, dont le bras et le puissant génie
Ont soumis la Castille à la France ennemie.
Henri de Transtamare, indigne d'être heureux,
Ne fait qu'en abuser.... et par un crime affreux....

LÉONORE.

Quel crime? ah! juste Dieu!

(Elle tombe dans son fauteuil.)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffisait dans les camps pour donner l'avantage,
Le roi, n'en doutez point, aurait vu sous ses pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.
Mais il a négligé ce grand art de la guerre,
Que le héros français apprit de l'Angleterre.

Guesclin avec le temps s'est formé dans cet art
Qui conduit la valeur, et commande au hasard.
Don Pèdre était guerrier, et Guesclin capitaine.
Hélas! dispensez-moi, trop malheureuse reine,
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le triste succès, à nos neveux fatal,
Faisant passer le sceptre en une autre famille,
A changé pour jamais le sort de la Castille.
Par sa valeur trompé, don Pèdre s'est perdu;
Sous son coursier mourant ce héros abattu,
A bientôt du roi Jean subi la destinée.
Il tombe, on le saisit.

LÉONORE.

Exécrable journée!
Tu n'es pas à ton comble! Il vit du moins?
(En se relevant.)

MENDOSE.

Hélas!
Le généreux Guesclin le reçoit dans ses bras,
Il étanche son sang, il le plaint, le console,
Le sert avec respect, engage sa parole
Qu'il sera des vainqueurs en tout temps honoré
Comme un prince absolu de sa cour entouré.
Alors il le présente à l'heureux Transtamare.
Dieu vengeur! qui l'eût cru?... le lâche, le barbare,
Ivre de son bonheur, aveugle en son courroux,
A tiré son poignard, a frappé votre époux;
Il foule aux pieds ce corps étendu sur le sable....
Fuyez, dis-je, évitez l'aspect épouvantable
De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monstre assassin qui vous osait aimer.

LÉONORE.

Moi fuir.... et dans quels lieux?... O cher et saint asile,
Où je devais mourir oubliée et tranquille,
Recevras-tu ma cendre?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime, et leur cacher vos pleurs.
Tout blessé que je suis, le courage et le zèle
Donnent à ma faiblesse une force nouvelle.

LÉONORE.

C'en est trop.... Cher Mendose.... ayez soin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps presse, acceptez mes fidèles secours;
Regagnons vos États, ces biens de vos ancêtres.

LÉONORE.

Moi, des biens! des États!... je n'ai plus que des maîtres....

Mène-moi chez ma mère, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, et que je meure en paix....
Ah! don Pèdre....

(Elle retombe.)

SCÈNE III. — LÉONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, SUITE.

TRANSTAMARE.

Arrêtez. Qu'on garde l'infidèle,
Qu'on arrête Mendose, et qu'on veille autour d'elle....
Madame, c'est ici que je viens rappeler
Des serments qu'un tyran vous a fait violer.
Vous n'êtes plus soumise au joug honteux d'un traître,
Qui, perfide envers moi, vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Castille à tant d'autres États
Envahis par don Pèdre et gagnés par mon bras :
Le diadème et vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main est toujours prête
A mettre à vos genoux trois sceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur et le sort m'ont remis.
Rome me les donnait par ses décrets augustes,
Que le succès confirme et rend encor plus justes.
J'ai pour moi le sénat, le pontife, les grands,
Le jugement de Dieu qui punit les tyrans....
C'est lui qui me conduit au trône de Castille;
C'est lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui sanctifiera les droits que j'ai sur vous.
J'ai honte, en ce moment, de vous aimer encore,
Mais, puisqu'un ennemi m'enleva Léonore,
Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.
Lorsque j'ai combattu, vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable,
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune, ou servez sous mes lois.

LÉONORE, *se soulevant sur le siége où elle est penchée.*

Entre ces deux partis il est un autre choix
Qui demande peut-être un peu plus de courage....
Il pourrait effrayer et mon sexe et mon âge....
Il est coupable.... affreux.... mais vous m'y réduisez....
Le voici.

(Elle se tue.)

SCÈNE IV. — LÉONORE, *renversée dans un fauteuil;* ELVIRE, *la soutenant;* TRANSTAMARE *et* ALMÈDE, *auprès d'elle;* GUESCLIN *et la* SUITE *au fond du théâtre*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux seraient-ils abusés?
Don Pèdre assassiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE, *courant à Léonore.*

Tu meurs! ô jour sanglant d'horreur et d'épouvante!

LÉONORE.

Laisse-moi, malheureux! que t'importent mes jours?
Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton secours....
(Elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci :)
A ta seule clémence, ô Dieu! je m'abandonne!
Pardonne-moi ma mort; c'est lui qui me la donne

TRANSTAMARE.

Où suis-je? et qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes que le cie.
Aurait dû prévenir d'un supplice éternel....
Enfin vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites,
Vous aurez des flatteurs à vous plaire assidus,
Des suppôts du mensonge à vos ordres vendus,
Qui tous, dissimulant une action si noire,
Se déshonoreront pour sauver votre gloire :
Moi, qui n'ai jamais su ni feindre ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier :
Vous en êtes indigne; et ce coup détestable
Envers l'honneur et moi vous a fait trop coupable.
Tyran, songez-vous bien qu'un frère infortuné,
Assassiné par vous, vous avait pardonné?
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé, ne pouvant vous connaître:
Et je vous punirais, si j'osais prevenir
Les ordres de mon roi, qu'il me faut obtenir,
Si je pouvais agir par ma propre conduite,
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.
Puisse Dieu, par pitié pour vos tristes sujets,
Vous donner des remords égaux à vos forfaits!
Puissiez-vous expier le sang de votre frère!
Mais, puisque vous régnez, mon cœur en désespère.

TRANSTAMARE.

Je m'en dis encor plus.... Au crime abandonné....
Léonore, et mon frère, et Dieu, m'ont condamné.

FIN DE DON PÈDRE.

L'HÔTE ET L'HÔTESSE.

DIVERTISSEMENT.

(1776.)

(Au fond d'un salon très-bien décoré, on voit les apprêts d'un festin.)

(La symphonie commence, et l'ordonnateur chante :)

Allons, enfants, à qui mieux mieux;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Dépêchez, préparez ces lieux;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes.
Mettez-moi cela
Là;
Rendez ce buffet
Net;
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfants, etc.

Il faut que tous les curieux
Soient bien traités dans nos guinguettes.
Mettez-moi cela
Là;
Rendez ce buffet
Net.

Que tous les étrangers soient reçus poliment,
Chevaliers, écuyers, jeunes, vieux, femme, fille;
Que d'auprès de notre famille
Jamais aucun mortel ne sorte mécontent.

LE MAÎTRE D'HÔTEL DE L'HÔTELLERIE. — C'est bien dit. Le maître et la maîtresse de la maison ne cessent de me recommander d'être bien honnête, bien prévenant, bien empressé; mais comment être honnête une journée tout entière? rien n'est plus insupportable. On est accablé de gens qui, parce qu'ils n'ont rien à faire, croient que je n'ai rien à faire aussi qu'à amuser leur oisiveté. Ils s'imaginent que je suis fait pour leur plaire du soir au matin. Ils ont ouï dire que nous aurons ici une voyageuse qui passe tout son temps à gagner des cœurs, et à qui cela ne coûte aucune peine. On accourt pour la voir de tous les coins du monde. Écoutez, garçons de l'hôtellerie, la foule est trop grande;

ne laissez entrer que ceux qui viendront deux à deux : que cet ordre soit crié à son de trompe à toutes les portes.

MUSIQUE.

Chacun et chacune
Entrez deux à deux :
C'est un nombre heureux,
Un tiers importune.
Voyager seul est ennuyeux.
Soit blonde, soit brune,
Entrez deux à deux :
C'est un nombre heureux.

Ah! cela réussit; il y a moins de foule. Voyons qui sont les curieux qui se présentent. Voilà d'abord deux personnes qui me paraissent venir de bien loin.

(Ces deux personnages qui entrent les premiers sont vêtus à la chinoise, coiffés d'un petit bonnet à houppes rouges; ils se couchent jusqu'à terre, et font des génuflexions.)

LE MAÎTRE D'HÔTEL. — Ces gens-là sont d'une civilité à faire enrager.

(Il leur rend leurs révérences.)

Messieurs, peut-on, sans manquer au respect qu'on vous doit, vous demander qui vous êtes?

LE CHINOIS.

Chi hom ham hi tu su.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. — Ah! ce sont des Chinois; ils seront bien attrapés. Il est vrai qu'ils verront notre belle voyageuse, mais ils ne l'entendront pas.... Mettez-vous là, monsieur et madame.

(Il y a une ottomane qui règne le long de la salle; le Chinois et la Chinoise s'y accroupissent. Un Tartare et une Tartare paraissent sans saluer personne : ils ont un arc en main et un carquois sur l'épaule; ils se couchent auprès des Chinois.)

LE MAÎTRE D'HÔTEL.—Ceux-ci ne sont pas si grands faiseurs de révérences. Messieurs les Tartares, pourquoi êtes-vous armés? Venez-vous enlever notre voyageuse? Nous la défendrions contre toute la Tartarie, entendez-vous?

LE TARTARE.

Freik krank roc, roc krank freik.

LE MAÎTRE D'HÔTEL. — J'entends; vous le voudriez bien, mais vous ne l'osez pas. Ah! voici deux Lapons : comment ceux-là peuvent-ils venir deux à deux? Il me semble que si j'étais Lapon, mon premier soin serait de ne me jamais trouver avec une Laponne.... Allons, passez là, pauvres gens.

(Ils se placent à côté des Tartares.)

Ah! voici de l'autre côté des gens de connaissance, des Espagnols, des Allemands, des Italiens : c'est une consolation.

(Un Espagnol et une Espagnole, un Allemand et une Allemande, un

Italien et une Italienne, paraissent sur la scène à la fois L'Espagnol, vêtu à la mode antique, salue la reine en disant :)

Respeto y silencio.

(L'Allemand dit :)

Sieh die liebe tochter von unsern kaisern

(L'Italienne dit :)

Questi parlano, e noi cantiamo.

(Elle chante :)

Quì regna il vero amore.
Non è tiranno,
Non fa inganno,
Non tormenta il cuore.
Pura fiamma s'accende,
Non arde, ma risplende.
Quì regna il vero amore,
Non tormenta il cuore.

(Les Asiatiques et les Européans se prennent par la main et dansent : le fond de la salle s'ouvre ; une troupe de danseurs de l'Opéra paraît ; un chanteur est à la tête, et chante ce couplet :)

Quoi ! l'on danse en ces lieux, et nous n'en sommes pas!
Nous dont la danse est l'apanage !
Le plaisir conduit tous nos pas.
Je vois des étrangers, dans ces heureux climats,
Courir aux fêtes de village.
Partageons, surpassons leurs jeux;
C'est au peuple le plus heureux
A danser davantage.
Le menuet est sur son déclin :
Hélas ! nous avons vu la fin
De la courante et de la sarabande;
Nous pouvons célébrer de plus nobles attraits
Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

(Tous les personnages ensemble.)

Aimons, adorons à jamais
La divine allemande.

GRAND BALLET.

(Après ce divertissement, on passe dans un bosquet illuminé. L ordonnateur demande au guide des étrangers, ou à celui qui représente l'hôte, dans quel pays tous ces voyageurs comptent aller.... Celui-ci répond :)

Monsieur, ces messieurs et ces dames, tant Chinois que Tartares, Lapons, Espagnols, ou Allemands, courent le monde depuis longtemps pour trouver le palais de la Félicité. Des gens malins leur ont prédit qu'ils courraient toute leur vie. C'est ici qu'habitent les génies des quatre éléments : gnomes, salaman-

dres, ondins et sylphes. Si le bonheur habite quelque part, on peut s'en informer à eux.

(Entrée des quatre espèces de Génies qui président aux éléments. Après la danse, Démogorgon, le souverain des génies, chante :)

Vous cherchez le parfait bonheur;
C'est une parfaite chimère.
Il est toujours bon qu'on l'espère,
C'est bien assez pour votre cœur.

On court après, il prend la fuite;
Il vous échappe tous les jours.
A la chasse et dans les amours
Le plaisir est dans la poursuite.

Mortels, si la félicite
N'est pas toujours votre partage,
En ce lieu, du monde écarté,
Contemplez du moins son image.

Vous voyez l'aimable assemblage
De la vertu, de la beauté;
L'esprit, la grâce, la gaieté;
Et tout cela dans le bel âge.

Quiconque en aurait tout autant,
Et qui même serait sensible,
N'aurait pas tout le bien possible;
Mais il devrait être content.

(Le temple du bonheur parfait est dans le fond, mais il n'y a point de porte.)

L'ORDONNATEUR, *aux danseurs.* — Messieurs, qui courez par tout le monde pour chercher le bonheur parfait, il est dans ce temple; mais il faut l'escalader : on n'arrive pas au bonheur sans peine.

(Les danseurs escaladent le temple au son d'une symphonie bruyante; le temple tombe, et il en part un feu d'artifice.)

FIN DE L'HÔTE ET DE L'HÔTESSE.

IRÈNE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRESENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS LE 16 MARS 1778.

LETTRE DE VOLTAIRE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Messieurs,

Daignez recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remercîments tendres et respectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut nécessaire à la France par son institution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un style pur et noble, elle est plus nécessaire dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'est permis à aucun membre de l'Académie de la Crusca de prendre ce titre à la tête de son livre, si l'Académie ne l'a déclaré écrit avec la pureté de la langue toscane. Autrefois, quand j'osais cultiver, quoique faiblement, l'art des Sophocle, je consultais toujours M. l'abbé d'Olivet, notre confrère, qui, sans me nommer, vous proposait mes doutes : et, lorsque je commentai le grand Corneille, j'envoyai toutes mes remarques à M. Duclos, qui vous les communiqua. Vous les examinâtes; et cette édition de Corneille semble être aujourd'hui regardée comme un livre classique, pour les remarques que je n'ai données que sur votre décision.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons sur les fautes où je suis tombé dans la tragédie d'*Irène*. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous consulter, et pour suivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieillesse passe pour incorrigible; et moi, messieurs, je crois qu'on doit penser à se corriger à cent ans. On ne peut se donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer ses fautes à tout âge. Peut-être cette méthode est la seule qui puisse préserver la langue française de la corruption qui semble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poëtes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage sans avoir écouté les conseils de Boileau et de Patru : aussi c'est véritablement ce grand homme qui nous enseigna par son exemple l'art difficile de s'exprimer toujours naturellement, malgré la gêne prodigieuse de la rime; de faire parler le cœur avec esprit sans la moindre ombre d'affectation; d'employer toujours le mot propre, souvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui*, dit si bien Pétrone : « Il inventa l'art de s'exprimer. »

Il mit dans la poésie dramatique cette élégance, cette harmo-

nie continue qui nous manquait absolument, ce charme secret et inexprimable, égal à celui du quatrième livre de Virgile, cette douceur enchanteresse qui fait que, quand vous lisez au hasard dix ou douze vers d'une de ses pièces, un attrait irrésistible vous force de lire tout le reste.

C'est lui qui a proscrit chez tous les gens de goût, et malheureusement chez eux seuls, ces idées gigantesques et vides de sens, ces apostrophes continuelles aux dieux, quand on ne sait pas faire parler les hommes; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce, débités dans un style sauvage; ces épithètes fausses et inutiles; ces idées obscures, plus obscurément rendues; ce style aussi dur que négligé, incorrect et barbare; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre composé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de Racine, de son grand art de conduire une tragédie, de renouer l'intérêt par des moyens délicats, de tirer un acte entier d'un seul sentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'est sur cet art si nécessaire, si facile aux yeux de l'ignorance, si difficile au génie même, que le législateur Boileau a donné ce précepte :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul Racine, depuis *Andromaque* jusqu'au chef-d'œuvre d'*Athalie* [1].

J'ai remarqué ailleurs que, dans les livres de toute espèce, dans les sermons même, dans les oraisons funèbres, les orateurs ont souvent employé les tours de phrase de cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques, *verba quibus deberent loqui*. Cheminais, Massillon, ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du style de Racine. Ils se servaient de ses armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce peintre charmant de la vertu, cet aimable Fénelon, votre autre confrère, tant persécuté pour des disputes aujourd'hui méprisées, et si cher à la postérité par ses persécutions mêmes, forma sa prose élégante sur la poésie de Racine, ne pouvant l'imiter en vers;

1. Le P. Brumoy, dans son discours sur le parallèle des théâtres, a dit de nos spectateurs : « Ce n'est que le sang-froid qui applaudit la beauté des vers. » Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang-froid des maximes vraies ou fausses, tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamation, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicule, n'importe; et qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits et raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidûment cette cave obscure appelée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges et si déplacés (*Mort de Pompée*, III, v) :

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur....

Comme si le mot seigneur était sur notre théâtre autre chose qu'un terme de politesse, et comme si la jeune Cornélie avait pu s'avilir en

car les vers sont une langue qu'il est donné à très-peu d'esprits de posséder; et quand les plus éloquents et les plus savants hommes, les sublimes Bossuet, les touchants Fénelon, les érudits Huet, ont voulu faire des vers français, ils sont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur science dans cette triste classe qui est au-dessous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de prose dans lesquels on a le mieux imité le style de Racine sont ce que nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai succès aujourd'hui sans cette correction, sans cette pureté qui seule met le génie dans tout son jour, et sans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monstrueuse, tombant à chaque pas dans une faiblesse plus monstrueuse encore, et du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu sacré, messieurs; c'est par vos soins que, depuis quelques années, les compositions pour les prix décernés par vous sont enfin devenues de véritables pièces d'éloquence. Le goût de la saine littérature s'est tellement déployé, qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages suspendre vos jugements, et partager vos suffrages ainsi que ceux du public.

Je sens combien il est peu convenable, à mon âge de quatre-

parlant décemment à César! Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles (*Mort de Pompée*, IV, IV):

Rome le veut ainsi : son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime :
Au lieu d'un châtiment, ta mort serait un crime;
Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va; ne perds point le temps, il presse. Adieu; tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous sentez bien aujourd'hui qu'il n'est guère convenable qu'une jeune femme, absolument dépendante de César, protégée, secourue, vengée par lui, et qui doit être à ses pieds, le menace en antithèses si recherchées, et dans un style si obscur, de le faire condamner à la mort pour servir d'exemple, et finisse enfin par lui dire : « Adieu, César, tu peux te vanter que j'ai fait pour toi des vœux une fois en ma vie. » Avez-vous pu seulement entendre ce froid raisonnement, aussi faux qu'alambiqué : « Comme autre qu'un Romain n'a pu asservir Rome, autre qu'un Romain ne l'en peut garantir? »

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne sente combien de tels vers sont contraires à toutes les bienséances, à la nature, à la raison, et même aux règles de la poésie, qui veulent que tout soit clair, et que rien ne soit forcé dans l'expression.

Dites-moi donc par quel prestige vous avez applaudi sans cesse des tirades aussi embrouillées, aussi obscures, aussi déplacées. Mais dites-moi surtout pourquoi vous n'avez jamais marqué par la moindre accla-

Fit adorer Auguste à la terre asservie.

IRÈNE.

Alexis! Alexis! ne nous abusons pas :
Les forfaits et la mort ont marché sur nos pas;
Le sang crie; il s'élève, il demande justice.
Meurtrier de César, suis-je votre complice?

ALEXIS.

Ce sang sauvait le vôtre, et vous m'en punissez!
Qui? moi! je suis coupable à vos yeux offensés!
Un despote jaloux, un maître impitoyable,
Grâce au seul nom d'époux, est pour vous respectable!
Ses jours vous sont sacrés! et votre défenseur
N'était donc qu'un rebelle, et n'est qu'un ravisseur!
Contre votre tyran quand j'osais vous défendre,
A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre?

IRÈNE.

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés;
Vous plaindrez une femme en qui, dès son enfance,
Son cœur et ses parents formèrent l'espérance
De couler de ses ans l'inaltérable cours
Sous les lois, sous les yeux du héros de nos jours;
Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie
A des devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

ALEXIS.

Quoi! vous pleurez, Irène! et vous m'abandonnez!

IRÈNE.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

ALEXIS.

Eh! qui donc nous condamne? une loi fanatique!
Un respect insensé pour un usage antique,
Embrassé par un peuple amoureux des erreurs,
Méprisé des Césars, et surtout des vainqueurs!

IRÈNE.

Nicéphore au tombeau me retient asservie,
Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

ALEXIS.

Chère et fatale Irène, arbitre de mon sort,
Vous vengez Nicéphore, et me donnez la mort.

IRÈNE.

Vivez, régnez sans moi, rendez heureux l'empire :
Le destin vous seconde; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec tant de bonté!
Et vous vous obstinez à tant de cruauté!
Que m'offrirait de pis la haine et la colère?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire?

Un père, je le vois, vous contraint à me fuir :
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir?

IRÈNE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire;
Vous ne renoncez point au sang dont vous sortez,
A vos sujets soumis, à vos prospérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre père vous trompe : une imprudente erreur,
Après l'avoir séduit, a séduit votre cœur.
C'est un nouveau tyran dont la main vous opprime :
Il s'immola lui-même, et vous fit sa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter?
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il assassiner une fille qu'il aime?
Je cours à lui, madame, et je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes États.
S'il méprise la cour, et si son cœur l'abhorre,
Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de son esprit l'imprudente rigueur
Persécute son sang, son maître, et son vengeur.

SCÈNE VII. — IRÈNE, ALEXIS, ZOÉ.

ZOÉ.

Madame, on vous attend : Léonce votre père,
Le ministre du Dieu qui règne au sanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas! selon vos vœux,
A cet auguste asile.... heureux ou malheureux.

IRÈNE.

Tout est prêt : je vous suis....

ALEXIS.

Et moi, je vous devance;
Je vais de ces ingrats réprimer l'insolence,
M'assurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCÈNE VIII. — IRÈNE.

Que vais-je devenir? comment échapperai-je
Au précipice horrible, au redoutable piége,
Où mes pas égarés sont conduits malgré moi?
Mon amant a tué mon époux et mon roi :
Et sur son corps sanglant cette main forcenée

Ose allumer pour moi le flambeau d'hyménée!
Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à son meurtrier un amour éternel!
Oui, grand Dieu, je l'aimais; et mon âme égarée
De ce poison fatal est encore enivrée.
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris,
Me forcez-vous au crime, et voulez-vous encore
Être plus mon tyran que ne fut Nicéphore?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — IRÈNE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quoi! vous n'avez osé, timide et confondue,
D'un père et d'un amant soutenir l'entrevue!
Ah! madame! en secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir?

IRÈNE.

Moi!

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image,
Au moment qu'il approche, étonne le courage :
La nature s'effraye; et nos secrets penchants
Se réveillent dans nous, plus forts et plus puissants.

IRÈNE.

Non, je n'ai point changé; je suis toujours la même;
Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
Il est vrai, je n'ai pu, dans ce fatal moment,
Soutenir les regards d'un père et d'un amant;
Je ne pouvais parler; tremblante, évanouie,
Le jour se refusait à ma vue obscurcie;
Mon sang s'était glacé; sans force et sans secours,
Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
Rendrai-je grâce aux mains dont je suis secourue?
Soutiendrai-je la vie, hélas! qu'on m'a rendue?
Si Léonce paraît, je sens couler mes pleurs;
Si je vois Alexis, je frémis et je meurs;
Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes sentiments, ma crainte, et les maux que j'endure
Ah! que fait Alexis?

ZOÉ.

Il veut en souverain
Vous replacer au trône, et vous donner sa main.

A Léonce, au pontife, il s'expliquait en maître;
Dans ses emportements j'ai peine à le connaître :
Il ne souffrira point que vous osiez jamais
Disposer de vous-même, et sortir du palais.

IRÈNE.

Ciel, qui lis dans mon cœur, qui vois mon sacrifice,
Tu ne souffriras pas que je sois sa complice!

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de tristes combats!

IRÈNE.

Tu les connais; plains-moi, ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle,
Pour se punir soi-même, et pour régner sur elle,
Je l'ai fait, tu le sais; je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes assidues;
Il repousse mes mains vers son trône étendues;
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

IRÈNE.

Peut-être je ne puis.

ZOÉ.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

IRÈNE.

En voulant l'étouffer, l'allumerais-je encore?

ZOÉ.

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

IRÈNE.

Non, jamais Alexis ne sera mon époux.

ZOÉ.

Eh bien! si dans la Grèce un usage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement sépare
Du reste des humains les veuves des Césars,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuse, est-ce un ordre suprême
Que du haut de son trône ait prononcé Dieu même?
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer?

IRÈNE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ.

Ainsi, loin du palais où vous fûtes nourrie,
Vous allez, belle Irène, enterrer votre vie!

IRÈNE.

Je ne sais où je vais.... Humains! faibles humains!
Réglons-nous notre sort? est-il entre notre mains?

SCÈNE II. — IRÈNE, LÉONCE, ZOÉ.

LÉONCE.

Ma fille, il faut me suivre, et fuir en diligence
Ce séjour odieux fatal à l'innocence.
Cessez de redouter, en marchant sur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas :
Contre ces noms fameux d'auguste et d'invincible,
Un mot, au nom du ciel, est une arme terrible,
Et la religion, qui leur commande à tous,
Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
L'emporte sur sa pourpre, et lui commande au temple.
Vos honneurs, avec moi plus sûrs et plus constants,
Des volages humains seront indépendants;
Ils n'auront pas besoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
Vous avez trop appris qu'elle est à dédaigner :
C'est loin du trône enfin que vous allez régner.

IRÈNE.

Je vous l'ai déjà dit, sans regret je le quitte.
Le nouveau César vient; je pars, et je l'évite.

(Elle sort.)

LÉONCE.

Je ne vous quitte pas.

SCÈNE III. — ALEXIS, LÉONCE.

ALEXIS.

C'en est trop; arrêtez :
Pour la dernière fois, père injuste, écoutez;
Écoutez votre maître à qui le sang vous lie,
Et qui pour votre fille a prodigué sa vie,
Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous désespérez.
Le souverain sacré des autels de Sophie,
Dont la cabale altière à la vôtre est unie,
Contre moi vous seconde, et croit impunément
Ravir, au nom du ciel, Irène à son amant.
Je vous ai tous servis, vous, Irène et Byzance;
Votre fille en était la juste récompense,
Le seul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi,
Le seul objet enfin qui soit digne de moi.
Mon cœur vous est ouvert, et vous savez si j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui, dès le berceau nous unissant tous deux,
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds;
Vous par qui tant de fois elle me fut promise,

Vous me la ravissez lorsque je l'ai conquise,
Lorsque je l'ai sauvée, et vous, et tout l'État!
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
Vous m'osez proposer que mon cœur s'en détache!
Rendez-la-moi, cruel, ou que je vous l'arrache.
Embrassez un fils tendre, et né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LÉONCE.

Ne soyez l'un ni l'autre, et tâchez d'être juste.
Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste,
Méritez vos succès.... Écoutez-moi, seigneur :
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur;
Je n'ai point déserté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde,
Aux passions des grands, à leurs vœux emportés :
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités;
Qui ne sert que son Dieu n'en a point d'autre à dire :
Je vous parle en son nom, comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé; je dois vous découvrir
Le crime et les dangers où vous voulez courir.
Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
De nation féroce et du monde abhorrée,
De climat si sauvage, où jamais un mortel
D'un pareil sacrilége osât souiller l'autel.
Écoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie :
« Tes mains à ton monarque ont arraché la vie;
N'épouse point sa veuve. » Ou si de cette voix
Vous osez dédaigner les éternelles lois,
Allez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire,
Teint du sang d'un époux et de celui d'un père :
Frappez....

ALEXIS, *en se détournant.*

Je ne le puis.... et, malgré mon courroux,
Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable?
Et regretterez-vous votre persécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur?
Tendre père d'Irène! hélas! soyez mon père;
D'un juge sans pitié quittez le caractère;
Ne sacrifiez point et votre fille et moi
Aux superstitions qui vous servent de loi;
N'en faites point une arme odieuse et cruelle,
Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer,
Et que votre vertu se plaît à déchirer.
Tant de sévérité n'est point dans la nature;

D'un affreux préjugé laissez là l'imposture;
Cessez....

LÉONCE.

Dans quelle erreur votre esprit est plongé!
La voix de l'univers est-elle un préjugé?

ALEXIS.

Vous disputez, Léonce, et moi je suis sensible.

LÉONCE.

Je le suis comme vous.... le ciel est inflexible.

ALEXIS.

Vous le faites parler; vous me forcez, cruel,
A combattre à la fois et mon père et le ciel.
Plus de sang va couler pour cette injuste Irène,
Que n'en a répandu l'ambition romaine :
La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager;
Je briserai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel en tout temps rival du diadème,
Ce fatal instrument de tant de passions,
Chargé par nos aïeux de l'or des nations,
Cimenté de leur sang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du sang, et des tombeaux.

LÉONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême,
Alors qu'elle est sans frein, s'abandonne elle-même!
Je vous plains de régner.

ALEXIS.

Je me suis emporté;
Je le sens, j'en rougis : mais votre cruauté,
Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Insulte avec plus d'art, et porte un coup plus rude.
Retirez-vous; fuyez.

LÉONCE.

J'attendrai donc, seigneur,
Que l'équité m'appelle, et parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point : décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LÉONCE.

Voilà mon sang, vous dis-je, et je l'offre à vos coups.
Respectez mon devoir; il est plus fort que vous.

(Il sort.)

SCÈNE IV. — ALEXIS.

Que son sort est heureux! assis sur le rivage,
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triste règne a commencé le cours.
Irène a fait le charme et l'horreur de mes jours :
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,
Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'espérais sont tous mes ennemis.
J'aime, je suis César, et rien ne m'est soumis!
Quoi! je puis sans rougir, dans les champs du carnage,
Lorsqu'un Scythe, un Germain succombe à mon courage,
Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux,
Enlever son épouse à l'aspect de ses dieux,
Sans qu'un prêtre, un soldat, ose lever la tête!
Aucun n'ose douter du droit de ma conquête;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer!
Entrons.

SCÈNE V. — ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Eh bien! Zoé, que venez-vous m'apprendre?

ZOÉ.

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.
Léonce et le pontife épouvantent son cœur;
Leur voix sainte et funeste y porte la terreur :
Gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.
Des murs de ce palais ils osent l'arracher;
Une triste retraite à jamais va cacher
Du reste de la terre Irène abandonnée :
Des veuves des Césars telle est la destinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un soldat sacrilége, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces usages sinistres,
De la religion vous braviez les ministres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laisser remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres sacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres où je suis!... j'ai cru n'en avoir plus.
A moi, gardes, venez.

SCÈNE VI. — ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, GARDES.

ALEXIS.

Mes ordres absolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne sorte :
Qu'on soit armé partout; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi,
Qui de nous est César, ou le pontife, ou moi.
Chère Zoé, rentrez : avertissez Irène
Qu'on lui doit obéir, et qu'elle s'en souvienne.
(A Memnon.)
Ami, c'est avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briser en un jour tous les fers des tyrans :
Nicéphore est tombé; chassons ceux qui nous restent,
Ces tyrans des esprits que mes chagrins détestent.
Que le père d'Irène, au palais arrêté,
Ait enfin moins d'audace et moins d'autorité;
Qu'éloigné de sa fille, et réduit au silence,
Il ne soulève plus les peuples de Byzance;
Que cet ardent pontife au palais soit gardé;
Un autre plus soumis par mon ordre est mandé,
Qui sera plus docile à ma voix souveraine.
Constantin, Théodose, en ont trouvé sans peine :
Plus criminels que moi dans ce triste séjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuse de l'amour.

MEMNON.

César, y pensez-vous? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, est pourtant respectable.
Il est de ces vertus que, forcés d'estimer,
Même en les détestant, nous tremblons d'opprimer.
Eh! ne craignez-vous point, par cette violence,
De faire au cœur d'Irène une mortelle offense?

ALEXIS.

Non; j'y suis résolu.... Je vous dois ma grandeur,
Et mon trône, et ma gloire.... il manque le bonheur.
Je succombe, en régnant, au destin qui m'outrage :
Secondez mes transports; achevez votre ouvrage.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, quelquefois, sans doute, il est plus difficile
De s'assurer chez soi d'un sort pur et tranquille,

Que de trouver la gloire au milieu des combats
Qui dépendent de nous moins que de nos soldats.
Je vous l'ai dit : Irène, en sa juste colère,
Ne pardonnera point l'attentat sur son père.

ALEXIS.

Mais quoi ! laisser près d'elle un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux;
Qui, lui faisant surtout un crime de me plaire,
Et tournant à son gré ce cœur souple et sincère,
Gouvernant sa faiblesse, et trompant sa candeur,
Va changer par degrés sa tendresse en horreur !
Je veux régner sur elle ainsi que sur Byzance,
La couvrir des rayons de ma toute-puissance;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de sa fille, et la serve avec moi.

MEMNON.

Vous vous trompiez, César; j'ai prévu vos alarmes;
Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en est fait; je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi?

MEMNON.

C'était avec regret; mais je vous ai servi :
J'ai saisi ce vieillard; et César qui soupire
Des faiblesses d'amour m'apprend quel est l'empire.
Mais, après cette injure, auriez-vous espéré
De ramener à vous un esprit ulcéré?
Eh ! pourquoi consulter, dans de telles alarmes,
Un vieux soldat blanchi dans les horreurs des armes?

ALEXIS.

Ah ! cher et sage ami, que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !
Que tu connais ce cœur si contraire à soi-même,
Esclave révolté qui perd tout ce qu'il aime,
Aveugle en son courroux, prompt à se démentir,
Né pour les passions, et pour le repentir !

(Memnon sort.)

SCÈNE II. — ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Venez, venez, Zoé, vous que chérit Irène;
Jugez si mon amour a mérité sa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en César,
Montrer l'auguste Irène enchaînée à mon char.
Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête
Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête;
Je n'insulterai point à ces préventions

Que le temps enracine au cœur des nations :
Je prétends préparer cet hymen où j'aspire
Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.
Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec simplicité la main de nos aïeux :
N'admettant pour garants de la foi qu'on se donne
Que deux amis, un prêtre, et le ciel qui pardonne.
C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
Est-il indigne d'elle? inspire-t-il l'horreur?
Dites-moi par pitié si mon âme agitée
Aux offres que je fais recule épouvantée;
Si mon profond respect ne peut que l'indigner;
Enfin si je l'offense en la faisant régner.

ZOÉ.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ses alarmes,
Votre nom prononcé faisait couler ses larmes :
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, et l'esprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche silence;
Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
De ce remords puissant qui combat ses désirs;
Ses yeux n'ont plus de pleurs, et sa voix de soupirs
De son dernier affront profondément frappée,
De Léonce et de vous tout entière occupée,
A nos empressements elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu;
Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS.

Hélas! elle vous aime, et sans doute me craint.
Si dans mon désespoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup sur ce cœur noble et tendre
Résolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
A ne point rejeter les vœux humiliés
D'un empereur soumis et tremblant à ses pieds.
Le vainqueur de César est l'esclave d'Irène;
Elle étend à son choix, ou resserre sa chaîne :
Qu'elle dise un seul mot.

ZOÉ.

Jusques en ce séjour
Je la vois avancer par ce secret détour.

ALEXIS.

C'est elle-même, ô ciel!

ZOÉ.

A la terre attachée
Sa vue à notre aspect s'égare effarouchée :
Elle avance vers vous, mais sans vous regarder;

Je ne sais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS.

Irène, est-ce bien vous? Quoi! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre!

SCÈNE III. — ALEXIS, IRÈNE, ZOÉ.

IRÈNE.

(Un des soldats qui l'accompagnent lui approche un fauteuil.)

Un siége.... je succombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, soldats.... Alexis, écoutez.

(D'une voix inégale, entrecoupée, mais ferme autant que douloureuse.)

Sachant ce que je souffre, et voyant ce que j'ose,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cause,
Et l'on saura bientôt si j'ai dû vous parler :
D'un reproche assez grand je puis vous accabler;
Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.
Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père:
Vous cherchez contre vous encore à soulever
Cet empire et ce ciel que vous osez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abîme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos sens l'aveuglement funeste :
On ne peut le guérir.... un seul parti me reste.
Allez trouver mon père, implorez son pardon;
Revenez avec lui : peut-être la raison,
Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du sang qui parle à son âme attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de tristes combats.
Allez : ramenez-moi le vertueux Léonce;
Sur mon sort avec vous que sa bouche prononce :
Puis-je y compter?

ALEXIS.

J'y cours, sans rien examiner.
Ah! si j'osais penser qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie;
Je vais tout réparer : oui, malgré ses rigueurs,
Je veux qu'avec ma main sa main sèche vos pleurs.
Irène, croyez-moi; ma vie est destinée
A vous faire oublier cette affreuse journée :
Votre père adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre et soumis, digne de votre foi.

Si trop de sang pour vous fut versé dans la Thrace,
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace;
Si j'offensai Léonce, il verra tout l'État
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous régnerez tous deux : ma tendresse n'aspire
Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.
J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et le ciel qui m'entend, et vous, et mon amour.

IRÈNE, *en s'attendrissant et en retenant ses larmes.*

Allez; ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha; pour vous elle était née.
Allez, prince.

ALEXIS.

Ah! grand Dieu, témoin de ses bontés,
Je serai digne enfin de mon bonheur!

IRÈNE.

Partez.

(Il sort.)

(En pleurant.)

Suivez ses pas, Zoé, si fidèle et si chère.

SCÈNE IV. — IRÈNE, *se levant.*

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? et qu'est-ce que j'espère?
Je ne me connais plus.... Tandis qu'il me parlait,
Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait :
Chaque mot, chaque instant portait dans ma blessure
Des poisons dévorants dont frémit la nature.

(Elle marche égarée et hors d'elle-même.)

Non, ne m'obéis point; non, mon cher Alexis;
N'amène point mon père à mes yeux obscurcis :
Reviens.... Ah! je te vois; ah! je t'entends encore :
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre....
O crime! éloigne-toi.... Ciel!... quel objet affreux!
Quel spectre menaçant se jette entre nous deux!
Est-ce toi, Nicéphore? Ombre terrible, arrête :
Ne verse que mon sang, ne frappe que ma tête;
Moi seule j'ai tout fait : c'est mon coupable amour,
C'est moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi! tu te joins à lui, toi, mon malheureux père!
Tu poursuis cette fille homicide, adultère!
Fuis, mon cher Alexis; détourne avec horreur
Ces yeux si dangereux, si puissants sur mon cœur!
Dégage de mes mains ta main de sang fumante;
Mon père et mon époux poursuivent ton amante!
Sur leurs corps tout sanglants me faudra-t-il marcher
Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher?

Ah! je reviens à moi.... Religion sacrée,
Devoir, nature, honneur, à cette âme égarée
Vous rendez sa raison, vous calmez ses esprits....
Je ne vous entends plus, si je vois Alexis!...
Dieu, que je veux servir, et que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le sais : tout mon crime est d'aimer!
Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même :
il règne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis....
Eh bien! voilà mon cœur; c'est là qu'est Alexis :
Oui, tant que je respire il en est le seul maître.
Je sens qu'en l'adorant je vais te méconnaître....
Je trahis et l'hymen, et la nature, et toi....

(Elle tire un poignard, et se frappe.)

Je te venge de lui, je te venge de moi.
Alexis fut mon dieu, je te le sacrifie :
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(Elle tombe dans un fauteuil.)

SCÈNE V. — IRÈNE, *mourante*; ALEXIS, LÉONCE, MEMNON, SUITE.

ALEXIS.

Je vous ramène un père, et je me suis flatté
Que nous pourrions fléchir sa dure austérité;
Que sa justice enfin, me jugeant moins coupable,
Daignerait.... Juste Dieu! quel spectacle effroyable!
Irène, chère Irène!

LÉONCE.

O ma fille! ô fureur!

ALEXIS, *se jetant aux genoux d'Irène.*

Quel démon t'inspirait?

IRÈNE.

(A Alexis.) (A Léonce.)
Mon amour, votre honneur.
J'adorais Alexis, et je m'en suis punie.

(Alexis veut se tuer; Memnon l'arrête.)

LÉONCE.

Ah! mon zèle funeste eut trop de barbarie.

IRÈNE, *lui tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi.... plaignez tous deux mon sort....
Ciel! prends soin d'Alexis, et pardonne ma mort.

ALEXIS, *à genoux d'un côté.*

Irène! Irène! ah, Dieu!

LÉONCE, *à genoux, de l'autre côté.*
Déplorable victime !

IRÈNE.

Pardonne, Dieu clément ! ma mort est-elle un crime ?

VARIANTES.

Acte I, scène I, p. 558 :

Le sentiment honteux dont il est tourmenté.

IRÈNE.

S'il cache par orgueil sa frénésie affreuse,
Dans ce triste palais suis-je moins malheureuse ?
Que le suprême rang, toujours trop envié,
Souvent pour notre sexe est digne de pitié !
Le funeste présent de quelques faibles charmes
Nous est vendu bien cher, et payé par nos larmes.
Crois qu'il n'est point de jour, peut-être de moment,
Dont un tyran cruel ne me fasse un tourment.
Sans objet, tu le sais, sa sombre jalousie
Souvent mit en péril ma déplorable vie.
J'en ai vu sans pâlir les traits injurieux :
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux !

ZOÉ.

Je vous plains, mais enfin contre votre innocence,
Contre tant de vertus, lui-même est sans puissance.
Je gémis de vous voir nourrir votre douleur.
Que craignez-vous ?... etc.

Acte I, scène II, p. 560 :

S'alarme, se divise, et tremble à son retour ;
C'est tout ce que m'apprend une rumeur soudaine
Qui fait naître ou la crainte ou l'espérance vaine,
Qui va de bouche en bouche armer les factions,
Et préparer Byzance aux révolutions.
Pour moi, je sais assez quel parti je dois prendre
Qui doit me commander, et qui je dois défendre.
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différents ;
J'en croirai seulement mes soldats et moi-même.
Alexis m'a placé, je suis à lui, je l'aime,
Je le sers, et surtout dans ces extrémités
Memnon sera fidèle au sang dont vous sortez.
Instruit de vos dangers, plein d'un noble courage,
Madame, il ne pouvait différer davantage.
Peut-être j'en dis trop ; mais enfin ce retour
Suivra de peu d'instants la naissance du jour.
Les moments me sont chers, pardonnez à mon zèle,
Et souffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

SCÈNE III. — IRÈNE, ZOÉ.

IRÈNE.

Que tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter!
Pour moi dans ce moment tout est à redouter.
Memnon s'explique assez : ah! que vient-il m'apprendre?
Quoi! César alarmé refuse de m'entendre!
Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui,
Et je vois que Memnon est d'accord avec lui.
Les états convoqués dans Byzance incertaine,
Fatiguant dès longtemps la grandeur souveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divisions :
Tout ce peuple s'enflamme au feu des factions;
Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
Sourde aux bruyants éclats d'une ville alarmée,
A mon époux soumise, et cachant ma douleur,
Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur!
Peut-être il me prépare un avenir terrible, etc.

Acte I, scène IV, p. 562 :

Et suis-je un criminel à ses yeux offensés?
Allez, je le serai plus que vous ne pensez.
J'ai trop été sujet.

IRÈNE.

Je suis réduite à l'être.
Seigneur, souvenez-vous que César est mon maître.

ALEXIS.

Non, pour un tel honneur César n'était point né :
Il m'arracha le bien qui m'était destiné.
Il n'en était pas digne.... etc.

La scène suivante, qui était la seconde du quatrième acte, a été retranchée par Voltaire lui-même.

IRÈNE, ZOÉ, MEMNON.

MEMNON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire.
Tout le peuple, madame, en ce grand jour n'aspire
Qu'à vous voir réunir, par un nœud glorieux,
Les restes adorés du sang de vos aïeux.
Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie;
Réparez nos malheurs par la publique joie :
Vous verrez à vos pieds le sénat, les États,
Les députés du peuple, et les chefs des soldats
Solliciter, presser cette union chérie
D'où dépend désormais le bonheur de leur vie.
Assurez les destins de l'empire nouveau
En donnant des Césars formés d'un sang si beau.
Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,
On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce;

Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
Périsse du tyran jusqu'à son souvenir!
(*Il sort.*)

IRÈNE.

Eh bien! tu vois mon sort; suis-je assez malheureuse!
Ce vain projet rendra ma peine plus affreuse.
De céder à leurs vœux il n'est aucun espoir.

Acte IV, scène VI, p. 584 :

MEMNON.

Je hais autant que vous ces censeurs intraitables,
Dans leur austérité toujours inébranlables,
Ennemis de l'État, ardents à tout blâmer,
Tyrans de la nature, incapables d'aimer.

ALEXIS.

A ce poste important, non moins que difficile,
J'ai pensé mûrement; tu peux être tranquille.
Toi qui lis dans mon cœur, il ne t'est point suspect;
Pour la religion tu connais mon respect.
J'ai fait choix d'un mortel dont la douce sagesse
Ne mettra dans ses soins l'orgueil ni la rudesse :
Pieux sans fanatisme, et fait pour s'attirer
Les cœurs que son devoir l'oblige d'éclairer.
Quand des ministres saints tel est le caractère,
La terre est à leurs pieds, les aime, et les révère.

MEMNON.

Les ordres de l'État avilis, abattus,
Vont être relevés, seigneur, par vos vertus;
Mais songez que Léonce est le père d'Irène,
Et, quoiqu'il ait voulu la former pour la haine,
Elle chérit ce père; et même pour appui
Irène en ce grand jour après vous n'a que lui.
Pardonnez, mais je crains que cette violence
Ne soit au cœur d'Irène une éternelle offense.

Acte V, scène III, p. 588 :

Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.
Oui, mon cœur consolé se partage entre vous,
Irène, et je reviens son fils et votre époux.

IRÈNE.

Suivez ses pas, Zoé : vous qui me fûtes chère,
Vous le serez toujours.

SCÈNE IV. — IRÈNE.

Eh bien! que vais-je faire?
Je ne le verrai plus! tandis qu'il me parlait,
Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.
Il te suit, Alexis : ah! si tant de tendresse
Par de nouveaux serments attaquait ma faiblesse,
Cruel! malgré les miens, malgré le ciel jaloux,

Malgré mon père et moi, tu serais mon époux.
Qu'as-tu dit, malheureuse! en quel piége arrêtée,
Dans quel gouffre d'horreurs es-tu précipitée!
Regarde autour de toi : vois ton mari sanglant,
Égorgé sous tes yeux des mains de ton amant!
Il était, après tout, ton maître légitime,
L'image de Dieu même : il devient ta victime!
Vois son fier meurtrier, le jour de son trépas,
Élevé sur son trône, et volant dans tes bras!
Et tu l'aimes, barbare! et tu n'as pu le taire!
Dans ce jour effrayant de pompe funéraire,
Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
De tes crimes secrets, consommés dans ton cœur.
Il va joindre à ta main sa main de sang fumante!
Si ton père éperdu devant toi se présente,
Sur le corps de ton père il te faudra marcher
Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher.

(*Elle fait quelques pas.*)

Nature, honneur, devoir, religion sacrée!
Vous me parlez encore, et mon âme enivrée
Suspend à votre voix ses vœux irrésolus!...
Si mon amant paraît, je ne vous entends plus....
Dieu que je veux servir! Dieu puissant que j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roseau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le sais : tout mon crime est d'aimer.

(*Elle se rassied.*)

Malgré mon repentir, malgré ta loi suprême,
Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même:
Il règne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis.

(*Elle se relève.*)

Eh bien! voilà mon cœur : c'est là qu'est Alexis.

(*Elle tire un poignard.*)

Je te venge de lui; je te le sacrifie;
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(*Elle se frappe, et tombe sur un fauteuil.*)

FIN D'IRÈNE.

AGATHOCLE.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE LE 31 MAI 1779, ET LES 2, 5 ET 12 JUIN SUIVANTS[1].

DISCOURS

PRONONCÉ

AVANT LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION D'*AGATHOCLE*.

La perte irréparable que le théâtre, les lettres, et la France, ont faite l'année dernière, et dont le triste anniversaire vous rassemble aujourd'hui, a été, depuis cette fatale époque, l'objet continuel de vos regrets. Vous avez du moins eu la consolation de voir ce que l'Europe a de plus grand et de plus auguste partager un sentiment si digne de vous; et les honneurs que vous venez rendre à cette ombre illustre vont encore satisfaire et soulager tout à la fois votre juste douleur. Pour donner à cette cérémonie funèbre tout l'éclat qu'elle mérite et que vous désirez, nous avions pensé d'abord à remettre sous vos yeux quelqu'une de ces tragédies immortelles dont M. de Voltaire a si longtemps enrichi la scène, et que vous venez si souvent y admirer; mais dans ce jour de deuil, où le premier besoin de vos cœurs est de déplorer la perte de ce grand homme, nous croyons ajouter à l'intérêt qu'elle vous inspire, en vous présentant la pièce qu'il vous destinait quand la mort est venue terminer sa glorieuse carrière.

1. On ne doit regarder cette tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes, sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. de Voltaire, et qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il travaillait longtemps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instants où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, et ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection; revenant ensuite sur ces objets dans des instants moins heureux et plus tranquilles.

Le jour de la première représentation de cette pièce, M. Brizard prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre*, qu'une amitié tendre et constante unissait à M. de Voltaire, et qui a longtemps fait cause commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts et toutes les sciences; mais la première représentation de l'*Œdipe à Colone* ne fut point annoncée par un discours de Platon. (*Avertissement de l'édition de Kehl.*)

* D'Alembert. (ÉD.)

Vous verrez sans doute, messieurs, avec attendrissement l'auteur de *Zaïre* et de *Mérope*, accablé d'années, de travaux et de souffrances, recueillant tout ce qui lui restait de force et de courage pour s'occuper encore de vos plaisirs, au moment où vous alliez le perdre pour jamais; vous connaîtrez tout le prix qu'il mettait à vos suffrages, par les efforts qu'il faisait au bord même du tombeau pour les mériter, efforts qui peut-être ont abrégé une vie si précieuse.

Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux-arts revit en vous, le peuple d'Athènes, entouré des chefs-d'œuvre que lui laissaient en mourant les artistes célèbres, semblait, au moment de leurs obsèques, arrêter ses regards avec moins d'intérêt sur ces productions sublimes que sur les ouvrages auxquels ces hommes rares travaillaient encore lorsqu'ils avaient été enlevés à la patrie. Les yeux pénétrants de leurs concitoyens lisaient dans ces respectables restes toute la pensée du génie qui les avait conçus. Ils y voyaient encore attachée la main expirante qui n'avait pu les finir; et cette douloureuse image leur rendait plus cher l'illustre compatriote qu'ils ne possédaient plus, mais qui jusqu'à la fin de sa vie avait tout fait pour eux.

Vous imiterez, messieurs, cette nation reconnaissante et sensible, en écoutant l'ouvrage auquel M. de Voltaire a consacré ses derniers instants; vous apercevrez tout ce qu'il aurait fait pour le rendre plus digne de vous être offert; votre équité suppléera à ce que vos lumières pourraient y désirer; vous croirez voir ce grand homme présent encore au milieu de vous, dans cette même salle qui fut soixante ans le théâtre de sa gloire, et où vous-mêmes l'avez couronné par nos faibles mains, avec des transports sans exemple; enfin vous pardonnerez à notre zèle pour sa mémoire, ou plutôt vous le justifierez, en rendant à sa cendre les honneurs que vous avez tant de fois rendus à sa personne.

Quel ennemi des talents et des succès oserait, dans une circonstance si touchante, insulter à la reconnaissance de la nation et en troubler les témoignages? Ce sentiment vil et cruel ne peut être, messieurs, celui d'aucun Français, et serait d'ailleurs un nouveau tribut que l'envie payerait, sans le vouloir, aux mânes de celui que vous pleurez.

PERSONNAGES.

AGATHOCLE, tyran de Syracuse.
POLYCRATE, } fils d'Agathocle.
ARGIDE, }
YDASAN, vieux guerrier au service de Carthage.
ÉGESTE, officier au service de Syracuse.
YDACE, fille d'Ydasan.
ELPÉNOR, conseiller du roi.
UNE PRÊTRESSE de Cérès.
SUITE ET SOLDATS.

La scène est dans une place, entre le palais du roi et les ruines d'un temple.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — YDASAN, ÉGESTE.

ÉGESTE.

De nos malheurs enfin le ciel a pris pitié;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage et Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné :
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chère, et sa gloire est flétrie :
Sa lâche servitude, et trente ans de malheurs,
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ses cendres, ses abîmes,
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes;
Le fer que le cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœur des tyrans.
Va, je hais Syracuse, Agathocle, et la vie.

ÉGESTE.

Que veux-tu? dès longtemps la Sicile asservie
De l'heureux Agathocle a reconnu les lois;
Agathocle est compté parmi les plus grands rois.
Le hasard, le destin, le mérite peut-être,
Dispose des États, fait l'esclave et le maître :
Nul homme au rang des rois n'est jamais parvenu
Sans un talent sublime, et sans quelque vertu.
Soyons justes, ami : j'aimai ma république;
Mais j'ai su me plier au pouvoir monarchique.
Né sujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adversité;
L'adresse, le courage, et surtout la fortune,
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune :
Élevé par degrés au timon de l'État,
Il était déjà roi lorsque j'étais soldat.
De ces coups du destin je sais que l'on murmure;
Les grands succès d'autrui sont pour nous une injure :
Mais si le même prix nous était présenté,
Ne dissimulons point, serait-il rejeté?

YDASAN.

Il l'eût été par moi : j'aime mieux, cher Égeste,
Ma triste pauvreté que sa grandeur funeste.
N'excuse plus ton maître, et laisse à ma douleur

La consolation de haïr son bonheur.
Quoi donc! je l'aurai vu, citoyen mercenaire,
Du travail de ses mains nourrissant sa misère;
Et la guerre civile aura, dans ses horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs!
Il règne à Syracuse! et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, et soldat à Carthage,
Blanchi dans les dangers, courbé sous le harnois,
Obscurément chargé d'inutiles exploits,
J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui désola longtemps la Sicile et l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me restait; ma fille est dans les fers!
La malheureuse Ydace est au rang des captives
Que l'Aréthuse encor voit pleurer sur ses rives!
C'est ce qui me ramène à ces funestes lieux,
Aux lieux de ma naissance en horreur à mes yeux :
Sans soutien, sans patrie, appauvri par la guerre,
Privé de mes deux fils, je n'ai rien sur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramassé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laissé.
Des premiers jours de paix je saisis l'avantage;
Je reviens arracher Ydace à l'esclavage :
Aux pieds de ton tyran j'apporte sa rançon;
Et, dès que l'avarice ouvrira sa prison,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.
Là je ne verrai point, couchés dans la poussière,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis :
Je mourrai libre au moins.... Va, sers dans ton pays.

ÉGESTE.

Tu ne partiras point sans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes;
Nos devoirs différents n'ont point rompu les nœuds
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; et partageant ses peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai soulagé ses chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Égeste.... Est-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne ses jours et ses malheurs obscurs?
Où la trouver? comment me rendrai-je auprès d'elle?

ÉGESTE.

Dans les débris d'un temple est sa prison cruelle,
Auprès de cette place, et non loin du séjour,
De ce séjour superbe où le roi tient sa cour.

YDASAN.

Une cour! des prisons! quel fatal assemblage!
Ainsi le despotisme est près de l'esclavage!

Ce palais est bâti des marbres qu'autrefois
L'heureuse liberté consacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon sang parler sous ces portiques?
Je les ai vus ornés de nos dieux domestiques :
Mais nos dieux ne sont plus.... Puis-je au moins présenter
Cette faible rançon que je fais apporter?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre?

ÉGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus descendre;
Sa grandeur abandonne à l'un de ses enfants
Du lucre des combats les soins avilissants.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adresse?

ÉGESTE.

A son fils Polycrate, objet de sa tendresse,
Et déjà, nous dit-on, nommé son successeur,
Tout indigne qu'il est de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi?

ÉGESTE.

Sa sombre défiance
A tous les étrangers interdit sa présence;
A regret aux siens même il permet son aspect :
Soit que l'éloignement impose le respect,
Soit que, changé par l'âge, et las du diadème,
Il se dérobe au monde, et se cherche lui-même.
Pour Ydace, ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du reste des captifs elle vit séparée,
Au temple de Cérès en secret retirée :
Sa grâce, sa beauté, ses charmes plus flatteurs
Que la splendeur de l'or ou celle des grandeurs,
Font voler sur ses pas les cœurs à son passage,
Sans qu'elle ose penser qu'on lui rende un hommage....
Je la vois qui sur nous semble arrêter les yeux :
Au milieu des débris du temple de nos dieux,
Elle suit en pleurant cette simple prêtresse
Qui de son esclavage adoucit la tristesse.

YDASAN.

Dans le saisissement que j'éprouve à la voir,
La consolation se mêle au désespoir.
C'est donc vous, ô ma fille! ô malheureuse Ydace!

SCÈNE II. — YDASAN, YDACE, ÉGESTE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

Je baigne de mes pleurs vos genoux que j'embrasse :
Je vous ai vu, mon père, et vers vous j'ai volé.

Chez les Syracusains qui vous a rappelé?
Y seriez-vous tombé dans mon état funeste?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le seul bien qui me reste,
(A la prêtresse.)
Mon sang, ma chère fille.... O vous, dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puisse des justes dieux la justice éternelle
Payer d'un digne prix le noble et tendre zèle
Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux,
Un exemple si beau, si peu suivi par eux!

LA PRÊTRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens sauver ma fille, et la rendre à Carthage :
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos soins sont superflus;
Je suis esclave.

YDASAN.

Non, tu ne le seras plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des pères!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes misères!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai rassemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laisseraient plus qu'une indigence affreuse!

YDASAN.

Va, sois libre, il suffit, et ma mort est heureuse....
As-tu dans ta prison paru devant le roi?

YDACE.

Non. Comment pourrait-il s'abaisser jusqu'à moi?
Comment un conquérant, du sein de la victoire,
De la hauteur du trône où resplendit sa gloire,
Pourrait-il distinguer un objet ignoré,
A de communs malheurs obscurément livré?
Sait-il mon sort, mon nom, l'horreur où l'on me laisse?
De Cérès en ces lieux cette digne prêtresse
A daigné seulement, dans ma captivité,
Porter sur mon désastre un regard de bonté;
Ses soins ont adouci ma fortune cruelle :
J'apprends à moins souffrir en souffrant auprès d'elle.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi : j'espère que son cœur,

Quoiqu'il soit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang suprême et le temps l'endurcisse,
N'osera devant moi commettre une injustice :
Il se ressouviendra que je fus son égal.

LA PRÊTRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans son faste royal
Il rougira peut-être en voyant ma misère.

LA PRÊTRESSE.

J'en doute : mais allez, tendre et généreux père.
Que la simple vertu puisse enfin le toucher!
Surtout que de son trône on vous laisse approcher!

SCÈNE III. — YDACE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

De nos dieux méconnus prêtresse bienfaisante,
Au malheur qui me suit comme eux compatissante,
Contre un fils du tyran vous qui me protégez;
Vous qui voyez l'abîme où mes pas sont plongés,
Ne m'abandonnez pas.

LA PRÊTRESSE.

Hélas! que puis-je faire?
Des ministres des dieux le triste caractère,
Autrefois vénérable, aujourd'hui méprisé,
Ce temple encor fumant, dans la guerre embrasé,
Les autels de Cérès enterrés sous la cendre,
Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que, loin de ce séjour,
Je retourne à Carthage où je reçus le jour?

LA PRÊTRESSE.

Agathocle en des mains avares, sanguinaires,
A remis le maintien de ses lois arbitraires.
Polycrate son fils commande sur le port;
Les prisons, les vaisseaux, tout ce séjour de mort,
Tout est à lui : le roi lui donne pour partage
Les droits du souverain levés sur l'esclavage.
Les captifs sont traités comme de vils troupeaux
Destinés à la mort, aux cirques, aux travaux,
Aux plaisirs odieux des caprices d'un maître.
Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il destine à servir ses tristes voluptés.
Amoureux sans tendresse, et dédaignant de plaire,
Féroce en ses désirs ainsi qu'en sa colère,

C'est un jeune lion qui, toujours menaçant,
Veut ravir sa conquête, et l'aime en rugissant.
Non, son père jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monstre despotique.

YDACE.

Ah! d'où vient que les dieux, pour moi toujours cruels,
Ont exposé mes yeux à ses yeux criminels?
Entre son frère et lui, ciel! quelle différence!
L'humanité d'Argide égale sa vaillance :
Ce frère vertueux d'un brigand détesté
S'est attendri du moins sur ma calamité;
Pourrai-je dans Argide avoir quelque espérance?

LA PRÊTRESSE.

Argide a des vertus, et bien peu de puissance :
Polycrate est le maître; il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au sépulcre conduit....
Mais avouerai-je enfin mes secrètes alarmes?
Argide est un héros, vos regards ont des charmes;
Et, malgré les horreurs de cet affreux séjour,
L'infortune amollit et dispose à l'amour.
Un prince né pour plaire, et qui cherche à séduire,
Veut sur notre faiblesse établir son empire;
L'innocence succombe aux tendresses des grands;
Et les plus dangereux ne sont pas les tyrans.

YDACE.

Ah! que m'avez-vous dit? Sa bonté généreuse
Serait un nouveau piége à cette malheureuse!
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur,
Et ma reconnaissance aurait trompé mon cœur!
De ce cœur éperdu touchez-vous la blessure?
Dans l'amas des tourments que ma jeunesse endure,
En est-il un nouveau dont je ressens les coups?

LA PRÊTRESSE.

L'amour est quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle est donc ma ressource? Eh! pourquoi suis-je née?
Exposée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me suit entoura mon berceau;
Le ciel me rend un père au bord de son tombeau!
Loin d'Argide et de vous ma timide jeunesse
Ne sera qu'un fardeau pour sa triste vieillesse!
L'espérance me fuit! La mort, la seule mort,
Est-elle au moins un terme aux rigueurs de mon sort?
Aurai-je assez de force, un assez grand courage,
Pour courir à ce port au milieu de l'orage?
Vous lisez dans mon cœur, vous voyez mon danger :
Ah! plutôt à mourir daignez m'encourager;

Affermissez mon âme incertaine, affaiblie,
Contre le sentiment qui m'attache à la vie.

LA PRÊTRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles secours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours!
Il pèse à tout mortel; et Dieu qui nous l'impose
Veut, nous l'ayant donné, que lui seul en dispose.
De votre âme éperdue il faut avoir pitié :
Attendez tout d'un père et de mon amitié,
Mais surtout de vous-même et de votre courage.
Vous luttez, je le vois, contre un fatal orage :
Dieu se complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur sensible et vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modeste,
Ont dompté quelquefois le sort le plus funeste.

YDACE.

Je me jette en vos bras : mon esprit désolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, ÉGESTE.

(Agathocle passe dans le fond du théâtre : il semble parler à ses deux fils Polycrate et Argide; il est entouré de courtisans et de gardes. Ydasan et Égeste sont sur le devant, près du temple.)

YDASAN.

C'est là ce vieux tyran si grand, si redoutable,
Qu'on croit si fortuné! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis semble dire aux humains
Que le repos du cœur est loin des souverains.
Est-ce lui dont j'ai vu la misérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence?
Est-ce Agathocle enfin?... Que d'esclaves brillants
Prêtent leur main servile à ses pas chancelants!
Comme il est entouré! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monstre inabordable.
Sont-ce là ses deux fils dont tu m'as tant parlé?

ÉGESTE.

Oui; tu vois Polycrate à l'empire appelé :
On dit qu'il est plus dur et plus inaccessible
Que ce sombre vieillard autrefois si terrible.
Argide est plus affable; il est grand sans orgueil,
Et sa noble vertu n'a point un rude accueil :
Athène a cultivé ses mœurs et son génie :

Né d'un tyran illustre, il hait la tyrannie.
Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux;
Saisissons ce moment, osons approcher d'eux;
Mais surtout souviens-toi que Polycrate est maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il est dur de paraître!

ÉGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'esprit républicain.

YDASAN.

(Il marche vers Polycrate.)

Prince, vous connaissez les droits du genre humain?

POLYCRATE.

Quel est cet étranger? quel est ce téméraire?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux soldat, un père.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu?

YDASAN.

La justice, mon sang.
Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang :
Mais gardez les traités; rendez la jeune Ydace,
Reste unique échappé des malheurs de ma race
J'en apporte le prix.

POLYCRATE, *aux siens.*

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

ARGIDE.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juste demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah! grands dieux, rendez-moi donc le temps
Où ma main vous servait et frappait les tyrans.
Faut-il que de mes ans la triste décadence
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance!

SCÈNE II. — POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté;
Mon frère, un vieux soldat doit être respecté.

POLYCRATE.

Non, mon frère : apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la sévérité de mon père en courroux,
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des dieux allumés sur ma tête,

Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon esclave est mon bien, rien ne peut m'en priver;
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.

(Après l'avoir regardé quelque temps en silence.)

Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie?

ARGIDE.

Qui? moi! prétendez-vous que je vous justifie?
Quel besoin auriez-vous de mon consentement?
Comment approuverais-je un tel emportement?
La paix avec Carthage est déjà déclarée;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus :
Si ce Carthaginois n'a de vous qu'un refus,
Vous rallumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'est à quoi j'aspire;
La guerre est nécessaire à ce naissant empire;
Que serions-nous sans elle?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreurs,
La guerre a mis mon père au faîte des grandeurs,
Pour soutenir longtemps ce fragile édifice,
Il faut des lois, mon frère, il faut de la justice.

POLYCRATE.

Des lois! c'est un vain nom dont je suis indigné!
Est-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné?
Il n'en connut que deux : la force et l'artifice.
La loi de Syracuse est que l'on m'obéisse.
Agathocle fut maître, et je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple est dangereux; il peut faire trembler :
Voyez Crésus en Perse, et Denys à Corinthe.

POLYCRATE, *après l'avoir regardé encore fixement.*

Pensez-vous m'alarmer, m'inspirer votre crainte?
Prétendez-vous instruire Agathocle et son fils?
Je voulais un service, et non pas des avis;
J'avais compté sur vous....

ARGIDE.

Je serai votre frère,
Votre ami véritable, ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur,
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE.

Eh bien! servez-moi donc.

ARGIDE.

Quel dessein vous anime?
Vous voulez que je serve à vous noircir d'un crime?

POLYCRATE.

Un crime, dites-vous?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime! vous osez....

ARGIDE.

Oui, j'ose vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.
Et quel autre que moi la dira sans détour?

POLYCRATE.

Va, c'est où t'attendait mon malheureux amour.
Traître! tu n'as pas su me cacher mon injure:
De tes fausses vertus je voyais l'imposture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur;
J'ai trop sondé du tien la sombre profondeur;
J'en ai vu les replis; j'ai percé le mystère
Dont tu sais fasciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal;
Il veut paraître juste, il n'est que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un masque de prudence
De l'esclave et de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'osais condamner;
Mais tu connais ton frère; il sait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois; je connais ta féroce insolence;
Tu crois du roi mon père exercer la puissance.
Monté sur les degrés de ce suprême rang,
Es-tu le seul ici qui sois né de son sang?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a su la couvrir par les vertus d'un maître;
Et tes égarements, qui l'ont trop démenti,
T'ont remis dans le rang dont il était sorti.

POLYCRATE.

Ils m'ont laissé ce bras pour punir un perfide.

ELPÉNOR, *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis.... Argide,
Voilà ton dernier trait; mais tremble à mon retour.

(Il sort.)

ARGIDE.

Je t'attends : nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace et l'outrage,
Ou cachaient ta faiblesse, ou montraient ton courage.

SCÈNE III. — ARGIDE, ELPÉNOR.

ELPÉNOR.

Qu'ai-je entendu, seigneur? et quel ardent courroux
Arme à mes yeux surpris et votre frère et vous?
Hélas! je vous ai vus ennemis dès l'enfance;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos conseils me sont chers;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers :
Je l'appris encor plus dans Sparte et dans Athène.
Elpénor, condamnez ma franchise hautaine;
Mon cœur, je l'avouerai, n'est pas fait pour la cour.

ELPÉNOR.

Il est libre, il est grand; mais, seigneur, si l'amour,
Mêlant à vos vertus ses faiblesses cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles!
On le soupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah! ne redoutez rien;
Je ne sais point former un indigne lien.
Polycrate, il est vrai, dans sa brûlante audace,
Croit soumettre à ses lois la malheureuse Ydace,
Et je ne puis souffrir ce droit injurieux
Que le sort des combats donne aux victorieux :
J'ose braver mon frère et servir l'innocence.
Non, ce n'est point l'amour qui prendra sa défense;
Je ne l'ai point connu; mon cœur jusqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas besoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'asservisse,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougisse.

ELPÉNOR.

Je vous en crois sans peine, et mes regards discrets
De ce cœur généreux respectent les secrets.
Mais, seigneur, je voudrais qu'un peu de complaisance
Pût rassurer du roi la triste défiance :
Il aime votre frère, il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'estimer; et j'ose dire encor
Que la voix du public, équitable et sincère,
Pourra me consoler des rebuts de mon père....
Mais quel bruit! quel tumulte! et qu'est-ce que je voi?

SCÈNE IV. — ARGIDE, YDACE, ELPÉNOR, LA PRÊTRESSE.

(On entend un grand bruit derrière la scène; elle s'ouvre. Ydace paraît, la prêtresse la suit. Le peuple et les soldats avancent au fond du théâtre.)

ARGIDE.

Est-ce Ydace? Elle-même en ce séjour d'effroi!
Est-ce vous qui fuyez, captive infortunée?

YDACE.

Par d'horribles soldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs,
Aux mains de la prêtresse à qui, dans mes malheurs,
Le ciel a confié ma jeunesse craintive,
On me poursuit encore errante, fugitive.
Quand mon père, accablé du poids de mes douleurs,
Allait jusqu'au palais faire parler ses pleurs,
On saisissait sa fille au nom de votre frère!...
En cet affreux moment leur troupe sanguinaire
Recule de surprise à votre auguste aspect :
Tant le juste aux pervers imprime de respect!
De ce respect, seigneur, je m'écarte sans doute;
Mais l'horreur où je suis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuse en cette extrémité;
Et de votre grand cœur la noble humanité
Daignera jusqu'au bout, propice à ma misère,
Sauver ma liberté des transports de son frère.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.
Je vous prends sous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je suis plus asservie
Que par cet esclavage où me réduit le sort.
Je détestais le jour, et j'invoquais la mort;
Je vis par vous....

ARGIDE.

Allez; d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuse contrée.
C'en est fait, belle Ydace.... Emportez nos regrets....
De son départ, amis, qu'on hâte les apprêts.
(Au peuple qui est dans le fond.)
Nobles Syracusains, secourez l'innocence;
Contre ses ravisseurs embrassez sa défense.
(A la prêtresse.)
Prêtresse de Cérès, unissez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, et surtout de la loi :
Qu'Ydace enfin soit libre, et que de ce rivage
Avec son digne père on la mène à Carthage.

(Au peuple.)
Qu'aucun de vous n'exige et qu'il n'ose accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté ! liberté ! tu fus toujours sacrée :
Quand on la met à prix, elle est déshonorée.
(A la prêtresse.)
Protégez cet objet que je vous ai rendu;
Aux persécutions dérobez sa vertu;
Qu'elle sorte aujourd'hui de cette terre affreuse.
Ydace ! loin de moi vivez longtemps heureuse;
Allez; fuyez surtout loin d'un persécuteur....
En la faisant partir je m'arrache le cœur.
(A Elpénor.)
Me reprocheras-tu que l'amour soit mon maître ?
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.
J'honore la vertu, le malheur m'attendrit;
C'est à toi de juger si l'amour m'avilit.

SCÈNE V. — YDACE, LA PRÊTRESSE.

YDACE.

Grands dieux ! qui par ses mains brisez mon joug funeste,
Est-il dans votre Olympe une âme plus céleste ?
Et n'est-ce pas ainsi qu'autrefois les mortels ?
En s'approchant de vous, méritaient des autels !
(A la prêtresse.)
Hélas ! vous faisiez craindre à mon âme offensée
Que sa pure vertu ne fût intéressée !

LA PRÊTRESSE.

Je l'admire avec vous; je crois voir aujourd'hui
Le sang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte et dans Athènes
Il en a le courage et les vertus humaines.
Quelle grandeur modeste en offrant ses secours !
Que mon cœur qui m'échappe est plein de ses discours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans est-ce ainsi que l'on aime ?
Je n'ai point à rougir de ses soins généreux;
Ils ne sont point l'effet d'un transport amoureux :
Ses sentiments sont purs, et je suis sans alarmes.
Oui, mon bonheur commence.

LA PRÊTRESSE.

Et vous versez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois : l'excès de ses bontés,
Sa gloire, sa vertu.... tout m'attendrit....

LA PRÊTRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en est fait; retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte! Ah! que n'est-il mon maître!

LA PRÊTRESSE.

Croyez-moi, chère Ydace; il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain se contraindre;
Argide et ses vertus sont pour vous trop à craindre :
Préparons tout; craignons que son frère odieux
Ne ramène le crime en ces funestes lieux.

YDACE.

Dieux! si vous protégez ce cœur faible et timide,
Dieux! ne permettez pas qu'il ose aimer Argide!
Étouffez dans mon sein ces sentiments secrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui, malgré moi, le charme involontaire
Redoublerait encor ma honte et ma misère!

LA PRÊTRESSE.

O cœur pur et sensible, et né dans les malheurs!
Va, crains la vertu même, et fuis loin des grandeurs.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — LA PRÊTRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'ai paru devant lui, je l'ai revu, ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi :
De mes chagrins profonds domptant la violence,
J'ai jusqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatrisé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître
Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me suis étonné qu'il vît couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'inspirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à ressentir l'injure,
Aurait-il amolli cette âme fière et dure?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendît mon sang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de son père,
Ne pouvait devant lui retenir sa colère :
Le barbare est sorti la fureur dans les yeux.

LA PRÊTRESSE.

Tout est à redouter de cet audacieux.
Son père a pour lui seul une aveugle tendresse :
Avec étonnement on voit tant de faiblesse.
Ce roi si défiant, si redouté de tous,
Si ferme en ses desseins, du pouvoir si jaloux,
Est mollement soumis, comme un homme vulgaire,
Au superbe ascendant d'un jeune téméraire.
Il n'aime point Argide; il semble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter :
Ce noble caractère et l'indigne et l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit son image.
Le barbare en abuse; il n'est point de forfaits
Dont son emportement n'ait souillé le palais.
Le père fut tyran, le fils l'est davantage :
Sans la vertu d'Argide, et sans ce fier courage,
Votre sang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Polycrate allait être livré.

YDASAN.

Il eût fait cet affront à son malheureux père?

LA PRÊTRESSE.

Il l'osait : mais Argide est un dieu tutélaire,
Un dieu qui, parmi nous aujourd'hui descendu,
Vient consoler la terre et venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie :
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter;
Son caractère affreux ne sait rien respecter.
Entre le crime et lui mettez les mers profondes;
Qu'un favorable dieu vous guide sur les ondes!
Souvenez-vous de moi sous un ciel plus heureux.

YDASAN.

Vos vertus, vos bontés, ont surpassé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me sépare;
Mais il me faut sortir de ce séjour barbare;
Il me faut mourir libre, et j'y cours de ce pas.

SCÈNE II. — LA PRÊTRESSE, YDASAN, ÉGESTE.

ÉGESTE.

Nous sommes tous perdus : ami, n'avance pas;
La mort est désormais le recours qui nous reste.
Argide, Polycrate, Ydace....

YDASAN.

Ah, cher Égeste!
Ma fille! Ydace! parle, et donne-moi la mort.

ÉGESTE.

Nous conduisions Ydace; elle approchait du port;
Elle vous attendait pour quitter Syracuse :
Les peuples empressés au bord de l'Aréthuse,
Pleurant de son départ, admirant sa beauté,
Chargeaient le ciel de vœux pour sa prospérité.
Tout à coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde :
Il se saisit d'Ydace, et d'un bras détesté,
Il arrache sa proie au peuple épouvanté.
Argide seul, Argide entreprend sa défense.
Sa fermeté s'oppose à tant de violence :
L'infâme ravisseur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'est élancé soudain :
Argide a combattu; mais avec quel courage!
On croyait voir un dieu contre un monstre sauvage.
Polycrate vaincu tombe et meurt à ses pieds :
Les cris des citoyens jusqu'au ciel envoyés
En portent à l'instant la nouvelle à son père;
Tandis qu'en son triomphe oubliant sa colère,
Le vainqueur attendri secourt en gémissant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

YDASAN.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous soit propice.
Nous sommes tous vengés.

LA PRÊTRESSE.

Le ciel a fait justice;
C'est un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons.... Qu'ai-je à craindre?

ÉGESTE, *l'arrêtant.*

Écoutez
Le roi, qui dans ce fils mit sa seule espérance,
Accourt sur le lieu même, en nous criant : « Vengeance!
Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils! »
Ses farouches soldats s'assemblent à ses cris;
Le peuple se disperse, et fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide;
On saisit votre fille, et, dans son trouble affreux,
Le roi désespéré vous a proscrits tous deux.

YDASAN.

Ma fille, ton seul nom déchire mes entrailles!
J'espérais de mourir dans les champs de batailles :
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer?...
Il faut qu'un vieux soldat meure sans murmurer
Mais toi?

ÉGESTE.

S'il commettait cette horrible injustice,
Je ne puis, Ydasan, que vous suivre au supplice :
Le pouvoir despotique est maître de nos jours;
Nous sommes sans appui, sans armes, sans secours....
Mais ne pouvez-vous pas, prêtresse qu'on révère,
Faire parler du moins votre saint caractère?

LA PRÊTRESSE.

Ce temps n'est plus : j'ai vu que des dieux autrefois
On respectait l'empire, on écoutait la voix;
Le remords arrêtait sur le bord de l'abtme;
La justice éternelle épouvantait le crime....
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre :
La rapine et l'orgueil sont les dieux de la terre.

ÉGESTE.

Séparons-nous : on vient. C'est Agathocle en pleurs :
Comme vous il est père, et je crains ses douleurs;
La vengeance les suit.

SCÈNE III. — AGATHOCLE, SUITE.

AGATHOCLE.

Qu'on ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne et me tue :
Sur elle et sur son père ayez les yeux ouverts;
Qu'ils soient tous deux gardés, qu'ils soient chargés de fers
Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils?

AGATHOCLE.

Lui! mon fils? non.... mais ce parricide.
Mon fils est mort!

(On amène Argide enchaîné; suite. Égeste éloigné avec les gardes.)

(A Argide.)

Cruel! il est mort par tes coups
Et tu braves encor mes pleurs et mon courroux;
Et ce peuple aveuglé, qu'a séduit ton audace,
Applaudit à ton crime et demande ta grâce.

ARGIDE.

Seigneur, le peuple est juste.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que son malheureux prince est plus juste que lui :
Traître! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité seule elles furent dictées,

Elles décideront qu'en ce triste combat
J'ai sauvé l'innocence, et peut-être l'État.
Le nom de loi m'est cher, et ce nom me rassure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainsi ton crime et mon injure!
Tu ne m'aimas jamais, et crois me désarmer?

ARGIDE.

Mon cœur toujours soumis cherchait à vous aimer :
Il est pur, il n'a point de reproche à se faire.
Ce cœur s'est soulevé quand j'ai tué mon frère;
De la nature en moi j'ai senti le pouvoir :
Mais il fallait combattre, et j'ai fait mon devoir :
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence;
Elle n'avait que moi, seigneur, pour sa défense.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon sang :
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point sentir.... vous en aurez peut-être.

AGATHOCLE.

Quoi! ton farouche orgueil ose encor m'insulter!

ARGIDE.

Je ne sais que vous plaindre et que vous respecter.

AGATHOCLE, *en gémissant.*

Tu m'arraches mon fils!

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai servi, vous, dis-je, et ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare; attends ton juste arrêt

ARGIDE.

Vous êtes souverain, commandez; je suis prêt.

(On l'emmène.)

SCÈNE IV. — AGATHOCLE, GARDES.

AGATHOCLE.

Que vais-je devenir? dans quel trouble il me jette!
Quoi donc! sa fermeté tranquille et satisfaite,
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré!
Voilà les dignes fruits de la fausse sagesse
Que les Syracusains cherchèrent dans la Grèce!
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, et la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfants! Ma vieillesse accablée
Va descendre au tombeau sans être consolée :
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,

Illustrant ma disgrâce, en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire et ma grandeur suprême?
Je suis privé de tout et réduit à moi-même.
Dans les jours malheureux qui peuvent me rester,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'est à moi de mourir; mais au moins je me flatte
Que tous les assassins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juste trépas.
(A un garde.)
Vous, veillez sur Argide, et marchez sur ses pas.
(A un autre.)
Vous, répondez d'Ydace, et surtout de son père.
(A un autre.)
Que l'on cherche Elpénor. Un conseil salutaire
De son expérience est toujours l'heureux fruit;
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuse nuit.
(A un officier.)
Soutenez-moi; mon âme, en ses transports funestes,
De ma force épuisée a consumé les restes;
Je ne me connais plus.... Dieu des rois et des dieux!
Dieu qu'annonçait Platon chez nos grossiers aïeux,
Je t'invoque à la fin, soit raison, soit faiblesse.
Si tu règnes sur nous, si ta haute sagesse
Prend soin, du haut des cieux, du destin des États,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois; et ma douleur n'aspire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — YDACE, LA PRÊTRESSE; GARDES, *dans le fond.*

YDACE [1].

Non, je ne cache plus ma tendresse fatale;
Je l'aimais, je l'avoue, et l'amour nous égale.
Non, ne ménagez plus ce cœur né pour souffrir;
J'appris à vivre esclave, et j'apprends à mourir;
Ne me déguisez rien, je pourrai tout entendre.
Je sais que dans ces lieux le roi devait se rendre;
C'est un père outragé, c'est un maître absolu :

1. Ici Ydace ne doit plus se contenir dans les bornes d'une douleur modeste; elle doit paraître en désordre, les cheveux épars, et éclater en sanglots.

On dit qu'il a parlé; mais qu'a-t-il résolu?

LA PRÊTRESSE.

Il flottait incertain; son âme s'est montrée
De douleur affaiblie et de sang altérée.
Tantôt par un seul mot il nous glaçait d'horreur,
Et surtout son silence inspirait la terreur;
Tantôt la profondeur de sa sombre pensée
Échappait aux regards d'une foule empressée.
Il soupire, il menace; il se calme, il frémit:
Pour le seul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.
Autour de lui rangés ses courtisans le craignent,
Et dans son désespoir il en est qui le plaignent.

YDACE.

Ils plaignent un tyran! bas esprits! vils flatteurs!
Ils n'osent plaindre Argide! ils lui ferment leurs cœurs!
Ils croiraient faire un crime en prenant sa défense.

LA PRÊTRESSE.

L'affliction du maître impose à tous silence.

YDACE, *en poussant un cri et en pleurant.*

Ah! parlez-moi du moins, répondez à mes cris.
Est-il vrai qu'Agathocle ait condamné son fils?

LA PRÊTRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs.

LA PRÊTRESSE.

Chère Ydace!
Ah! revenez à vous! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, rassurez,
Ranimez vos esprits par le trouble égarés;
Écartez de votre âme une image si noire.

YDACE.

Argide est condamné!

LA PRÊTRESSE.

Non, je ne le puis croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop.... C'en est fait.

LA PRÊTRESSE.

C'est ici
Que du sort qui l'attend on doit être éclairci:
L'instant fatal approche; Agathocle s'avance;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en assurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés;
Ils furent en tout temps des asiles sacrés:
Méprisés de nos grands, le peuple les révère
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

YDACE.

De votre saint asile on viendra l'arracher :
Aux regards du tyran qui pourra se cacher ?

SCÈNE II. — AGATHOCLE, *d'un côté, suivi d'*ELPÉNOR ; YDASAN, YDACE, LA PRÊTRESSE, *de l'autre côté, retirés dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE, *à Elpénor.*

Oui, te dis-je, le traître irritait ma colère;
Dans ses respects forcés il insultait son père :
On eût dit, en voyant Argide auprès de moi,
Que j'étais le coupable, et qu'Argide était roi.
L'insolent à mes yeux se vantait de son crime;
Le meurtre de son frère est, dit-il, légitime :
Il a servi l'État en m'arrachant mon fils !
(Il s'assied.)
C'en est trop ! qu'on me venge.... Elpénor, obéis.
Qu'on me venge.... Soldats, n'épargnez plus Argide :
Il faut enfin qu'un roi punisse un parricide.
Qu'il meure.

LA PRÊTRESSE, *sortant de l'asile, et se jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, seigneur, non, vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux méprisés la majesté suprême
Ne parle point ici par ma débile voix;
Je n'attesterai plus leur justice et leurs lois :
Je sais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Poursuit des méchants rois la tête criminelle;
Et que souvent la foudre éclate en vains éclats
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
Mais ne vous perdez point dans un jour si funeste;
Ne vengez point un fils sur un fils qui vous reste,
Et ne vous privez point de l'unique secours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN.

Cruel ! peux-tu frapper une fille innocente !

YDACE.

J'apporte ici ma tête, et votre main sanglante
Me sera favorable en me faisant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir :
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une âme atroce et du crime infectée,
Et, jaloux de son frère, allait l'assassiner;
Le fils qu'un père injuste ose ici condamner

Est un héros, un dieu qui nous a fait justice.
Si vous vous obstinez à vouloir son supplice,
Voyez déjà ce sang, répandu par vos mains,
Soulever contre vous les dieux et les humains :
Vous serez détesté de toute la nature,
Détesté de vous-même.... et l'âme auguste et pure,
L'âme du grand Argide en vain du haut des cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux;
Ils suivront votre exemple; ils seront sans clémence;
Ce sang si précieux criera plus haut vengeance.
La vérité se montre à vos yeux détrompés;
Elle a conduit nos voix.... J'attends la mort; frappez.

AGATHOCLE.

Quoi! ces trois ennemis insultent à ma perte!
Quoi! sous leurs pas tremblants quand la tombe est ouverte
Ils déchirent encor ce cœur désespéré!
Qu'on les fasse sortir.

(On les emmène.)

SCÈNE III. — AGATHOCLE, ELPÉNOR.

AGATHOCLE.

Mon esprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux présages.
Ami, durant trente ans de travaux et d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'est levé.
Mon fils eut des défauts; l'amitié paternelle
Ne m'en figurait pas une image infidèle :
Mais son courage altier secondait mes desseins;
Il soutenait le trône établi par mes mains;
Et, s'il faut à tes yeux découvrir ma pensée,
De ce trône sanglant ma vieillesse lassée
Allait le résigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets sont suivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux; ouvre le tien de même;
Dis-moi la vérité : je la crains, mais je l'aime.
Est-il vrai que mes fils se disputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux,
Cette esclave?

ELPÉNOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle :
Cet amour a produit leur sanglante querelle,
Elle a causé la mort du fils que vous pleurez.
Polycrate, au mépris de vos ordres sacrés,
En portant sur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard sur son malheureux frère.
Argide a du courage; il n'a point démenti

Le pur sang d'un héros dont on le voit sorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne soit qu'un parricide;
Mais Polycrate enfin fut l'injuste agresseur.

AGATHOCLE.

Tous deux sont criminels : ils m'ont percé le cœur.
L'un a subi la mort, et l'autre la mérite :
Contre le meurtrier tu sais que tout m'irrite.
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer;
Il m'offensait surtout en se faisant aimer:
Son nom s'agrandissait des débris de ma gloire.
En vain dans l'Occident les mains de la Victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné;
Dans ma triste maison j'étais abandonné....
Je le suis pour jamais. Je sens trop que l'envie
Des tourments que j'éprouve est à peine assouvie;
On me hait; et voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui consumé...
Mais Argide est mon fils.

ELPÉNOR.

Et j'ose encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être et digne de l'empire,
Incapable de feindre ainsi que de flatter,
De souffrir un affront et de le mériter,
Vertueux et sensible....

AGATHOCLE.

Ah! qu'oses-tu prétendre
Lui sensible! A mes pleurs a-t-il daigné se rendre?
Du meurtre de son frère avait-il des remords?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts?
Eh! n'a-t-il pas bravé la douleur de son père?

ELPÉNOR.

Il est trop de fierté dans ce grand caractère;
Il ne sait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois savoir punir.

ELPÉNOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir :
La nature a parlé; sa voix est toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengeance aussi se fait entendre.
Je dois tout à mon trône! ô trône ensanglanté!
Si brillant, si funeste, et si cher acheté!
Grandeur éblouissante, et que j'ai mal connue!
Jusqu'à quand votre éclat séduira-t-il ma vue?

ELPÉNOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer?

Qu'ordonnez-vous d'un fils?

AGATHOCLE.

Laisse-moi respirer.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — LA PRÊTRESSE, YDASAN, *auprès du temple sur le devant du théâtre;* GARDES, *dans le fond.*

LA PRÊTRESSE.

Exemples étonnants des caprices du sort!
L'un à l'autre inconnus dans ce séjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la prison nous rassemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir ensemble!
O père infortuné! c'est dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont descendu nos dieux;
C'est parmi les débris de leurs autels en cendre,
Que le roi va paraître, et l'arrêt doit se rendre!
Agathocle a voulu que sa servile cour
Solennise avec lui ce déplorable jour.
C'est une fête auguste; et son âme affligée
Croit par ce grand éclat sa perte mieux vengée :
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté
Que le sang d'un tyran doit être respecté.
Sous sa puissante voix il faut que tout fléchisse;
Et ce spectacle horrible, on l'appelle justice!

YDASAN.

Prêtresse, croyez-moi, ce violent courroux,
Rassasié de sang, n'ira point jusqu'à vous.
Il est, n'en doutez pas, des barrières sacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple; et ce peuple, à mes yeux,
Tout corrompu qu'il est, respecte en vous ses dieux.
De ma fille, après tout, vous n'êtes point complice;
C'est assez qu'avec elle un malheureux périsse :
C'est ma seule prière; et le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri; pardonnez à mes larmes.

LA PRÊTRESSE.

On ne les permet point : ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos discours.

YDASAN.

Je le sais; c'est l'usage établi dans les cours.
Grands dieux! je vois paraître Argide avec Ydace!

SCÈNE II. — YDASAN, LA PRÊTRESSE, ARGIDE, YDACE; GARDES ET ASSISTANTS, *dans le fond.*

ARGIDE.

On le permet; je viens chercher ici ma grâce.

YDASAN.

Seigneur, que dites-vous?

ARGIDE.

Contre son ravisseur
J'ai défendu ta fille, et vengé son honneur;
J'ai fait plus : je l'aimais, et m'immolant pour elle,
Je m'imposais moi-même une absence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, et je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre :
Mais enfin de ce nom je suis trop honoré;
Je veux dans mon tombeau porter ce nom sacré....
Ydace, en nous aimant expirons l'un et l'autre;
Que ma mourante main puisse presser la vôtre;
Que mes yeux soient encore attachés sur vos yeux;
Que la divinité qui nourrit nos aïeux
Préside avec l'hymen à notre heure fatale!
(A la prêtresse.)
O prêtresse! allumez la torche nuptiale....
(A Ydasan.)
Embrassons-nous, mon père, à nos derniers moments.
Ydace, chère Ydace, acceptez mes serments;
Ils sont purs comme vous : nos âmes rassemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées;
Conserve, s'il se peut, équitable avenir,
De l'amour le plus saint l'éternel souvenir!

YDACE, *à Ydasan.*

Les sentiments d'Argide ont passé dans mon âme;
Son courage m'élève, et sa vertu m'enflamme.
Le nom de son épouse est un titre trop beau
Pour que vous refusiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'est point cruelle :
La vie est passagère, et la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah, mon prince! ah, ma fille!

LA PRÊTRESSE.

Infortunés époux!
Couple digne du ciel! il est ouvert pour vous;
Il voit un grand spectacle, et digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chère fille! grand prince! en quel horrible jour,

En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!
Eh bien! je vous unis; eh bien! dieux que j'atteste,
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeste;
Et, pour le célébrer, renversez nos tyrans
Dans l'abîme où la foudre a plongé les Titans!
Que le feu de l'Etna dans ses gouffres s'allume!
Que le barbare y tombe, y vive, et s'y consume!
Que son juste supplice, à jamais renaissant,
Soit l'éternel vengeur de mon sang innocent!
Et tombe la Sicile et Syracuse en poudre,
Si l'oppresseur du peuple échappait à la foudre!
Voilà mes vœux pour vous, chers et tendres amants,
Et nos chants de l'hymen, et mes derniers serments.

LA PRÊTRESSE.

Notre heure est arrivée : Agathocle s'avance,
Il ajoute à la mort l'horreur de sa présence.

ARGIDE.

Quoi! sa cour l'environne, et son peuple le suit!

YDASAN.

Quel démon, quel dessein devant nous le conduit?

SCÈNE III. — LES PRÉCÉDENTS; AGATHOCLE, *entouré de sa cour*. LE PEUPLE *se range sur les deux côtés du théâtre; les* GRANDS *prennent place aux côtés du trône, et sont debout.*

AGATHOCLE [1].

L'équité.... c'est sa voix qui dicte la sentence....
(Il monte sur le trône, et les grands s'asseyent.)
C'est moi qui vous l'annonce : écoutez en silence....
Vous me voyez au trône, et c'est le digne prix
De trente ans de travaux pour l'État entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuse;
Et si de quelque gloire, aux champs de Syracuse,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire est le fruit de mon ambition :
Si c'était un défaut, il serait héroïque.
Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la bassesse, et je n'ai dû qu'à moi
Les talents, les vertus, qui m'ont fait votre roi
Je n'avais pas besoin d'une origine illustre;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau lustre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.

1. Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse, et même d'enthousiasme : il faut surtout observer les pauses qui sont marquées par des points

Rassasié de gloire et de tant de puissance,
Enfin j'en ai senti la triste insuffisance....
Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un sentiment secret au-dessus des grandeurs :
Je l'éprouve, et mon âme est assez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien consulté,
Vivre et mourir au trône, ou dans l'obscurité....
Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendresse
Me faisait espérer qu'aux jours de ma vieillesse
De mon puissant empire il soutiendrait le poids;
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abusé : ces erreurs mensongères
Sont le commun partage et des rois et des pères.
C'est peu de les connaître; il les faut expier....
O mon fils, dans mes bras daigne les oublier!...

(Il tend les bras à Argide, et le fait asseoir à côté de lui.)

Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître :
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que, dans ce triste jour,
La vertu l'emportait sur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainsi que ma couronne....
Jouis de toutes deux; ton père te les donne.
Prêtresse de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes si beaux;
Relevez vos autels, célébrez vos mystères,
Que j'ai crus trop longtemps à mon pouvoir contraires.
Apprenez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à ses dieux, ce qu'il doit à ses rois....
Toi, généreux guerrier, toi, le père d'Ydace!
Puisses-tu voir ton sang renaître dans ma race!...
Sers de père à mon fils, rends-moi ton amitié;
Pardonne au souverain qui t'avait oublié;
Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
Le prince a disparu; l'homme commence à vivre

YDACE, *à la prêtresse.*

O dieux!

ÉGESTE.

Quel changement!

YDASAN.

Quel prodige!

YDACE.

Heureux jour!

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon père; et peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même....
Vous daignez me céder ce brillant diadème,

Inestimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers....
J'ose accepter de vous cet auguste partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne usage....
Platon vint sur ces bords; il enseigna des rois;
Mon cœur est son disciple, et je suivrai ses lois....
Un sage m'instruisit; mais c'est vous que j'imite;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-dessus des honneurs souverains;
Vous les foulez aux pieds, seigneur, et je les crains.
Malheur à tout mortel qui se croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable!
Peuples, j'use un moment de mon autorité :
Je règne.... votre roi vous rend la liberté.
(Il descend du trône.)
Agathocle à son fils vient de rendre justice;
Je vous la fais à tous.... Puisse le ciel propice
Commencer dès ce jour un siècle de bonheur,
Un siècle de vertu, plutôt que de grandeur!...
O mon auguste épouse! ô noble citoyenne!
Ce peuple vous chérit; vous êtes plus que reine.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE.

FIN DU THÉATRE.

Pages.

L'Héraclius espagnol ou la Comédie fameuse..... 1
Le Triumvirat, tragédie en cinq actes..... 36
Les Scythes, tragédie en cinq actes..... 105
Avis au Lecteur..... 157
Charlot, ou la Comtesse de Givry, pièce dramatique..... 160
Le Dépositaire, comédie en cinq actes..... 197
Le Baron d'Otrante, opéra buffa en trois actes..... 264
Les deux Tonneaux, esquisse d'un opéra-comique en trois actes. 277
Les Guèbres, ou la Tolérance, tragédie en cinq actes..... 297
Sophonisbe, tragédie en cinq actes..... 360
Les Pélopides, ou Atrée et Thyeste, tragédie en cinq actes.. 404
Les Lois de Minos, tragédie en cinq actes..... 444
Don Pèdre, tragédie en cinq actes..... 497
L'Hôte et l'hôtesse, divertissement..... 545
Irène, tragédie en cinq actes..... 549
Agathocle, tragédie en cinq actes..... 594

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

75760339